

**Les sources manuscrites
du cours de linguistique générale
de F. de Saussure**

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de Docteur ès lettres

par

Robert GODEL

Thèse N° 160

GENÈVE

IMPRIMERIE H. STUDER S.A.

1957

LES SOURCES MANUSCRITES
DU COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE
DE F. DE SAUSSURE

**Les sources manuscrites
du cours de linguistique générale
de F. de Saussure**

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de Docteur ès lettres

par

Robert GODEL



Thèse N° 160

GENÈVE

IMPRIMERIE H. STUDER S.A.

1957

La Faculté des Lettres de l'Université de Genève, sur le préavis d'une commission composée de MM. les professeurs A. Burger et H. Frei et de M. André Martinet, professeur à la Sorbonne, autorise l'impression de la thèse présentée par M. Robert Godel, intitulée « Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure », sans exprimer d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 11 juin 1957.

Le Doyen :

Paul COLLART

Thèse N° 160.

Le grammairien peut considérer le mot d'un autre point de vue que celui de la matérielle séparation des éléments (il est vrai que cette dissection est maintenant devenue le principal en linguistique!).

Cours I (1907), R 2.60.

L'auteur exprime sa gratitude au comité du Fonds national suisse de la recherche scientifique et au Conseil d'Etat de la République et Canton de Genève pour la subvention qu'ils lui ont octroyée en 1955-1956, et qui lui a permis de hâter l'achèvement de son travail.

AVANT-PROPOS

Dans la préface du *Cours de linguistique générale*, alinéas sixième et suivants, Ch. Bally et A. Sechehaye exposent les raisons qui les ont déterminés à « tenter une reconstruction, une synthèse » de la doctrine saussurienne, plutôt que de se borner à publier les manuscrits dont ils disposaient ou d'en donner des extraits. Ces raisons sont d'une incontestable pertinence, et une étude prolongée des cahiers d'étudiants et des notes personnelles me convainc qu'à l'époque, le parti auquel se sont arrêtés, non sans hésitations et scrupules, les éditeurs du *Cours* était, en sa hardiesse, le plus sage qu'on pût prendre.

Mais l'influence qu'a eue sur la linguistique moderne la publication de l'ouvrage, les controverses qui se sont élevées sur le fond et la lettre même de certains chapitres, les doutes parfois émis sur la fidélité des éditeurs à la pensée de F. de Saussure, tout cela justifie, et peut-être même réclame, une confrontation du *Cours* avec ses sources manuscrites. Tel est l'objet du présent ouvrage.

Il s'agissait donc, d'abord, de reconstituer le travail des éditeurs en retrouvant la source précise de chaque chapitre, paragraphe ou alinéa du texte imprimé; puis, d'étudier pour lui-même l'ensemble des manuscrits et d'y relever, le cas échéant, les variations de la pensée et de l'expression. Ceci impliquait un examen attentif des principes et des notions qui constituent l'apport le plus original de F. de Saussure à l'étude générale du langage, c'est-à-dire, pour l'essentiel, des questions traitées dans l'Introduction (Chap. III-V) et les deux premières parties du *Cours de linguistique générale*¹.

Au début de mon travail, une partie des manuscrits nécessaires se trouvait à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. Des cahiers de notes me furent prêtés par M^{me} A. Sechehaye et par MM. A. Riedlinger, L. Gautier, F. Bouchardy, F. Joseph et L. Brütsch, que je tiens à remercier ici de leur obligeance. Quant aux notes personnelles de F. de Saussure, je n'en connaissais, encore en 1954, que des extraits (v. *Inv. B IV* et bibl. 7), et mes démarches pour retrouver les originaux étaient restées vaines. Or la bibliothèque avait reçu en dépôt, peu d'années avant la seconde guerre mondiale, les papiers d'Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) et de son fils, Nicolas-Théodore (1767-1845),

¹ « Der Schwerpunkt der sprachwissenschaftlichen Vorlesungen des Genfer Gelehrten liegt durchaus in der Einleitung und in den zwei ersten Hauptteilen seines Buches », dit fort justement K. Jaberg, *Sprachwiss. Forschungen*, Romanica Helvetica VI, 1937, p. 136.

aïeul du linguiste. En décembre 1954, la direction, désireuse de classer ces manuscrits et de les faire inscrire au catalogue, fit une démarche auprès de la famille, qui consentit à en faire don à la Bibliothèque. Ce don fut complété peu après (janvier 1955) par celui des notes de F. de Saussure, heureusement retrouvées, à l'exception d'un dossier (*Inv. A II*). D'autres notes, qu'avait conservées Ch. Bally, furent remises à la bibliothèque par M^{me} Bally, en novembre 1955.

Il eût été naturel de présenter le résultat de ces recherches sous la forme d'une édition critique du *Cours de linguistique générale*, ou dans une introduction à une édition des manuscrits. Des circonstances toutes personnelles m'ont imposé un procédé différent; et somme toute, il valait peut-être mieux traiter d'abord pour elles-mêmes les questions qui feront la matière des chapitres I, III et IV. Était-il possible de le faire sans produire toutes les pièces du dossier, c'est-à-dire le texte des manuscrits d'où Bally et Sechehaye ont tiré les matériaux de leur livre ? L'ensemble en est assez considérable : plus de mille pages pour les principaux cahiers d'étudiants (R et D), et plus de deux cents pages de notes sur la linguistique générale. On a tenté d'en donner, dans les limites d'un chapitre, une analyse assez précise pour permettre toutes les comparaisons nécessaires avec le *Cours*, et surtout avec les parties qui en sont étudiées ici de plus près. Du reste, une publication intégrale des manuscrits ne semble pas urgente : on pourrait songer plutôt à réunir en un volume maniable les textes relatifs à la théorie générale du langage et à la linguistique statique ². Si les éditeurs ont écarté l'idée de ne publier que des extraits, la considération qui les a retenus ³ n'a plus le même poids depuis la publication du *Cours*. Mais il fallait bien, d'une façon ou d'une autre, donner ici une idée complète du contenu des notes inédites et des cahiers d'étudiants. Les résumés analytiques qu'on trouvera au chapitre II, malgré leur inévitable sécheresse, permettront du moins de distinguer les états successifs de la doctrine saussurienne et d'apercevoir, dans chacun des trois cours, l'économie de l'exposé et la démarche de la pensée. Ceci n'est pas sans intérêt : on ne pourra bien juger le plan du cours édité que si l'on connaît l'ordonnance des exposés oraux.

Quant à la forme de l'analyse, elle a été déterminée, en ce qui concerne les notes, par l'état même des textes : dans certains cas, il a suffi de suivre le développement nettement indiqué par Saussure; ailleurs, il a fallu grouper des notes fragmentaires, réunies dans un même cahier, autour des idées générales auxquelles elles se rattachent. Pour les cours, l'analyse varie entre le résumé détaillé et le simple sommaire. Cette inégalité est voulue : tout ce que Saussure, il y a plus de quarante ans, enseignait à des étudiants aussi peu préparés qu'aujourd'hui à l'étude des problèmes du langage, n'a pas, à l'heure actuelle, le même intérêt. Beau-

² Ce recueil devrait contenir : un choix des notes inédites plus large que les *Extraits*; des extraits du cours I; l'introduction du cours II; le préambule et la seconde partie du cours III; peut-être aussi des extraits d'autres cours des dernières années (1908-1912), qui complèteraient utilement, en particulier, les appendices A et B à la suite de la 3^e partie du *Cours*.

³ CLG, préface, 7^e alinéa.

coup de développements sur les langues indo-européennes, les familles et les groupes, la géographie linguistique et la question des dialectes, pouvaient sans inconvénient être simplement signalés à leur place. L'espace ainsi gagné a permis de résumer plus amplement, sans ménager les citations, les pages les plus originales et les plus denses. De même, le texte des manuscrits pouvait être fortement abrégé dans les parties auxquelles correspondent des paragraphes entiers du cours publié; en revanche, il y avait lieu de faire ressortir la ligne originale de l'exposé là où les éditeurs ont morcelé le texte de leur source, pratiqué des interversions ou combiné des sources différentes.

On espère qu'ainsi les chapitres qui suivent fourniront aux lecteurs du *Cours de linguistique générale* une « clé » qui en permettra une plus sûre exégèse et, s'il en était besoin, la preuve de la conscience et de l'intelligence que les deux disciples ont mises au service de la pensée de leur maître.

ABRÉVIATIONS ET SIGLES

<i>Inv.</i>	Inventaire des manuscrits (p. 13-17).
<i>Bibl.</i>	Bibliographie (p. 18-21). Les publications qui y figurent seront citées en abrégé ou désignées par leurs numéros.
Rec.	<i>Recueil des publications scientifiques</i> (bibl. 2).
<i>Extr.</i>	<i>Notes inédites</i> (bibl. 7).
I	Premier cours de linguistique générale (<i>Inv. B I</i>).
II	Deuxième cours de linguistique générale (<i>Inv. B II</i>).
III	Troisième cours de linguistique générale (<i>Inv. B III</i>).
<i>Coll.</i>	Collation du troisième cours (<i>Inv. B V</i>).
<i>Gr. hist.</i>	Cours de grammaire historique du grec et du latin (<i>Inv. C IV</i>).
<i>Phon.</i>	Cours de grammaire comparée du grec et du latin, 1 ^{re} partie : <i>Phonétique</i> (<i>Inv. C V</i>).
<i>Morph.</i>	Cours de grammaire comparée du grec et du latin, 2 ^e partie : <i>Morphologie</i> (<i>Inv. C V</i>).
<i>Urg.</i>	<i>Urgermanisch</i> (<i>Inv. C VI</i>).
<i>Got.</i>	Cours de gotique (<i>Inv. C VII</i>).
CLG	<i>Cours de linguistique générale</i> (bibl. 1).
N	Notes de linguistique générale (<i>Inv. A I</i>).
R	} cahiers d'étudiants (<i>Inv. B I-III</i>).
G	
B	
D	
J	
S	} cahiers d'étudiants (<i>Inv. C VIII</i>).
Br	
BPU	Bibliothèque publique et universitaire, Genève.

Pour les titres de revues, on utilisera les sigles en usage dans le *Idg. Jb.* et dans la *Bibliographie linguistique* annuelle publiée par le CIPL.

INVENTAIRE DES MANUSCRITS UTILISÉS OU CONSULTÉS ⁴

A. Notes de F. de Saussure (BPU, sauf II).

I. Notes concernant la linguistique générale. Environ 130 pp. et 3 cahiers incomplètement employés. Voir ch. II, p. 37-53.

II. * *Phonologie*. Dossier non retrouvé, dont il ne subsiste que les extraits copiés par A. Secheyay (*Extr.* 1-7). Un feuillet conservé dans les Notes de linguistique générale (N 14a), intitulé *Implosion + implosion*, paraît se rapporter aux conférences de 1897 sur la Théorie de la syllabe (cf. CLG, *App. à l'introd.*, ch. II, § 3, 7^e al.),

III. « *Patois romands* ». Notes classées par Jules Ronjat en 16 dossiers munis de titres et d'annotations. Ces notes concernent :

1) Les communications sur des *toponymes romands* et sur le nom du Jura, que fit Saussure à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève entre 1901 et 1904 (doss. I-VII).

Voir *Rec.*, p. 604-606, et bibl. 6.

2) Les *patois* de la Suisse romande, de la Haute-Savoie et du Pays de Gex : relevés de mots et de phrases (doss. VIII, X); notes sur la transcription (doss. IX) et sur les traitements de *o* et *u* latins en patois (doss. XI); matériaux (de seconde main) utilisés par Saussure pour sa communication sur le patois fribourgeois (1882) : voir *Rec.*, p. 601 (doss. XV).

3) Le *français* : copie, par Ch. Bally, d'une lettre non datée d'Eugène Demole, directeur du cabinet de numismatique, demandant l'explication des mots *avers* et *revers*, et de la réponse de F. de Saussure (doss. XII); note sur l'expression *en faire à sa tête*, où Saussure remarque que « la moitié du français, en dehors du dictionnaire, consiste dans des locutions composées » ⁵ (doss. XIII).

4) Le *français régional* (doss. XIV : Genevoisismes).

IV. *Versification française*. Notes destinées au cours que fit Saussure au Séminaire de français moderne, de 1899 à 1909 : 8 pp. sur *e* muet, l'hiatus, l'ictus (« *Patois romands* », doss. XVI); 25 pp. contenant surtout des exemples relevés chez les poètes des XVI^e et XVII^e s. (notes conservées par Ch. Bally).

⁴ Le sigle BPU, suivi de la cote si le manuscrit est déjà catalogué, signale les manuscrits qui se trouvent à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (*A*; *B III-V*; *C I-II, VI*).

⁵ Cf. Ch. IV, p. 176 et note 149.

V. *Notes et extraits concernant les légendes germaniques*. Environ 150 feuillets dans une enveloppe portant la suscription : *Nibelungen*; 14 cahiers entièrement ou partiellement employés; 22 pp. grand format sur *Tristan*, qui semblent une première mise en ordre d'éléments rassemblés dans les notes et extraits.

Une des notes est tracée sous un début de lettre daté du 7 décembre 1903; un des cahiers porte la date de 1910.

VII. Indo-européen (notes conservées par Ch. Bally) :

1) Critique de l'usage du mot *théorie* à propos du vocalisme indo-européen.

Cf. *Rec.*, p. 539 (1897).

2) *Grammaire élémentaire du sanscrit classique disposée pour les buts pratiques* : 4 pp. (avant-propos; l'écriture; début d'un chapitre sur le verbe.

Le cartable Ch. Bally, *Sanscrit* (C. I.5) contient surtout des notes de F. de Saussure (plus de 40 pp.) sur la transcription du sanscrit, la forme sous laquelle il convient de citer les racines et les mots déclinables, et une explication très détaillée de véd. *dūlabha-*, *dūlāṣ-*, *dūṇaṣa-* par l'histoire du *saṁdhi* de *-s*, *-ṣ* et *-r*.

3) Brouillon d'une lettre sur la question des intonations. Saussure voudrait opposer à la syllabe d'intonation continue (montante, descendante ou stable) la syllabe longue *brisée*, comportant une montée ou une tenue suivie d'une descente. L'usage du même signe d'accent dans *ἀόμος* et dans *ταύρος* s'explique par l'absence de brisure dans la longue oxytonée aussi bien que dans la brève. Le nom du destinataire n'est pas indiqué. Il s'agit sûrement d'Antoine Meillet : l'article auquel Saussure fait allusion est *A propos de l'article de M. R. Gauthiot sur les intonations lituanienes*, *La Parole*, t. II, N° 4, avril 1900.

[Deux notes brèves sur le rapport de la quantité avec l'intonation se trouvent au verso de deux pages des Notes de linguistique générale (N 2 et 3); date probable : 1891].

VII. *Étymologie et lexicologie* (1 et 2, aux dernières pages d'un cahier cartonné rose contenant des notes sur les légendes germaniques; 3. sur deux feuillets glissés dans le même cahier; 4. 5. et 6. dans les notes conservées par Ch. Bally) :

1) « *Une vieille chose et un vieux mot* », article inachevé sur gr. *καλαίετος* (Ψ 845). Critique de l'étymologie *καλά-ετος* « fustis laqueo instructus »⁶, du point de vue phonétique et sémantique. Origine préhellénique à présumer d'après les gloses d'Hésychius (s. v. *καρίνη*).

2) Scr. *iti*, rapproché de *tati*, *kati*, *yati*; sens premier : « juste autant; soviel ».

⁶ Encore donnée par Boisacq et, avec réserve, par Liddell and Scott, *Greek English Lexicon*, éd. de 1940.

3) Lat. *uitricus*, ramené à **dwitro-ko-s*, puis **gwitrokos* par dissimilation; donc dérivé d'un ancien **dwitro-* « second ».

4) Gr. *Ἀντικός*, *Ἀντικός* *Ἀντικύου*: ce dernier, « très vieux nom, de la même couche de *Μονικύου*, mais ayant le droit d'être considéré très indépendamment du nom de la divinité adorée sur l'Acropole. La coïncidence de nom peut être due soit au hasard, soit au fait vers lequel tend cet article, à savoir que les noms de *lieux* et les noms de *dieux*, étant deux catégories de mots puisés en grande partie chez les populations préhellènes, peuvent très bien se rencontrer, en vertu d'un vocabulaire que nous ne connaissons pas ».

5) Note brève sur gr. *ἐλξ νέου* (Hésych.), qui suppose *νέφυ-φύου*. Cf. *Une loi rythmique de la langue grecque*, Rec. p. 464-476.

6) Gr. hom. *δῆλός* et surtout *δῆλυα*; le traitement *-λυ-* de *-ελυγ-* (*ἐλυγα*) aurait-il une cause particulière? ⁷

VIII. *Epigraphie* (1. dans « Patois romands », doss. VIII; 2. dans l'enveloppe *Nibelungen*):

1) Sur une inscription latine à Gex.

2) Brouillon d'un article sur l'inscription romaine de Pierre-Pertuis ⁸.

B. Cahiers d'étudiants. Cours de linguistique générale.

I. Cours I (1907):

A. Riedlinger (I R), 3 cahiers de 100, 98 et 72 pp. Date initiale: 16.1.1906 (par erreur, pour 1907); date finale: 3 juillet 1907.

II. Cours II (1908-1909):

A. Riedlinger (II R), 1 cartable, 462 pp. Date finale: 24 juin 1909.

L. Gautier (G), 6 cahiers, 240 pp.

F. Bouchardy (B), 4 cahiers, 301 pp.

III. Cours III (1910-1911):

G. Dégallier (D), 8 cahiers, 283 pp. (BPU, Ms. *Cours univ.* 431.)

F. Joseph (J), 5 cahiers. Dans la 2^e partie, lacunes correspondant à D 195-225, 266-283.

M^{me} A. Sechehay (S), 1 cartable, 140 pp.

⁷ L'intéressante explication de lat. *dominus*, CLG 5^e partie, ch. IV, § 3, p. 316-318 (309-310), ne se trouve ni dans les notes ni dans les cahiers d'étudiants que j'ai eus sous les yeux. Elle pourrait provenir d'une ébauche d'article, disparue en même temps que le manuscrit du *Cours*.

⁸ J'ai laissé hors inventaire:

Windisch, Altirische Grammatik, 10 cahiers, reliés ensemble, de notes prises par Saussure, étudiant à Leipzig, entre 1876 et 1878;

une note sur la graphologie, conservée par Bally;

des manuscrits d'articles publiés, soit: a) Un feuillet de l'article *Inscriptions phrygiennes*, dont le texte correspond aux pp. 562 (faces A et B) -564 du Recueil. Un autre (= Rec. p. 557 al. 3) se lit au verso de VI I. b) Le manuscrit de l'article *Alamans* (bibl. 5), auquel manquent, sur 18 pages, les pp. 11-15.

IV. Copie, par A. Sechehay, des mss. I R 1.50-3.17, II R1-119, 168-183 et d'extraits des notes de F. de Saussure⁹ (BPU, *Ms. Cours univ.* 435).

V. *Collation du Cours III* par A. Sechehay, 2 cartables, 478 pp. (BPU, *Ms. Cours univ.* 432-433).

C. Cahiers d'étudiants. Autres cours.

I. Cahiers de Ch. Bally¹⁰ (BPU, sauf 6 et 7) :

1) *Langues germaniques* : grammaire gotique [1897-1898]; vieil allemand [1898-1899?]; ancien norrois [1904-1905?]; anglo-saxon [1899-1900?]. Cahiers reliés ensemble; notes sténographiques, sauf pour l'ancien norrois.

Dans le cahier d'anglo-saxon, note de F. de Saussure à propos de ags. *rêc*, *êce*.

2) *Linguistique grecque* : inscriptions grecques archaïques [1895-1896?]; étymologie grecque et latine [1893-1894]; inscriptions grecques [1894-1895?]; études homériques [1895-1896]; gloses d'Hésychius [1896-1897]. 6 cahiers réunis dans un cartable; notes sténographiques.

3) *Linguistique grecque* : dialectologie grecque; dialecte homérique [1900-1901]; textes lituaniens. 9 cahiers reliés ensemble.

4) *Lituanien* [1901-1902]. 5 cahiers reliés ensemble.

5) *Sanscrit*. Cartable contenant des questions de Ch. Bally et des notes de F. de Saussure pour un projet de dictionnaire sanscrit.

6) *Sanscrit*, notes d'un cours.

7) *Grammaire comparée du grec et du latin* [1898-1899 ou 1899-1900].

II. Cahiers de H. Duchosal (BPU) :

1) *Cours de sanscrit* (1896-1897), 3 cahiers; exercices avec corrections de la main de F. de Saussure.

2) *Cours de phonétique gotique et interprétation d'Ulfilas* (1897-1898), 3 cahiers.

III. Cahiers de P. Bovet :

1) *Grammaire comparée du grec et du latin* (1898-1899).

2) *Sanscrit* (1899-1900).

3) *Etude du dialecte homérique* (1900-1901).

IV. *Grammaire historique du grec et du latin* (1907-1908) :

A. Riedlinger (*Gr. hist.* R), 2 gros cahiers (230 + 191 pp.).

⁹ V. bibl. 7.

¹⁰ Bally n'a pas noté les dates des cours qu'il a suivis entre 1893 et 1906. Il est difficile de les rétablir à coup sûr : le cours de gotique, par exemple, annoncé au programme pour 1896-1897, n'aurait été donné que l'année suivante si la date indiquée par H. Duchosal (*Inv. C II 2*) est exacte.

V. *Grammaire comparée du grec et du latin* (1909-1910) :

a) *Phonétique* : A. Riedlinger (*Phon. R.*), 11 cahiers, 344 pp.;

L. Gautier, 1 cahier (début du cours) (BPU).

b) *Morphologie* : A. Riedlinger (*Morph. R.*), 5 cahiers, 199 pp.¹¹.

VI. *Urgermanisch. Introduction à la grammaire historique de l'allemand et de l'anglais* (1910-1911) :

A. Riedlinger (*Urg. R.*), 420 pp.;

G. Dégallier (*Urg. D.*), 10 cahiers (BPU), *Ms. Cours univ.* 434);

M^{me} P. Laufer-Gautier, 2 cahiers (BPU).

VII. *Gotique* (1911-1912) :

A. Riedlinger (*Got. R.*), 164 pp.

VIII. *Etymologie grecque et latine. Les familles de mots et les procédés de dérivation* (1911-1912) :

L. Brütsch (Br).

D. *Autres documents manuscrits* :

I. *Sept lettres de F. de Saussure à A. Meillet*. Copie procurée par M^{me} A. Meillet à M. L. Gautier, qui a bien voulu m'en donner connaissance. Voir aussi A, VI 3.

II. *Interview de M. Ferdinand de Saussure sur un cours de linguistique statique* (19 janvier 1909). Notes prises par M. A. Riedlinger.

III. *Quatre entretiens avec M. de Saussure* (1910-1911). Notes prises par M. L. Gautier¹².

¹¹ Pour IV et V, j'ai reproduit les titres inscrits au programme des cours plutôt que ceux des manuscrits R : *Grammaire comparée* [...] (1907-1908); *Grammaire historique (comparée)* [...] (1909-1910). A Riedlinger estime que les deux cours devraient s'intituler : *Grammaire historique*, puisque, au début du second, Saussure observe que *comparatif* n'évoque que la méthode, alors que *historique* évoque l'objet même : la filiation de la langue à travers le temps. Pour éviter toute confusion, on désigne ici par des abréviations différentes les deux parties du cours de 1909-1910 : la *Phonétique*, traitée au semestre d'hiver, et la *Morphologie*, traitée au semestre d'été.

¹² Le premier de ces entretiens (14 mai 1910) est cité par Bally, bibl. 10, p. 7.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages, publications et textes de F. de Saussure :

1. *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger, Payot, Lausanne et Paris, 1916, 337 pp.

Rééditions en 1922, 1931, 1949, 1955. Entre la 1^{re} édition et la 2^e, la pagination a été changée (331 pp.).

Traductions :

japonaise, par H. Kobayashi [*Gengogaku-genron*], Tokyo, 1928; nouv. éd. 1940; 4^e tirage 1950;

allemande, par Herm. Lommel (*Grundfragen der allgemeinen Sprachwissenschaft*), Berlin, 1931;

russe, par A. M. Suxotin [*Kurs obščey lingvistiki*], revue et annotée par R. J. Šor, préfacée par D. N. Vvedienski, Moscou, SOCEKGIZ, 1933, 272 pp.;

espagnole, par Amado Alonso (*Curso de lingüística general*), avec préface et notes du traducteur, Buenos-Aires, 1945, 378 pp.

2. *Recueil des publications scientifiques de F. de Saussure* [édité par Ch. Bally et L. Gautier], Ed. Sonor, Genève, et K. Winter, Heidelberg, 1922, 642 pp.
3. *Compte rendu de Axel Kock*, Studier oefver fornsvensk ljudlaera, RCr 1883, 2 (15 oct.), p. 295-297 (non reproduit dans le Recueil).
4. *Compte rendu de Paul Oltramare*, Histoire des idées théosophiques dans l'Inde, Journal de Genève, 29 juillet 1907.
5. Article *Alamans* du Dictionnaire historique, géographique et statistique du Canton de Vaud, publié par E. Mottaz, 1911, I, p. 54-56.
6. *Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine*, étude posthume publiée et annotée par Louis Gauchat, Indicateur d'histoire suisse, 51^e année (1920), p. 286-298.
7. *Notes inédites de F. de Saussure* [extraits, d'après une copie faite par A. Sechehaye (*Inv. B IV*)], CFS 12 (1954), p. 49-71.

Informations biographiques et témoignages :

8. *Ferdinand de Saussure (1857-1913)* [recueil destiné à la famille et aux amis, contenant le texte des allocutions prononcées aux obsèques

et les articles et notices énumérés ci-dessous], Genève, 1915, 95 pp., portrait.

Allocution de M. Edouard Favre, président de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, prononcée à la séance du 27 février 1913 (= *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, III, 8, 1913, p. 342-346);

Article de J.-E. David (*Gazette de Lausanne*, 25 févr. 1913);

Article d'Ernest Muret (*Journal de Genève*, 26 févr. 1913);

Article de Ch. Bally (*La Semaine littéraire*, 1^{er} mars 1913);

Allocution d'Albert Sechehayé (Leçon du 28 févr. 1913 à l'Université de Genève);

Notice d'Antoine Meillet (*BSL* XVIII, 61, 1913, p. CLXI-CLXXV; reproduite dans *Linguistique historique et linguistique générale* II, Paris, 1936, p. 174-184);

Notice de R. Gauthiot (*Bulletin de l'Association des Elèves et anciens Elèves de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, Section des Sciences historiques et philologiques, 1914, p. 49-55).

9. W. Streitberg, *Ferdinand de Saussure*, Idg. Jb. II, 1915, p. 203-213.
10. Ch. Bally, *Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques*. Leçon d'ouverture du cours de linguistique générale, lue le 27 oct. 1913 à l'Aula de l'Université, Ed. Atar, Genève, s.d. (reproduite dans *Le langage et la vie*, 3^e éd. augmentée, Genève, Libr. Droz, 1952, p. 147-160).
11. Henri Duchosal, *Notes et souvenirs sur un linguiste de génie, Ferdinand de Saussure*, Tribune de Genève, 27 déc. 1950.

Ouvrages et articles antérieurs à la publication du CLG :

12. W. D. Whitney, *Language and the Study of Language*, 1867; cité d'après la 3^e éd., London, 1870.
13. W. D. Whitney, *The Life and Growth of Language*, London, 1875. (Traduction française par l'auteur : *La vie du langage*, Paris, 1875, Bibl. scientifique internationale).
14. W. D. Whitney, *Max Müller and the Science of Language. A Criticism*, New York, 1892.
15. Michel Bréal, *Essai de sémantique* (Science des significations), Hachette, Paris, 1897.
16. Adrien Naville, *Nouvelle classification des sciences*, 2^e éd. entièrement refondue, Alcan, Paris, 1901.
17. Henri Odier, *Essai d'analyse psychologique du mécanisme du langage dans la compréhension*, thèse de doctorat, Berne, 1905.
18. Ch. Albert Sechehayé, *Programme et méthodes de la linguistique théorique* (Psychologie du langage), Paris-Leipzig-Genève, 1908.
19. A. Sechehayé, *Les règles de la grammaire et la vie du langage*, GRM 1914, pp. 288-303; 341-351.

Ouvrages et articles postérieurs à la publication du CLG¹³ :

Principaux comptes rendus du CLG :

20. J. Wackernagel, *Ein schweizerisches Werk über Sprachwissenschaft*, Sonntagsblatt der Basler Nachrichten, 15 et 22 oct. 1916.
21. K. Jaberg, Bund, 17 et 24 déc. 1916 (reproduit dans *Sprachwiss. Forschungen* = *Romanica Helvetica* VI, 1937).
22. A. Meillet, RCr, janv. 1917, p. 49-51.
23. A. Meillet, BSL XX, 1916, p. XXXII-XXXVI.
24. B. Bourdon, Revue philosophique, janv. 1917, p. 90-96.
25. Hugo Schuchardt, LGRPh XXXVIII 1-2, 1917 (janv.-févr.), p. 1-9.
26. O. Jespersen, NTF 6 (1917), p. 37-41, recueilli dans *Linguistica*, Copenhague 1933, p. 108-115.
27. A. Sechehaye, *Les problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle*, Revue philosophique, t. 84, oct. 1917, p. 1-30.
28. A. Sechehaye, *La méthode constructive en syntaxe*, Revue des langues romanes, LIX, 1916 (janv.-avril), p. 44-76.
29. Paul-F. Regard, *Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament*, E. Leroux, Paris, 1919.
30. W. Doroszewski, « *Langue* » et « *parole* » (Une page de l'histoire des idées générales en linguistique), Otbitka z prac filologicznych XLV, Varsovie, 1930, p. 485-497.
31. A. Sechehaye, *Les trois linguistiques saussuriennes*, VR V, 1940, p. 1-48.
32. K. Rogger, *Kritischer Versuch über de Saussures Cours général* [sic], ZRPh 61, 1941, p. 161-224.
33. Eric Buyssens, *Les six linguistiques de F. de Saussure*, Revue des langues vivantes, 1942, N° 1 p. 15-23; 2 p. 46-55 (publié à part : « *Langues vivantes* », N° 7, M. Didier, Bruxelles, 1942).
34. Eric Buyssens, *Les langages et le discours*. Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie, Bruxelles, coll. Lebègue, 1943.

¹³ On n'a mentionné que ce qui renseigne directement sur les idées ou l'enseignement de Saussure, et les publications dont on a tiré profit, dans ce travail, pour l'intelligence et l'interprétation du *Cours*. Les principales thèses saussuriennes, depuis Schuchardt et Jespersen, ont été plus d'une fois critiquées : le principe de l'arbitraire du signe par Benveniste, Bollinger, Naert, entre autres; le caractère linéaire du signifiant, par Naert et surtout Jakobson; la distinction langue : parole par Hjelmslev, Z. S. Harris, Buyssens; la séparation de la synchronie et de la diachronie par von Wartburg. On a trouvé, ou cru trouver, dans la doctrine de Saussure, des contradictions (Buyssens en particulier). Certaines formules saussuriennes ont été reprises et utilisées dans un sens nouveau, ainsi celle des deux axes par Jakobson. Une bibliographie complète des articles consacrés, entièrement ou en partie, à la critique du *Cours* et à la controverse n'entraîne pas dans le cadre de cet ouvrage.

35. Rulon S. Wells, *De Saussure's System of Linguistics*, Word 3/1-2, 1947, p. 1-31.
 36. Niels Ege, *Le signe linguistique est arbitraire*, TCLC V, 1949, p. 11-29.
 37. Henri Frei, *Saussure contre Saussure?* CFS 9, 1950, p. 7-28.
 38. Bertil Malmberg, *Ferd. de Saussure et la phonétique moderne*, CFS 12, 1954, p. 11-28.
-

Chapitre I

LA PLACE DE LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE DANS LA VIE DE F. DE SAUSSURE

Aux yeux de ses contemporains et de beaucoup de ses disciples, F. de Saussure a été avant tout l'auteur du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, qu'il publia en 1878. Il avait alors 21 ans. Depuis le 13 mai 1876, il était membre de la Société de linguistique de Paris; six articles de lui avaient déjà paru dans les *Mémoires* (*MSL*, III, 1877, p. 197, 279, 293, 299, 359), et deux ans plus tard, en février 1880, il devait soutenir à Leipzig sa thèse de doctorat, *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*. Ses publications ultérieures sont peu nombreuses et de moindre étendue : une vingtaine d'articles concernant l'indo-européen, les langues baltes, le grec, le germanique et les inscriptions phrygiennes; des notes et articles brefs sur des étymologies; quelques comptes rendus (bibl. 3-4; *Rec.*, p. 539-541). Saussure s'y tient toujours rigoureusement au sujet particulier qu'il traite, s'interdisant tout développement d'idées générales sur le langage. Ces publications, quelle qu'en fût l'originalité et la valeur, ne pouvaient faire oublier le *Mémoire*¹.

Depuis une quarantaine d'années, c'est plutôt au *Cours de linguistique générale* que restent attachés le nom et le souvenir de Saussure. C'est par ses vues sur la science du langage, son objet, ses subdivisions nécessaires, et sur les principes de la linguistique statique qu'il s'impose encore comme un précurseur ou comme un maître. Sans doute, les développements de la linguistique générale au cours des trois ou quatre dernières décennies ont mis en vedette de nouveaux chefs d'école; phonologie, fonctionnalisme, structuralisme, glossématique se disputent la faveur des linguistes. Du succès des théories nouvelles, on ne saurait toutefois conclure que la

¹ Sur les contributions de Saussure à l'étude comparative et historique des langues indo-européennes, voir les notices de A. Meillet et W. Streitberg (bibl. 8 et 9). Plus récemment, M. E. Benveniste a écrit : « Depuis le *Mémoire* de F. de Saussure, le problème de la structure des formes indo-européennes [...] a été presque complètement négligé » (*Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, 1935, préface). Indépendamment de Herm. Möller, et en observant seulement les fonctions des aspirées sourdes du sanscrit, Saussure avait soupçonné dès 1891 le caractère consonantique du phonème i.-e. **ə* (*Rec.* p. 603). On sait le développement qu'a pris beaucoup plus tard la théorie des larynales indo-européennes (J. Kurylowicz, *Symb. gramm. offerts à J. Rozwadowski*, 1927, p. 95-104; E. Benveniste, *Origines...*; W. P. Lehmann, *PIE Phonology*, 1952).

pensée de Saussure soit désormais dépassée et n'offre plus qu'un intérêt historique, même si on admettait, ce qui n'est pas sûr, qu'elle ait épuisé son influence sur les écoles européennes : le *Cours de linguistique générale* est encore assez peu connu aux Etats-Unis²; il semble ne l'être guère davantage en U.R.S.S., où pourtant Serge Karcevski, au lendemain de la révolution, avait exposé les idées de Saussure dans ses leçons à l'Université de Moscou (1917-1919)³.

A comparer les dates du *Mémoire* et du *Cours*, on est tenté de penser qu'une évolution assez naturelle, aidée par les circonstances, a mené Saussure de la grammaire comparative à la théorie du langage, et que le *Cours de linguistique générale* est l'aboutissement ultime de recherches commencées et d'abord poursuivies dans un domaine plus particulier⁴. La question mérite examen : quelle place a tenue, au juste, la linguistique générale dans la carrière et l'activité scientifique de F. de Saussure ?

Dès l'automne 1881 et jusqu'à la fin, cette activité s'est déployée avant tout dans l'enseignement supérieur. Appelé à succéder à Michel Bréal comme maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, pour la grammaire comparée des langues germaniques⁵ (5 novembre 1881), il étendit par la suite son enseignement à la grammaire comparée du grec et du latin (1887-1888) et au lituanien (1888-1889). En novembre 1891, à la Faculté des lettres et des sciences sociales de l'Université de Genève, il inaugure, avec le titre de professeur extraordinaire, la chaire d'histoire et de comparaison des langues indo-européennes, qui venait d'être créée pour lui. Le manuscrit de ses trois premières « conférences », presque entièrement rédigées, est conservé dans les notes inédites; le sujet du cours n'y est indiqué que par allusion : « Comme c'est particulièrement sur cette idée d'histoire qu'il est insisté dans le titre de ce cours [...] »⁶. A propos des leçons qui suivirent, A. Secheyaye, évoquant ses propres souvenirs, écrit : « Patiemment, graduellement, nous fûmes initiés aux faits essentiels de la phonétique comparée des langues classiques, situées dans leur cadre indo-européen »⁷.

Outre le sanscrit, que dès ce moment il enseigna chaque année, Saussure traita les sujets suivants :

1892-1893 : *Phonétique grecque et latine.*

Histoire du verbe indo-européen.

1893-1894 : *Etudes d'étymologie grecque et latine.*

Le verbe grec.

² Malgré l'excellente étude de Rulon S. Wells (bibl. 35), et sans doute faute d'une traduction anglaise.

³ La traduction de A. M. Suxotin, actuellement introuvable, n'a pas été réimprimée. A signaler toutefois un article récent de R. A. Budagov, *Iz istorii jazykoznanija (Sossjur i sossjurianistvo)*, Moskva, Izv. Moskovskogo Univ., 1954.

⁴ « [...] le couronnement d'une carrière dont il nous fait mieux comprendre l'unité et la courbe harmonieuse », dit Ch. Bally (bibl. 10, p. 17).

⁵ Gotique et vieil allemand, précise R. Gauthiot (bibl. 8, p. 90).

⁶ N 1.1 p. 15. Cf. ch. II, n. 9.

⁷ Bibl. 8, p. 62. A. Secheyaye suivit les cours de Saussure pendant quatre semestres (1891-1893).

1894-1895 : *Etude d'un choix d'inscriptions grecques archaïques.*

Etude de la déclinaison grecque.

1895-1896 : *Inscriptions perses des rois achéménides (H.).*

Dialectes grecs et inscriptions grecques archaïques (H.).

Etudes étymologiques et grammaticales sur Homère (E.).

Nommé en 1896 professeur ordinaire de sanscrit et des langues indo-européennes, il continua à donner quatre heures de cours par semaine, qu'il répartissait entre le sanscrit et d'autres langues de la famille. Le programme des cours de l'Université indique, semestre par semestre, les sujets qu'il se proposait de traiter. La liste qu'on peut établir ainsi doit correspondre, dans l'ensemble, à celle des cours effectivement professés; et on aperçoit quelles étaient ses préférences.

Jusqu'en 1903, il a continué de faire une place importante au grec : *Lecture du lexique d'Hésychius, avec étude des formes importantes pour la grammaire et la dialectologie* (1896-1897); *Etude du dialecte homérique et des principales questions s'y rattachant* (1901-1902); *Dialectologie grecque* (1903 E.). La grammaire comparée du grec et du latin a fait la matière de plusieurs cours : de 1898 à 1900, d'abord⁸; puis, sous le titre de *Grammaire historique du grec et du latin*, au semestre d'été 1907, l'année suivante, et encore en 1909-1910 — « avec étude plus spéciale du latin », précise le programme. La dernière année (1911-1912), le cours s'intitule : *Etymologie grecque et latine. Les familles de mots et les procédés de dérivation.*

Mais de 1896 à la fin, sauf en 1901-1902 et au semestre d'hiver 1907-1908, Saussure annonce chaque année un ou deux cours sur les langues germaniques : gotique, vieux haut-allemand, vieux saxon, anglo-saxon, moyen haut-allemand, ancien norrois, — toujours accompagnés de lectures et explications de textes; *Grammaire historique de l'anglais et de l'allemand* (1905 E.); *Grammaire historique de l'allemand* (1906-1907); *Gotique et vieux saxon, étudiés comme introduction à la grammaire des langues germaniques* (1909-1910); *Introduction à la grammaire historique de l'allemand et de l'anglais* (1910-1911). Pour le semestre d'hiver 1912-1913, il avait encore prévu, outre le sanscrit et la linguistique générale, une explication de textes vieux haut-allemand et moyen haut-allemand.

On ne peut manquer d'être frappé du fait que Saussure, ayant enseigné les langues germaniques à Paris de 1881 à 1887, ne les introduisit dans son enseignement à Genève qu'une dizaine d'années plus tard, et dès lors leur réserva dans ses cours une place prépondérante. On va voir que son intérêt pour le germanique allait bien au-delà de l'étude grammaticale et comparative. Il fut d'ailleurs chargé, pendant le semestre d'été 1904, de suppléer le professeur Emile Redard dans la chaire de langue et littérature allemandes et fit à cette occasion un cours sur les *Nibelungen* dont on a peut-être un écho dans sa dernière communication à la Société

⁸ De 1901 à la fin du semestre d'hiver 1906-1907, un cours sur cette matière fut donné par Bally, privat-docent.

d'histoire et d'archéologie : *Les Burgondes et la langue burgonde en pays romand*, présentée le 15 décembre suivant (Rec., p. 606).

A part les cours de linguistique générale, dont il sera question plus loin, deux cours seulement, entre 1896 et 1912, ne se rapportent pas aux langues classiques ou germaniques : l'un de lituanien (1901-1902), l'autre sur la *Linguistique géographique de l'Europe (ancienne et moderne)*, avec une introduction sur les objets de la linguistique géographique (1902-1903). On peut y joindre le cours sur la *Phonologie du français actuel* et, à partir de 1900-1901, la *Versification française; étude de ses lois du XVI^e siècle à nos jours*, professé au Séminaire de français moderne, du semestre d'été 1899 au semestre d'hiver 1908-1909⁹, et les trois conférences sur la *Théorie de la syllabe*, faites aux Cours de vacances de l'Université (1897)¹⁰.

Cette énumération, en sa sécheresse, donne une idée des sujets qui intéressaient particulièrement Saussure. Une idée très incomplète, d'ailleurs : car son choix a dû dépendre aussi de considérations pédagogiques : il semble bien qu'il ait renoncé à aborder avec ses étudiants, qu'il devait déjà initier au sanscrit, d'autres langues pour eux totalement inconnues, et qu'il ait préféré appuyer son enseignement sur la connaissance, même déficiente, qu'ils pouvaient avoir du latin et du grec, de l'allemand et de l'anglais¹¹. Ce n'est en tout cas pas par facilité qu'il a pris ce parti : la préparation de ses cours lui a toujours coûté des recherches et surtout de longues réflexions; le texte des leçons qu'il a plus ou moins rédigées est chargé de ratures, et les brouillons hâtifs¹² qui le plus souvent lui tenaient lieu de notes témoignent mieux encore, en leur laconisme, de cette préparation tout intérieure. Il a, d'autre part, gardé jusqu'à la fin l'habitude de composer lui-même des exercices de grammaire sanscrite, dont il remettait à ses étudiants des exemplaires soigneusement copiés de sa main, et qu'il corrigeait ensuite avec une patience extrême¹³.

A en juger par les cahiers de notes que j'ai eus sous les yeux, Saussure a observé, dans son enseignement des langues indo-européennes, la même discrétion que dans ses articles quant à ses idées sur la linguistique générale. En 1891, dans sa première leçon d'introduction (N 1.1), il affirme

⁹ Cf. *Inv. A IV*. Pour l'intérêt que portait Saussure à la métrique et à la versification en général, v. *Rec.* p. 602. Un de ses cahiers de notes sur les légendes germaniques (*Inv. A V*) contient, sous le titre : *Ljodahattur, Langseile*, 16 pages de vers eddiques classés selon la coupe et la quantité de la pénultième.

¹⁰ CLG p. 64 (63), al. 1. Le sténogramme de Bally et la mise au net qu'il avait soumise à Saussure (bibl. 8, p. 56) n'ont pas été retrouvés.

¹¹ Selon H. Duchosal (bibl. 11), le premier cours de gotique (1896-1897 ? Cf. *Inv.* n. 10) fut donné sur la demande de Bally. M. A. Juvet se souvient qu'il en fut de même pour le cours de lituanien (1901-1902).

¹² CLG, préface, al. 2, et ci-après, p. 36. Déjà à Paris, « il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite : il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant; et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait », écrit A. Meillet dans sa Notice (*BSL* X^{VIII}, p. CLXX = *Linguistique générale et linguistique historique*, II, p. 178).

¹³ H. Duchosal en témoigne pour 1896-1897, et S. Karcevski, qui suivit le cours de sanscrit au semestre d'hiver 1911-1912, m'a laissé plus de 40 pages de ces exercices, tous de la main de Saussure.

même avec force le caractère exclusivement historique du langage et de la science du langage; il avait pourtant déjà acquis la conviction que la linguistique est une science double¹⁴, et que la langue ne vit pas uniquement d'événements. Il ne s'est guère permis que des critiques sur la terminologie en usage. Les leçons de *morphologie* (N 7), qui datent sans doute des premières années de professorat à Genève, montrent bien le parti qu'il savait tirer de ses vues sur la langue pour l'enseignement comparatif et historique dont il était chargé, sans être tenté d'exposer ses idées pour elles-mêmes. Sans aucun doute, c'est cette référence implicite à des principes très généraux et l'application très sûre qui en était faite au détail des faits particuliers, qui a donné aux leçons de Saussure ce caractère rigoureux et révélateur dont ses meilleurs étudiants, à Paris déjà, étaient frappés. Jusqu'aux dernières années, dans ses cours sur les langues indo-européennes, il ne s'est servi de ses principes qu'à des fins toutes pratiques: dans son *Introduction à la grammaire historique de l'allemand et de l'anglais* (1910-1911), par exemple, il a repris l'idée, développée dans le premier cours de linguistique générale¹⁵, qu'en raison du caractère purement différentiel des éléments phoniques d'une langue, on pourrait se contenter de les désigner par des numéros; et il en a fait l'application conséquente à l'étude de l'évolution des voyelles, du germanique commun à l'allemand et à l'anglais moderne¹⁶.

D'autre part, on voit que des problèmes particuliers abordés dans le *Mémoire* ou dans des publications ultérieures l'ont préoccupé pendant bien des années. Dans un cours de *Grammaire comparée du grec et du latin*, que suivit Ch. Bally (*Inv. CI*, 7), il est revenu sur les questions que pose, en grec, le vocalisme des formes fortes de racines disyllabiques¹⁷, et il conclut par cette remarque: « Peut-être ce *a* avait-il différents timbres en indo-européen ». Dans un cours sur *Le dialecte homérique* (*Inv. C III*, 3), hom. *ἰέριος* « qui agit de bonne heure » et d'autre part att. *ἄριον* « demain » sont expliqués par deux effets différents de la loi rythmique¹⁸ sur un thème **ἄφιριον*-. La loi n'avait pas à jouer dans **ἄφιριον* (d'où *ἄριστον*), qu'il faut rétablir en *π*, 2 et *ω*, 124 (*ἰερίωνι* ' *ἄφιριον*); quant à *ἰρι* « de bonne heure », il peut avoir subi l'influence de composés comme *ἰριγένεια*, où la loi aurait agi deux fois: *ἄφιρι* ~ - > *ἰρι* ~ -¹⁹. Saussure y donne aussi, de la flexion de hom. *ἰάσας*, l'explication que plus tard il reprit dans son article des *Mélanges Louis Havet* (1909)²⁰. En 1892, à propos de got *þarf*, *þáurhan* « avoir besoin »²¹, il avait signalé dans une note le procédé par lequel le grec a réservé à la

¹⁴ V. ci-après, p. 33.

¹⁵ I 47 = CLG 5^e p., ch. III, § 2, al. 5-6, p. 309-310 (303). Cf. II 89: « On peut numérotter les éléments phoniques d'un système » (R 189).

¹⁶ *Urg.* D 2. 42-43 (R 82-83).

¹⁷ *Rec.* p. 255 (*Mémoire* p. 273).

¹⁸ *Rec.* p. 464-476 (1884); 453, 454, 455 (1892).

¹⁹ Cf. la remarque sur hom. *ἐπηγενηδες*, *Rec.* p. 472.

²⁰ *Rec.* p. 587.

²¹ *Rec.* p. 448.

conjugaison moyenne le sens ancien de racines telles que *τερε-*, *πειθ-*, en donnant à l'actif une valeur causative : « Nous nous réservons, ajoutait-il, de revenir dans une autre occasion sur ce curieux procédé du grec ». Il n'a rien publié sur ce sujet par la suite, mais ne l'a pas perdu de vue : il l'a développé dans le cours, déjà cité, sur *Le dialecte homérique*, à propos de hom. *χλέομαι* « je suis réputé (< j'entends) », *χλέονσι* « ils glorifient », et plus amplement encore dans son cours d'*Etymologie grecque et latine* (*Inv. C VIII*) ²².

En dehors de son enseignement universitaire et de ses publications, Saussure a consacré beaucoup de temps à des travaux dont on ne saurait rien si les notes inédites n'en portaient témoignage. Une masse considérable de notes et de matériaux (*Inv. A V*) montre que, dès 1903 au moins et jusqu'à ses dernières années — donc dans la période même où se situent les cours de linguistique générale —, il a poursuivi de patientes recherches sur les légendes germaniques et travaillé à un ouvrage dont l'idée générale est indiquée dans quelques ébauches de préface :

Notre affirmation ne peut être confondue ni avec la reconnaissance vague que les légendes du Nord auraient emprunté quelque chose à la mythologie gréco-romaine, ni avec la vue systématique suivant laquelle (). Elle est particulière et précise, et sans système. Un livre contenant les aventures de Thésée, *et seulement les aventures de Thésée*, a été à la base d'une des grandes branches de la légende héroïque « germanique ». Le reste de cette légende est d'une autre source, celle-ci purement germanique, *et historiquement germanique*, par les événements mêmes qu'elle raconte (Note glissée dans un cahier cartonné rose, sans titre).

II. On peut songer à une circulation des mythologies classiques vers le Nord par l'intermédiaire des marins hors de tout esprit de () et à *propos des constellations*, exactement dans le sens du *Poeticon astronomicon* qui fait suite à Hygin. Ce genre de transport, s'il a existé, est théoriquement de la plus haute importance parce qu'il crée des rapports tout à fait naturels d'après le firmament et la proximité des astres dans le ciel, mais inexplicables selon la vie des héros d'après la mythologie... (p. 3 d'un cahier cartonné noir où Saussure a transcrit, plus loin, des vers du *Ljóðahattr*).

Les recherches et les réflexions de Saussure ont porté sur les différentes versions germaniques, sur l'histoire des Goths et des Burgondes, sur les coïncidences (*Συμπτώσεις*, titre d'un des cahiers) entre les *Nibelungen* et les légendes de Thésée et d'Orion, entre *Tristan* et celles de Procris et d'Oenone. Deux des cahiers ne contiennent que des extraits de poètes et de mythographes grecs et latins.

²² Dans le cours de gotique (1911-1912), on lit, à propos du changement *-ow- → -av- en latin, cette note : « Thèse de Thurneysen. Mais M. de Saussure soupçonne (les exemples sont trop peu nombreux pour qu'on arrive à une certitude), et a du reste déjà proposé son hypothèse, que les -ov- latins qui sont devenus -av- sont ceux qui remontent à un *o* indo-européen (qu'il note ṛ dans son « Système des voyelles ») qui n'était pas en alternance avec *e*, qui était plus fermé que l'autre *o* : en effet, cf. *cavēre* < *cōvere* = *καίω* (pour **ko.ṛiwo*), *θεωσκόος* (pour *-*sko.ṛos*) « celui qui inspecte, regarde les *θέα*, Opferschauer »; *lav<o>* < *lovo* = *λωνω* (pour **ló.ṛwo*); *cavus* < *covos* = *κοῖλος* (pour **ko.ṛilos*); *auris*, <cf.> *οὐρ*, etc., qui n'ont point de formes correspondantes avec *e*. Au contraire, les -ov- en alternance avec -ev- deviennent -ū- en latin » (*Got. R 11*). Cf. *Rec.* p. 93; 107 (*Mémoire*, p. 96; 101).

On ne saura jamais toutes les questions extralinguistiques pour lesquelles Saussure s'est passionné, parfois longuement, ni même jusqu'où s'est étendue sa curiosité de linguiste : M. L. Gautier m'apprend que, quand la maladie le surprit, il avait commencé à s'intéresser au chinois.

Venons enfin à la linguistique générale. Les réflexions de Saussure concernant le problème du langage seraient sans doute demeurées aussi secrètes que ses études de mythologie germanique, s'il n'avait été appelé, en décembre 1906, à succéder à Joseph Wertheimer, qui depuis 1873 faisait chaque année à l'Université un cours de *linguistique*²³. Saussure n'a donné que trois cours de linguistique générale (1907, 1908-1909, 1910-1911); et le premier, moins étendu que les deux suivants, n'a été commencé qu'en janvier 1907 (*Inv. B I*).

Pour apprécier à son exacte valeur le contenu du livre fameux que publièrent, trois ans après la mort de leur maître, Ch. Bally et A. Sechehaye, il serait essentiel de savoir quel jugement celui-ci portait lui-même sur son enseignement de la linguistique générale. Ceci justifie les citations qui suivent, et on saura gré à MM. A. Riedlinger et L. Gautier d'avoir recueilli fidèlement les propos de F. de Saussure.

Voici d'abord la relation, par M. A. Riedlinger, d'un entretien qu'il eut avec lui le 19 janvier 1909; il s'agit de linguistique statique :

M. de Saussure s'en est beaucoup occupé il y a 15 ans, et il lui faudrait au moins deux à trois mois de recueillement, pendant les vacances, avant d'entreprendre un pareil cours (on ne l'improvise pas d'une leçon à l'autre), et ... des élèves déjà au courant des méthodes de la linguistique.

Il n'y a pas de sujet plus ardu que celui-là : il faudrait reprendre, pour le réfuter, tout ce que Paul et les modernes ont écrit là-dessus. On aurait à donner une théorie des parties du discours. Ce serait une grammaire générale.

Ce qui fait la difficulté du sujet, c'est qu'on peut le prendre, comme certains théorèmes de géométrie, de plusieurs côtés : tout est corollaire l'un de l'autre en linguistique statique : qu'on parle d'unités, de différences, d'oppositions etc., cela revient au même. La langue est un système serré, et la théorie doit être un système aussi serré que la langue. Là est le point difficile, car ce n'est rien de poser à la suite l'une de l'autre des affirmations, des vues sur la langue; le tout est de les coordonner en un système.

Il faudrait commencer par la linguistique diachronique; le synchronique doit être traité pour lui-même; mais sans l'opposition perpétuelle avec le diachronique, on n'aboutit à rien : les grammairiens anciens ont eu beau jeu de faire de la linguistique statique et ne risquaient pas de confondre les deux points de vue, mais à quoi sont-ils arrivés!

La meilleure manière de procéder serait de prendre les expressions dont se servent les bons linguistes quand ils parlent de phénomènes statiques, et de voir les *erreurs* et les *illusions* qu'elles contiennent. Ainsi ils emploient le mot « forme » pour désigner toute sorte de choses : constitution phonique ou signification, fonction d'un mot. En linguistique, la nécessité de ne pas employer un terme pour un autre est unique : ce que l'on a à désigner, ce ne sont pas en effet des unités concrètes déjà données comme

²³ Avant Wertheimer, dès 1869, le cours avait été donné par Krauss, titulaire de la chaire de langue et littérature allemandes, sous le titre de *Philologie*, puis de *Linguistique comparée*. A ma connaissance, les publications de J. Wertheimer sur la discipline qu'il enseigna pendant plus de trente ans se réduisent à une brochure : *La linguistique*, Discours prononcé le 30 octobre 1877 à l'ouverture du Cours de linguistique (Genève, 1877), qui est, dans sa partie substantielle, un démarquage d'une leçon de Michel Bréal, *De la forme et de la fonction des mots* (Franck, Paris, 1866) : pour quelques citations avouées, il y en a beaucoup de clandestines.

un être vivant pour le zoologiste, mais résulte toujours d'une combinaison, est complexe (les premières unités linguistiques — sons, syllabes — qu'on puisse considérer sont déjà un produit acoustico-vocal, et les unités comme le mot sont à leur tour le produit de ces unités matérielles et de la pensée), et en les désignant par un côté plutôt que par l'autre, c'est-à-dire par abstraction, on risque à tout moment de s'apercevoir que ce qu'on avait distingué est identique.

M. de Saussure [...] craint manifestement de s'engager; il s'empresse d'ajouter avec un sourire : « Je ne me désigne pas du tout pour faire une linguistique statique », et à mes protestations il ne répond qu'en revenant sans cesse sur la difficulté de l'entreprise.

L'introduction que M. de Saussure a faite jusqu'ici dans son cours de linguistique générale n'est qu'une causerie. Si le cours avait suivi, elle aurait dû être tout autre. M. de Saussure traitera cette année les langues indo-européennes et les *problèmes* qu'elles posent ²⁴. Ce sera une préparation pour un cours philosophique de linguistique. M. de Saussure ne se refuse pas catégoriquement à l'essayer dans deux ans; ce sera aux élèves, je pense, à l'y décider. Quant à un livre sur ce sujet, on ne peut y songer : il doit, dit M. de Saussure, donner la pensée définitive de son auteur.

M. L. Gautier a eu souvent l'occasion de s'entretenir avec Saussure, et il a parfois pris des notes à la suite de ces conversations. Voici un extrait de ses notes sur un entretien du 6 mai 1911 (Saussure avait donné la veille une leçon sur les entités concrètes de la langue ²⁵) :

[...] Je suis toujours très tracassé par mon cours de linguistique générale. (*Je lui dis qu'on serait très désireux de connaître au moins un élément de son système de philosophie du langage.*) Je ne le crois pas. Tout cela n'est pas assez élaboré. (*Je lui demande si, avant la mort de Wertheimer, il ne s'était guère occupé de ces sujets.*) — Au contraire, je ne crois pas avoir rien ajouté depuis lors. Ce sont des sujets qui m'ont occupé surtout avant 1900. J'ai parlé cette année de beaucoup de questions extérieures au langage, j'ai commencé par là cet hiver ²⁶; mais cela ne peut suffire. Je me trouve placé devant un dilemme : ou bien exposer le sujet dans toute sa complexité et avouer tous mes doutes, ce qui ne peut convenir pour un cours qui doit être matière à examen. Ou bien faire quelque chose de simplifié, mieux adapté à un auditoire d'étudiants qui ne sont pas linguistes. Mais à chaque pas, je me trouve arrêté par des scrupules. Pour aboutir, il me faudrait des mois de méditation exclusive.

Pour le moment, la linguistique générale m'apparaît comme un système de géométrie. On aboutit à des théorèmes qu'il faut démontrer. Or on constate que le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33.

Première vérité : la langue est distincte de la parole. Ceci ne sert qu'à dépouiller le problème de tout ce qui est physiologique. Il ne reste ensuite qu'une matière purement psychique. Or il me semble qu'on vient à cette première nécessité par plusieurs voies opposées. (*Ici quelque chose de perdu dans ma mémoire.*) — Ensuite, oui, ce qui est essentiel, c'est le problème des unités. En effet, la langue est nécessairement comparable à une ligne dont les éléments sont coupés aux ciseaux, pan, pan, pan, et non pas découpés chacun avec une forme. Ces éléments, quels sont-ils ? etc. etc.

(*Je lui avais demandé s'il avait rédigé ses idées sur ces sujets.*) — Oui, j'ai des notes mais perdues dans des monceaux, aussi ne saurais-je les retrouver. (*J'avais insinué qu'il devrait faire paraître quelque chose sur ces sujets.*) — Ce serait absurde de recommencer de longues recherches pour la publication, quand j'ai là (*il fait un geste*) tant et tant de travaux impubliés.

De ces deux témoignages, on retiendra pour l'instant que Saussure, dans ses dernières années, ne songeait nullement à publier un ouvrage

²⁴ II 84-94.

²⁵ III 117 (= CLG 2^e p., ch. II, §§ 1-2).

²⁶ III 95-110.

sur la linguistique générale et que l'enseignement qu'il a dû donner sur cette matière ne peut être considéré comme l'expression de sa « pensée définitive ». C'est bien plus tôt, avant 1900, que s'était fixée dans ses lignes essentielles, la doctrine saussurienne (si on ose encore employer ce terme que peut-être il eût désavoué), et les notes de A. Riedlinger donnent même une date précise : « Il y a quinze ans », dit Saussure en janvier 1909²⁷. Or une part importante des notes inédites peut être datée de 1894; et c'est aussi au début de cette année-là que Saussure écrit à A. Meillet une longue lettre qui contient d'intéressantes et surprenantes confidences. La lettre n'est pas datée; on lit seulement, avant un bref post-scriptum : 4 janvier. Mais Saussure y fait allusion à l'envoi, tout récent, de la circulaire d'invitation au X^e Congrès des Orientalistes, qui eut lieu à Genève en septembre 1894, et à la première partie de son article sur l'intonation lituanienne, qui va paraître, dit-il, et qui parut en effet en 1894, dans le volume VIII des *MSL* (*Rec.*, p. 490). Il écrit à ce propos :

[...] Le commencement de mon article sur l'intonation va paraître. Le deuxième article terminera ce que je veux dire sur l'intonation et contiendra, 2^e, mes remarques sur l'accentuation, ainsi que sur l'*intonation lette* qui est (vous l'ai-je dit?) un effet de l'*accentuation* sans rapport avec l'*intonation* lituanienne!!

Mais je suis bien dégoûté de tout cela, et de la difficulté qu'il y a en général à écrire seulement dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*²⁸, en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue; et en même temps l'assez grande variété de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique.

C'est en dernière analyse seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes les autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique qui conserve pour moi un intérêt : et précisément, je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier.

Sans <cesse>²⁹, cette ineptie de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gêner mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de ne pas avoir à m'occuper de la langue en général.

Cela finira malgré moi par un livre où, sans enthousiasme, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé.

Voilà une disposition, peut-être stupide, qui expliquerait à Duvau³⁰ pourquoi par exemple j'ai fait traîner plus d'un an la publication d'un article qui n'offrirait matériellement aucune difficulté, — sans arriver d'ailleurs à éviter les expressions logiquement odieuses, parce qu'il faudrait pour cela une réforme décidément radicale [...].

Quelle portée convient-il d'attribuer à ces propos désabusés? Sont-ils l'expression d'une humeur passagère ou d'un découragement sans remède? Et en affirmant son intérêt exclusif pour le « fait particulier »,

²⁷ Bally aussi évoque en 1913 des entretiens qui remontent à plus de vingt ans en arrière (bibl. 10, p. 9).

²⁸ Cf. *Extr.* 10 (= N 10 p. 5).

²⁹ Ce mot manque dans la copie.

³⁰ Administrateur de la Société de linguistique depuis le 1^{er} janvier 1892.

pour le côté pittoresque, quasi ethnographique, des langues. Saussure cédait-il à son goût naturel pour le paradoxe, ou livrait-il le fond de sa pensée ? Il serait téméraire de répondre. Bornons-nous à constater quelques faits.

Le livre auquel il fait allusion a été certainement ébauché, probablement même à deux reprises : plusieurs pages des notes inédites l'attestent (N 9 et 11-12). Il l'était sans doute déjà à la date de la lettre : Saussure n'eût pas parlé de son intention avant d'avoir au moins jeté quelques notes sur le papier. Mais l'ébauche est restée inachevée.

Vers la fin de la même année, une occasion s'offrit à lui de faire connaître ses idées : le 10 novembre, il reçut de l'American Philological Association une invitation à s'associer à l'hommage qui devait être rendu, au cours du premier Congrès des linguistes américains, à Philadelphie, à la mémoire de W. D. Whitney, mort le 7 juin 1894. Saussure, qui avait en haute estime l'auteur de *The Life and Growth of Language*³¹, ne pouvait refuser son témoignage : un cahier conservé dans ses notes contient, avec le début d'une réponse à la lettre d'invitation (N 10, p. 22-23a), plus de 70 pages de notes qu'il dut prendre assez hâtivement, le congrès devant avoir lieu à fin décembre³². Il lui était demandé, non pas un résumé des travaux de Whitney, mais une appréciation du savant américain « as a comparative philologist ». Or, si désireux qu'il fût de reconnaître dans un écrit public l'influence que Whitney, « sans avoir jamais écrit sur la grammaire comparée », avait exercée sur les études comparatives, et la valeur de sa tentative « pour dégager de la somme des résultats accumulés par la grammaire comparée, quelque chose de général sur le langage », Saussure ne pouvait dissimuler ses réserves. Il a donc été tenté d'indiquer, à l'occasion de l'éloge de Whitney, son propre point de vue. Mais l'article ne fut jamais écrit, et Saussure n'envoya même pas au secrétaire de l'American Philological Association la réponse dont son carnet de notes nous a conservé le brouillon inachevé : on ne trouve pas son nom parmi ceux des savants étrangers dont les messages sont joints au procès-verbal du Whitney Memorial Meeting³³.

Rappelons enfin qu'à partir de 1893 — année où fut composé l'article *A propos de l'accentuation lituanienne* (*MSL VIII*), dont la seconde partie n'a jamais paru (*Rec.*, p. 512) —, les publications de Saussure s'espacèrent sensiblement : de 1900 à 1912, il n'y a à citer que trois articles destinés à des recueils de *Mélanges* (*Rec.*, pp. 576-599), le compte rendu de l'ouvrage d'un de ses collègues (bibl. 4) et une notice historique (bibl. 5). Il semble que, autour de 1894, le problème de la nature de la langue et des fondements de la linguistique ait pris pour lui un caractère obsédant, et qu'il ait été pressé de fixer dans un livre, comme pour s'en délivrer, les idées qu'il avait élaborées, les termes et les définitions qu'il jugeait

³¹ « L'Américain Whitney, que je révère », écrit-il dans une note de 1908 (N. 21, p. 1). Il l'a cité dans ses trois cours de linguistique générale.

³² Le Whitney Memorial Meeting occupa la séance du 28 décembre 1894 (JAOS, 19/1, Boston, 1897).

³³ JAOS, 19/1, pp. 67-105.

utilisables ³⁴. Puis il a dû penser que l'entreprise était prématurée, et peut-être se lasser d'y réfléchir : les notes postérieures à 1894 et antérieures au premier cours (N 13-19) sont peu nombreuses et bien plus brèves.

Dans sa lettre à A. Meillet, Saussure se dit préoccupé *depuis longtemps* de la classification logique des fait du langage. Ceci est confirmé par une phrase du carnet de notes de novembre 1894 (N 10, p. 14a) : « Nous nourrissons depuis bien des années cette conviction que la linguistique est une science *double* [...] ». Il s'agit de la « dualité fondamentale » de la linguistique statique et de la linguistique évolutive, principe de toute classification juste. A quelle époque remonte cette préoccupation, et à quand cette conviction ? A l'origine des réflexions de Saussure, on discerne une vive réaction contre l'école néo-grammairienne, et l'influence de Whitney. L'une et l'autre peuvent remonter assez loin : A. Sechehaye ³⁵ pense aux années du séjour à Leipzig (1876-1878). Mais Saussure devait être alors très occupé par les cours qu'il suivait et par ses travaux personnels : l'*Essai d'une distinction des différents a indo-européens*, première esquisse du *Mémoire*, a été rédigé en 1876 déjà ³⁶; et il n'est pas sûr que les livres de Whitney aient fait grand bruit à Leipzig : Saussure a pu ne les connaître qu'un peu plus tard. C'est peut-être quand il se fut fixé à Paris, après la publication de sa thèse et son séjour d'études en Lituanie, donc à l'automne de 1880, qu'il fut amené à une critique radicale des conceptions admises et à la recherche des principes d'une véritable science du langage.

Tout cela n'est que conjecture. On ne sait rien du développement de ses idées avant 1891, date des notes les plus anciennes. Meillet, qui fut son élève à Paris et son suppléant en 1889-1890, écrit à la fin de sa notice : « Des réflexions sur la linguistique générale qui ont occupé une grande partie des dernières années, rien n'a été publié. F. de Saussure voulait surtout bien marquer le contraste entre deux manières de considérer les faits linguistiques : l'étude de la langue à un moment donné, et l'étude du développement linguistique à travers le temps. Seuls les élèves qui ont suivi à Genève les cours de F. de Saussure sur la linguistique générale ont pu profiter de ses idées ». Meillet n'avait donc pas connaissance, en 1913, des idées que le *Cours* fit connaître trois ans plus tard; mais il savait l'importance que Saussure attachait à la distinction rigoureuse des faits diachroniques et des faits synchroniques, peut-être par ses propres souvenirs des conférences à l'Ecole des Hautes Etudes ³⁷.

Il est temps de conclure. Au témoignage de Saussure lui-même, c'est avant 1900, c'est particulièrement vers 1894 qu'il s'est occupé des problèmes de la linguistique générale; et en 1911, l'année de son troisième

³⁴ N. 12, Index.

³⁵ *Les problèmes de la langue...*, p. 9 : « A cette époque, un livre avait déjà sans doute exercé une profonde influence sur sa pensée et l'avait orientée dans la bonne direction : nous voulons parler de l'ouvrage du sanscritiste américain Whitney, *La vie du langage* (publié en 1875) ». Les mots « sans doute » indiquent qu'il s'agit plutôt d'une conjecture que d'une information donnée par Saussure lui-même.

³⁶ Bibl. 9, p. 204-205.

³⁷ Voir ce qu'on a dit plus haut, p. 27, des leçons de morphologie (N 7).

cours, il déclarait : « Je ne crois pas avoir rien ajouté depuis lors ». Il faut, dans ce propos, faire la part d'une modestie souvent relevée par ceux qui ont le mieux connu l'homme ; et les hésitations du cours III témoignent clairement d'une nouvelle démarche, d'un approfondissement des problèmes et d'un effort pour résoudre certaines difficultés ; mais on ne peut récuser le témoignage très net de la lettre à A. Meillet et des notes inédites.

En relisant, à la lumière de ce qui précède, le début de la préface du *Cours de linguistique générale*, on ne peut se défendre de l'impression que Bally et Sechehaye, dans leur ferveur de disciples, ont tracé de la carrière de leur maître une esquisse qui appelle des retouches : « Ce n'est qu'en 1906 que [...] il put faire connaître les idées personnelles qu'il avait mûries pendant tant d'années ». Y tenait-il vraiment ? Et avait-il attendu avec impatience que l'occasion lui en fût donnée ? En tout cas, ce qui est dit ensuite sur « les nécessités du programme »³⁸ est inexact : l'acte de nomination du 8 décembre 1906 conférait certes à Saussure un enseignement de *linguistique générale et d'histoire et comparaison des langues indo-européennes*, mais ajoutait à ses quatre heures hebdomadaires de grammaire comparative et de sanscrit deux heures pour le nouvel enseignement. Il ne tenait donc qu'à lui de développer sans l'amoindrir « la partie essentielle de son sujet ».

En fait, il semble avoir été plus soucieux de donner à ses idées une forme accessible à des étudiants non préparés, que d'y ajouter du nouveau ou de les élaborer en un système conforme à son idéal géométrique : dans le premier cours, il use d'une terminologie extrêmement prudente ; des mots comme « signe » ou « valeur » sont visiblement évités ; il préfère la méthode analytique³⁹ à la méthode synthétique, celle qui part de la sémiologie. Il commence par un exposé sur la linguistique diachronique (on sait qu'il la jugeait plus facile, amusante même⁴⁰) ; il renonce, faute de temps, à aborder la statique qui, dit-il, « fera plus tard l'objet d'un cours complet », et termine par un aperçu sur l'histoire interne et externe des langues indo-européennes et sur les problèmes généraux de la grammaire comparée.

L'ample introduction du cours de 1908-1909 (elle ne s'acheva que le 21 janvier 1909) dénote plus d'audace, et surprend par la manière hardie, rapide, presque brusque, avec laquelle tous les problèmes fondamentaux y sont traités⁴¹ : c'est le premier exposé cohérent de la linguistique saus-

³⁸ « Appelé à donner des cours, très brefs d'ailleurs, de linguistique générale [...] », dit encore A. Sechehaye plus tard (bibl. 31, p. 2). Le cours de linguistique générale s'étendait toutefois sur deux semestres.

³⁹ Peut-être à l'exemple de Whitney (bibl. 12, p. 10).

⁴⁰ III 140 (CLG 2^e p., ch. I, al. 3).

⁴¹ On comprend que P. Regard, qui avait suivi ce cours, ait reproché à Bally et à Sechehaye de n'avoir pas publié telles quelles les notes des étudiants : « Au prix de quelques redites, la publication des notes de cours n'aurait-elle pas conservé plus fidèlement la pensée de Ferdinand de Saussure, avec sa puissance, avec son originalité ? Et les variations elles-mêmes, que les éditeurs paraissent avoir craint de mettre au jour, n'auraient-elles pas offert un intérêt singulier ? » (bibl. 29, p. 11-12).

surienne. Ce n'est pourtant qu'une « causerie », et tout le reste du cours — 343 pages sur 462 du manuscrit R — est constitué par un *Aperçu de la linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale*. En l'annonçant à A. Riedlinger, Saussure a donné ses raisons : la connaissance des problèmes posés et résolus par les linguistes dans le domaine des langues indo-européennes est une préparation nécessaire pour un « cours philosophique de linguistique ».

Au début de son troisième cours, enfin, Saussure trace un plan d'ensemble, qu'il justifie, mais dont le premier point : *Les langues*, le retient pendant tout le semestre d'hiver sur des questions périphériques, « extérieures au langage », comme il le dira lui-même : géographie linguistique, écriture et phonologie, tableau des principales familles de langues. Ce n'est qu'au semestre suivant, le 25 avril 1911, qu'il arrive au second point : *La langue*. L'exposé des problèmes généraux s'organise au prix d'hésitations, de corrections, de retours en arrière ; le semestre n'est pas loin de sa fin quand Saussure se résout, en juin, à aborder la linguistique statique, et dans sa dernière leçon (4 juillet), il constate que le sujet a été tout juste esquissé.

Redisons-le : aucune obligation extérieure n'a pesé sur lui. S'il n'a fait qu'une année sur deux son cours de linguistique générale, s'il n'a pas consacré à la théorie du langage tout le temps dont il disposait, c'est en raison de scrupules en partie d'ordre pédagogique, mais aussi, pour une part, tout personnels : « Il me faudrait, dit-il à A. Riedlinger, au moins deux à trois mois de recueillement » ; et à M. L. Gautier : « Pour aboutir, il me faudrait des mois de méditation exclusive ».

Plus on s'attache à retrouver les traces de l'activité et des préoccupations de F. de Saussure, plus sa personne s'enveloppe de mystère. Les pages qu'on vient de lire pourront surprendre ceux qui le connaissent par le *Cours de linguistique générale* et par les notices ou les articles de Meillet, de Sechehaye, de Bally. Il va de soi que pas un instant on n'a songé ici à rapetisser une très grande figure, ni à contester à Saussure le titre de créateur d'une conception moderne et féconde de la linguistique. On pourra même estimer, au contraire, qu'il mérite d'autant mieux ce titre qu'il ne l'a vraiment jamais brigué ; et on admirera peut-être davantage son génie en comparant à l'influence qu'il a exercée, qu'il exerce encore, l'extraordinaire réserve qu'il s'est imposée dans l'expression de sa pensée.

Chapitre II

ANALYSE DES SOURCES MANUSCRITES

1. *Notes concernant la linguistique générale.* Les notes de cours ne forment qu'une partie du dossier et ne contiennent que la matière de quelques leçons, entièrement rédigées ou simplement esquissées. Celles qui se rapportent au troisième cours donnent l'impression que Saussure rédigeait volontiers les premières leçons, ou celles dont le sujet ne présentait pour lui aucune difficulté, et qu'en revanche il hésitait à mettre par écrit des idées qu'il n'avait pas eu le loisir de méditer suffisamment : il se bornait alors à noter un schéma, une réflexion, quelques exemples. Il est probable que ses leçons les plus originales n'ont été que le développement oral de pareils aide-mémoire : ses étudiants se souviennent encore des « bouts de papier » dont il se servait pour son cours.

D'autres notes étaient destinées à des publications, restées à l'état d'ébauche ; il en est aussi que Saussure a dû prendre simplement pour lui-même. À côté de fragments isolés, parfois très brefs, il y a des cahiers contenant des ensembles plus cohérents, mais qui ne sont jamais que des brouillons. Les additions en marge et les retouches y sont fréquentes ; souvent la phrase, plus d'une fois recommencée, reste en suspens ; un mot, parfois un mot essentiel, est laissé en blanc ; par endroits, l'ordre même du texte ne se révèle qu'à une recherche patiente.

Cahiers et fragments ne contiennent sans doute qu'une partie des réflexions sur la linguistique générale consignées par Saussure dans les années où ces problèmes l'ont particulièrement préoccupé : le chiffre XIII en tête d'une note isolée (N 8), ailleurs un 3 (N 17), les numéros des aphorismes (N 19) en sont la preuve suffisante. Il est naturellement impossible d'évaluer l'importance de ce qui a été détruit ou perdu. Ce qui subsiste ne se prête pas à un classement chronologique rigoureux ; on ne dispose que de points de repère, sûrs ou approximatifs :

- N 1.1-3 Novembre 1891 (date notée par Saussure lui-même sur l'enveloppe qui contenait ces notes).
- N 7 Introduction à un cours ancien, à en juger par l'aspect du manuscrit et par l'indication : 3^e conférence, en tête du § 5. On pourrait penser au cours de 1894-1895, *Etude de la déclinaison grecque*, ce qui s'accorderait avec le choix des exemples.
- N 9.1-2 Notes pour un livre (« ce volume », 9.1, p. 4 = *Extr.* 9, al. 5), peut-être celui auquel il est fait allusion dans la lettre à A. Meillet (v. Ch. I, p. 31). Dans ce cas, ces notes dateraient de 1893 ou 1894 ; mais il s'agit peut-être d'un essai antérieur (cf. 11-12).

- N 10 Novembre 1894 (v. Ch. I, p. 32).
 N 11-12 Notes pour un livre (allusion au *chapitre Sémiologie*, 12, p. 19; *Index*, 12, pp. 13-14), sans doute de date un peu plus récente que 9 et 10, à en juger par la terminologie : *signe* substitué à *symbole*; *diachronique*, *idiosynchrone*, termes nouveaux; v. aussi la n. 26.
 N 15-16 Allusions à Bréal, 15.3 et 16 (*La Sémantique*), donc 1897 au plus tôt.
 N 21 1908, date de la publication du livre de A. Sechehaye (bibl. 18).
 N 22.1-11 1910-1911.

Dans l'inventaire analytique ci-après, les notes de date tout à fait incertaine ont été placées à la suite des notes datables dont elles peuvent être rapprochées. Il va de soi que ces rapprochements ne sont pas toujours sûrs et que l'ordre de numérotation qu'il a bien fallu choisir est en partie arbitraire. Il l'est cependant moins que celui des extraits publiés en 1954, et dont il est maintenant possible d'indiquer l'exacte provenance :

<i>Extr.</i> , 1-7	Dossier « Phonologie » (<i>Inv. A II</i>).
<i>Extr.</i> , 8	N 14
<i>Extr.</i> , 9, al. 1-8	N 9.1, pp. 1-7
<i>Extr.</i> , 9, al. 9-13	N 9.2, pp. 1-3
<i>Extr.</i> , 9, dern. al.	N 9.2, p. 5
<i>Extr.</i> , 10	N 10, pp. 5-6
<i>Extr.</i> , 11	N 10, pp. 17-18
<i>Extr.</i> , 12	N 10, pp. 20-21
<i>Extr.</i> , 13	N 10, pp. 27a-29
<i>Extr.</i> , 14	N 10, pp. 24a-25a
<i>Extr.</i> , 15	N 10, pp. 33a-34a
<i>Extr.</i> , 16	N 10, pp. I-II (à la fin du cahier)
<i>Extr.</i> , 17	N 1.1, pp. 8-12
<i>Extr.</i> , 18	N 5a, pp. 1-2
<i>Extr.</i> , 19	N 12, p. 6
<i>Extr.</i> , 20	N 12, pp. 19-23
<i>Extr.</i> , 21	N 12, p. 13
<i>Extr.</i> , 22	N 22.11
<i>Extr.</i> , 23	N 19

Notes inédites concernant la linguistique générale¹

1.1-3. *Trois premières conférences à l'Université [de Genève] (novembre 1891)*, (30 + 13 + 21 pp.). N 1.1

1.1. Justification de la linguistique comme science autonome par son utilité pour d'autres sciences (philologie, histoire, etc.), et surtout par l'importance de son objet : le phénomène du langage. Or *l'étude du langage comme fait humain est tout entière, ou presque, contenue dans l'étude des langues* (p. 8). Suit le développement de cette idée, reproduit dans *Extr.* 17.

¹ Dans ce chapitre, les italiques sont employées pour toutes les citations textuelles (y compris les titres de chapitres, paragraphes et autres subdivisions indiqués par Saussure) et pour les dates de leçons notées par les étudiants (cours II et III).

Justification des études linguistiques dans une faculté des lettres : la science du langage n'est pas une science naturelle, mais une science historique. *Tout dans la langue est histoire, c'est-à-dire qu'elle est un objet d'analyse historique, et non d'analyse abstraite, qu'elle se compose de faits, et non de lois, que tout ce qui semble organique dans la langue est en réalité contingent et complètement accidentel* (p. 15). Il faut d'abord distinguer la langue dans l'histoire et l'histoire de la langue²; mais en outre, pour qu'une science soit une science historique, il faut que son objet représente des *actes humains*, réglés par la volonté et l'intelligence, et qui intéressent la collectivité. C'est le cas de la linguistique, pourvu qu'on distingue des degrés de la volonté (consciente ou inconsciente) : *l'acte linguistique est le moins réfléchi, le moins prémédité, le plus impersonnel de tous*³. Mais il n'y a là qu'une différence de degré (p. 18).

Différenciation (ou diversité) des langues dans le temps et dans l'espace :

Continuité dans le temps : le parler humain se transmet sans interruption, même en cas de changement de langue. Ce qui trompe, ce sont les noms donnés à des états de langue distants (latin, français), et les expressions dénoncées par G. Paris : le français *vient du latin*, langue *mère*, etc. La mort d'une langue est toujours l'effet de causes non linguistiques; en elle-même, la langue est impérissable. Et il n'y a jamais naissance d'une langue; un essai comme le volapük⁴ en montre les raisons : 1) absence de toute initiative (chaque population étant contente de son idiome); 2) même s'il y avait une initiative, elle se heurterait à la résistance de la masse⁵. Il ne suffirait pas de définir ce qu'on entend par naissance : c'est la *langue* qui n'est pas définie dans le temps.

1.2. Second principe universel : principe de *mutabilité*, en étroite corrélation avec le premier. La tyrannie de la langue écrite ne fait qu'enrayer le mouvement : nous ne nous doutons pas de la distance où est déjà la langue vraie par rapport au français classique (ex. : *quatre, lettre*, en fr. parlé : *kat, let* — parfois même devant voyelle).

Nature et causes des changements : ils ont le même caractère dans toutes les langues, et depuis toujours. *Le problème de l'origine du langage n'est pas un autre problème que celui de ses transformations* (p. 7)⁶. Changement *phonétique* et changement *analogique* : le premier dépend du côté physiologique et physique de la parole, le second, du côté psychologique et mental du même acte; le premier est inconscient, le second, conscient (sans oublier qu'il s'agit de *degrés de conscience dont le plus élevé est encore dans l'inconscience pure, comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes*, p. 8).

² Cf. II 62 (côté externe, côté interne).

³ Cf. I 19. On voit qu'en 1891 Saussure n'invoque pas à ce propos la distinction entre langue et parole.

⁴ Cf. II 55; III 128 (l'espéranto).

⁵ Cf. III 126-127 (CLG 1^{re} p., ch. II, § 1) et N 6.

⁶ Cf. N 12, Index (*Origine du langage*) et II 55 (avec référence au caractère particulier des institutions sémiologiques).

Phénomène d'analogie, de transformation intelligente : ex. pris au N 1-5 langage enfantin. C'est une création — mais au fond une transformation, puisque *tous les éléments sont contenus et donnés* (10) *dans des formes existantes, fournies par le mémoire [...]* et leur rapport de signification (p. 9-10). Le nom d'analogie convient : *association de formes* dans l'esprit, dictée par l'*association des idées représentées*. Les formations analogiques constituent, partout et toujours, la substance la plus claire du langage : *demande à un linguiste de citer des formations analogiques, c'est un peu comme si l'on demandait à un minéralogiste de citer des minéraux, à un astronome, des étoiles* (p. 11). Exemples.

Transformations par cause phonétique. Exemple. Caractère aveugle et régulier du changement. Saussure a noté ici (p. 13) : *Loi — Événement* ⁷. Effet : différenciation des formes, alors que l'analogie tend à rétablir la symétrie.

1.3. Récapitulation, et retour sur la *continuité* : comparaison avec un boulevard qui a reçu un nom unique, ou plusieurs noms qui le divisent en tronçons. De même, dans l'évolution d'une langue, on ne peut faire que des divisions arbitraires. *Il n'y a jamais de caractères permanents* ⁸; *il n'y a que des états de langue qui sont perpétuellement la transition entre l'état de la veille et celui du lendemain* (p. 6).

Diversité dans l'espace (géographique). Ce qui en est dit concorde pour l'essentiel avec l'exposé plus détaillé du Cours III (99-101). Mais Saussure indique ici deux effets probables de la discontinuité : *1) les différences se produisent plus rapidement, et 2) dans une autre direction que si la communauté était restée en contact avec la masse* (p. 15). Question des dialectes : essai d'une définition du « dialecte savoyard » ; mais chacun des caractères qu'on pourrait considérer comme distinctifs s'étend hors de la Savoie. La langue n'est pas plus définie dans l'espace que dans le temps (sauf là où les transitions ont disparu).

2. Critique de l'expression : grammaire comparée. [...] *Il n'y a pas d'autre grammaire scientifique que celle qui use de la comparaison [...]* *La grammaire bien comprise n'est que l'histoire d'un idiome*. Saussure propose : *histoire des langues indo-européennes* ⁹.

3. Distinction entre littérature, philologie, linguistique (3 pp., deux rédactions). Esquisse d'une leçon d'introduction ?

4. Non seulement l'explication, mais l'existence même d'un fait phonétique suppose deux époques.

5. Toute question phonologique est *hors de la linguistique* ; les termes de phonétique et de phonologie ne peuvent même pas s'opposer.

⁷ Cf. II 71.

⁸ Cf. III 105, 107.

⁹ Est-ce le titre adopté pour le « nouveau cours de langues indo-européennes » (N 1.1 p. 13 et 15) ?

Texte de la p. 3, non reproduit par A. Sechehaye : *Capitale importance de l'aphasie graphique coïncidant avec l'aphasie lalétique, impliquant que l'unité d'un phonème est dans le cerveau*¹⁰.

6. *Caractères du langage* (1 p., gr. form.). L'individu est organisé pour le langage articulé; mais la langue est un fait social, comparable aux us et coutumes, et cependant différent : 1) le langage, propriété de la communauté, répond dans l'individu à un organe spécial préparé par la nature, en quoi ce fait social est sans analogue. 2) La langue est un instrument tenu à remplir *constamment* et *immédiatement* son rôle : se faire comprendre. Il n'en est pas de même des « usages ».

Saussure a noté ensuite : *Développer* :

1. *Existence nécessaire du langage dans toute communauté humaine.*
2. *Continuité absolue de la langue.*

Seul le second point est développé : a) une interruption est inconcevable; b) l'initiative d'un seul ou de plusieurs, impossible — ou limitée à des innovations lexicologiques dont les matériaux sont le plus souvent puisés dans la langue commune; c) l'initiative consciente de tous, inutile, inconcevable, sans exemple. Donc une langue peut s'éteindre, être remplacée par une autre; le principe de continuité subsiste. *Une langue étant donnée, on ne peut dire jusqu'à quand elle durera, mais on est sûr qu'elle remonte aussi loin qu'il est possible de remonter et qu'elle amène ses matériaux de la plus profonde antiquité, comme une moraine de glacier*¹¹.

7. *Morphologie* (22 pp. + 10 pp. d'une première rédaction).

§ 1. Critique des définitions de la morphologie (étude des formes du langage) et de la phonétique (étude des sons du langage). La phonétique est obligée de s'occuper des formes : les sons ne se transmettent pas à l'état isolé; ils n'existent et ne se modifient qu'au sein des mots. On fait de la phonétique quand on dit : *herpô* sort de **serpō*, ou : -ω (1^{re}. p. sg.) ne peut pas venir de *-ōmi. Mais on fait de la morphologie quand on dit o peut alterner avec ε, mais non avec α.

Principe général : *toutes les fois qu'on considère une même forme à des dates diverses, on fait de la phonétique, — et toutes les fois qu'on considère des formes différentes à une même date, on fait de la morphologie* (Exemples). On confond les deux domaines en disant, par ex. φόρος vient de φέρω — ou : vient de **bhoros*. Remarque sur l'étymologie, qui ne représente pas un ordre déterminé de recherches et encore moins un ordre déterminé de faits¹².

¹⁰ Cf. N 10, p. 18 : *Nous aurions donc bien tort de dédaigner à ce propos [...] le double fait si connu, que la faculté du langage est localisée dans le cerveau, mais qu'en second lieu les lésions dans cette partie entraînent la plupart du temps une incapacité pour <l'écriture>. C'est donc la case par laquelle nous apercevons les rapports conventionnels.* Et aussi N 20, p. 4.

¹¹ La comparaison des glaciers, notée ici en marge avec un croquis, a été utilisée aussi dans N 1.1, p. 17, comme image de l'histoire de la langue.

¹² Cf. I 42.

§ 2. Définition. La morphologie est la science qui traite des unités N 7
de son correspondant à une partie de l'idée, et du groupement de ces unités.
La phonétique est la science qui traite des unités de son à établir d'après
des caractères physiologiques et acoustiques. Le vrai nom de la morphologie
serait : la théorie des signes — et non des formes.

Or, 1^o) pour délimiter chaque signe et lui assigner son rôle, la morphologie doit trouver des points de repère dans les autres signes du même système. Ainsi *δοτός* seul est morphologiquement impénétrable; d'autre part, phonétiquement, le rapport de *δοτός*, *δοτήρ*, *δώσω* c'est-à-dire des formes contemporaines, ne peut être éclairci. La phonétique¹³ d'une époque donnée se bornerait à deux pages de constat. 2^o) La morphologie aura à s'occuper des sons dans la mesure où le son est porteur d'idée (alternance).

§ 3. Tout rapprochement de formes ayant quelque chose de commun conduit à l'analyse. Que vaut cette analyse? Erreur de l'ancienne grammaire comparée sur la valeur, jugée absolue, des divisions en racine, thème, suffixe, etc. Par réaction, on n'y voit plus que des abstractions; mais on continue à s'en servir dans la pratique. Mais alors comment justifier une analyse *ζυγ - ό - ν* (plutôt que *ζυ - γόν*)? La vraie question est : qu'est-ce qui peut être appelé réel en morphologie? C'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque — et cela seulement. Or dans tout état de langue, les sujets parlants ont conscience d'unités morphologiques, c'est-à-dire d'unités significatives, inférieures à l'unité du mot (ex. : fr. -eur, dans graveur etc.). La preuve de l'analyse est donnée par les néologismes. C'est pourquoi, s'il est certain que la langue isole -eur [pens-eur], il est beaucoup moins certain que la langue isole -if [pensif]. Cette analyse, il est vrai, part toujours du mot entier; mais celle du grammairien aussi!

L'analyse peut être en désaccord avec l'étymologie (c'est-à-dire avec le rapport primitif des formes). Ex. : vha. *kalb/kalb-ir* ne concorde pas avec germ. * *kalbiz/kalbiz-ô*. Pourtant, cette analyse est réelle à l'époque du vha.; à preuve les formations nouvelles (*Kind-er* etc.). La morphologie ne doit donc pas mêler les époques.

§ 4. La méthode de l'analyse morphologique rétrospective, ou de l'anachronie morphologique. Cette méthode ne tient pour valable que l'analyse la plus ancienne : *ἡπι-ος* (alors qu'au sentiment des Grecs c'était sans doute *ἡπι-ος* : cf. *γραμμαῖσις* etc.). Celle-ci concorde parfois avec la plus récente : **dō-tōr*, *δώ-τωρ*. Une morphologie vraiment scientifique aurait pour premier devoir de séparer les différentes époques [...] Seulement on n'aurait par là que des aperçus très incomplets sur la genèse de ces formes.

§ 5. La morphologie historique. Le changement morphologique. La méthode anachronique érige en système l'oubli d'un phénomène d'importance capitale : le changement morphologique, objet de la morphologie historique, qui, au lieu de confondre les époques, les sépare et les compare. Mais comment accorder ces notions avec le principe général du § 1? Le changement morphologique consiste :

¹³ Ici comme dans la définition, phonétique étonne (cf. II 82). V. p. 164, bas.

1) dans l'analyse différente des mêmes formes, ou la valeur différente que la langue leur attribue, ou le rapport différent qu'elle établit entre elles — faits purement psychologiques, mais positifs :

Ex. *Epoque I* : *ῥήσας-αι*

Epoque II : *ῥήλ-σαν*

2) dans la création de formes nouvelles, fait plus tangible, plus matériel :

Epoque I : *οἴσται*

Epoque II : *οἴσσαν* (création nouvelle) ¹⁴

Or, le changement dans l'analyse de *ῥήσας-αι* ne s'explique pas par cette forme même, mais par des formes concurrentes (*ῥήσας*, *ῥήσαντες*) : le mouvement vient d'à côté. De même, l'impulsion linguistique qui a engendré *οἴσσαν* vient d'à côté : de *οἴσαντες* etc. La création du néologisme a mis en jeu des formes on ne peut plus contemporaines, puisque l'association s'est faite dans le cerveau du même individu, et qu'il n'a fallu même qu'un quart de seconde pour conclure de *ῥήσας-αι* à *οἴσσαν* ¹⁵. Autre ex. : substitution de *-α* à **-ōs* au nom. pl. des thèmes en *-ο-*. Là encore, l'explication est à chercher uniquement dans des formes contemporaines. Différence avec le changement phonétique.

§ 6. Le mouvement morphologique de la langue consiste en décomposition des formes existantes et recombinaison d'autres formes au moyen des matériaux fournis par les premières. Il n'y a jamais, si haut qu'on remonte, de création sans un travail préalable et secret de décomposition : c'est aussi vrai de l'indo-européen que du grec ou du français. Il n'est donc pas si faux de dire que **bhertores* « les porteurs » est formé de *rac*, **bher-* — suff. **-tor-* — désin. **-es* : il suffit de préciser que ces éléments (et leur agencement) ont été dégagés par analyse de mots existant dans la langue. Les éléments que nous abstrayons, auxquels nous donnons fictivement une existence à eux, ne vivaient qu'au sein des formes antérieures, et ce n'est que là que la langue a pu les aller chercher.

8. Critique des divisions en usage dans les grammaires « scientifiques » : *Lautlehre*, *Formenlehre*. (En tête, le chiffre XIII).

9.1-2 (11 + 5 pp.).

9.1. pp. 1-7 = Extr. 9 (jusqu'à la fin du 8^e alinéa).

Saussure énumère ensuite trois manières de raisonner, dont la troisième est seule admissible : 1) prendre comme donné le mot [*cantare*], pour le considérer ensuite de différents points de vue ; 2) faire choix d'un point de vue jugé fondamental (la figure vocale *kan-tā-re*) ; 3) poser que rien n'est donné, qu'aucun point de vue n'est *a priori* plus fondé qu'un autre. Il conclut : *Nous prétendons que toute espèce d'opération,*

¹⁴ Saussure a constamment employé cette disposition pour représenter les faits diachroniques. V. plus loin p. 47 et n. 26.

¹⁵ Cf. I 35, 37 (construction instantanée [...] dans la parole).

juste ou fausse, sur la langue (en exceptant le chapitre des **emprunts**¹⁶ N 9-10 que nous laissons de côté) trouve sa formule à l'aide des principes que nous avons posés. (11) Il y a différents genres d'identités¹⁷. C'est ce qui crée différents ordres de faits linguistiques. Hors d'une relation quelconque d'identité, un fait linguistique n'existe pas. Mais la relation d'identité dépend d'un point de vue variable qu'on décide d'adopter; il n'y a donc aucun rudiment de fait linguistique hors du point de vue défini qui préside aux distinctions (p. 10-11).

9.2. pp. 1-3 = *Extr.* 9, al. 9-13.

Saussure reprend ensuite (p. 4-5), sous le titre : Résumé le plus général, son idée centrale : rien n'est défini hors d'un point de vue déterminé.

Fin de la p. 5 = *Extr.*, 9, dernier alinéa.

10. Cahier cartonné noir : notes pour un article sur Whitney.

Saussure a noté en tête de la p. 24 : 1. *Le langage, institution*. 2. *La linguistique est double* — et, p. 26, un plan plus complet :

1. *La grammaire comparée.*
2. *La grammaire comparée et la linguistique.*
3. *Le langage, institution humaine.*
4. *La linguistique, science double.*
5. *Whitney et l'école des néo-grammairiens.*
6. *Whitney phonologiste.*

Eloge de Whitney : qualités du savant et de l'homme; son influence (p. 1a-6) sur les études comparatives; valeur de sa tentative pour faire la théorie générale du langage (1a-4; autre rédaction, fin du cahier, IVa-Va).

Médiocrité de Schleicher (5-6 = *Extr.*, 10).

[*Le langage, institution humaine*] — mais institution sans analogue (p. 17-21) sauf celle de l'écriture (17-18 = *Extr.*, 11), parce que fondée sur des rapports conventionnels. *Les autres institutions (ETAT) demeurent simples dans leurs complications; au contraire, il est fondamentalement impossible qu'une seule entité de langage (signe) soit simple, parce qu'il suppose la combinaison de deux choses privées de rapport, une idée et un objet symbolique dépourvu de tout lien interne avec cette idée* (19).

Question des emprunts de vocabulaire (20-21 = *Extr.* 12).

*Une langue*¹⁸ est formée par un certain nombre d'objets extérieurs que l'esprit utilise comme signes. Ce n'est que dans la mesure exacte ou l'objet extérieur est signe (est aperçu comme signe) qu'il fait partie du langage à un titre quelconque (21).

Différence entre l'objet qui sert de signe (la lettre *b* que j'écris) et un (p. 1) objet quelconque (la table que j'ai devant moi) sous le rapport de l'identité.

¹⁶ Cf. N 10, p. 20-21 (= *Extr.* 12).

¹⁷ Cf. II 60; III 119 (CLG 2^e p., ch. III).

¹⁸ Au sens de : système sémiologique en général.

Le langage, non fondé sur des rapports naturels, ne peut être corrigé par la raison — comme peut l'être, par ex., le mariage : on peut discuter sur la monogamie et la polygamie, mais non sur l'emploi de *σ* ou de *s*, de *cow* ou de *vacca* (24-25a = *Extr.* 14, sauf le passage sur le mariage, p. 25). Référence à *Life and growth of language* : la voix reconnue plus commode que le geste¹⁹. Preuve, selon Saussure, *que le langage n'est rien de plus qu'un cas particulier du signe* (25a-26a ; autre développement de cette idée à la fin du cahier, I-II = *Extr.*, 16).

[*La linguistique, science double*]. Tentative de Whitney pour résoudre le problème du langage : il a dit là-dessus ce qu'il y a encore de plus raisonnable. Mais il faudra bien voir une fois *que les quantités*²⁰ *du langage et leurs rapports sont régulièrement exprimables, dans leur nature fondamentale, par des formules mathématiques*²¹. Alors, toutes les tentatives antérieures apparaîtront comme une série d'expériences pour calculer, par ex., le carré de l'hypoténuse avant la découverte du théorème (8-9). *Car en partant du contrat fondamental entre l'esprit et le signe à un moment quelconque, l'accident historique, alors même qu'il ne serait pas une variable connue, n'est capable d'avance que de produire tel ou tel déplacement, d'avance concevable, d'avance classable si la théorie des signes est parfaite* (p. 9).

Comparaison de la partie d'échecs : chaque situation comporte une description et une appréciation mathématique, mais elle ne comporte pas de dissertations flottantes partant de l'extérieur sous prétexte que c'est une force extérieure (le joueur) ou que c'est un événement historique (le coup précédent) qui a changé la position des pièces [...] (8a). Les anciens théoriciens du langage et les praticiens ont toujours considéré la langue comme une position d'échecs, se demandant quelle était, dans cette position, la puissance (valeur) respective des pièces (10). La grammaire historique ne connaît que la suite des coups et se désintéresse des positions²². Double erreur : le langage n'est comparable qu'à la complète idée de la partie d'échecs : positions et coups, états et changements (à condition, encore, de supposer le joueur tout à fait absurde et inintelligent) (10). On doit donc se demander si la langue, double dans son essence, est plus foncièrement historique — ou plus foncièrement d'une nature plus abstraite en vertu d'une donnée fondamentale : l'action totalement inéluctable des signes vis-à-vis de l'esprit, qui s'établira de soi-même après chaque événement (comme, dans le jeu d'échecs, la convention initiale reparaissant après chaque coup). Exemple : *fôt* : *fôti*, puis *fôt* : *fêti*. Chaque position est, en soi, sans lien avec l'événement qui l'a produite : la même position des termes pourrait se trouver réalisée en kamtchadale, de même que, dans deux parties d'échecs, des séries de coups différentes pourraient amener la même position des pièces (9a).

¹⁹ Le passage visé se trouve au ch. XIV, p. 291. Cf. *Language and the Study of Language*, p. 421 et 423.

²⁰ Saussure avait écrit d'abord : *les valeurs et quantités*. Il a biffé le premier terme.

²¹ Cf. N 13a.

²² Cf. III 131 (CLG 1^{re} p., ch. III, § 2).

Reprise (sous l'indication : *à insérer*) de l'idée (nature double de la langue) et de la comparaison. Pas d'objection à tirer de l'histoire politique : *crises (coups d'état)* et *régimes*, bien que différents, sont également du domaine de l'histoire; dans les uns et les autres, les mêmes facteurs sont en jeu (10a-11a). Tandis que *la connaissance des antécédents historiques n'aide pas à comprendre ou à fixer, à aucun moment, la relation intérieure du signe avec l'idée* (12). La langue n'est que par un certain côté un objet historique: *Des philosophes, des logiciens, des psychologues ont peut-être pu nous apprendre quel était le contrat fondamental entre l'idée et le symbole*²³, *en particulier un symbole indépendant qui la représente. Par symbole indépendant, nous entendons les catégories de symboles qui ont ce caractère capital de n'avoir aucune espèce de lien visible avec l'objet à désigner et de ne plus pouvoir en dépendre même indirectement dans la suite de leurs destinées.* D'autre part, des historiens ont pu nous apprendre que le langage évolue. Les premiers n'ont pas vu qu'un système de symboles indépendants est sujet à subir, **par le fait du temps, des déplacements non calculables pour le logicien, en restant d'ailleurs forcément tout le temps** <un système>. Les seconds, que le langage, malgré l'action du temps, n'est pas simplement matière historique : toute chose en ce monde touche par un côté au temps, même le système solaire; il n'en résulte pas que l'astronomie soit une science historique. En ce qui concerne le langage, dans l'état actuel des tendances, *il n'y a aucun danger à insister surtout sur le côté non historique* (12a-13a).

Le langage est, à chaque moment, un *produit historique*²⁴; mais bien plus évidemment, un compromis — le dernier compromis — qu'accepte l'esprit avec certains symboles; sinon il n'y aurait pas de langage. Or la façon dont l'esprit peut se servir d'un symbole (supposé d'abord immuable) est une science sans rapport avec l'histoire; et si le symbole change, il en résulte un nouvel état, réclamant une nouvelle application des lois universelles (14).

Depuis bien des années, Saussure est convaincu de la *dualité fondamentale* de la linguistique. Tant qu'on n'en tient pas compte, on peut émettre sur le langage des opinions chimériques ou, comme Whitney, des opinions qui ne heurtent pas la réalité des faits; mais la méthode reste défectueuse. Retour sur la comparaison de la p. 9 (calcul du carré de l'hypoténuse) (14a-15). Comparaison avec la vue d'une maison dont un côté vient à s'effondrer : les deux états de la maison ne sont pas indépendants l'un de l'autre, mais cela n'est plus vrai des deux impressions visuelles (16).

Vanité d'une classification des langues d'après les procédés d'expression (p. 27a-35) (27a-29 = *Extr.*, 13).

Titre : *De l'anti-historicité du langage* (29a). *Dans une partie d'échecs [...] il n'est pas « plus ou moins » indifférent, mais totalement indifférent*

²³ Première rédaction : *entre un symbole conventionnel et l'esprit*. Plus loin (p. 13a), dans un passage biffé, on lit : [...] *la force des signes est de sa nature conventionnelle, de sa nature arbitraire, de sa nature indépendante des réalités qu'ils désignent*. Dans les notes antérieures aux cours, *arbitraire* n'apparaît qu'ici et dans N 18.

²⁴ Expression de Whitney (bibl. 12, p. 54).

qu'on en soit arrivé à telle position par une voie ou par une autre, en sorte que celui qui depuis le commencement a suivi la partie n'a pas le plus léger avantage sur le curieux qui vient inspecter cette partie au moment critique (30). Si c'est vrai de la langue, par quel côté peut-elle être un objet historique? Complexité de la sémiologie particulière dite langage (31). Il n'y a de « langue » et de science de la langue qu'à la condition initiale de faire abstraction de ce qui a précédé, de ce qui relie entre elles les époques²⁵ (31a).

Toute généralisation est impossible tant qu'on n'a pas séparé l'état de sa genèse. Comparaison avec la géologie et la cristallographie : la distinction est bien plus nécessaire dans l'ordre des choses linguistiques (31a-33).

Caractère différentiel des symboles linguistiques (33a-35 = *Extr.*, 15; A. Sechehaye n'a pas reproduit la p. 34, où Saussure a cherché à noter schématiquement les rapports entre termes simultanés ($a\ b$) et entre termes successifs $\frac{a}{a'}$, ni la fin de la dernière phrase, qui souligne la différence entre l'institution du langage et les rites religieux, les formes politiques, les usages).

(p. 7) [Whitney phonologiste]. La phonologie n'est une science ni pour la physiologie, ni pour l'acoustique; pour la linguistique, c'est une science auxiliaire (p. 7).

11. Cahier bleu. Titre : *Status et motus*.

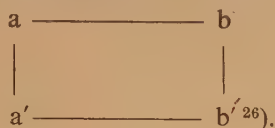
12. Cahier vert.

Je réunis, pour l'analyse, ces deux séries de notes, d'étendue inégale (5 pp. — 1 p. à la fin; 23 pp. — 5 pp.), et de contenu très voisin. La question : *De combien de genres sont les phénomènes linguistiques?* (11, p. 2a et dern. p.) est reprise, 12, p. I.

Tout événement, dans la langue, a pour conséquence un nouvel *état réciproque des termes* (*status*). Cet effet est aussi important, sinon davantage, que ce qui est dans l'événement. Exemples, que Saussure ramène à un schéma :



²⁵ Cf. II 68.



De combien de genres sont les phénomènes linguistiques? (11, p. 2a et dern. p.; 12, p. I). De deux genres exactement. Mais on croit naturellement que, formant une seule trame, on n'a qu'à les considérer dans leur enchaînement historique (11, p. 2a-3); *que tout ce qui est dans l'état est contenu d'avance dans l'événement* (11, dern. p.); qu'ils sont tous d'un seul genre, relevant d'une même unité générale évidente (12, p. I) [Or la langue n'est pas une chose *une* (12, p. 17)]. Ou bien, on croit qu'ils sont de genres innombrables, selon les « points de vue »²⁷ : phonétiques ou analogiques; phonétiques ou morphologiques ou syntactiques ou peut-être lexicologiques (12, p. I).

Il n'y a rien à dire d'une forme, *ἔγνων*, par ex., en dehors de son rapport avec un autre terme : **egnōt*, ou *ἔγνων*. Or les expressions des linguistes : rapport phonétique, ou morphologique, ou sémantique, etc. ne définissent pas la nature de ces rapports (12, pp. 7-8). D'ailleurs, pas de raison pour prendre comme objet une *forme* plutôt qu'un *événement*, ou autre chose encore : dans la langue, il n'y a pas d'objet immédiatement donné comme il y en a dans toute autre science (12, p. 9) —, pas d'objet *antérieur à l'analyse* (12, p. 11).

L'état et l'événement confondus (12, p. III). Ils le sont soit par méconnaissance absolue du *status* (on s'imagine que la langue vit d'événements), soit par mélange des deux ordres de faits (« vha. *a* se change en *e* devant *i* : *faru/feris* »²⁸) (11, p. 2; autre rédaction : 12, pp. 1-2). Saussure ajoute : *comparaison de partie d'échecs* (11, p. 2).

Il y a dans toutes les sciences des distinctions plus ou moins essentielles [...], hors desquelles les faits sont mal coordonnés et mal compris. En linguistique, la distinction de l'état et de l'événement est si capitale qu'on peut se demander si elle ne nécessite pas *deux sciences*. Mais la linguistique ne cesse de les confondre (12, pp. III-IV), et semble inconsciente de la dualité de son objet (12, p. 6 = *Extr.*, 19).

*L'idée que les choses de la langue doivent pouvoir s'exprimer par une voie **une** et suivie est la même idée fausse qui fait qu'on suppose que la*

²⁶ N 10, p. 34 porte des essais de notation sûrement antérieurs. Le schéma analogue de CLG 1^{re} p., ch. III, § 3, al. 5 provient du cours III (D 238 J) :



²⁷ Cf. N 9. 1-2.

²⁸ Cf. CLG 3^e p., ch. II, § 3, dern. al. (d'après I R 1.64-66).

langue elle-même est une chose une (12, p. 17). Il faut non seulement distinguer l'événement de l'état, mais les opposer, les séparer absolument. Toute autre façon de classer est vaine (12, p. 16).

II. *Le status considéré en lui-même. Obscurité et inanité d'une opposition entre le son et l'idée, la forme et le sens, le signe et la signification*²⁹. « Forme », qu'on oppose tantôt au sens, tantôt au son, n'est pas un terme défini (12, p. 3).

Le présent d'une forme est dans les formes qui l'entourent de moment en moment et qui ne dépendent pas d'elle (supra lin. : choses qui sont hors d'elle); seule la continuation dans le temps est en elle.

*L'idée que, pour voir ce qui est au fond dans les formes, il n'y a qu'à « analyser les formes », comme on analyse une substance chimique ou comme on dissèque, recouvre un monde de naïvetés et de conceptions étonnantes. C'est montrer*³⁰ *que* 1^o *il y a vingt sortes d'analyses n'ayant rien de commun et n'ayant une valeur que si on les a classées; 2^o l'objet n'est pas analysable avant d'avoir une existence définie [...]* (12, p. II).

Dans la plupart des sciences, il suffit d'expliquer l'origine d'un état, l'état en lui-même étant sans intérêt. En linguistique, seuls les états ont le pouvoir de signifier; or la langue, hors de ce pouvoir signifier, cesserait d'être quoi que ce soit (12, p. 5).

Tout fait statique est, par opposition aux faits diachroniques, accompagné de signification (et par là, d'un autre caractère fondamental).

Tout ce qui concourt à la signification d'une manière quelconque est statique, réciproquement.

*Dans la 1^{re} partie*³¹, *nous parlons des phénomènes qui se passent entre tels et tels termes, comme si ces termes n'avaient pas plus à être définis que n'importe quel objet visible, n'étaient pas eux-mêmes ce qu'il faudrait d'abord définir. C'est une fiction. C'est justement le point le plus délicat de la linguistique que de se rendre compte de ce qui fait l'existence d'un terme quelconque, car aucun ne nous est donné comme un genre d'entité tout clair, si ce n'est par l'illusion que nous procure l'habitude* (12, p. 1).

[Sémiologie]. On a prétendu que la linguistique³² *rentre directement dans la psychologie et attend d'elle ses lumières. Or la psychologie possède-t-elle une sémiologie? La question est inutile, vu que si elle en possédait une, les phénomènes de la langue, que la psychologie ignore, seraient tellement prépondérants à eux seuls, comme base du fait sémiologique, que tout ce qui aurait pu être dit hors d'eux par le psychologue ne représente forcément rien ou à peu près rien* (12, p. 10).

Au chapitre Sémiologie (en tête du morceau 12, p. 19-23 = Extr., 20).

²⁹ Cf. N. 9. 2, p. 5 (= Extr. 9, dern. al.).

³⁰ Lapsus? Lire : *c'est montrer < qu'on ignore > que [...]*.

³¹ Probablement, sur la diachronie: *Caractères du premier genre de faits (rapports) linguistiques. Ils se produisent entre deux termes successifs* (N 12, p. V). Cf. les notes de A. Riedlinger (p. 29) : *Il faudrait commencer par la linguistique diachronique.*

³² Conjecture. Le début de la phrase manque; Saussure a écrit seulement : *à ce titre rentre directement [...]*.

Ceux qui se sont occupés du *signe conventionnel* n'ont pas vu qu'il N 12-14a
est transmissible, et que par là la *délimitation des signes change*. Récipro-
quement le linguiste, préoccupé de la transmission, méconnaît le carac-
tère conventionnel du signe ³³ : *tout signe repose purement sur un co-
status négatif* ³⁴ (12, p. 18).

Index (12, pp. 13-14)

DIACHRONIQUE. *Est opposé à synchronique ou idiosynchronique.
Pourquoi équivalent de phonétique.*

(FAIT). *V. phénomène.*

CONVENTIONNEL (signe). *V. tout le chapitre sémiologie. En quel
sens tous les signes linguistiques sont conventionnels, contrairement à
certaines idées du linguiste. En quel sens aucun n'est conventionnel, contrai-
rement à d'autres idées qu'on trouve chez les philosophes* ³⁵.

LOI. *N'est pas définissable, à moins de distinguer les deux choses
que ce nom représente. Se trouve n'être un mot, un terme applicable avec
justesse que dans le cas où n'existe rien d'obligatoire (lois idiosynchro-
niques). Nécessité et absurdité presque égales à désigner ainsi la formule
d'un événement (lois diachroniques).*

ORIGINE DU LANGAGE. *Il n'y a aucun moment où la genèse diffère
caractéristiquement de la vie du langage* ³⁶, et l'essentiel est d'avoir compris
la vie. Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est
un système sémiologique et de ses conditions de vie, avant de considérer
ses conditions de genèse.

PHÉNOMÈNE = *Extr.*, 21.

IDIOSYNCHRONIQUE. *N'est pas idiosynchronique ce qui est
phonétique (= diachronique). Grammatical = idiosynchronique et n'est
une notion claire que ramené à l'idée d'idiosynchronique.*

13. Critique d'un mot d'ordre des néo-grammairiens : *Plus de figures!*
Mais il est inutile de discuter sur les termes si on ne sait pas ce que
sont les choses. Exemple du mot *loi* appliqué à deux genres de phéno-
mènes tout différents.

13a. Il n'y a pas, il ne peut y avoir d'expressions simples pour les notions
linguistiques. *L'expression simple sera algébrique ou elle ne sera pas.*

14. *De l'articulation* = *Extr.*, 8.

14a. *Implosion + impllosion* (v. *Inv. A II*). Au verso : la phonologie,
comme la linguistique, court sur deux ordres de faits séparés, où la *corrél-
ation seule crée le fait à considérer*. En linguistique, il est illusoire ³⁷ de

³³ Cf. N 10, p. 12a-13a (ci-dessus, p. 45).

³⁴ En marge : *n'est appelé ni par nature ni par intention à désigner l'aoriste*, ce qui rappelle CLG 2^e p., ch. IV, § 3, al. 4 (ἐστῆν), d'après II 53 (R 14).

³⁵ A savoir que la langue serait une nomenclature : N 12, p. 19-23 (= *Extr.* 20).

³⁶ Cf. n. 6.

³⁷ Saussure dit qu'il affirme ceci ailleurs. L'idée se trouve dans N 9, 2, p. 5 (= *Extr.* 9, dern. al.) et 12, p. 3, mais non pas la formule employée ici.

supposer qu'on peut discerner l'ordre des sons et l'ordre des significations : le fait linguistique [...] réclame pour exister une **correspondance (corrélation)**, à aucun moment une **substance**, ni deux substances. De même, le fait phonologique est la forme continue de la *corrélation* entre le fait mécanique et le fait acoustique.

15.1-4. Notes « item ».

15.1. Les termes de la proposition (sujet, prédicat) *n'ont rien à voir avec les « parties du discours » distinguées sur un autre principe. [...] L'infinifitif ne change pas la nature du verbe. Donc, rien de particulier au fait que λέγομεν ne puisse pas être sujet. Il suffit que λέγειν puisse l'être [...].*

15.2. La proposition, *se composant au minimum de deux termes logiques (idéaux), peut se réduire à un seul terme linguistique. Les limites de l'ellipse [...] ne s'arrêtent qu'au moment où il n'y aurait plus aucun son articulé, et où le langage cesserait pour faire place à la pensée pure.*

Conclusions multiples. A chercher.

... à remarquer entre autres : capacité d'un mot à être, même avec signe visant à cela, proposition complète comme λέγομεν (Non elliptique).

15.3. Ellipse : ce mot paraît supposer qu'on sait *a priori* de combien de termes devrait se composer la phrase. Si on raisonne en général, on verra que rien du tout n'est ellipse, les signes étant toujours adéquats à ce qu'ils expriment³⁸. Réciproquement, pas un mot n'a de sens sans ellipse ; mais dès lors pourquoi parler d'ellipse (comme Bréal), comme s'il y avait une norme quelconque au-dessous de laquelle les mots sont elliptiques ? [...] L'ellipse n'est autre chose que le surplus de valeur.

15.4. Erreur des psychologues sur la langue, considérée comme une forme fixe et conventionnelle : ils méconnaissent le phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes dans le temps et défend alors d'en faire ni un langage fixe, ni un langage conventionnel, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix³⁹.

16. Quelle sorte d'entités a-t-on devant soi en linguistique ? Référence à Bréal (*La Sémantique*, pp. 29-35) : il est toujours question de ce qui se passe entre les termes du langage. Mais quels sont ces termes ?

17. (Titre biffé : *Réflexions sur les entités*). Pourquoi le langage est un objet non classé, pour les premiers linguistes comme pour les philosophes. D'abord parce qu'on ne le sépare pas de la voix (on l'a même considéré comme une fonction de l'organisme humain). Or le signe peut être quelconque, et comporter un perfectionnement et une grammaire aussi bien selon des signes visuels ou tactiles que selon les signes non moins conventionnels qu'on choisira dans la voix.

³⁸ Cf. CLG 2^e p., ch. VIII, av-dern. al., d'après II 55 (R 99) ; et d'autre part Bréal, *La sémantique*, p. 164 : Le signe, quoique mutilé, reste adéquat à l'objet.

³⁹ Cf. CLG 1^{re} p., ch. II, § 1, al. 1-2.

18. *Anatomie et physiologie*. Différence entre un mot et un organe : le mot privé de vie, réduit à sa *substance phonique*, n'est plus qu'une masse amorphe. Quasi impossibilité de trouver des termes non équivoques établissant la séparation de ce qui est forme ou sens. Saussure hasarde sême (la relation du sens au sême est arbitraire) et sème. N 18-21

19. Trois *aphorismes* (Saussure précise : ni des axiomes, ni des principes, ni des thèses, mais des **délimitations**, des limites entre lesquelles se retrouve constamment la vérité, d'où que l'on parte).

X. La condition de tout fait linguistique est de se passer entre deux termes au minimum, lesquels peuvent être successifs ou synchroniques. L'absence du second terme, si elle semble où que ce soit se produire, n'est qu'apparente.

XI.⁴⁰

XII. = Extr., 23.

XIII. Aucune loi se mouvant entre termes contemporains n'a de sens obligatoire ⁴¹.

20. Le début : Dans la vie du langage : I Les Evolutions

1. Le changement 2
phonétique

rappelle le plan du cours I; mais la suite ne s'y retrouve pas.

Avant d'aborder le point 2, retour sur la définition de la phonétique, par questions et par exemples, d'une façon tout à fait analytique.

1. Le son de angl. *sh* (*shirt, show*) est-il le même, ou non, que celui du fr. *ch* (*cher, chose*) ? Question de pure physiologie, non linguistique; sûrement pas phonétique, puisqu'on ne considère pas deux termes successifs.

2. Valeur, en fr., de *e* muet terminant un mot. Question grammaticale ou graphico-grammaticale.

21. Notes sur le livre de A. Sechehaye (bibl. 18), 7 pp. Esquisse d'un compte-rendu ?

Mérite de l'entreprise : les essais antérieures, de Humboldt à H. Paul et à Wundt, ne fournissent que des matériaux. Baudouin de Courtenay et Kruszewski ⁴² ont été plus près que personne d'une vue théorique de la langue, cela sans sortir des considérations linguistiques pures; ils sont d'ailleurs ignorés de la généralité des savants occidentaux.

L'Américain Whitney, que je révère, n'a jamais dit un seul mot, sur les mêmes sujets, qui ne fût juste; mais comme tous les autres, il ne songe pas que la langue ait besoin d'une systématique (p. 1).

Critiques : faisant une psychologie de la langue, Sechehaye aurait dû parler de la localisation cérébrale de Broca et des observations patholo-

⁴⁰ Laissé en blanc dans le manuscrit.

⁴¹ Saussure avait écrit, puis a biffé : *force obligatoire, sens impératif*.

⁴² Egalement nommés N 1.1, p. 12 (= Extr. 17, al. 6).

giques faites sur les diverses formes d'aphasie, lesquelles sont du plus haut intérêt pour juger non seulement des rapports de la psychologie avec <le langage?>, mais, ce qui a <une autre portée>, avec la grammaire elle-même. Ces faits confirment le point de vue exposé par Saussure ⁴³ d'après d'autres données : c'est la *signologie* tout entière qui est atteinte. En effet, 1^o les cas d'aphasie montrent que la faculté de proférer des <sons> reste une chose distincte de la faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier [...]; 2^o [...] les troubles du langage oral sont entremêlés de cent manières avec ceux <de l'écriture> (p. 4).

Pour établir les subdivisions de la linguistique, Sechehaye ne considère les phénomènes linguistiques que d'après leur *étiologie psychologique*. [Or il aurait fallu d'abord situer la linguistique vis-à-vis des sciences sociales (p. 3)] : celles-ci, du moins toutes celles qui s'occupent de la valeur, sont aussi réductibles en dernier ressort à la psychologie ; ce qui n'empêche pas qu'il y ait une énorme ligne de démarcation entre la psychologie générale, même collective, et ces sciences ; et que chacune d'elles a besoin de notions que ne fournissait pas la psychologie générale, même collective (p. 5 ; autre rédaction de la seconde critique, p. 3).

Remarque cinglante sur les vulgarisations à prétention linguistique de Max Müller : la science de l'époque n'avait aucune sorte de notion ni d'aspiration sérieuse vers une constitution des bases scientifiques de la linguistique (p. 5a).

Conclusion : M. Sechehaye, après avoir reproché à Wundt, avec raison, d'avoir méconnu le problème grammatical, arrive lui-même à ne pas s'en faire une idée suffisante. Car la seule idée suffisante serait de poser le fait grammatical en lui-même et dans ce qui le distingue de tout autre acte psychologique, ou en outre logique. Plus l'auteur prend de peine à abattre ce qui lui semble une barrière illégitime entre la forme pensée et la pensée ⁴⁴, plus il semble s'éloigner de son propre but, qui serait de fixer le champ de l'expression et d'en concevoir les lois, non dans ce qu'elles ont de commun avec notre psychisme en général, mais dans ce qu'elles ont au contraire de spécifique et d'absolument unique dans le phénomène de la langue.

La théorie des emboîtements n'est pas atteinte par ces critiques. Le classement établi par voie déductive concorde sans doute avec les classements antérieurs établis par expérience : mais il eût fallu les rapprocher (p. 6).

22.1-11. Notes pour le cours de 1910-1911. A part 22.1-3 (10 pp.), leçons plus ou moins rédigées, et le fragment 22.8, d'ailleurs inachevé, ces notes sont, de toutes, les plus laconiques.

22.1-3 correspond à D 25-38 (III 100 [3^e al.] - 101) ;

22.4. correspond à D 59-61 (III 104, § 1) ;

22.5 à rapprocher de D 186 (?) ;

22.6. correspond à D 195-199 (III 118-120) ;

⁴³ Sur la nature du signe, d'après les caractères de l'identité. Cf. N 5a.

⁴⁴ Bibl. 18, pp. 109-120 ; cf. aussi p. 33-36.

22.7. correspond à D 200-201 ⁴⁵ et 205 (III 121 et 122, schéma); N 22

22.8. *Importance du mot terme. Pas concevable.*

Réduction, dans tout le système de langue, de l'arbitraire absolu à l'arbitraire relatif, ce qui constitue le « système ». S'il était possible qu'une langue consistât uniquement à nommer des objets, les différents termes de cette langue n'auraient aucun rapport entre eux, resteraient aussi séparés les uns des autres que les objets eux-mêmes, que les termes soient d'ailleurs consacrés à dénommer des choses matérielles et visibles, ainsi pain, caillou ().

22.9-9a correspond, ainsi que le fragment précédent, à D 202 (III 121);

22.10 correspond à D 203-206 (III 121-122);

22.11 = Extr., 22. A rapprocher de D 272 (III 151)?

* * *

2. *Les trois cours de linguistique générale.* On a vu, à la fin du chapitre précédent, qu'il ne s'agit nullement de trois versions successives d'un exposé invariable dans sa substance : à chaque fois, Saussure en a conçu de façon différente la matière et la forme. Le nombre des étudiants a dû être toujours très limité (quatre ou cinq en 1910-1911, m'écrit M^{me} A. Sechehaye), et il n'est plus possible d'en retrouver les noms, les fiches d'inscription aux cours antérieurs à 1912 n'ayant pas été conservées. Il y a donc bien peu de chances pour que de nouveaux manuscrits viennent à être découverts.

Dans les cahiers les plus complets — soit ceux de A. Riedlinger pour le cours II, ceux de G. Dégallier pour le cours III — la pagination est continue. On a donc pris le parti, dans les résumés analytiques, d'indiquer en tête de chaque subdivision le chiffre des pages correspondantes du manuscrit principal, R ou D. Quant aux numéros placés dans la marge, ils ne sont destinés qu'à simplifier les références.

Tous les titres et sous-titres imprimés en italiques se trouvent dans les manuscrits. Il a paru utile d'en ajouter d'autres, notamment dans le chapitre II du premier cours et dans l'introduction du deuxième, dont l'analyse eût présenté, sans cela, un texte trop compact. Ces titres, non donnés par les manuscrits, sont placés entre crochets.

Cours I (1906-1907)

Linguistique générale

Préliminaires (R1.1-46)

(R1.1-5)

1. *Introduction.* Définition de la linguistique : a) de l'intérieur : science du langage ou des langues; mais qu'est-ce que le langage? la langue? b) de l'extérieur : la linguistique distinguée des sciences voisines

1.

⁴⁵ Le terme *immotivé*, introduit par Saussure dans sa leçon, n'apparaît pas dans cette note et dans les suivantes.

(ethnologie, philologie, phonologie, psychologie, sociologie). Pour s'en faire une idée plus approfondie, deux méthodes : théorique (synthèse) ou pratique (analyse). On suivra la seconde.

(R1.5-22)

2. 2. *Analyse des erreurs linguistiques.*

I. *Erreurs provenant d'une fausse conception des changements de la langue, appelés à tort : corruptions.* De là, une appréciation fautive des dialectes et patois.

3. II. *Erreurs provenant de l'écriture. a) Erreur d'un caractère plus général : prédominance accordée au mot écrit sur le mot parlé ; causes de cette erreur. La langue est indépendante de l'écriture. Seul le mot parlé est l'objet de la linguistique.*

b) *Erreurs d'un caractère plus particulier, dues surtout aux conséquences de l'orthographe. Causes du désaccord entre le système des signes écrits et celui des sons. Cas extrêmes : falsification de la langue par le signe écrit (correct, grammaire prononcés avec une gémée). Conclusion : s'en tenir à la langue parlée, en raison même des « orthographes fluctuantes » ou graphies, qui obligent à recourir à la phonologie.*

(R1.23-46)

Principes de phonologie ⁴⁶

4. La phonologie (Lautphysiologie) distinguée de la phonétique (étude historique et linguistique).

1. *Analyse acoustique de la chaîne parlée : à chaque temps acoustique F correspond un temps articuloire f. L'unité phonique, le phonème, est complexe : $\frac{F}{f}$. Mais c'est d'après la forme de l'articulation qu'on classe les espèces phonologiques, c'est-à-dire les phonèmes considérés d'une manière abstraite, comme des variétés possibles, en marquant les différences d'articulation (p. 25).*

5. 2. *Description de l'appareil vocal : jeu possible des organes ; les trois facteurs de différenciation (articulation buccale, vibration du larynx, résonance nasale).*

3. *Classification des espèces phonologiques.*

6. 4. *Les unités phoniques dans la chaîne parlée : phonèmes implorifs et explosifs. Critique d'une théorie de Meillet ⁴⁷ et des notations $\dot{i}$, $\dot{u}$ introduites par Brugmann. La frontière syllabique ; application du principe à la quantité métrique des syllabes (longues « par position »).*

7. *Conclusion : la phonologie n'est qu'une auxiliaire de la linguistique. La langue est un système de signaux : ce qui fait la langue, c'est le rapport qu'établit l'esprit entre ces signaux. La matière, en elle-même, de ces signaux,*

⁴⁶ Sans numéro de paragraphe. Le retour sur les erreurs (R 1.46) indique que cet exposé n'est qu'un appendice au § 2. Même disposition III 103-104.

⁴⁷ *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1903, p. 98.

peut être considérée comme indifférente. Nous sommes obligés, il est vrai, de nous servir, pour les signaux, d'une matière phonique et d'une seule matière; mais même si les sons changeaient, la linguistique ne s'en occuperait pas, pourvu que les rapports restent les mêmes (ex. des signaux maritimes: il ne sera rien changé au système si les couleurs des palettes déteignent (p. 44-45).

Cependant la phonologie est utile au linguiste dans la constatation des états phoniques et dans l'explication des changements phonétiques (exemples). Il y aurait encore d'autres erreurs à examiner par la suite.

Linguistique

(R1.47-50)

La nature du langage est difficile à définir. Trois conceptions du langage: 1) comme organisme ayant sa vie propre; 2) comme fonction naturelle; 3) comme institution sociale (dans ce cas, la *langue* plutôt que le langage); mais institution unique en son genre.

On peut aborder la linguistique par le côté statique (*C'est tout ce qui compose un état de langue: nous parlons, donc nous sommes en état de juger ce que nous parlons. On peut juger d'une question grammaticale. Ainsi chacun peut juger si dans avoir chanté, avoir évoque une idée à lui seul; ou bien jusqu'à quel point faisons-nous les liaisons?* [p. 49]) ou par le côté historique, que l'individu ne soupçonne pas. Pour cette raison même, il est bon de commencer par celui-ci.

Première partie ⁴⁸: Les évolutions

(R 1.50 - 2.4)

Chap. I. Les évolutions phonétiques.

Sens du mot: phonétique. Importance des changements phonétiques; leur régularité. Mais l'expression « loi phonétique » est impropre, puisque le changement atteint un seul élément dans tous les mots.

Annonce des subdivisions du chapitre.

(R 1.52-67)

§ 1. Moyens que nous avons de reconnaître les changements phonétiques, et les questions de méthode qui s'y rattachent.

Les équations phonétiques comme lat. *f* = gr. *φ* ne prennent de sens qu'une fois converties en formules de passage:

$$\begin{array}{c|c} a & a \\ \downarrow & \downarrow \\ b & b^{49} \end{array}$$

Donc, nécessité de la méthode historique: méthode philologique (aidée par la phonologie) dans l'emploi des documents écrits; reconstruction par la méthode comparative, là où manquent les documents. Il faut aussi tenir compte des limites géographiques de chaque changement.

⁴⁸ Il n'y aura pas de seconde partie (cf. plus loin, 40).

⁴⁹ Cf. n. 14.

11. § 2. *Les changements phonétiques (généraux et particuliers) en eux-mêmes.*

Réguliers pourvu que les conditions soient identiques (exemples tirés du germanique, du v. fr., du latin). Division des changements phonétiques : plutôt que « changements spontanés » ou « combinatoires », on dira : *changement par cause externe ou par cause interne. Il s'agit ici de la cause prochaine (pas même déterminante, mais seulement conditionnelle), car il restera toujours mystérieux de savoir pourquoi ce qui a subsisté pendant quelque millier d'années change subitement* (p. 59). Formule du changement : inexactitudes à éviter. Caractère aveugle du principe phonétique : le changement n'est pas entravé par la nature grammaticale du mot.

(R 1.67-77).

12. § 3. *Causes des changements phonétiques.* Elles restent très obscures. On a invoqué : 1) le principe du moindre effort ; 2) l'état général de la société ; 3) la prédisposition de la race ; 4) le climat et les conditions géographiques ; 5) l'éducation phonétique dans les années d'enfance ; 6) l'analogie avec la mode.

(R 1.77 - 2.4)

13. § 4. *Effets ou conséquences des changements phonétiques.*

I. *Modifications de l'aspect des mots, de leur constitution phonique.*

a) *Modifications dans le temps.* L'effet d'une somme de changements au cours d'une certaine période est illimité, en raison de la *qualité arbitraire du symbole phonétique*⁵⁰ qui n'a aucun lien avec la *signification du mot* (p. 78). b) *Modifications dans l'espace.* Limites dialectales. Les changements phonétiques (ou linguistiques), dans leurs limites géographiques, sont le germe de la différenciation des langues (ex. du hollandais).

- 14 II. *Effets grammaticaux.* a) *Effet fréquent : rupture du lien grammatical* (exemples de liens grammaticaux divers : dérivation, flexion, etc.). b) *Effet grammatical consistant en ce qu'un mot dont les parties étaient analysables grammaticalement devient un tout indivisible : les parties du mot qui s'opposaient et donnaient une explication du mot cessent d'être reconnaissables.* Cet effet se ramène au précédent : un mot n'est analysable que par la possibilité de le comparer à des mots concurrents auxquels il est uni par un lien grammatical.

- 15 *Remarques.* 1) Tout effet (ou fait) grammatical met en cause un couple au moins de termes. 2) Ce n'est pas le changement phonétique qui crée le couple. Exemples (différences d'accent ; différences dialectales). Il n'existe pas de doublets phonétiques.

- 16 c) *L'alternance.* La remarque 2) vaut aussi pour les cas où la même différence se répète dans une série de couples parallèles, c'est-à-dire pour les cas d'alternance. Définition de l'alternance. Le phénomène n'est pas phonétique mais grammatical : en effet, *il suffit de savoir qu'un*

⁵⁰ Sic R, peut-être pour *phonique*? Cf. aussi n. 13.

changement se passe entre deux termes synchroniques pour être sûr que c'est un phénomène grammatical (p. 99). Une loi d'alternance est une loi grammaticale; il est essentiel de distinguer cette loi (*facio : afficio*) de la « loi phonétique » (*adfacio*)

↓
afficio).

Note sur le double sens du mot : loi. *S'il fallait choisir entre ce double emploi, il vaudrait mieux garder le mot loi pour les faits, les états grammaticaux (dont l'alternance fait partie)* (2. 3-4).

Chap. II. Changements analogiques ⁵¹.

(R 2.5-19)

L'action des changements phonétiques est différenciatrice; les changements analogiques sont unificateurs. Toute modification normale de la langue qui ne résulte pas d'un changement phonétique est un effet de l'analogie.

Définition : *il y a fait, changement analogique quand à une forme traditionnelle existante, on en substitue une autre, créée par association* ⁵² (p. 5-6). Formule de la 4^e proportionnelle ⁵³. La forme analogique n'est pas issue d'un changement. C'est l'éviction de la forme traditionnelle qui donne l'illusion d'un changement; or le sort de cette forme, sa disparition ou sa conservation, est un fait indépendant du fait de l'analogie. Il est indifférent que la forme nouvelle entre en concurrence avec une forme existante ou n'ait rien à remplacer (ex. : *Elephantlein, répressionnaire*) : dans les deux cas, il y a création, ou mieux : *innovation*, création à nouveau, à partir d'éléments déjà donnés. C'est seulement si l'on envisage *l'ensemble de la langue* qu'on peut parler de changement.

(R 2. 19-25)

Analogie, principe général des créations de la langue ⁵⁴.

Pour distinguer le phénomène analogique du phénomène phonétique, il ne suffit pas d'en reconnaître la nature psychologique : il faut voir que la création analogique est *d'ordre grammatical*, c'est-à-dire qu'elle s'exerce sur des formes associées aux idées qu'elles expriment (exemples). Les formes génératrices sont seulement pensées, restent subconscientes; seule la forme engendrée est exécutée par la *parole*.

Tous les faits de langage imposent de distinguer la parole de *la langue, réservoir des formes pensées ou connues de la pensée* (p. 23). Langue et parole considérées dans l'individu : *du côté interne (sphère de la langue)*,

⁵¹ Ce chapitre n'est pas divisé en paragraphes numérotés. Il s'étend en fait jusqu'à R 3.11 (40), s'enrichissant de développements peut-être non prévus.

⁵² Pour le sens de ce terme, cf. 20.

⁵³ Cf. *Mémoire*, p. 32 (Rec., p. 31) : « la formule commode de M. Havet ».

⁵⁴ F. de Saussure avait donné d'abord comme titre : **L'analogie comme activité créatrice de la langue, qu'il a modifié ensuite en celui-ci** (Note de R).

il n'y a jamais de préméditation, ni même de méditation, de réflexion sur les formes, en dehors de l'acte, de l'occasion de la parole, sauf une activité inconsciente [...], non créatrice : l'activité de classement (p. 25).

(R 2.25-37)

Le classement intérieur.

- 20 Nécessité *a priori* d'un classement, sans quoi la parole et le langage seraient inconcevables. Ce classement repose a) sur l'association entre forme et idée et groupe d'idées; b) sur l'association des formes entre elles, chaque forme revêtue de son sens⁵⁵. La première association ne pourrait exister sans la seconde. Diversité des rapports saisis (ex. : *hôtel* : *hôtelier*; *chapelier* : *hôtelier*). Le classement intérieur est analogue à celui que fait consciemment le grammairien, sauf que celui-ci tient compte de l'histoire.

L'association rapproche des formes appartenant à des séries différentes (ex. : *quadruplex* : série *quadr-*, série *-plex*); ainsi se trouve fixée la valeur du mot : analyse involontaire qui, dans l'unité du mot, dégage des *sous-unités* (ex. : analyse de *cup-idi-tat-em*). Tout mot se trouve au point d'intersection de plusieurs séries, qu'on peut figurer par les rayons d'une étoile.

- 21 Y a-t-il association de formes par le sens seulement (ex. : *regibus*, *lupis*)? Ce serait une association unilatérale. La langue associe-t-elle, comme le grammairien, les désinences d'un paradigme (*-us*, *-i*, *-o*)? Elle rapproche *dominus*, *domini*, *domino* parce qu'elle y trouve un élément constant (*domin-*) de forme et de sens, en même temps qu'un élément variable. La formation analogique est la vérification de cette analyse de la langue (p. 32). L'analyse dégage non seulement des sous-unités, mais aussi leur ordre, leur syntaxe (*signifer*, jamais **fer-signum*), imposée par le caractère linéaire de la langue : il y a pour les unités un ordre discursif (*signi-fer*) et un ordre intuitif, celui des associations (*signifer* : *fero*, etc.).

- 23 Récapitulation⁵⁶ : l'analogie est créatrice, mais auparavant elle devra être organisatrice par le classement des matériaux reçus et emmagasinés. Ce classement est l'ensemble des opérations préalables, mais nécessaires, à l'interprétation de ce qui a été reçu. C'est grâce à cette interprétation⁵⁷ que les matériaux seront ensuite mis en œuvre d'une façon ou d'une autre à l'occasion de la parole. Le classement doit conduire à une analyse des mots et des unités inférieures au mot.

- 24 Trois observations préalables.

1. Un élément linguistique n'existe pas en soi, mais seulement en tant qu'il est délimité, avec sa valeur, par les sujets parlants. Dans un mot fictif *avaker*, aucune délimitation n'est justifiable.

2. L'existence d'un élément dans le passé n'a aucun rôle dans l'analyse (exemples).

⁵⁵ Cf. III 114, et plus loin, p. 222-223.

⁵⁶ En note, au bas de la p. 35.

⁵⁷ « Est active », a noté ici A. Sechehaye, qui renvoie au cours II (79).

3. Par réaction contre le point de vue historique, on a qualifié d'abstractions grammaticales les radicaux, suffixes etc. La question est de voir jusqu'à quel point le classement intérieur concorde avec celui du grammairien ⁵⁸ : quelles sont les unités vivantes au-dessous du mot ?

(R 2.37-45)

Préfixes

Exemples français : *re-, dé- (faire), in- (connu)*. 1) La preuve péremptoire qu'ils existent dans la langue, c'est leur usage dans les formations analogiques de la parole (*re-démissionner* etc.). 2) Ces unités, bien que non séparables, sont sanctionnées par la langue parce qu'elles se trouvent dans des séries comparables (*faire, refaire, défaire; commencer, recommencer*, etc.). 3) L'histoire de la langue ne compte ici pour rien. 4) Impossible d'identifier *in-* dans *inspirer* avec *in-* dans *inconnu* : à aucun moment, la conscience des sujets parlants ne rapproche deux éléments de même son qui ont une valeur différente (p. 40).

25

L'existence d'un préfixe dans la langue dépend de son degré de significativité, net dans *re-, dé-*, trouble dans *sé-* (*séparer* : une formation analogique est-elle possible ?); cf. aussi all. *ent-* et *er-*. Ce degré peut se réduire à une distinction purement morphologique, au sentiment que *er-* est un élément du même ordre que *ent-*, sans qu'on puisse lui attribuer un sens défini. D'autre part, la place du préfixe (*re-trouver*, non * *trouver-re*) est fixée. Retour sur la linéarité de la langue. Sans faire de la grammaire, en s'en tenant à une analyse psychologique plutôt que logique et qui ne suppose pas la réflexion, on constatera que, en général (mais non toujours), une fois le préfixe détaché, il reste une partie du mot qui est elle-même une unité complète : *re-/commencer*.

26

L'alternance dans les préfixes (comme dans les autres sous-unités) : *re-/r-; in-[/ē]/ in-*. Elle a ici son minimum de significativité.

(R 2.45-58)

Racines ⁵⁹

Exemple français : d'une série *roulis, rouleau, je roule, roulage...*, comparée à des séries parallèles (*coulis, coulage...*; ... *passage...*) se dégage une racine *roul-*. Un mot de la série, *roulis* par ex., est un produit dont *roul-* et *-is* sont les facteurs : *roul-* $\frac{1}{x}$ *-is*, chacun n'ayant de valeur que par sa combinaison avec l'autre dans un ordre de succession fixé.

27

L'unité radicale n'est pas délimitable avec la même netteté dans toutes les langues (fr. *sav/oir, sav/ant; saurai ? su*). Dans ces analyses, comme pour les préfixes, nous sommes toujours dans le plus ou moins (p. 47). Exemples du grec, de l'allemand, du français. Indices fournis par les créations analogiques : lat., *actus* ← * *āgtos*, substitué à une forme traditionnelle * *āktos*.⁶⁰ Facteurs de netteté : 1) *Caractères extérieurs de l'unité radicale* : structure de la racine en allemand (en fr., pas de règle de structure); 2) *diversité réglée (alternance)* dans les formes d'une même racine

28

⁵⁸ Cf. N 7 § 3.

⁵⁹ Dernier titre donné par R.

⁶⁰ Cf. Rec. p. 431 (1889).

(et en général, d'une même unité : on l'a vu pour les préfixes), alors que la diversité non réglée (*savoir, sais, su*) a un effet opposé. Exemples de l'Ablaut allemand, du triconsonantisme sémitique. *C'est par le contraste de ce qui reste et de ce qui change que les sujets parlants ont conscience des unités* (p. 57).

C'est une erreur de voir un produit naturel de la racine dans l'Ablaut, phénomène du même ordre que l'alternance *lāb- lāp-(sus)*, bien que cette dernière ne soit ni vocalique ni liée à un sens.

(R 2.58-64)

[Radicaux et suffixes]

29

Il y a à distinguer plusieurs espèces d'éléments radicaux, et à confronter sans les mêler les décompositions faites par la langue avec celles que font les grammairiens. Exemple : gr. *zeugnūmi*. Le grammairien fait les mêmes rapprochements que la langue : l'analyse *zeugnū-mi* (d'après *zeugnū-s, zeugnū-si...*) est vérifiée par la comparaison avec une autre série (*damnēmi, zeugnūmi, pheroimi*). De même pour *zeug-nū-* (*zeuksis, zeugmata, zigos...* et d'autre part *deiknū...*). L'analyse ne peut aller au-delà de

zeug- (*zeuk-*)

zug-

Définition de la racine parmi tous les radicaux possibles : *élément irréductible et commun à la totalité des mots de même origine*, — et, d'un autre point de vue : *élément où le sens commun* ⁶¹ *atteint le maximum d'indétermination* (p. 60).

30

Retour sur la fonction réciproque des unités : non pas simple juxtaposition (*zeug + nū*), mais complémentarité (*zeug- √ -nū-* ou simplement *zeug-*). Cas de *phlok-s, phē-mi* : l'identité du radical avec la racine n'est qu'apparente.

La question des *suffixes* est inséparable de celle des radicaux : si la racine est délimitée, le suffixe l'est également, qu'il ait ou non un sens net.

(R 2.64-77)

[Les deux analyses]

31

L'analyse du grammairien, dans certaines langues (le grec par ex.), ne laisse ni résidu ni bavure. Celle des sujets parlants, révélée par les créations analogiques, est plus trouble : comment un Latin analysait-il *dicābās*?

La langue ne peut pas procéder comme le grammairien ; [...] les mêmes éléments ne lui sont pas donnés [...] Entre l'analyse subjective des sujets parlants (qui seule importe) et l'analyse objective du grammairien, il n'y a donc aucune correspondance, quoiqu'elles soient fondées toutes deux, en définitive, sur la même méthode (confrontation des séries). Si le grammairien opère subjectivement et objectivement, il n'arrive pas au même résultat, et l'on peut dire dans ce cas qu'une de ces deux analyses est fausse (p. 65-66).

⁶¹ Entendez : la signification commune.

Toutes deux ont même but : dégager des subdivisions ressenties dans le mot; mais l'analyse objective fait la synthèse de toutes les façons de diviser le mot, quelle qu'en soit la date, pour aboutir à la plus ancienne accessible; l'analyse subjective ne considère que la façon dont les sujets parlants divisent actuellement le mot. Comparaison avec un édifice dont le plan intérieur a été changé plusieurs fois. L'instabilité des divisions a des causes diverses, pas toujours phonétiques. Exemples : déclinaisons de * *ekwo-* (et de * *pod-*), de l'indo-européen au grec classique; * *swād-is-to-s* → gr. *hêd-ist-os*; gr. *geuomai* : *geustos* (analyse troublée); germ. *redo-lich* → all. *red* × *lich* (et par analogie : *sterblich*), etc.).

32

Tendance à diminuer l'élément radical au profit de l'élément formatif, en particulier quand le radical finit par une voyelle (exemples). Ces faits ramènent à la question de l'existence, dans la langue, des racines, suffixes, etc. *Il faudra toujours donner à ces termes une valeur très relative. Les suffixes et les radicaux surtout ne valent que par leur opposition l'un à l'autre et leur juxtaposition; même au point de vue de l'analyse subjective, on pourra toujours appeler formative et radicale les deux parties opposées du mot, quelles qu'elles soient* (p. 76-77). Exemple : *dictātōrem* (*dictātōr* × *em*, *dictā* × *tōrem*, etc.).

33

(R 2.77-81)

[Valeur de l'analyse subjective pour les créations de la langue.]

34

Dans la langue, les créations ne sont que combinaisons nouvelles, faites d'éléments qui ne sont pas donnés de l'extérieur, mais que la langue puise en elle-même. *La langue recompose dans la même mesure où elle décompose, et elle sera d'autant plus créatrice qu'elle aura plus de matériaux* (p. 78).

Remarques. 1. Sur l'emploi des mots *construction*, *structure*, à propos des formes analogiques : ce sont des constructions subites, à l'occasion de la parole, non des constructions où l'on apercevrait des assises (comme dans le cas de l'agglutination).

35

2. On pourrait classer les mots suivant la prise qu'ils offrent à l'analyse. La proportion des mots productifs (décomposables) et des mots improductifs varie selon les langues.

En omettant les cas, sans importance, de mots inventés (ex. : *gaz*) ou formés par onomatopée, on n'a affaire qu'à deux espèces de formations nouvelles : par analogie ou par agglutination. L'agglutination n'entre pas dans le sujet traité ici : l'analogie, non la formation des mots en général; mais le procédé analogique s'éclaire par contraste avec le processus agglutinatif. On partira, ici encore, de l'unité du mot.

(R 2.81-89)

[Processus agglutinatif et procédé analogique]

Exemples d'agglutination (*ceci, toujours...*; le futur roman). Le processus : 1) combinaison dans la phrase; 2) simplification d'une idée complexe,

36

comme dans gr.*hêd-ist-os*⁶²; 3) adoption des caractères matériels de l'unité du mot : accent unique etc.

Contraste avec le procédé analogique: 1) les éléments agglutinés sont des unités fondamentales, non des sous-unités; 2) l'agglutination relève de la phrase. — donc d'une autre unité que celle du mot; 3) elle n'a rien d'actif ni de volontaire : la simplification de l'idée est l'effet d'une tendance mécanique; les unités sont données, il n'a fallu ni analyse ni modèles.

Il est souvent difficile de reconnaître si une forme est le produit de l'analogie ou de l'agglutination (ex. : formes verbales indo-européennes comme **esmi* etc.). Les *composés*, en tout cas, sont des créations analogiques : si haut qu'on remonte, *naumakhos* ou *Zusatz* ne se résoudra pas en combinaison de mots dans la phrase. Au contraire, les « verbes composés » (type *katabainō* ou *zusetzen*) sont des juxtaposés, produits de l'agglutination.

(R 2.89 - 3.1)

37

Retour au sujet : la formation analogique; l'analyse qu'elle suppose; le caractère des nouvelles combinaisons : constructions instantanées qui ne se font que dans la parole (ex. : *indécorable*); la syntaxe intérieure du mot.

La création analogique suppose-t-elle vraiment l'analyse et la reconstruction, ou simplement l'application de la 4^e proportionnelle? Même une formation comme *Schwänze* n'exclut pas l'analyse : *nous avons remarqué que dans les racines, suffixes etc. il peut y avoir des alternances, et le sentiment qu'on a de ces alternances peut bien exister à côté d'une analyse positive*⁶³ (p. 93-94). Les deux conceptions reflétées dans la méthode de la grammaire hindoue (analyse) et celle des grammaires modernes (4^e proportionnelle). Retour sur l'exemple *āctus* ← **āgto*s.

38

Importance de l'analogie dans l'évolution des langues : dans le *changement global*, le rôle du phénomène analogique est bien plus grand que celui du changement phonétique : il faut tenir compte du *rôle conservateur de l'analogie* (p. 96), tant pour les sous-unités réemployées que pour les formes conservées dans leur intégrité parce qu'elles restent encadrées dans un système : **ag-onti* → *ag-unt*. *Ce sont des formes perpétuellement refaites par la force statique de l'analogie (cf. la force dynamique de l'analogie innovatrice !); c'est la combinaison de ag- et -unt qui est refaite de moment en moment* (p. 98). Il y a dans ces cas *analogie latente*.

(R 3.1-11)

[Les faits d'étymologie populaire]

39

Est-ce un cas particulier de la formation analogique? Définition provisoire. Trois catégories de cas : 1) étymologie populaire latente (all. *durchbläuen*; fr. *souffreteux*, (*h*)*abiller* etc.); 2) étymologie populaire

⁶² Exemple déjà donné (32), avec cette remarque : *La langue tend toujours à remplacer le concept complexe et indirect par un concept simple et direct* (R 2.70).

⁶³ C'est-à-dire : analyse d'éléments délimitables, en ordre linéaire (cf. p. 211 sqq.).

effective, mais sans création d'éléments nouveaux (all.*Trampeltier*; vha. *merigréoz*); 3) étymologie populaire effective créant un mot nouveau (all.*Karfunkel, Erb/lasser* > *Er/blässer*; fr. *calfeutrer*). A la différence de l'analogie, qui opère sur les mots associés, l'étymologie populaire agit sur le mot même qu'elle altère. Donc, à écarter de l'analogie : il n'y a pas formation par étymologie populaire, mais plutôt déformation.

(R 3.11-17)

[Conclusion et remarques complémentaires]

Changements phonétiques et formations analogiques : deux aspects de l'évolution linguistique, qu'ils épuisent. Il serait naturel de passer maintenant à la linguistique statique. *Les états de langue contiennent tout ce qu'on appelle ou devrait appeler grammaire : la grammaire, en effet, suppose un système d'unités contemporaines entre elles* (p. 11-12).

40

Dernières remarques sur la linguistique évolutive.

[1.] « Histoire de la langue » désigne mal l'ensemble des faits évolutifs. Il faut dire : *champ diachronique*, opposé à : *champ synchronique*. Le champ diachronique comprend :

41

Changement phonétique	Création analogique	Phénomènes pathologiques ⁶⁴ (étym.populaire)
-----------------------	---------------------	---

Le champ diachronique peut être étudié de deux points de vue : *prospectif* (de l'époque antérieure à l'époque postérieure) et *rétrospectif* (marche inverse). Ces deux méthodes — la première, synthétique; la seconde, analytique — ne doivent pas être mêlées, même dans un ouvrage didactique.

[2.] L'étymologie n'est qu'une application des deux ordres de faits (diachronique et synchronique) ou des deux points de vue (prospectif et rétrospectif) : retour au passé du mot, jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque chose qui l'explique, c'est-à-dire *une autre idée, une autre signification* que celle qu'il a (exemples). L'étymologie se sert de tous les faits (phonétiques, analogiques), de tous les moyens, indifféremment. Elle ne constitue donc pas un chapitre particulier de la linguistique évolutive.

42

*Aperçu sur l'histoire interne et externe de la famille
des langues indo-européennes*

(R 3.18-25)

Classification générale des langues : sujet trop vaste, et qui présuppose la linguistique statique. On s'en tiendra à la famille indo-européenne.

43

La comparaison de plusieurs familles peut révéler soit des concordances — et alors on découvre une famille plus vaste, soit des différences

⁶⁴ Le mot figure déjà plus haut (R 3.11), et Saussure, au début de son chapitre (17), n'avait reconnu comme *normales* que les modifications dues au changement phonétique ou à l'analogie. V.CLG p. 247 (241), al. 2, et ci-dessous p. 121.

dans l'expression de la pensée (non dans l'aspect des mots, mais dans la *structure des phrases ou des mots*) — et alors on distingue des *types de langues*. Mais l'étude d'un type de langue relève de la linguistique statique : il faut d'abord avoir étudié la grammaire de plusieurs langues de même type.

Deux erreurs à éviter : 1) ne pas lier type et famille; 2) ne pas considérer le type comme immuable. Le type représente un état; il est exposé aux accidents diachroniques. Exemples de l'anglais, très éloigné du type i.-e.; des langues polysynthétiques, dont le type résulte d'une évolution. *L'indo-européen, considéré dans ses états successifs, est une étude diachronique appliquée à une famille de langues* (p. 22). Une étude de ce genre, qu'il s'agisse d'une famille ou d'une langue isolée, implique un point de vue géographique. Nécessité des reconstructions, même pour les sous-familles, même pour les langues romanes (lat. pop. **tutius*, **agustus*) — donc, de la phonétique et de la morphologie rétrospectives.

Très brève notice sur les débuts de la grammaire comparée.

(R 3.25-45)

44 *Revue des langues indo-européennes*, en allant de l'ouest à l'est du domaine. Les langues le plus anciennement attestées; langues archaïques et langues évoluées.

Continuité du territoire et processus de différenciation : la théorie désuète des migrations (figure de l'arbre généalogique); celle de la différenciation sur place (tableau chronologico-géographique). Le principe de différenciation dialectale est à compléter par celui de l'extension ultérieure de traits dialectaux à un grand territoire. Retour sur la nécessité des reconstructions.

(R 3.46-58)

La méthode reconstructive et sa valeur

45 § 1. *Identité de la méthode comparative et de la méthode reconstructive*. Base de la comparaison : un mot dans deux langues (*μεσσος* : *medius*) ou deux mots différents dans la même langue (*gero* : *gestus*); en général, tout ce qui fait *entrevoir l'unité dans la diversité*. Phonétique et morphologie se complètent et s'éclairent. Mais la comparaison reste stérile si elle n'aboutit à une reconstruction⁶⁵ : reconstruire, c'est résoudre la diversité dans la perspective du temps. Exemples : *medius*, *μεσσος*; l'équation all. *ei* = angl. *ōu*.

46 [§ 2.]. *Reconstruction de formes et recomposition de faits*. *La reconstruction des formes* [...] n'a jamais eu pour but que de faire ces constatations partielles et très générales [par ex. que all. *ei* est issu de germ. *i* ou de *ai*], ou de représenter les diverses conjectures qui s'imposent après la comparaison. *La première chose est donc la recomposition des faits, la synthèse des reconstructions qui peuvent concerner une forme* (p. 51). Exemple : en affirmant que les pronoms neutres avaient la terminaison **-d*, on

⁶⁵ Cf. I 10 : *Toute comparaison sera une reconstruction, une recomposition* (R 1.55).

recompose un fait morphologique plus général qu'une forme quelconque, et partiel pour chaque forme. La reconstruction **alyod* sera la synthèse d'affirmations qui restent parfaitement séparables. *C'est le moyen le plus commode et le plus clair pour figurer la recomposition des faits qu'on a tirés un à un de la comparaison* (p. 52). Valeur toute relative de ces formes reconstruites (exemple : i.-e. **akvas*, puis **ak₁vas*, etc.).

[§ 3]. *But de ces reconstructions, leur certitude.* Le but est déjà indiqué : pas question de reconstruire tout l'indo-européen comme pour en faire usage. Utilité des reconstructions pour la connaissance des éléments du mot, du type linguistique, de l'état et de l'évolution préhistoriques.

Degré de certitude. Question déjà impliquée dans ce qui précède : le degré varie, la certitude n'est jamais absolue. Garanties de certitude : 1) Tout mot est composé d'éléments phoniques dont le nombre est parfaitement limité, disposés dans un ordre défini; 2) il n'existe pas, dans une langue, d'éléments phoniques qui apparaissent comme des raretés.

La véritable manière de se représenter les éléments phoniques d'une langue, ce n'est pas de les considérer comme des sons ayant une valeur absolue, mais avec une valeur purement oppositive, relative, négative (p. 55). Exemples : *ch* all.; *r* français, grasseyé ou roulé. *La langue ne demande que la différence.[...]. Dans cette constatation, il faudrait aller beaucoup plus loin et considérer toute valeur de la langue comme oppositive, et non comme positive, absolue* (p. 56). Pour la reconstruction, l'essentiel est donc de ne pas méconnaître les différences : une fois déterminé le nombre des éléments phoniques, on pourrait noter le système algébriquement.

Valeur de la reconstruction **medhyos* : chacun des éléments est identifié par des correspondances avec d'autres mots reconstruits. Dans un mot donné, on peut toujours compter les éléments. L'attention que portent certains phonologistes aux sons de transition est une vue antilinguistique : les sujets parlants sont d'accord sur le nombre des éléments phoniques. On dira donc que dans **medhyos* il y avait six unités distinctes, qui se retrouvaient ailleurs dans la langue.

(R 3.59-72)

Resterait à faire : 1) la description de l'état de langue i.-e., sans égard à ce qu'il est devenu par l'action du temps; 2) l'histoire de l'indo-européen. On s'en tiendra à quelques aspects de l'évolution générale.

Perte des syllabes finales (ne pas parler d'« usure des mots ») : tendance générale, qui a agi diversement (exemples).

Conséquences de la perte des syllabes. Les déclinaisons germaniques semblent appartenir à un autre système que les paradigmes latins : on dirait que le nominatif et l'accusatif sont en dehors de la flexion. Des éléments radicaux sont devenus flexifs (déclinaison faible en germ.).

Le système phonique i.-e.; transformations du consonantisme et du vocalisme; ténacité de la distinction délicate des longues et des brèves.

Cours II (1908-1909).
Linguistique générale.

Introduction

[I. La linguistique et son objet] (R 1-42)

(R 1-11)

- 50 La linguistique n'est pas chose simple : c'est que la langue est pleine de paradoxes (les mots sont arbitraires, mais non modifiables; la langue est à la fois fixe et changeante), et les linguistes, en cinquante ans, n'ont pas éclairci les problèmes essentiels. La difficulté vient de ce que, quelque point de vue qu'on adopte, la langue présente toujours deux aspects indissociables : impression acoustique et articulation; sons et sens; faculté individuelle du langage, institution sociale de la langue.

La langue est un ensemble de conventions adoptées par le corps social pour permettre l'usage de la faculté du langage chez les individus. La parole est l'acte de l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue (p. 6-7).

- 51 Autres aspects à considérer : 1) La diversité des langues : diversité relative (langues parentes, dialectes) ou radicale. La première est l'effet du temps : la langue a une histoire, à distinguer de la langue elle-même. Distinction difficile (exemple de *loi dynamique* et de *loi statique* à propos d'un même fait : l'accent en français). 2) L'écriture (ou la langue écrite) et la langue parlée : celle-ci seule est l'objet de la linguistique, mais le linguiste est obligé de tenir compte de la langue littéraire.

(R 11-30)

[Nature de la langue, définie de l'extérieur.] ⁶⁶

- 52 12 novembre.⁶⁷ Pour assigner une place à la linguistique, il ne faut pas prendre la langue par tous ses côtés. Il est évident qu'ainsi plusieurs sciences (psychologie, physiologie, anthropologie, grammaire, philologie etc.) pourront revendiquer la langue comme leur objet. Toute voie analytique n'a donc jamais abouti à rien. Nous suivrons une voie synthétique ⁶⁸ (p. 11-12).

- 53 La linguistique entre dans une science plus générale, la *sémiologie*, qui a pour objet les *systèmes de signes*, dont la langue est le type le plus important.

Caractères principaux d'un système de signes (l'écriture) : 1) Le signe est arbitraire; 2) il est purement négatif et différentiel; 3) les valeurs n'agissent que comme grandeurs opposées dans un système défini; le nombre en est limité; 4) le moyen de production du signe est indifférent. Tous ces caractères se retrouvent dans les signes linguistiques (exemples). De même, les caractères extrinsèques : le système suppose une convention; mais l'individu ou la communauté ne peuvent ni le modifier ni l'empêcher d'évoluer.

⁶⁶ Cf. 57 : *Jusqu'ici, nous avons essayé de nous éclairer sur la nature et la place de la langue, mais par une tentative externe (R par l'extérieur B) (R 30).*

⁶⁷ Dates des leçons données par G. Je les ai relevées jusqu'à la fin de l'introduction, où elles aident à comprendre, par endroits, la marche de l'exposé.

⁶⁸ Cf. 11.

16 novembre. Retour sur la sémiologie, son domaine, ses tâches (par ex., distinguer des degrés dans le caractère arbitraire des signes de divers systèmes). Cette science ne s'est pas encore imposée⁶⁹ : c'est qu'on n'a pas encore étudié la langue sous son aspect essentiel : on l'a envisagée soit comme une nomenclature; soit sous l'angle de la psychologie individuelle; soit encore comme une législation dépendant de la volonté humaine. Or le contrat primitif, l'origine de la langue est sans importance en regard de ce qui se passe continuellement : le système, reçu passivement par les générations successives, se transmet dans des conditions sans rapport avec celles dans lesquelles il s'est constitué (même dans le cas de l'espéranto); constamment, il s'altère dans son matériel, et donc, dans le rapport du signe à la pensée (exemples). Or le signe n'est rien autre que ce rapport même (comparaison avec le recto et le verso d'une feuille de papier).

54

23 novembre. Seul le point de vue sémiologique permet de dégager la langue de ce qui n'est pas essentiel (jeu de l'appareil vocal; contrat initial) et de la définir comme un produit sémiologique et un produit social.

56

Un système sémiologique se compose d'unités de divers ordres, dont la vraie nature est d'être des valeurs. Donc, système de valeurs et, dans le cas de la langue, de valeurs particulièrement complexes. On voit dès lors 1) que la valeur ne peut exister que par la collectivité; 2) que le signe est de nature incorporelle : aucun des éléments immédiatement saisissables (la substance phonique ou l'idée) ne suffit à en fixer et à en définir la valeur. Ceci va permettre de définir la linguistique, et d'abord d'en exclure la physiologie de la parole, qui n'a qu'une utilité toute pratique pour l'intelligence des changements phonétiques.

(R 30-42)

[Nature de la langue, envisagée de l'intérieur.]

26 novembre. De ce point de vue, deux questions primaires⁷⁰ : celle des unités et celle des identités.

57

1. *Question des unités.* Dans la plupart des sciences, les unités concrètes sont données (exemples). S'il n'y a pas d'unités données, c'est qu'elles n'ont pas d'importance (ex. : l'histoire). La langue est un système fondé sur des oppositions d'unités. Sont-elles données? On pense aux mots; mais si *mois* au sing. et au plur. est le même mot, qu'en est-il de *cheval*, *chevaux*? Si on veut y trouver une unité, ce sera une abstraction. D'autre part le mot, pris comme section dans la chaîne du discours, est aussi ambigu ([*mwa*]) et [*mwaz*]). Que si on prend comme unités les phrases (d'où les mots seraient tirés par abstraction), on se heurte à leur extrême diversité, et si l'on y cherche quelque trait commun, on est ramené au mot. Le premier caractère de la langue se résout donc en un problème : de prime abord, pas d'unités concrètes; et pourtant, on ne peut renoncer à l'idée qu'il y en a et que c'est leur jeu qui fait la langue.

⁶⁹ Saussure signale ici l'ouvrage d'Adrien Naville (bibl. 16), où son idée a été prise en considération, p. 104.

⁷⁰ *Que je ne vois posées nulle part (G/ posées nulle part B).*

30 novembre. Appendice à la question des unités ⁷¹. Du côté matériel du signe linguistique, l'essentiel n'est pas l'usage de l'appareil vocal, mais plutôt le caractère *linéaire* de la matière phonique (chaîne de la parole), qui limite les possibilités de combinaison. Dans un système de signes visuels, grâce aux combinaisons simultanées, la distinction des signes est aisée. La matière phonique, n'offrant jamais de signes simultanés, est amorphe : voilà pourquoi les unités sont difficiles à saisir.

Pensée et matière phonique sont l'une comme l'autre chaotiques ; mais leur combinaison implique des divisions. Comparaison avec les ondulations produites au contact de deux masses amorphes (l'air et l'eau). Là est le terrain de la linguistique, celui des *articuli*. Hors de là, on fait de la psychologie pure ou de la phonologie.

2. *Question des identités*. N'est qu'une complication de celle des unités. Sur quoi fait-on reposer l'identité de *calidus* et de *chaud* ? De *despectus* et de *dépit* ? Ou celle d'un mot (*Messieurs*) prononcé deux fois ? Nature de cette identité : comparaisons du train, de la rue rebâtie. La question concerne l'idée même de l'unité (*purement négative et oppositive* dans l'exemple de la rue) et se confond avec celle des réalités linguistiques (car il y a aussi des fantômes, créés par les linguistes). On n'a pas affaire à des êtres concrets : exemples : les parties du discours (catégories logiques ou linguistiques ?) ; le parfait grec en *-κα* (*βέβηκα*) formait-il à l'origine deux unités, par la suite une seule ? ; mots dont l'analyse a changé (*can-tōrem* → *chant-eur*).

Ne pourrait-on pas parler de catégories plutôt que d'unités ? Non, car le caractère linéaire de la matière phonique oblige d'abord à découper celle-ci pour avoir des unités.

3 décembre. *Remarques*.

1. L'idée d'unité s'éclaircirait si on parlait d'*unités significatives* —, mais à condition de ne pas s'imaginer que la signification vient s'ajouter à des unités déjà existantes : au contraire, c'est la signification qui les délimite.

2. Critère pour distinguer l'abstraction du concret : la conscience des sujets parlants. Le concret, c'est ce qui est senti, c'est-à-dire ce qui est significatif à un degré quelconque et qui se traduit par une différenciation ⁷² d'unités. Exemple : *equ/os* (deux unités délimitées par le sens qu'on y attache ; *equo-* est une abstraction de grammairiens).

II. *Division intérieure des choses de la linguistique* (R 43-119)

(R 43-50)

[Côté externe et côté interne.]

L'étude externe de la linguistique comprend tout ce qui ne touche pas directement à l'organisme intérieur de la langue, soit : rapports des langues avec l'ethnologie, avec l'histoire politique (exemples), avec les

⁷¹ Ce sous-titre dans G seulement.

⁷² Sic R. Entendre : différenciation dans la chaîne acoustique, délimitation.

institutions — notamment dans la formation des langues littéraires; l'extension géographique et la diversification dialectale. L'action réelle des facteurs externes sur la langue n'infirme pas la séparation des deux études. (Quant aux sciences auxiliaires : psychologie, physiologie de la parole, extérieures à la linguistique même, elles n'entrent même pas dans sa partie externe).

7 décembre. Critère : la méthode énumérative et narrative, praticable dans l'étude externe, ne s'applique pas à l'étude interne, celle du système. Est donc externe tout ce qui ne concerne pas le système (comparaison avec le jeu d'échecs); est intérieur, ce qui est susceptible de changer les valeurs, puisque dans tout système il n'y a que des valeurs, et que les unités de la langue sont indélimitables en dehors de leurs valeurs.

(R 51-52)

[La valeur linguistique.]

63

On ne fera pas de différence entre valeur, identité, unité, réalité, élément concret. Preuve : le cavalier du jeu d'échecs, élément concret du jeu uniquement en vertu de sa valeur, qui fonde également son identité. Les entités de la langue n'ont pas d'autre base : c'est une erreur de prendre pour des réalités les syllabes, le phonisme d'un mot; ce n'est pas assez d'y joindre la signification. *La valeur, ce n'est pas la signification* : elle provient d'autres données, de la situation réciproque des pièces de la langue (p. 52) et c'est elle qui délimite l'unité. Ceci est particulier à la langue. Que le mot soit l'unité la plus fortement délimitée, cela n'infirme pas le principe : pas d'unité hors de la valeur; pas d'autres identités que celles de valeur.

(R 53-63)

[Ordre diachronique, ordre synchronique.]

64

L'identité à travers le temps, l'identité diachronique (*sevrer* = *separare*) ne tient pas au son. Quel en est alors le lien? L'identité synchronique n'est pas plus claire : *pas*, négation, est-il identique à *pas*, substantif? Il y aura donc deux axes, deux balances.

10 décembre. A diachronique, pour être précis, il faudrait opposer *idiosynchrone*, car il s'agira toujours d'une langue, d'un dialecte déterminé. Il y aura donc deux enchaînements des faits, représentés par deux axes; dans l'un et l'autre, on aura à s'occuper d'unités. Les unités diachroniques⁷³ ne sont pas fixes, elles s'établissent d'un moment à l'autre (*ᾠδὸς βαλὼν κατὰ*; à une autre époque : *ᾠδὸς καταβαλὼν*). La langue, interprétant ce qu'elle a reçu, modifie la répartition des unités — ici sans le moindre changement phonétique. L'ordre diachronique, c'est le déplacement des valeurs, donc des unités significatives; l'ordre idiosynchrone, c'est l'équilibre des valeurs tel qu'il s'établit de moment en moment : ils s'opposent comme *cinématique* (ou évolutif) et *statique*.

⁷³ Saussure ne revient pas sur la question, déjà touchée (57), des unités synchroniques.

Dans l'un et dans l'autre, les valeurs ou unités pourront être très diverses : il ne faut pas les poser *a priori*, ni en dehors de l'un ou de l'autre.

65 Y a-t-il un point de vue *panchronique* ? Pour les généralisations, sans doute (par ex., cette loi : il y a des changements phonétiques) ; pour les faits concrets, non. La possibilité d'une vue *panchronique* est même un critère pour discerner ce qui n'est pas linguistique, ainsi une suite de sons [ʒoz].

66 De quel point de vue faut-il juger les unités irréductibles *a, i, u, d, b* etc ? ⁷⁴ Dans la mesure où on peut leur attribuer une valeur, ce seront des unités dans la langue [...] Par ex. *e muet* contribue à constituer des unités significatives, peut être opposé à d'autres valeurs (p. 63). Autre exemple : consonnes exclues de la fin de mot en grec.

(R 64-73)

67 [Phénomènes ou rapports dans les deux ordres.]

14 décembre. Rapport ou phénomène suppose des termes entre lesquels il se passe, et qui sont les unités. Il faudra distinguer le phénomène diachronique et le phénomène synchronique, longtemps confondus par les linguistes, mais de nature radicalement différente. Exemple : mauvaise interprétation du rapport *capio* : *percipio*, mêlant au phénomène synchronique le phénomène diachronique, plus frappant. L'alternance *a/i*, rapport synchronique, contribue à la signification, qui est une opposition fondée sur une différence plus ou moins régulière. Le phénomène synchronique est conditionné (mais non créé) par le diachronique : il a fallu qu'une valeur fût attachée à la différence, et cela n'a rien à voir avec le changement phonétique. Dans le phénomène diachronique, les termes sont successifs et identiques ; dans le synchronique, simultanés et différents : opposés — donc non identiques.

Autre exemple : *Nacht* *Nächte*. On dit : *a* se change en *ā* au pluriel. Formule grammaticale, donc synchronique, qui met en cause la signification (« au pluriel »). Ici le phénomène synchronique fait oublier le phénomène diachronique [*nahiti* → *Nächte*], parce que le degré de *significativité* est plus élevé que dans *capio* : *percipio*. De même, l'alternance vocalique est plus significative en allemand qu'en grec.

68 17 décembre. Observation : pour se rendre compte de ce qui existe dans un état de langue, le mieux est de faire abstraction du passé. Paradoxe, mais paradoxe vrai : les signes de la langue ont leur valeur fixée par ce qui coexiste, non par ce qui précède (exemples).

(R. 73-76)

69 [Phénomènes et unités].

Retour aux termes entre lesquels se passent les phénomènes : ce sont les unités. Il faudra les définir, ainsi dans *Nacht* *Nächte* : ces deux mots

⁷⁴ Il peut être difficile de savoir si une unité peut être diachronique ou synchronique. Ainsi les unités irréductibles [...] (R). Il y a sûrement un rapport avec ce qui précède : la difficulté signalée est de savoir si une unité d'un certain ordre tombe sous les points de vue diachronique et synchronique, ou sous le point de vue *panchronique* : autrement dit s'il s'agit d'une unité linguistique, ou non.

seulement ? ou les voyelles *a* et *ä* ? Ou la série des mots similaires ? Ou le singulier et le pluriel (pas en soi, mais attachés à des formes de la langue) ? *On voit [...] qu'il n'y a pas de différence radicale, en linguistique, entre les phénomènes et les unités : tout est rapport, et entre termes complexes ; tous les phénomènes sont des rapports entre des rapports. Ou encore : tout n'est que différence utilisée comme opposition, et l'opposition donne la valeur [...]. Ce qu'on appelle les caractères des unités ne se différencie pas foncièrement des unités elles-mêmes* (p. 75). Cela se vérifie aussi dans l'ordre diachronique : le phénomène du changement phonétique pose une question d'unités : est-ce tel son qui change ? Ou tel mot ?

(R 76-79)

[Les deux linguistiques.]

70

Il y aura donc, nécessairement, deux sciences : linguistique statique ou synchronique ; linguistique cinématique ou diachronique. Même distinction, sans doute, dans toutes les sciences qui s'occupent de la valeur : ainsi en regard de l'économie politique, l'histoire économique. Mais plus impérieusement nécessaire quand il s'agit d'un *système serré* comme la langue, caractérisé par la précision des valeurs, la multiplicité des genres de valeur, la multiplicité immense des termes ou unités du système, leur stricte dépendance réciproque : *tout est syntactique dans la langue, tout est un système* (p. 77).

Autre raison de distinguer : seuls les faits synchroniques forment le système ; les faits diachroniques le modifient à tout instant, mais ne forment pas de système entre eux ; chacun est isolé (comparaison avec l'intrusion d'un astre nouveau dans le système solaire). Exemple : un fait diachronique a supprimé d'un coup, en indo-iranien, le jeu hautement significatif de l'alternance *e/o*.

(R 79-83)

[Lois diachroniques, lois synchroniques.]

71

21 décembre. Les faits diachroniques étant ainsi des *événements*, est-il possible de parler ici de lois ? *Il n'y a pas de loi puisque tout est particulier* (p. 79). On parle bien de lois phonétiques ; mais il faut opposer la loi phonétique à la loi synchronique. Exemples de lois synchroniques (ordre des mots en français ; limite de l'accent tonique en grec ; en vieux slave, tout mot finit par une voyelle) et de changements phonétiques. Le terme de loi implique deux caractères : 1) régularité, ordre ; 2) nécessité impérative. La loi synchronique n'a que le premier, et l'ordre qu'elle définit est précaire (les langues slaves ont perdu des voyelles finales). La loi phonétique est impérative, en ce sens qu'elle agit avec régularité. Mais sur quelles unités ? Non pas sur les mots, qui ne sont pas comparables aux individus d'une espèce, mais sur un seul son ⁷⁵ (comparaison

⁷⁵ Ici, A. Sechehaye renvoie au cours I (9) : *Il est absurde de dire qu'un élément est régi par une loi* (R 1.51).

de la corde de harpe faussée). On peut parler de loi synchronique; on usera avec réserve du mot loi à l'occasion des faits diachroniques, qui sont accidentels.

(R 84-85)

72 [Champ diachronique et champ synchronique.]

Tous les objets à étudier forment deux domaines : le ou les champs synchroniques, le champ diachronique, à quoi correspondent des perspectives et des méthodes différentes. Dans le champ diachronique, la méthode se dédouble ⁷⁶; dans le champ synchronique, l'unique méthode est l'observation de ce qui est ressenti par les sujets parlants.

(R 85-100)

73 *Divisions dans le champ synchronique*

1. Divisions traditionnelles. Le champ synchronique est composé de l'ensemble des différences significatives. Dans cet ensemble, pas de domaines délimités d'avance. On distingue la morphologie (*Formenlehre*) de la grammaire (étude des fonctions); mais une forme n'existe que par son opposition aux autres, et la différence n'est précisément que celle des fonctions (rappel de la comparaison avec la feuille de papier ⁷⁷).

11 janvier 1909. De même, entre lexicologie et grammaire, la barrière est illusoire (exemples).

74 2. Divisions nécessaires. *Il faut reprendre la question de plus haut. Quel est le mécanisme d'un état de langue? Nous avons dit : jeu de différences (car le mot est arbitrairement choisi). Il y a perpétuellement une opposition de valeurs au moyen de différences phoniques; mais il s'agit toujours de différences qui se manifestent dans une unité relative : au sein d'une unité plus vaste, nous avons des sous-unités qui s'opposent entre elles. Tout revient à des différences, tout revient aussi à des groupements (p. 88-89).*

75 Or il y a deux manières de grouper, deux sphères de rapports entre les mots : dans la mémoire, le trésor intérieur, et dans le discours, la chaîne de la parole. Il y a

des unités d'association	et des unités discursives
(groupes au sens de familles)	(groupes au sens de syntagmes).

Dans l'unité d'un groupe d'association (*dominus, domino; désireux, malheureux, chanceux...*), il y a toujours un élément variable et un élément constant. Le groupe n'est pas toujours nettement délimité (il l'est, par ex., dans le cas d'une déclinaison) et ne comporte pas un ordre déterminé des unités composantes. Un syntagme, au contraire, comporte un ordre, une suite linéaire, quelle qu'en soit l'ampleur (mot analysable, composé, phrase). Le mécanisme consiste à employer des

⁷⁶ Saussure annonce ici le développement ultérieur (81).

⁷⁷ Cf. 55.

types de syntagmes que nous avons en tête, en faisant jouer les groupes d'association pour amener la différence voulue (ex. : λεγόμεθα; *que vous dit-il ?*).

Toute valeur résulte de ce double groupement, même dans le cas d'un son, *m* par ex. (dans le système d'une langue donnée).

14 janvier. Toute étude synchronique se ramène ainsi à la théorie des syntagmes et à la théorie des associations. Les rapports entre syntagmes et associations sont multiples. *Le même syntagme peut avoir plusieurs significations différentes* : **tri-polis** = *trois villes*, ou : *qui possède trois villes (tout autre rapport!* ⁷⁸) (p. 96). On pourrait dire *discursif* pour syntagmatique, *intuitif* pour associatif, et figurer les deux ordres de rapports par deux axes synchroniques.

La syntagmatique inclut la syntaxe. Tout fait de syntaxe se passe entre des unités distribuées dans l'espace; il n'y a pas de syntaxe incorporelle hors de ces unités (exemple : phrases du type *the man I have seen*). Un mot n'est rien sans le sens qui s'y rattache : réciproquement, une figure de syntaxe n'est rien sans la somme des termes qui supportent le rapport.

Retour sur la nécessité d'une double théorie, et application à la notion de mot ⁷⁹. Exemple : *grand*. [Gran] et [grant] sont le même mot (la différence se produit dans les syntagmes); mais si *grand* et *grande* sont le même mot, cela doit s'entendre dans un autre sens : la différence est d'ordre associatif.

(R 100-106)

L'analogie. La création, ou mieux : *novation* analogique, se rattache à ce qu'on vient de voir. Phénomène diachronique, à ce qu'il semble; mais pour le produire, il faut l'action des forces synchroniques, du système. Exemples. Le mécanisme de l'analogie consiste d'abord dans l'interprétation de ce qui a été reçu, laquelle se manifeste par des distinctions d'unités : ex. : *gant-ier* (cf. *prisonn-ier*) > *gan-tier*, et par suite : *clou-tier*; *des yeux* > *des zyeux*. Toute une partie du phénomène s'accomplit avant que se produise la combinaison nouvelle : il faut que les éléments en soient déjà prêts. La formule de la 4^e proportionnelle, si elle est vraie, implique l'analyse. La création analogique, même dans le cas d'une forme concurrente (*finaux*, à côté de *finals*), n'est pas un changement; il n'y a de changement que si on considère l'ensemble de la langue ⁸⁰.

(R 106-109)

Conclusion provisoire. Tout ce qui est synchronique se résume par le terme de *grammaire* (cf. *grammaire* du jeu d'échecs, de la Bourse), qui implique un système mettant en jeu des valeurs. Il n'y a pas de

⁷⁸ Le sens de ce passage, sans parallèle ailleurs, est peu clair. Saussure veut-il dire que la signification d'un schéma syntagmatique n'est pas déterminable *a priori*? (Cf. R. S. Wells, bibl. 35, § 19). La signification (imaginaire) « trois villes » a sans doute été suggérée à Saussure par le type rare μεγαλόπολις, qu'il cite ailleurs, à propos de scr. -ūnāvimçati « vingtaine privée de - » (Inv. B I, 6).

⁷⁹ Solution de l'aporie proposée le 26 novembre (57).

⁸⁰ Cf. I 17 et 37-38.

grammaire historique : ce qu'on entend par là, c'est la linguistique diachronique, ce qui ne sera jamais grammatical. Mais en identifiant synchronie et grammaire, nous n'adoptons pas aveuglément les divisions traditionnelles (morphologie, syntaxe, lexicologie).

Rappel des divisions posées : syntagmes et groupes d'association sont des groupements de différences. *Il n'y a dans la langue que des différences, et pas de quantité positive* (p. 108). Les divisions traditionnelles correspondent sans doute à quelque chose dans l'ordre syntagmatique ou dans l'ordre associatif (ainsi la déclinaison); ce qui manque à ces divisions, c'est d'être coordonnées selon les deux axes, quitte à s'en trouver modifiées. En grammaire, la méthode est de considérer comme réel ce que la conscience de la langue ratifie.

(R 109-119)

81 *Divisions dans le champ diachronique*

Les deux perspectives (ou méthodes) : la méthode *prospective*, synthèse des fait diachroniques, est presque idéale; même dans le cas exceptionnel des langues romanes, on est obligé de recourir à l'autre, à la méthode *rétrospective* et analytique.

21 janvier. Comparaison avec la géologie : là aussi, le point de vue rétrospectif domine; il faut reconstruire la chaîne des événements qui expliquent un état. Mais, en linguistique, la méthode rétrospective se fonde sur la comparaison.

82 Objets de la linguistique diachronique : d'abord, la phonétique tout entière, qui revient toujours à établir le passage d'un état à un autre, qu'il s'agisse de sons ou de groupes (exemples). *La description des sons d'un état serait de la phonologie. [...] Ce qui est phonétique n'est pas significatif, pas grammatical* (p. 114).

83 Si le champ diachronique coïncidait avec la phonétique, on opposerait diachronique (= non grammatical) à synchronique (= grammatical). Mais tout ce qui entre dans la synchronie, syntagmes et associations, n'a-t-il pas son histoire? Ici, l'opposition devient moins évidente. Bien des changements tenus pour grammaticaux se résolvent certes en changements phonétiques (ex. : composés du type *Springbrunnen*, *Bethaus*; plur. du type *men*, *feet*), qu'il ne faut pas confondre avec l'état grammatical qui en résulte. Mais l'histoire d'un groupe associatif (une déclinaison) ou d'un syntagme (*prendre ai > prendrai*) est faite de plusieurs phénomènes, en partie phonétiques, mais laissant un résidu qui semble justifier une *histoire grammaticale*. La question n'est pas absolument claire.

Aperçu de la linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale

(R 120-123)

84 Justification de ce sujet : intérêt particulier des langues i.-e.; valeur générale des résultats acquis grâce à leur étude.

(R 123-159)

La linguistique i.-e. de 1816 à 1870. Défauts et erreurs : prestige excessif du sanscrit; point de vue exclusivement comparatif; idées pseudo-philosophiques sur la langue; confusion de la langue avec l'écriture; erreur sur la nature du phénomène analogique; absence de méthode (l'objet de la linguistique n'étant pas clairement défini); méconnaissance des rapports entre langues d'un même groupe (le gotique pris pour le germanique commun, etc.); erreur sur le domaine assignable à la linguistique, sur ce qu'on en peut tirer pour la connaissance des civilisations préhistoriques.

85

(R 159-164)

La nouvelle école (*junggrammatische Richtung*) : influence de Whitney, des travaux des romanistes et germanistes. Avènement de la méthode historique; la langue envisagée comme produit de l'esprit collectif des sociétés humaines; juste appréciation du phénomène analogique; étude de la phonologie. Dès lors, vues plus justes sur l'indo-européen.

86

(R 165-185)

Extension géographique des langues i.-e., à l'aube de l'histoire et aujourd'hui. Questions qui s'y rapportent : 1. Le processus de différenciation : théorie des migrations; théorie de la différenciation sur place (fractionnement dialectal; propagation d'ondes d'innovation). 2. La question du domaine primitif.

87

(R 185-188)

Langue et race. Il y aurait à opposer d'abord langue et peuple. Mais les effets de la conquête ou de la colonisation sont très variés, et les documents ne reflètent pas toujours l'état linguistique réel.

88

Revue des principaux peuples et idiomes de la famille indo-européenne et des principales questions qui s'y rattachent

(R 188-194)

Le système phonique de l'indo-européen.

89

(R 195-251)

Langues celtiques. Principaux caractères : faits phonétiques (chute de **p*; traitement de **k*₁, **g*₁; confluence des aspirées et des sonores) et non phonétiques (question de l'accent; le duel; le passif en -*r*). Variations des mots dans la phrase résultant de phénomènes phonétiques (lénition, nasalisation en v. irl. etc.).

90

Semestre d'été.

(R 251-303)

Branche italique. Diversité linguistique dans l'Italie antique.

91

Le latin. 1. Principaux faits phonétiques. 2. Vocabulaire : mots à vocalisme radical *a* (*cado*, *laedo* etc.) : quelle qu'en soit l'origine, il ne faut pas

renoncer au principe qu'*il ne se crée rien dans la langue* (p. 282). Composés : la formation a été limitée, bien que le latin ait gardé tous les modèles i.-e. 3. La flexion. Déclinaison : le latin a perdu deux cas. Il faut distinguer ici les faits diachroniques, complexes, et le fait synchronique : la répartition des fonctions ; le latin a *six différences casuelles*. — Le système verbal.

L'*osco-ombrien*.

(R 303-408)

- 92 *Branche germanique*. La nation germanique et son ancien domaine. Les trois rameaux du germanique et leurs monuments linguistiques.

Caractères des langues germaniques : faits phonétiques (*Lautverschiebung* ; confluence de *o et *a ; traitement des sonantes voyelles) ; transformation de l'accent. L'étude des syncopes causées par l'accent d'intensité : exemple notable de la *méthode de reconstruction* appliquée par les germanistes, dont les conclusions ont été confirmées par les monuments runiques.

Caractères des principaux dialectes : 1) La destruction des finales en anglais a créé une idiosynchronie toute différente de l'état i.-e., tandis qu'en allemand, l'effacement des différences flexionnelles a été compensé par une *flexion de combinaison* (Tageslicht : schöner Tage Licht).

- 93 2) Seconde Lautverschiebung en allemand (date, diffusion géographique, effets). Le phénomène et surtout sa répétition a suscité des hypothèses sur les causes des changements phonétiques en général, notamment la théorie du *substratum*. Aspect phonologique du phénomène. 3) Double flexion de l'adjectif (due à une extension analogique ? *La langue, en général, profite d'un accident : une différence de son est reconnue comme pouvant servir à exprimer une idée* [p. 395]). 4) Régularisation du système verbal, surtout des verbes forts. (Le verbe primaire, en i.-e., n'est pas une unité morphologique : *les différentes formations* [présent, aoriste etc.] *sont unies par l'unité de la distance du sens ; entre ἡμερον et φέρω, même distance qu'entre ἔδειξα et δέλυνμι* [p. 399]). Valeur significative de l'Ablaut.

(R 409-456)

- 94 *Langues slaves et baltiques*. Parenté de ces deux groupes jumeaux.

Les peuples baltes dans l'histoire ; leurs plus anciens monuments écrits. Caractères principaux du lituanien : conservation des syllabes finales ; confluence de *o et *a ; maintien des quantités longue et brève ; traitements de *k₁ et *k₂. L'accent. Les intonations. Grammaire proprement dite : la déclinaison ; le verbe ; flexion composée de l'adjectif.

Les peuples slaves ; classification des langues slaves. Leurs caractères généraux : traits archaïques ; vocabulaire (mots communs avec le germanique, avec l'iranien).

(R 456-462)

Brèves indications sur les autres groupes (grec, thraco-phrygien, arménien, indo-iranien, idiome « indo-scythe » de Turfân).

Cours III (1910-1911)

Linguistique générale

(D 1-8)

28 octobre 1910⁸¹. Historique de l'étude du langage.

95

La linguistique, étude scientifique du langage. Sa matière : toutes les manifestations, orales ou écrites, du langage humain. Son objet : faire l'histoire des langues et familles de langues ; en dégager les lois les plus générales ; délimiter son propre domaine par rapport à ceux d'autres sciences (le lien avec la psychologie est à chercher dans la *sémiologie*). Son utilité.

4 novembre. Division générale du cours :

96

1. *Les langues.*

2. *La langue.*

3. *La faculté et l'exercice du langage chez les individus.*

Justification de cet ordre : difficulté de déterminer l'objet concret de la linguistique. Il faut d'abord séparer de la faculté du langage la *langue*, produit social, institution sémiologique : là est l'objet de la linguistique. Mais ce produit social se manifeste par une grande diversité de langues. Il faut donc commencer par ce qui est donné : les langues ; puis, en tirer ce qui est universel : la langue. Alors seulement, on s'occupera du langage chez les individus.

1^{re} partie : Les langues (D 9-171)

(D 9-12)

8 novembre. L'étude portera plutôt sur le côté externe. Retour sur la distinction entre *les langues*, fait concret, et *la langue*, dégagée par abstraction.

97

Chap. I. La pluralité des formes de langues

La diversité géographique : sentiment de cette diversité ; idées qu'on y attache. Ressemblances entre langues ou patois : l'observation scientifique en tire l'idée de parenté, d'origine commune. Donc, d'une part, diversité absolue : là, comparaison en vue de découvrir des familles plus vastes ; ou *comparaison des différents contrats possibles entre pensée et langue* (p. 11). D'autre part, diversité dans une même famille : degrés de diversité (langues, dialectes, mais sans limites absolues).

(D 12-15)

11 novembre.

Chap. II. De différents faits qui peuvent entrecroiser la diversité géographique

98

Coexistence de langues différentes sur un même territoire : 1) Langue d'envahisseurs ou de nomades juxtaposée à celle des autochtones (exemples). 2) Langue littéraire et langue naturelle (dialectes, patois). On ne tiendra compte ici que de cette dernière.

⁸¹ Dates indiquées, assez irrégulièrement, par S ou par D.

14 novembre.

Chap. III. Diversité géographique envisagée au point de vue de ses causes

99

Diversité irréductible : problème purement spéculatif. Diversité dans la parenté : se prête à l'observation.

§ 1. Cas d'une langue transportée à distance (ex. : anglo-saxon; français au Canada) ou d'un rameau isolé (roumain). Ce cas — *discontinuité géographique* — n'a pas d'importance particulière en théorie : il est seulement plus net. Processus de différenciation entre l'anglo-saxon et le germanique continental : c'est le *temps* qui produit les différences (l'influence du climat, du pays est impondérable); la diversité géographique n'en est que la conséquence, et l'unité qu'elle suppose doit être cherchée dans le passé. Mais le cas normal est celui de l'évolution dans la continuité.

17 novembre.

100

§ 2. *Evolution dans la continuité géographique*. La langue n'est jamais immobile (le cas des langues littéraires ne doit pas faire illusion). L'évolution a des effets différents selon les lieux : sur chaque point, innovations successives, précises, d'ordre morphologique ou phonétique, chacune ayant son aire propre, imprévisible. Il y a des caractères dialectaux; il n'y a pas de dialectes fermés (Paul Meyer).

22 novembre. Les atlas linguistiques. Les lignes « isoglosses » (expression critiquable) peuvent être comparées à des ondes d'innovation. Retour sur la notion de dialecte : il faut envisager soit un trait dialectal unique, soit l'ensemble des traits sur un seul point de la carte : chaque région n'est jamais qu'une *transition* ⁸².

De même à l'échelle des langues : on aperçoit des *ondes isoglossématiques* dans le domaine i.-e. (k_1/s , $\mathfrak{z}$, s'). Il y a pourtant des frontières linguistiques : c'est que les transitions ont été effacées, soit par déplacement de populations (ex. : frontière germano-slave), soit par suite de l'expansion de langues littéraires (italien).

101

§ 3. *Les ondes linguistiques envisagées comme contagion sociale ou dans leur propagation à travers le territoire*. Toutes les habitudes humaines sont l'effet de l'action simultanée de deux forces contraires : *force du clocher*, *force de l'intercourse* ⁸³. Celle-ci assure la cohésion d'une langue sur un grand territoire, soit en étouffant une particularité nouvelle, née en un point, soit en la propageant. Cette action peut être lente (exemples pris dans l'histoire des langues germaniques). A l'action du temps, il faut joindre la propagation spatiale des innovations.

⁸² Cf. N 1.3, p. 6.

⁸³ J'en reste pour le moment à ces deux désignations que je crois claires; je ne suis pas très sûr qu'on puisse les remplacer sans dommage pour ce qu'on veut dire (N 22.2). Le mot *intercourse* a été employé dans la 3^e conférence de 1891 : *Langue de trafic ou d'intercourse* (N 1.3, p. 12). Il est d'ailleurs dans Littré.

Remarques. Dès qu'on envisage non un point isolé, mais une surface, on n'a plus à considérer que la force de cohésion.

C'est après avoir constaté ces diverses actions qu'on pourra juger des effets de la discontinuité géographique. Historique de la question : théorie des migrations; théorie des ondes (Joh. Schmidt). Application au cas de l'anglo-saxon : les effets imputés à la séparation se seraient-ils produits sans elle ?

Transition au chapitre suivant : la question de la diversité amènerait naturellement celle de la parenté des langues. Mais l'étude des langues éloignées dans le temps, et même dans l'espace, n'est pas possible sans témoignages écrits. Quelle en est la valeur ?

102

(D 39-56)

*Chap. IV*⁸⁴. *Représentation de la langue par l'écriture.*

103

Langue et écriture : deux systèmes de signes, le second destiné à représenter le premier. Causes du prestige de l'écriture. Les systèmes d'écriture : système idéographique (mais c'est le mot, non l'idée, qui est représenté); système phonétique (incluant le type syllabique). Qualités de l'alphabet grec primitif.

Quelques causes de désaccord entre langue et orthographe : surtout, le changement de la langue, indépendante de l'écriture (ex. : vfr. *rei* → fr. m. *roi* [rwa], et commentaire; autres exemples). Conséquences extrêmes : plus le désaccord s'aggrave, plus on se réfère à l'écrit (« le son du *th* anglais »!).

9 décembre. L'h aspiré. Comment juger d'une question de prononciation ? (Exemples).

Interprétation des documents écrits : il faut dresser le *système phonologique* de la langue étudiée. Moyens disponibles dans le cas d'une langue appartenant au passé : témoignages de grammairiens; combinaison d'indices variés (exemples).

13 décembre. Comparaison de graphies contemporaines; indices fournis par les textes poétiques. Pour les langues modernes, on devrait toujours donner 1) le système des sons; 2) le système des signes d'écriture. Mais ceci présuppose l'étude de la phonologie.

(D 56-70)

[La phonologie]⁸⁵.

104

Définition. La phonologie, analyse des mouvements phonatoires, relève de la physiologie, non de la linguistique : *c'est l'opposition des impressions acoustiques qui fait tout le jeu de la langue* (p. 58). Comparaison avec le jeu d'échecs : la matière ou la forme des pièces est indifférente pourvu que les valeurs d'opposition restent constantes.

⁸⁴ VI D. Cette erreur a conduit A. Secheyay à diviser en trois le chapitre précédent, en faisant des §§ 2 et 3 des chapitres séparés (IV, V). L'unité est rétablie dans CLG 4^e p., ch. III.

⁸⁵ Annexe au ch. IV (cf. n. 46).

§ 1. *Division de la chaîne acoustique en unités (temps homogènes).*
16 décembre. C'est le principe même de l'alphabet grec. Le phonologiste projette ces divisions sur la chaîne articulatoire; les chaînons irréductibles (phonèmes) peuvent alors être considérés hors du temps, *in abstracto*, comme espèces, *en ne s'attachant qu'au caractère distinctif*.

§ 2. *Classification des phonèmes.* Jeu de l'appareil vocal. Classes de phonèmes, selon le degré d'aperture buccale.

§ 3. *Classification morphologique des espèces phonologiques.* Implosion et explosion.

9 janvier. Sons ouvrants et sons fermants: ils devraient être distingués dans une véritable écriture phonologique.

Question de la réforme de l'orthographe.

Remarque sur la valeur idéographique du mot écrit (*tant : temps*).

(D 71-162)

105

Chap. V. Tableau géographico-historique des plus importantes familles de langues du globe.

La notion de famille évoque une unité dans le passé. On dispose souvent de données historiques, mais fragmentaires; et il y a un passé anté-historique qui exige la reconstruction par méthode interne.

Question des *caractères d'une famille linguistique*: on peut définir ceux de l'idiome primitif; mais *il n'y a pas de caractères permanents*, soustraits à l'action du temps: la persistance d'un caractère est l'effet d'un hasard. Par ailleurs, des traits communs peuvent ne pas remonter à l'idiome primitif. Pas de lien entre famille et type (ou classe préétablie): type flexionnel, type agglutinant, etc.

La langue, indice de la race? Plutôt d'un *ethnisme* commun.

106

1. *Famille indo-européenne* (D 74-139).

Intérêt particulier de cette famille; son extension géographique actuelle. Question du berceau de la race — de l'ethnisme i.-e. (a perdu de son importance depuis l'abandon de la théorie des migrations).
A. *Le celtique* (peuples et langues). — B. *Le germanique*. — C. *Groupe italique* (ombrien, osque; latin et langues romanes). Autres langues i.-e. de l'Italie ancienne et des Balkans. — D. *Groupe grec* (dialectes; *koiné*). Les inscriptions minoennes. — E. *Double famille du slave et du baltique*. — F. *L'arménien* (et le phrygien: groupe thraco-phrygien?). — G. *Asie mineure et Caucase* (question du lydien, du carien, du lycien; l'ossète). — H. *Groupe des langues indo-iraniennes*. 1) Perse: v. perse (histoire du déchiffrement des inscriptions achéménides); pehlevi (difficultés dues à l'écriture, au mélange d'éléments sémitiques); persan. La langue de l'Avesta. Dialectes iraniens modernes. 2) Inde: *Āryāvarta*; histoire du nom de l'Inde. Dialectes vulgaires; Védas et dialecte védique; sanscrit. Rayonnement de la littérature et du vocabulaire dans l'Inde méridionale et hors de l'Inde.

Hors du groupe indo-iranien: l'idiome tokharique de Turfân.

Remarques. Ecart entre les dates des plus anciens monuments des différents groupes. La transmission orale : valeur, pour le linguiste, de la mémorisation (cas des poèmes homériques, des hymnes védiques). Rôle des idées religieuses dans la conservation des textes. Diversité remarquable de ces langues dans le temps et dans l'espace, mais laissant retrouver l'unité d'origine; situation tout autre dans la famille ouralo-altaïque (unité incertaine), dans la famille sémitique (peu de diversité). Rappel du principe : *pas de caractères permanents*.

107

Changements les plus importants : affaiblissement du mécanisme flexionnel, et ses conséquences. Caractères du prototype i.-e.

2. Les langues sémitiques (D 140-162).

108

Domaine géographique de ces langues. Parenté de la famille sémitique avec l'ancien égyptien et (peut-être) avec les idiomes berbères et les idiomes *kušites*. L'écriture : l'alphabet sémitique (variétés, diffusion, évolution). Tableau des langues sémitiques.

Le sumérien, langue non sémitique (controverse Oppert-Halévy).

Semestre d'été 1911.

109

Caractères généraux du type de langue sémitique (réserves à faire sur cette notion de caractères). Le triconsonantisme des racines : caractère du prototype (en i.-e. aussi, la forme des racines n'est pas quelconque), et caractère panchronique, en ce sens qu'il a persisté; mais il n'est pas immuable. L'opposition de fonction entre consonnes et voyelles : comme dans les alternances vocaliques de l'allemand, par ex., une différence, phonétique à l'origine, est devenue significative et sert de modèle.

(D 162-170)

110

Chap. VI. Coup d'œil sur l'Europe.

Langues non i.-e. dans l'Europe ancienne (époque romaine). Persistance de certains îlots linguistiques (gotique de Crimée, polabe). Idiomes non i.-e. dans l'Europe moderne : basque; langues du groupe ougro-finnois; turc.

Développement particulier des branches latine, germanique et slave; unification intérieure par causes politiques (russe).

2^e partie : La langue (D 172-283)

(D 172-185)

25 avril 1911.

111

Chap. I. La langue séparée du langage⁸⁶.

Définition de la langue : *produit social dont l'existence permet à l'individu l'exercice de la faculté du langage*. A la différence du langage, la langue est un tout en soi, qu'on peut classer. On objectera que la faculté du langage est naturelle, mais 1) la question est encore controversée, et 2) la faculté ne peut s'exercer sans l'instrument, qui vient de la communauté.

⁸⁶ Ce titre dans J seulement.

1. Place de la langue dans les diverses sphères du langage. Il faut considérer 1) le circuit de la parole; 2) le fait social. La langue correspond, dans la partie psychique du circuit, à la partie réceptive et coordinative : c'est cela qui constitue, chez les différents individus, un dépôt qui arrive à être sensiblement conforme ⁸⁷.

28 avril. Y a-t-il une fonction naturelle du langage? En séparant de cette fonction la langue, qui en est l'organe, on a la *parole*, où il faut distinguer 1) l'usage des facultés en général en vue du langage (phonation, etc.); 2) l'usage individuel du code de langue au gré de la pensée individuelle.

On a ainsi défini des choses et non des mots, et reconnu dans la langue un objet définissable, susceptible d'être étudié pour lui-même: un objet homogène (un système de signes) et concret (ces signes ne sont pas des abstractions).

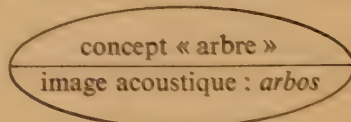
2. Place de la langue dans les faits humains. La *sémiologie*, étude de la vie des signes dans la société. La langue en est une branche particulière, la plus importante. Sans doute, elle n'est connue que par la parole, et il faut la parole pour que s'institue la langue. Mais peu importe le fait initial: la langue est bien l'élément essentiel, auquel tous les autres phénomènes du langage se subordonnent: ainsi la *phonation* (objet de la phonologie), qui n'est que l'exécution des images acoustiques; les *phénomènes phonétiques*, qui sont des substitutions ⁸⁸ (de *t* à *d*, par ex.); enfin la *parole*, c'est-à-dire les combinaisons individuelles, bien que, dans la syntaxe, la frontière entre langue et parole s'estompe ⁸⁹.

(D 185-191)

2 mai.

Chap. II. Nature du signe linguistique ⁹⁰.

Le signe linguistique: association d'une image acoustique avec un concept, tous deux psychiques (ne pas parler d'*image vocale*):



Faut-il appeler signe la combinaison elle-même, ou seulement l'image? Même dans le second cas, si *arbos* est appelé signe, ce ne sera jamais qu'en tant que portant un concept (p. 187).

⁸⁷ Saussure cite ici un article de Sechehaye (DJS): la langue a pour siège le cerveau seul... Un équilibre s'établit entre tous les individus (DJ), V. *Mélanges F. de Saussure*, Paris 1908, p. 184.

⁸⁸ Cf. II 79: *Changement phonétique: qui implique une substitution* (R 105). «Il y a sans doute des états intermédiaires d'articulation entre *t* et *d*, mais il n'y a pas d'état intermédiaire entre le moment où le *t* de *parer* a été assimilé au *t* de *tres* et celui où le *d* de *padre* a été assimilé à celui de *decem* ou *dieci*» (Note de Sechehaye, Coll. p. 277).

⁸⁹ Ici devraient se placer les considérations sur les rapports de la langue et de la parole, exposées plus loin (123).

⁹⁰ Cf. 124 (autre titre).

1^{er} principe : *Le signe linguistique est arbitraire*. Le concept « sœur », par ex., n'est lié par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s-ô-r* qui en forme l'image acoustique. Même caractère dans les signes d'écriture. Il faut éviter le mot *symbole* (signe qui n'est jamais tout à fait arbitraire). Image acoustique doit s'entendre dans le sens le plus général : *figure ayant quelque pouvoir évocateur* [et non ressemblance]. Enfin, arbitraire ne signifie pas : dépendant du libre choix de l'individu. 115

Le cas des onomatopées et des exclamations ne compromet pas le principe.

2^e principe : *Le signe, l'image servant au signe, possède une étendue qui se déroule dans une seule dimension, celle du temps, qui est linéaire*⁹¹. 116

5 mai. La langue ne peut être saisie qu'à travers une langue déterminée : c'est la généralisation, ce qui se trouve vrai pour toutes les langues (mais ce n'est pas : le langage).

(D 192-196)

Chap. III. Quelles sont les entités concrètes qui composent la langue ? 117

Dans la langue, les unités ou entités ne sont pas données : pour les discerner, il faut une opération positive et diverses précautions pour ne pas s'arrêter à des unités apparentes, mais non linguistiques (syllabes par ex.) : 1) Ne jamais dissocier les deux éléments du signe : suite de sons ou concept, pris à part, sont des abstractions ; le concept ne doit être que la valeur d'une image acoustique (comparaisons de l'âme et du corps, de l'eau). 2) Délimiter les entités linguistiques dans la chaîne de la parole, prise comme document de langue, en divisant selon le sens et en comparant des chaînes différentes où le même concept coïncide avec la même suite acoustique (à bout de *force*, la *force* du vent). Ceci ne donne pas une définition du *mot*.

9 mai⁹². L'unité est ainsi *une tranche de sonorité [...] liée à un certain concept qui sert à délimiter la tranche* (p. 195, S). Il y aura divers genres d'unités, entre autres les mots, et aussi des *sous-unités*. 118

Les unités envisagées comme identités. Ex. : le mot *guerre*, répété par un orateur, est identique, bien que chaque énoncé soit un acte différent. Mais l'identité des tranches auditives ne suffit pas (« *son* violon a le même *son* »). Dans l'appréciation de l'identité, il y a un élément subjectif ; et pourtant *tout le mécanisme de la langue roule autour d'identités et de différences* (p. 196). 119

(D 196-199)

Chap. IV. Les entités abstraites de la langue. 120

Domaine très obscur, et qui suppose l'étude préalable des entités concrètes. Exemples : l'*ordre* des unités, porteur d'une idée (*Hôtel-Dieu*,

⁹¹ Ici s'intercaleraient les Compléments au ch. II (124), ainsi que les ch. II bis et II ter (125-139).

⁹² N 22, 5-6 se rapportent à cette leçon, 7-10 au ch. IV.

dois-je ?) et non réversible (*desir-eux*, non * *eux-desir*): il ne semble pas qu'on puisse l'appeler entité concrète. Diverses formes de génitif (*domini, regis, regum*); rien ne coïncide, mais il y a la conscience d'une certaine valeur, qui est la même et qui dicte un emploi identique (p. 197).

Ces identités abstraites peuvent entrer dans la notion de *procédé*. La difficulté est surtout de savoir si la langue parlée va aussi loin que l'analyse grammaticale. Il faudra toujours en revenir à des identités, à des entités concrètes, ainsi l'unité de la phrase dans un cas comme *she man I have seen*.

Remarques sur le mot *abstrait*. 1. Il y a des abstractions qui ne sont pas linguistiques, par ex. une idée détachée de la tranche auditive qui lui sert de support (réalité psychologique, non linguistique). 2. Dans un autre sens, rien ne peut être abstrait dans la langue si l'on déclare concret tout ce qui est présent à la conscience du sujet parlant.

(D 199-207)

121

Chap. V. L'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif dans la langue.

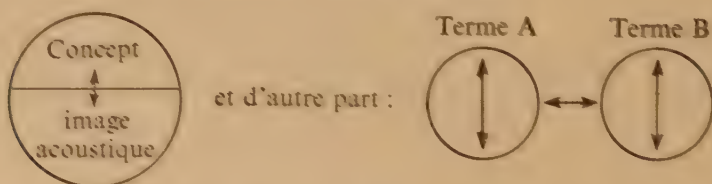
Rappel du principe: le lien du signe à l'idée est radicalement arbitraire. Mais ceci n'est vrai que d'une partie des signes; en d'autres, on distingue des degrés d'arbitraire.

Remplaçons « radicalement arbitraire » par *immotivé*: on dira que le lien est relativement motivé quand le signe fait appel à d'autres signes coexistants (ainsi *dix-neuf, poir-ier*, en regard de *vingt, ammeu*, etc.).

12⁹⁸ mai (?). Autres exemples. Tout ce qui fait d'une langue un système doit être abordé de ce point de vue: *limitation de l'arbitraire*. La proportion des signes immotivés et des signes relativement motivés varie selon les langues, et au cours de l'évolution d'une même langue (exemples).

122

Le phénomène de la motivation relative met en présence deux relations: 1/ celle du concept et de l'image acoustique; 2/ celle des termes (unités linguistiques) entre eux, soit, d'une part:



La première peut exister sans la seconde; mais toute relation d'un mot avec un autre n'est concevable qu'à condition d'invoquer d'abord la relation interne qui, en chacun, unit l'image auditive et le concept.

⁹⁸ 12 S. Mais ce qui est compris entre 9 mai et ce début paraît correspondre à deux leçons.

19 mai (?). Reprise du cours sur *la langue* : considérations à intercaler entre les chap. I et II.

123

1. Il n'y a rien dans la langue qui n'y soit entré directement ou indirectement par la parole perçue. Réciproquement, la parole n'est possible que par la langue, qui fournit à l'individu les éléments dont il peut composer sa parole.

2. La langue est élaborée et fixée par *l'intelligence collective* : un mot « entré dans la langue » est un mot qui a reçu l'approbation de la collectivité. Mais les actes de parole sont individuels et momentanés.

Comment la langue existe-t-elle dans la collectivité? Comme un dépôt dans chaque cerveau individuel, et en même temps comme lien collectif. La parole y existe comme la somme de ce que disent les individus : phrases librement combinées et actes de phonation.

Conclusion : bien que la langue et la parole se supposent l'une l'autre, le tout dont elles sont les deux parties, le langage, n'est pas homogène. Il faut séparer la théorie de la langue de celle de la parole (comprenant la phonation); l'une et l'autre peut être appelée linguistique.

Compléments au chap. II : le titre pourrait être : *La langue comme système de signes*.

124

Il y aurait avantage à opposer, plutôt que l'image acoustique et le concept, le *signifiant* et le *signifié*, et à rectifier les formules du chap. II : 1. *Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire*; 2. *Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul...*

Remarque. Les expressions par lesquelles on désignera l'association signifiant-signifié (signe, terme, mot) restent ambiguës.

Chap. II bis ⁹⁴. *Immutabilité et mutabilité du signe.*

125

Arbitraire dans sa relation interne (celle du signifiant au signifié), le signe est *imposé* à la société humaine qui l'emploie : ni l'individu ni même la masse ne peut changer librement un mot de la langue.

Causes de cette situation :

1. La langue est toujours un héritage; l'acte par lequel un contrat serait passé entre signifiés et signifiants est idéal. Donc, en plus du facteur social, on discerne à l'origine d'un état de langue un facteur historique. Dans la transmission des institutions sociales, l'un ou l'autre facteur agit avec plus ou moins de force.

126

2. Un changement général et subit de la langue est exclu en raison a) de l'usage constant qu'en font tous les individus; b) de la multiplicité

⁹⁴ Je numérote *II bis* et *II ter* les deux chapitres intercalaires. A la suite du remaniement, l'ordre des chapitres serait sans doute : I, II, II bis, II ter, puis V (Linguistique statique); les anciens chapitres III et IV viendraient après l'exposé sur la valeur (v. n. 103), et V (Arbitraire absolu et arbitraire relatif), à la fin (v. n. 106).

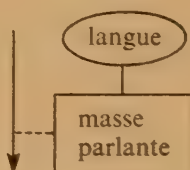
des signes de la langue; c) du caractère arbitraire de ces signes (pas de norme pour les discuter comme on pourrait discuter des symboles); d) du fait que la langue forme un système.

127 30 mai. Ce qui précède revient à dire que la langue est maniée par une masse sociale, qu'elle est une convention établie dans une collectivité. Mais il faut bien voir que les forces sociales agissent sur elle *en fonction du temps* : la langue est solidaire du passé, et cette solidarité, à chaque instant, met en échec la possibilité d'un libre choix : la *continuité* des signes dans le temps en explique l'immutabilité.

128 D'autre part, du fait de cette même continuité, le signe est dans le cas de s'altérer : toute altération suppose la persistance de la substance ancienne. Formes et facteurs d'altération sont très divers, mais aboutissent toujours à un *déplacement du rapport* entre signifiant et signifié (exemples). Aucune langue ne saurait résister aux facteurs d'altération : même une langue artificielle (l'espéranto), dès l'instant où elle est mise en circulation, échappera au contrôle. C'est là un fait de sémiologie générale (cf. l'histoire des systèmes d'écriture).

Caractère nécessaire de l'altération : est-il suffisamment prouvé par la continuité ? A dessein, on n'a pas recherché ici les causes d'altération dans leur variété : on renonce donc à se demander si elles agissent avec nécessité.

129 *Résumé.* Par des définitions de choses, on a dégagé, dans le langage, la langue de la parole et reconnu le caractère social de la langue, instrument d'une masse parlante. Mais il faut compléter le schéma par l'axe du temps :



On arrive ainsi au *principe de continuité* qui annule la liberté, et qui d'autre part implique l'altération, c'est-à-dire le déplacement des valeurs.

(D 226-257)

130 Chap. II ter. *La linguistique statique et la linguistique historique. Dualité de la linguistique.*

Avec la notion de temps, on se trouve à une croisée centrale, que peu de linguistes aperçoivent.

Dans d'autres sciences (astronomie, géologie, droit, histoire politique), une division ne semble pas nécessaire. Mais l'économie politique est distincte de l'histoire économique : c'est qu'elle a pour objet un *système de valeurs*. Même les sciences de *choses* gagneraient à ranger les faits sur deux axes, celui des contemporanéités et celui des successivités.

Pour les sciences qui s'occupent de *valeurs*, cela devient nécessaire. Pour celles qui s'occupent de *valeurs arbitraires* (sémiologie), la nécessité est absolue : la valeur d'un signe arbitraire n'a pas de racine dans les choses; elle dépend d'une valeur voisine ou opposée, donc contemporaine; et puisqu'elle s'altère, comment la juger si on mêle les époques?

Ce raisonnement *a priori* est confirmé par l'observation : on a fait longtemps de la linguistique historique (avec un point de vue mal défini sur la langue); antérieurement, de la grammaire (avec un objet bien défini : décrire un état de langue). Le seul point de vue fécond consiste à opposer les deux ordres de faits : faits *diachroniques* (évolution, altération) et faits *synchroniques* (état, équilibre des valeurs) : cf. les deux branches de la mécanique : *dynamique* (ou cinématique) et *statique*. De ces deux ordres, seul le second existe pour les sujets parlants.

6 juin (?). Comparaison de la chaîne des Alpes, vue par un observateur immobile ou en mouvement. Autres considérations :

1. La langue est un système; les altérations ne se font que sur des points particuliers.

2. Le lien entre deux termes successifs n'est pas le même qu'entre des termes coexistants.

3. Multiplicité des signes d'une langue.

4. Les signes, et partant les valeurs, sont arbitraires.

Exemples : *décrépit* rapproché de *décépé* (fait statique, précédé de deux faits diachroniques distincts).

9 juin. Autres exemples : l'évolution **fōti* → *fēt* et l'opposition ags. *fōt* / *fēt* (caractère fortuit d'un état de langue); déclinaison du type *žēna*, état v. slave et état tchèque; loi de l'accent en latin et en français.

13 juin. Comparaison avec une partie d'échecs : là aussi, valeurs déterminées par des positions réciproques dans un système⁹⁵. Comme un état de langue, un état du jeu est un équilibre momentané. Comme le fait diachronique, le déplacement d'une seule pièce fait passer d'un équilibre à un autre : c'est un fait particulier, mais les conséquences n'en sont pas calculables; il est étranger à l'équilibre *a* comme à l'équilibre *b*. Mais la comparaison se heurte à l'intention du joueur : dans la langue, les changements ne sont pas prémédités.

La différence des deux ordres de faits s'étend à toutes les notions relatives à l'un ou à l'autre, ainsi celle de *loi* : la loi diachronique est impérative et dynamique; la loi synchronique exprime un ordre existant, mais précaire.

⁹⁵ Saussure annonce ici un prochain chapitre : *La langue comme système de valeurs* (cf. 148-152, et II 63). La comparaison est déjà développée dans N 10, p. 8a et 10, rappelée dans N 11, p. 2.

136 On atteint ici le second carrefour de la linguistique. Retour sur l'opposition entre langue et parole : *tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole*. Il y a des faits homologues dans les deux sphères : ainsi le changement, fait de parole tant qu'il se limite à des essais individuels, fait de langue une fois enregistré dans la convention collective.

137 Quelle sera la forme rationnelle de la linguistique ? Rigoureusement parlant, le linguiste aurait à opter entre la description des états de langue et l'étude des enchaînements diachroniques. Dans la pratique, il lui suffira d'observer la distinction des deux linguistiques, statique et évolutive.

Observations.

138 1. Deux mirages se produisent souvent : la vérité synchronique apparaît comme la négation de la vérité diachronique : on croit qu'il faut choisir ; en réalité, l'une et l'autre est absolue (ex. : le participe présent en français). Ou au contraire, la vérité synchronique semble coïncider avec la vérité diachronique : on n'aperçoit que l'une, ou on les confond (ex. : *facio* : *conficio*).

139 2. Comparaisons montrant la dépendance et l'indépendance du fait synchronique à l'égard du diachronique : projection d'un corps sur un plan ; coupe horizontale et coupe verticale d'un végétal.

3. On pourrait aussi opposer synchronie et diachronie comme deux perspectives, ou comme deux plans perpendiculaires.

(D 257-261)

140 *Chap. V.⁹⁶ Linguistique statique.*

Bien des choses qu'on fait entrer dans la linguistique générale appartiennent plus précisément à la statique. Il y a certains principes généraux qu'on peut hésiter à placer avant ou après l'embranchement ⁹⁷.

Objet de la linguistique statique : tout ce qu'il y a de commun dans les états de langue observables. A cette généralisation appartient la « grammaire générale » : *c'est seulement par les états de langue que s'établissent les rapports (= différences) que la grammaire enregistre* (p. 258, D). Qu'il s'agisse de généralisation ou d'états particuliers, la linguistique statique est difficile ; comparée à elle, *la linguistique évolutive est amusante* (p. 259).

Remarques préliminaires.

141 Il y a une part de convention indéniable à accepter en parlant d'un état : les limites n'en peuvent être précises. Il y a des espaces de temps où les changements sont presque nuls ; d'autres, moins étendus, sont le théâtre d'une somme importante de modifications. En histoire, on distingue époque de période ; mais époque se dit bien d'un espace de temps

⁹⁶ J seulement.

⁹⁷ Diachronie et synchronie (*le deuxième embranchement* D 250).

où l'ensemble des caractères n'a pas changé. On définira un état par l'absence de changement, en négligeant les changements infinitésimaux.

Un état, d'autre part, a des limites géographiques ⁹⁸.

(D 261-269)

27 juin (?) *Question des unités ou entités* : c'est la première en linguistique statique, mais non la plus facile. On admettra provisoirement que les unités sont les mots.

142

1. *Les mots comme termes d'un système*. Tout mot n'existe que par rapport aux autres, et en vertu de ce qui est autour de lui (p. 261) : l'unité du mot n'a une valeur que par opposition à d'autres unités. *Le rapport et la différence des mots entre eux* se déroule en deux sphères distinctes, chacune engendrant un certain ordre de valeurs : il y a deux façons de coordonner les mots :

1) *Coordination syntagmatique*. Exemple : *contre tous, contremarche*

143

(rapport à distinguer de celui qui existe entre *contremarche* et *contre*, *magnanimus* et *animus*). Ces combinaisons de deux ou plusieurs unités également présentes, qui se suivent, sont des *syntagmes*. Les rapports propres aux syntagmes ont pour support l'étendue et la suite des unités dans l'étendue (c'est-à-dire dans un espace de temps) : les termes sont dans une opposition spatiale.

2) *Coordination associative* : association psychique, inconsciente, avec d'autres termes de la langue. Exemples : *enseignement coordonné à enseigner, enseignons...*, à *armement, rendement...*, et même (par le signifié seul) à *instruction, apprentissage*.. Il peut y avoir association par simple communauté d'images auditives (*durchbläuen, blau*). On peut même avoir association avec tous les substantifs. Cette coordination existe dans le cerveau, elle n'a pas l'étendue pour support. On pourrait la figurer par une constellation ⁹⁹.

144

Observations.

145

1. L'entourage d'un mot peut s'entendre syntagmatiquement (le contexte) ou associativement (ce qui est uni à lui par le lien de la conscience); comme un assemblage *in praesentia*, ou comme un assemblage *in absentia*.

2. Toute phrase est un syntagme. Or la phrase appartient à la parole, non à la langue. *Il y a ici quelque chose de délicat dans la frontière des deux*

⁹⁸ D ajoute ici : *Un second point où il y a une part de convention incontestable à consentir depuis le commencement (nous le supprimerons, le laisserons de côté, vu le peu de temps)* (D 261). Saussure avait-il en vue la diversité interne de la langue (langue littéraire, langue parlée de différents milieux, cf. 98.2)? Ou les différences entre les « trésors de langue individuels? » « Il s'agit probablement de la convention qui consiste à considérer les dispositions linguistiques de tous les individus comme identiques, alors qu'elles ne le sont pas (v. p.) » (Note de Sechehayé, Coll., p. 404; la page dont le chiffre est laissé en blanc est D 177, fin de la leçon du 25 avril [112]). Sur *dispositions linguistiques*, cf. *Mélanges F. de Saussure*, p. 183, dern. al., et bibl. 18, p. 52).

⁹⁹ Cf. I 20.

domaines (D); la frontière de la parole et de la langue est un certain degré de combinaison (S) (p. 266). Déjà dans les faits de la langue, il y a des syntagmes (*magnanimus*, *Dummheit*). Mais il y a aussi probablement toute une série de phrases qui appartiennent à la langue, que l'individu n'a plus à combiner lui-même (D) (ib.).

3. La coordination associative peut à son tour réfléchir sur l'opposition spatiale : enseigne - ment (p. 266)¹⁰⁰.

146 30 juin (?). Retour sur les deux ordres de rapports : rapports associatifs, hors de la parole; rapports syntagmatiques, dans la parole — mais aussi, *jusqu'à un certain degré*, dans la langue (ex. *Hauptmann*, *Dummheit*; *s'il vous plaît*). La structure d'un mot est syntagmatique (unités mises bout à bout comme support de certains rapports : *magn-animus*); un paradigme de flexion est un groupe associatif; *animus*, *anima*, *animal*, etc., une famille associative.

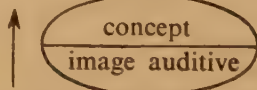
Comparaison avec des colonnes supportant une frise (unités présentes), ou comparées à des colonnes d'autres styles (éléments non présents). Les mots associés forment une série virtuelle; le syntagme, une série effective.

147 *Conclusion*. Quel que soit l'ordre de rapports, le mot est avant tout membre d'un système. Ceci importe à la détermination de la valeur; mais avant même de parler de valeur, il fallait constater que les mots se présentent comme les termes d'un système. Ainsi la signification générale du mot terme perçoit ici : dès que nous disons **terme** au lieu de **mot**, l'idée de système est évoquée (p. 268).

(D 269-280)

148 2. Valeur des termes et sens des mots; en quoi les deux choses se confondent et restent distinctes.

L'idée de valeur est toujours impliquée dans celle de termes. C'est une idée difficile à définir, ici surtout où valeur paraît synonyme de sens, signification. La valeur est bien un élément du sens, mais il importe de ne pas prendre le sens, d'abord, autrement que comme une valeur (p. 270). Sinon, on concevrait la langue comme une nomenclature.

149 Reprise du schéma du signe : ¹⁰¹. La signifi-

cation est la contrepartie de l'image auditive : le mot est pris comme un ensemble isolé et absolu (ib.). Mais en même temps, elle apparaît comme

¹⁰⁰ D/L'opposition et la coordination associative peut [...] S. Cette observation, faite sans doute à la fin d'une leçon, n'a pas été développée. Saussure a-t-il voulu dire que l'ordre des termes du syntagme, aussi bien que les termes mêmes, repose sur des associations (cf. I 22)? Sechehaye (Coll., p. 434) complète ainsi : « C'est parce que enseignement est associé à armement, rendement, etc. que nous l'analysons en deux éléments », et ajoute, in marg. : « cette explication est de moi ».

¹⁰¹ Cf. 114 et 122.

la contrepartie des termes coexistants dans la langue. La valeur du mot, ne résultant que de la coexistence des différents termes, se confond-elle avec la contrepartie de l'image auditive? Les deux rapports sont très difficiles à distinguer.

Caractère paradoxal de toute valeur : elle est déterminée 1) par une chose dissemblable qu'on peut échanger; 2) par des choses similaires qu'on peut comparer. Exemple de la pièce de 20 francs. *De même, on n'arrivera pas à déterminer la signification d'un mot en ne considérant que la chose échangeable.* Il faut mettre aussi en regard la série similaire des mots comparables (p. 272). *La valeur d'un mot ne sera jamais déterminée que par le concours des termes coexistants qui le limitent [...] Ce qui est dans le mot n'est jamais déterminé que par le concours de ce qui existe autour de lui, associativement ou syntagmatiquement. On ne peut aborder le mot qu'en partant du système, des termes coexistants* (p. 273).

150

Exemples : pluriel all. ou latin, pluriel sanscrit (même signification, valeurs différentes : le scr. possède un duel); fr. *mouton*, angl. *sheep*; *décrépit*. Le système amène à l'idée de valeur, non de sens; le système conduit au terme. *Alors on s'apercevra que la signification est déterminée par ce qui entoure*¹⁰². *Nous en reviendrons ainsi aux chapitres que nous avons vus précédemment*¹⁰³, *mais par la vraie voie, par le système, non en partant du mot isolé* (p. 275).

4 juillet. Rappel de la conclusion qui précède. On aurait pu partir d'une autre base : abstraction faite de la langue, les idées sont amorphes; donc, *pour la langue*, les différentes idées ne représentent rien de pré-existant : rien de distinct dans la pensée avant le signe linguistique. Dans le domaine des sons, d'autre part, pas d'unités déterminées d'avance. Entre ces deux domaines confus, le fait linguistique engendre des valeurs déterminées, mais qui restent des valeurs parce que le lien entre idée et tranche acoustique est arbitraire.

151

Reprise du schéma :  . Cette figure a sa raison d'être,

152

mais n'est qu'un produit secondaire de la valeur. Pour que le rapport entre signifiant et signifié fût donné en soi, il faudrait que le signifié fût déterminé d'avance, et il ne l'est pas. Exemples : différences de vocabulaire d'une langue à l'autre : fr. *cher* : all. *lieb*, *teuer*; fr. *juger*, *estimer* : all. *urteilen*, *erachten*. Le schéma n'est donc qu'une manière d'exprimer l'existence d'une certaine valeur circonscrite dans le système par opposition à d'autres termes; il n'est pas initial dans la langue. Exemples : temps du verbe : hébreu (pas de temps); germanique (pas de futur); aspects en slave, sans équivalents en fr.

¹⁰² « [...] Signification et sens sont synonymes, et «ce qui entoure» doit vouloir dire l'occasion, le contexte, et non les rapports qui établissent la valeur, comme on pourrait le croire » (Note de Sechehaye, Coll., p. 448). Sur ce point, v. ch. IV, n. 361.

¹⁰³ Il s'agit des chapitres III et IV sur les entités (cf. n. 94).

153

Dans un chapitre suivant, l'idée de valeur aurait pu être abordée à partir du principe : *dans un état de langue, il n'y a que des différences*. Mais, chose paradoxale, des différences sans termes positifs, soit dans les signifiés, soit dans les signifiants. *Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultant du rapport entre signifié et signifiant, on pourra parler d'opposition* (p. 281). Exemples : tch. *žena*, gén. pl. *žen* (différence entre signifiants); [expression du futur en fr. et en germ.]¹⁰⁴ : l'idée de futur existera plus ou moins suivant que les différences entre le futur et le reste seront plus ou moins marquées¹⁰⁵. Grâce à ce que ces différences se conditionnent les unes les autres, nous aurons quelque chose qui peut ressembler à des termes positifs, par la mise en regard, la correspondance de telle différence de l'idée avec telle différence du signe. On pourra alors parler de l'opposition, à cause de cet élément positif de la combinaison.

154

On revient au principe fondamental de l'arbitraire du signe. Si le signe n'était pas arbitraire, on ne pourrait pas dire qu'il n'y a dans la langue que des différences (p. 282).

155

Lien de ce qui précède avec le chapitre intitulé : *L'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif*¹⁰⁶ : On a considéré le mot comme terme d'un système, c'est-à-dire comme valeur. Or la solidarité des termes dans le système peut être conçue comme une limitation de l'arbitraire, soit la solidarité syntagmatique, soit la solidarité associative :

couperet



(limitation syntagmatique)

plu

plaie

} (limitation
associative)

hache

(absolument arbitraire)

Conclusion générale : la partie externe de la linguistique (les langues) a été traitée à peu près complètement : dans la partie interne, on a choisi la linguistique synchronique, et on n'a posé que quelques principes généraux, à partir desquels on pourra aborder avec fruit soit le détail d'un état de langue, soit les lois relatives aux états.

¹⁰⁴ Saussure doit avoir rappelé ici l'exemple donné plus haut (152).

¹⁰⁵ D ajoute ici un autre exemple :

fr. aller / allant / allons
angl. going

avec ce commentaire : *Sans trancher < le cas >, par le fait qu'il n'y a plus de différence acoustique entre deux idées, les idées elles-mêmes ne seront plus différenciées, en tout cas < pas > autant qu'en français* (D 282).

¹⁰⁶ 2^e partie, ch. V (121). Cf. n. 94.

Table des principaux passages cités dans le chapitre IV

I	18 (R 2.21-22)	Parole et création analogique . p.	176
	19 (R 2.23-25)	Parole et langue	145
	20 (R 2.26)	Association de forme à idée et association des formes entre elles	246
	20 (R 2.27-28)	Les deux ordres de rapports .	169
	22 (R 2.33-34)	Les deux ordres de rapports; linéarité	170
II	50 (R 4-5)	Langue : aspect individuel et aspect social	150
	50 (R 5)	Langage et langue	147
	53 (R 13-15)	Caractères intrinsèques des signes et systèmes de signes .	193
	54 (R 18-19)	Système : solidarité des signes .	225
	54 (R 19; 21)	Système : solidarité des signes .	199
	55 (R 22)	Nature du signe linguistique : comparaison de la feuille de papier	190
	56 (R 25)	Valeur	238-239
	56 (R 26-27; 29)	Valeur; comparaison de l'écu .	239
	56 (R 28)	Valeur	240
	57 (R 33)	Le mot, unité concrète ou abs- traite?	209
	58 (R 35-36)	Linéarité	205-206
	58 (R 38)	Unités = <i>articuli</i>	213-214
	63 (R 51-52)	Valeur et signification	223; 236-237
	66 (R 63)	Unités irréductibles	165
	69 (R 75-76)	Unités et caractères des unités .	205
	74 (R 89-90)	Les deux ordres de rapports . .	171
	75 (R 93-94)	Mécanisme de la langue	177-178
	75 (R 95)	Valeur	167; 172 (244)
	75 (R 96)	Les deux ordres de rapports . .	171-172
	77 (R 98-99)	Signe zéro?	209; 218; 220
	93 (R 399-400)	Identité de la distance du sens .	140-141

III 96 (D 6)	Langage et langue	152
111 (D 173-174)	Langage articulé	213
113 (D 182)	Parole et langue	155
113 (D 184-185)	Parole et langue	169
114 (D 189)	Image acoustique	192
116 (D 191)	Linéarité	206
117 (D 193)	Nature du signe : le concept, valeur de l'image.	235
117 (D 193)	Nature du signe : comparaison de l'eau	190
117 (D 193)	Délimitation des unités	211
120 (D 197)	Entités abstraites	140
120 (D 198)	Signe zéro ?	218
120 (D 198-199)	Abstrait et concret	211
122 (D 206-207)	Relation interne (signifiant-signi- fié) et relation des termes	246
123 (D 208)	Parole et langue	155
124 (D 211-212)	Ambiguïté du mot <i>signe</i>	192
130 (D 229)	Valeurs arbitrairement fixées	235
132 (D 235)	Valeurs arbitrairement fixées	235
133 (D 242)	Signe zéro.	219
136 (D 249)	Parole et diachronie	156
145 (D 266)	Parole et langue : la phrase	169
146 (D 267)	Les deux ordres de rapports	172
147 (D 268-269)	Système et termes	228
148 (D 270)	Termes et valeurs	236
149 (D 270)	Valeur et signification	237-238
149 (D 271)	Termes et valeurs	238
150 (D 272-273)	Valeur : comparaison de la pièce de 20 francs	239-240
150 (D 274-275)	Termes et valeurs	237; 244
151 (D 276-277)	Arbitraire du signe et relativité des valeurs	242-243
152 (D 278-279)	Valeur	244-245
152 (D 280)	Signifié et valeur	237 (242)

Chapitre III

LE TRAVAIL DES ÉDITEURS

Les textes dont le contenu vient d'être analysé, ceux des trois cours principalement, sont bien les sources du *Cours de linguistique générale*. Aux autres manuscrits qu'ils ont pu lire, les éditeurs n'ont pas fait d'emprunts notables en dehors des deux cas qu'ils ont pris soin de signaler : les notes de M. Louis Brüttsch, que mentionne la préface, 4^e alinéa (cf. *Inv. C VIII*), ont été utilisées dans l'Appendice C (*L'étymologie*), à la suite de la 3^e partie; et en tête de l'appendice sur la phonologie, qui termine l'Introduction, une note avertit que ces deux chapitres, le second surtout, doivent beaucoup au sténogramme qu'avait pris Ch. Bally des trois conférences de 1897 sur la Théorie de la Syllabe. A lire la préface du *Cours*, il semble bien que Bally et Sechehaye n'ont travaillé que sur les matériaux qu'ils mentionnent, et qu'ils n'avaient pas recueilli, dans leurs entretiens avec Saussure, des données nouvelles qui auraient pu compléter ou corriger celles que leur fournissaient les cahiers d'étudiants et les notes¹.

La confrontation du texte imprimé avec les manuscrits a confirmé cette impression. Il est vrai qu'au premier examen, des doutes à cet égard peuvent naître devant certains passages, certaines pages même, dont la source ne se laisse pas déterminer. Mais au cours d'une étude plus attentive, on se rend mieux compte que les éditeurs, une fois résolus à reconstruire la linguistique saussurienne, ne pouvaient se résoudre à y laisser subsister des lacunes et devaient recourir à l'induction là où les données des manuscrits paraissaient déficientes. Ceci n'est pas une hypothèse commode, un simple expédient pour écarter une difficulté gênante : le détail de la confrontation laisse reconnaître des procédés d'explicitation appliqués de façon très constante, dont on se fera une idée en comparant, par exemple, le § 4 (*Type linguistique et mentalité du groupe social*) de l'avant-dernier chapitre, CLG p. 318-319 (310-312), avec sa source unique, un passage de N 10 qui figure dans les extraits (*Extr.* 13).

¹ « Ceux qui ont entrepris, après sa mort, de tirer de ces cahiers d'élèves un ouvrage ordonné donnant une vue d'ensemble de sa doctrine », écrit A. Sechehaye, bibl. 31, p. 2. Dans *Programme et méthodes...*, ouvrage dédié à Saussure, celui-ci n'est cité qu'une fois (p. 123, note), à propos de la distinction entre la phonétique et la phonologie, que Sechehaye conçoit d'ailleurs autrement que son maître : v. plus loin, p. 166-167. En 1914, Sechehaye pouvait se référer implicitement aux manuscrits (bibl. 19, p. 292, n. 2; 302, n. 1).

Le premier alinéa (sauf le mot *procédé*) et le dernier ont été rédigés par les éditeurs; ceci vaut, en principe, pour tous les passages, plus ou moins étendus, de source indéterminable, et en certains cas la collation du cours III donne le motif, voire l'amorce, de ces insertions. Il est exceptionnel qu'on ait à chercher ailleurs que dans les sources signalées par les éditeurs ² l'origine d'un passage authentiquement saussurien. C'est le cas pour l'explication de gr. *τρίχες* : *θριξί*, CLG p. 142 (138), tirée de *Phon.* R 72-75, la source du contexte (D 254) ne donnant que l'exemple sans aucun commentaire. De même, la démonstration étymologique concernant lat. *dominus*, CLG p. 316-317 (309-310), doit provenir d'un manuscrit disparu ^{2a}.

Saussure était mort le 22 février 1913; le *Cours de linguistique générale* a été publié dans les premiers mois de 1916 ³. Trois ans ont donc suffi à Bally et à Secheyaye pour élaborer, rédiger et faire imprimer l'ouvrage, ce qui paraît témoigner d'une certaine hâte, d'autant plus que Bally, titulaire de la chaire de F. de Saussure depuis le début du semestre d'hiver 1913-1914, devait être alors très occupé par ses cours. Sans participer directement au travail des éditeurs, A. Riedlinger leur a prêté un concours dont la valeur ne saurait être exagérée : ayant suivi très assidûment les leçons de Saussure entre 1907 et 1912 ⁴, il leur apportait, outre ses cahiers dont on aura à relever les mérites, des souvenirs précis et une connaissance très sûre des enseignements du Maître.

Dès 1913, les deux rédacteurs ont pu lire l'ensemble des manuscrits mis à leur disposition : dans sa leçon d'ouverture (27 octobre 1913), Bally cite une phrase du troisième cours ⁵, et dans l'exposé qu'il fait ensuite sur l'évolution de la langue et la méthode comparative, on reconnaît le plan du cours I. De son côté, Secheyaye, dans un article publié en 1914 ⁶, se réfère deux fois aux cours de linguistique professés par Saussure. Déjà l'idée leur était venue de publier les notes des étudiants ⁷, et le 27 décembre 1913, Secheyaye terminait la collation du troisième cours ⁸.

Par leurs travaux antérieurs ⁹, les deux disciples se trouvaient assez diversement préparés à leur nouvelle tâche. S'ils se sont partagé la matière, au moins en vue d'une première rédaction, on peut penser que

² CLG, préface et notes des pp. 64 (63), 97 (93).

^{2a} *Inv.* n. 7. — Pour la description de l'appareil vocal et la classification des phonèmes, outre les textes des cours I et III, le *Lehrbuch der Phonetik* de Jespersen a été utilisé : CLG p. 68, n. 1 (66 n. 2).

³ « F. de Saussure [...] a professé à Genève pendant les dernières années de sa vie un cours de linguistique générale que l'on vient de publier » (A. Secheyaye, bibl. 28, p. 46).

⁴ Sauf, malheureusement, le troisième cours de linguistique générale, pour lequel un manuscrit R eût été particulièrement précieux.

⁵ Bibl. 10, p. 13 (texte de D 208).

⁶ Cf. ci-dessus, n. 1.

⁷ Bally, *Le langage et la vie*, 1^{re} éd., Genève, Atar, 1913, p. 42; cf. GRM 6, 1914, p. 317.

⁸ A la fin du manuscrit, on lit seulement : *Combailaz, 27 déc.*, mais M^{me} Secheyaye se souvient de l'année.

⁹ Voir les bibliographies : *Mélanges Ch. Bally*, Genève, 1939, p. X; CFS 4 (Numéro Albert Secheyaye), 1944, p. 3.

chacun s'est chargé des chapitres dont le sujet correspondait le mieux à sa formation particulière. Ainsi le chapitre final de l'Introduction : *Le phonème dans la chaîne parlée*, est de ceux qui, *a priori*, peuvent être attribués le plus sûrement à Bally, lequel, ayant suivi les conférences sur la syllabe¹⁰, disposait de notes sténographiques. Et en effet, deux lettres conservées par A. Riedlinger témoignent de discussions assez vives qu'il eut avec Bally sur les notions de « sonante » et « consonante » et sur la question des diphtongues. L'une est datée du 7 mars 1914; à la seconde, non datée mais de peu postérieure, est joint un texte intitulé : *Copie de la page 74 du manuscrit de phonologie*; or ce texte correspond exactement à un passage du chapitre en question¹¹. Le manuscrit doit donc être celui de l'Appendice (*Principes de phonologie*), rédigé par Bally. D'ailleurs, la copie du manuscrit I R (*Inv. B IV*) ne contient pas les *Préliminaires* et les *Principes de phonologie*, ce qui laisse supposer que Bally se les était réservés.

D'autre part, la collation du cours III (*Inv. B V*) témoignerait à elle seule de la part très importante qui revient à Secheyay dans l'économie de l'ouvrage comme dans l'interprétation des notes d'étudiants¹². Les marges du manuscrit des *Extraits* portent aussi des annotations des deux éditeurs, et la comparaison des passages annotés avec le texte du *Cours* montre que, le plus souvent, l'avis de Secheyay a prévalu :

- Extr. 9, al. 5 :* Voilà un point de vue que *notre rédaction* efface quasi entièrement [A.S.] — Inutilisable [Ch. B.], qui a déjà noté au début : Inutile selon moi.
CLG, Introd., Ch. III, § 1, al. 2 est un résumé de cet extrait.
- ib. al. 12 :* Ce passage est à noter : j'ai *prêté* cette idée à de S. à propos des identités diachroniques [A.S.]¹³. Pourrait éclairer (?) la question des identités. Mais le style est le même, c'est-à-dire sibyllin [Ch. B.].
- Extr. 12, al. 1 :* A quoi rapporter cela ? La langue assimilée à une nomenclature ? [Ch. B.]
Utilisé en partie CLG, Introd., Ch. V, al. 7 (et non pas Ch. III, § 3, al. 7, ou 1^{re} partie, Ch. I, § 1, al. 1).
- Extr. 13, al. 1 :* Très remarquable. Mais où le placer et sous quelle forme ? A raccrocher à la fortuité des rapports, unités etc. ? En tout cas, en note [Ch. B.].
Utilisé CLG, 5^e partie, Ch. IV, § 4, dans le texte.
- ib. dern. al. :* Très important [Ch. B.].
Utilisé CLG, 5^e partie, Ch. V, avant-dern. al.
- Extr. 14, début :* Ne semble pas nécessaire [Ch. B.].
Utilisé CLG, 1^{re} partie, Ch. II, § 2, al. 9.
- Extr. 15, al. 1 :* Au fond, toujours la même idée [Ch. B.].
- ib. al. 4 :* Semble important à cause du passage souligné¹⁴ [Ch. B.] — A utiliser dans la 3^e partie [A.S.].

¹⁰ V. ch. I, n. 10.

¹¹ CLG Introd., App. Ch. II, § 7, du début de l'al. 4 jusqu'à la phrase : « Par là, 1^o on confond *i, u* ouvrants (= *y, w*) et *i, u* fermants [...] ».

¹² On a eu, et on aura encore l'occasion de citer les annotations de Secheyay (Ch. II, n. 57, 75, 88, 98, 100, 102; ch. IV, n. 361, 379).

¹³ CLG 3^e partie, Ch. VIII, dern. al.

¹⁴ Par A.S. Ce sont les mots : *selon d'autres lois que celles qui résulteraient d'une pénétration constante de l'esprit*.

- Extr. 1^{er}, al. 1 : Utilisable pour montrer pourquoi S. <Saussure> mettait les langues avant la langue dans l'exposé [Ch. B.].
- ib. al. 2 : Je me demande si une précision sur ce point n'aurait pas sa place dans l'introduction? Le développement de la p. 2 ci-après [= al. 3-4] me paraît particulièrement important. Ne serait-ce pas un avant-propos? [Ch. B].
Non utilisé.

Ces constatations ont leur intérêt, mais il n'en faudrait pas exagérer la portée. On se gardera en particulier de la tentation de reconnaître, dans telle ou telle page du *Cours*, la main de l'un ou de l'autre des rédacteurs, parce qu'on y aurait remarqué des expressions ou des tournures qu'affectionnait Bally ou Sechehaye. Le *Cours de linguistique générale* est l'œuvre d'une étroite collaboration¹⁵ où il serait vain de prétendre discerner le rôle et la part de chacun. Des annotations mêmes qu'on vient de citer, il ressort que, sur les détails comme sur l'ensemble, les deux éditeurs ont toujours confronté leurs vues : on peut être certain que chaque chapitre ou paragraphe du livre a été discuté, et le texte définitif établi d'un commun accord. Le paragraphe intitulé *Loi synchronique et loi diachronique*¹⁶, par exemple, est un de ceux dont le texte ne provient qu'en partie des sources manuscrites : des alinéas entiers ont été insérés ; des questions posées par Saussure ont reçu une réponse. La collation du cours III laisse entrevoir ici comment s'est élaborée la version définitive : les pages 376-377 sont suivies de feuillets annexes (377 *bis-quater*), projet de rédaction coupé de remarques et d'interrogations, où Sechehaye se réfère aux pages 376 *bis-quater*, qui ont disparu. Mais les mots « votre texte », dans ces références, indiquent que les feuillets manquants portaient un projet rédigé par Bally. Il est question des lois diachroniques, et on devine que le texte très sommaire du troisième cours (D 246-248) et les indications plutôt évasives du deuxième (R 78-83) ont paru insuffisants, et d'ailleurs difficiles à harmoniser.

Seule, l'édition critique du *Cours* donnera une idée exacte du travail singulier, en sa minutie et sa hardiesse, sur lequel repose le texte du livre. Mais il convient d'en marquer au moins les principaux aspects et de faire apparaître les bases de cette reconstruction de la pensée saussurienne. On examinera donc successivement l'économie générale de l'ouvrage, l'usage des sources manuscrites, la rédaction du texte.

I. Le plan a été établi sur la base du troisième cours¹⁷ ; mais l'ordre des divisions générales, indiqué et motivé par Saussure (III 96) n'a pas été maintenu. La raison du changement est donnée par une phrase du chapitre II de l'Introduction, § 1 :

« Il n'y a, selon nous, qu'une solution à toutes ces difficultés : il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage »¹⁸.

¹⁵ On a sur ce point le témoignage explicite de Bally (CFS 6, 1946, p. 65).

¹⁶ CLG 1^{re} partie, Ch. III, § 6, pp. 133-138 (129-134).

¹⁷ CLG préface, al. 8.

¹⁸ CLG p. 25.

Cette phrase, ainsi que la suivante, ne provient pas du même contexte (D 1-5, déjà combiné avec II R 3-12) que ce qui précède, et Sechehaye a noté en effet, p. 16 de sa collation : « Passer à la page 261 », c'est-à-dire au début de la seconde partie : *La langue* (D 172). L'interversion ainsi motivée a eu pour effet le rejet, à la fin du livre, du contenu de la première partie : *Les langues*, à l'exception des développements sur l'écriture et la phonologie, rattachés à l'Introduction, et de ce qui n'a pas été utilisé (106, 108). Le nouvel arrangement n'est peut-être pas à l'abri de toute critique : Saussure avait sans doute des raisons de mettre au premier plan la diversité des langues, donnée immédiate et qui d'avance justifie implicitement le principe d'une distinction à établir entre langue et parole, quelque difficulté qu'on puisse avoir ensuite à la formuler exactement. Des individus très différents, parlant chacun à sa façon, se comprennent nécessairement s'ils se servent de la même langue; des individus très semblables, de culture égale, issus de milieux analogues, ne se comprennent pas s'ils parlent des langues différentes : cette constatation élémentaire est bien le point de départ de toute linguistique qui reconnaît pour son véritable objet *la langue*, dégagée des divers ordres de faits évoqués par le terme de langage. C'est sans doute en confrontant le début du troisième cours avec celui du deuxième (50-56) que les éditeurs ont conçu la disposition du chapitre III de l'Introduction. Ils ont ainsi fait ressortir le caractère abstrait de la théorie saussurienne de la langue¹⁹, caractère qu'on ne saurait lui dénier, mais qui surprend moins si le problème de la langue a été posé à l'occasion de ce fait concret et positif : l'existence de langues différentes²⁰.

On peut aussi s'étonner de voir, juxtaposée aux deux linguistiques saussuriennes, une *Linguistique géographique* (tel est le titre de la quatrième partie²¹), qui n'est en fait qu'un secteur de l'étude externe²². Quant à la cinquième partie, elle contient des chapitres (*I, II, III*) qui auraient pu, semble-t-il, entrer dans la troisième; mais pour celle-ci, les éditeurs ont retenu la disposition et la matière du cours I, se bornant à rejeter dans des appendices le développement sur l'analyse du mot (20-35), et laissant même en place le morceau sur l'alternance²³, qui pourtant constitue, comme l'a relevé Saussure dans ses dernières remarques (41), « une incursion dans le champ synchronique » (R 3.12). Peut-être valait-il mieux, en effet, ne pas toucher à l'économie de ce premier cours, ce qui aurait pu mener loin²⁴.

¹⁹ V. plus loin, ch. IV, p. 143, 158.

²⁰ Voir la citation de D 8, Ch. IV, p. 157.

²¹ Un cours sur cette matière figure au programme du semestre d'hiver 1902-1903 (Ch. I, p. 26).

²² Comme le signale le raccord des éditeurs, CLG 4^e partie, Ch. I, début. Si la différenciation dans l'espace de langues ayant même origine n'est qu'une application particulière des faits d'évolution (D 19), il devait paraître logique de n'en parler qu'après avoir traité de la linguistique évolutive en général.

²³ CLG 3^e partie, Ch. IV, §§ 4-5.

²⁴ Voir les remarques de Sechehaye, *Les trois linguistiques...*, p. 23. Sur l'analogie et le mécanisme de la langue, v. plus loin, ch. IV, p. 176-178.

Dans la seconde partie du cours III, en revanche, il y avait lieu de rétablir la succession logique des chapitres ²⁵. Or, s'il était aisé de remettre à leur place les compléments aux chapitres I et II (123-124) ainsi que les chapitres II bis et II ter, il était plus délicat de retrouver l'ordre de l'exposé sur la linguistique statique, comme on le verra ²⁶ à propos du chapitre sur la *valeur*. Mais on verra aussi que Saussure lui-même ne croyait pas avoir réussi à fixer l'ordre définitif des idées dans un sujet où elles lui apparaissaient toutes inextricablement liées.

Le plan du livre, une fois établi, n'a pas dû être remanié au cours de la rédaction. Deux annotations en marge des *Extraits* ²⁷ montrent que la deuxième partie et la troisième sont devenues, dans le plan définitif la première et la deuxième ²⁸. Il est vraisemblable que les chapitres sur l'écriture et la phonologie, avant de venir grossir l'Introduction, avaient formé la première partie de l'ouvrage. Je n'ai relevé aucun indice de modification de l'ordre des parties ou des chapitres ²⁹.

2. Le troisième cours est la source principale de l'Introduction (moins le chapitre V et les *Principes de phonologie*), des 1^{re}, 2^e et 4^e parties, et des deux derniers chapitres (IV et V) de la cinquième. Le premier cours a fourni, on l'a déjà noté, la substance de la troisième partie (*Linguistique diachronique*), y compris les appendices A et B, et le chapitre III (*Les reconstructions*) de la cinquième; les éditeurs y ont trouvé en outre un exposé sur la phonologie plus détaillé que celui du cours III. Le deuxième cours, enfin, largement utilisé comme source complémentaire, est aussi la source principale des chapitres suivants :

INTRODUCTION, Ch. V, ³	<i>Éléments internes et éléments externes de la langue ;</i>
2 ^e PARTIE, Ch. III,	<i>Identités, réalités, valeurs ;</i>
2 ^e PARTIE, Ch. VI,	<i>Mécanisme de la langue ;</i>
2 ^e PARTIE, Ch. VII,	<i>La grammaire et ses subdivisions ;</i>
3 ^e PARTIE, Ch. VIII,	<i>Unités, identités et réalités diachroniques ;</i>
5 ^e PARTIE, Ch. I,	<i>Les deux perspectives de la linguistique diachronique ;</i>
5 ^e PARTIE, Ch. II,	<i>La langue la plus ancienne et la langue primitive.</i>

Mais la préoccupation majeure des éditeurs a été, visiblement, de ne rien sacrifier de ce qui, à leurs yeux, méritait d'être retenu. Ils se sont donc appliqués à incorporer au texte de la source principale les passages d'autre provenance qui pouvaient l'éclairer ou le compléter. En présence de passages parallèles, ils ont, selon les cas, donné la préférence au plus détaillé ou au plus récent, ou amalgamé l'un avec l'autre. Ce dernier procédé rend parfois difficile, voire conjecturale, la détermination exacte de la source. Sans doute, on peut citer çà et là des pages qui reproduisent

²⁵ Cf. ch. II, n. 94.

²⁶ Ch. IV, p. 230.

²⁷ *Extr.* 15 (cité plus haut, p. 97) et 20 : 2^e partie. A propos de diverses critiques qu'on peut faire à la nomenclature [A.S.]. Cf. CLG 1^{re} partie, Ch. I, § 1, début.

²⁸ L'erreur de titre : Appendices aux *troisième* et *quatrième* parties, CLG p. 257 (251) s'expliquerait par là. Elle n'a jamais été corrigée.

²⁹ On remarquera que la succession : *synchronie* — *diachronie* est conforme à la théorie de Sechehaye (*Programme et méthodes...*, ch. X).

avec quelques retouches de forme, mais du moins sans insertion ni interversion, le texte du manuscrit : ainsi le chapitre II de la troisième partie, § 5 jusqu'à la fin du 4^e alinéa, correspond à peu de chose près au texte du cours I (R 177-80); tout le chapitre II de la cinquième partie, à part la phrase initiale, à celui du cours II (R 136-139, puis 151-152). Mais ceci est plutôt l'exception que la règle. Même dans les chapitres dont toute la matière est tirée d'une source unique, des interversions, suppressions et adjonctions ont modifié l'aspect original de l'exposé. Lorsque, en outre, des sources différentes ont été combinées, il arrive que les éléments utilisés se trouvent enchevêtrés de façon presque inextricable. On donne ici deux exemples de ces arrangements, où du moins chaque phrase ou membre de phrase du texte imprimé (colonne de gauche) se laisse retrouver dans les manuscrits (colonne de droite), ce qui n'est pas toujours le cas :

I. INTRODUCTION, Ch. III, § 3, al. 3-4
p. 33-34 (33) :

La langue est un système de signes
exprimant des idées,

et

par là comparable

à l'écriture,

à l'alphabet des sourds-muets, aux rites
symboliques, aux formes de politesse,
aux signaux militaires.

Elle est simplement

le plus important de ces systèmes.

On peut donc concevoir une science
qui étudie la vie des signes au sein de la
vie sociale;

elle formerait une partie de la psycholo-
gie sociale <et par conséquent de la
psychologie générale;>

nous la nommerons *sémiologie*
(du grec *sêmeion* « signe »).

Elle nous apprendra en quoi consistent
les signes, quelles lois les régissent.

Puisqu'elle

n'existe pas encore,

on ne
peut pas dire ce qu'elle sera; mais elle
a droit à l'existence, sa place est déter-
minée d'avance.

Sources : III 96, 113; II 53 :

III D 7 : La langue est un ensemble de
signes exprimant des idées. D'autres
institutions ont ce caractère [...].

(Il n'y a pas que la langue qui soit un
système de signes →

Donc il faut faire entrer la langue dans
les institutions sémiologiques : signaux
maritimes visuels, signaux militaires de
trompette, alphabet des sourds-muets,
écriture, etc.

II R 17 : Les signes, les gestes de poli-
tesse par exemple [...]. Toutes les formes,
tous les rites, toutes les coutumes ont
un caractère sémiologique.

→ mais elle est le plus important. J)

D 182 : Il y a lieu d'ouvrir un comparti-
ment de la psychologie : la sémiologie
(l'étude de la vie des signes dans la
société J)

D 7 : Cette psychologie des signes sera
une partie de la psychologie sociale →

D 7 : [...] faits sémiologiques (*sêmeion*
= le signe).

[D 3 M. de Saussure classe la linguisti-
que dans la sémiologie (science des
sêmeia, le signe) S]

R 12 : [...] la science des signes, qui
nous fait connaître en quoi peuvent
consister les signes, leurs lois, etc.
Cette science n'existe pas encore parmi
les disciplines connues [...]

R 13 : On ne peut pas dire ce que sera
cette science des signes; mais ce
groupe des sciences sémiologiques a
le droit d'exister [...] et réclame sa
place d'avance.

La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale,

les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique <et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains.>

II. 3^e PARTIE, CH. V, § 2, al. 6, p. 239-240 (233).

Or, quelle que soit l'origine de ces changements d'interprétation,

ils se révèlent toujours par l'apparition de formes analogiques. En effet, si les unités vivantes, ressenties par les sujets parlants à un moment donné, peuvent seules donner naissance à des formations analogiques,
<réciproquement>

toute répartition déterminée d'unités suppose la possibilité d'en étendre l'usage.

L'analogie est donc la preuve péremptoire qu'un élément formatif existe à un moment donné comme unité significative.

D 182 : Au sein de cette science, la série linguistique (*la langue JS*) ne sera [...] qu'un cas particulier des faits sémiologiques. Il y aura des lois générales de la sémiologie.

→ et sera applicable à la langue (D 7).

Sources : I 31, 25; II 79.

I R 2.72 : Ces changements d'analyse peuvent avoir les causes les plus diverses.

2.64 : Comme toujours, c'est par les créations analogiques que nous aurons la preuve que telle ou telle unité était réellement ressentie par le sujet parlant, au point de vue de l'analyse seules les unités vivantes étant des matériaux.

II R 103 : Toute espèce de répartition des unités enferme virtuellement la possibilité de faire usage de ces unités.

I R 2.37 : Quelle est la preuve absolue, péremptoire, que ces préfixes [fr. *dé-*, *in-*] sont vivants? Ce ne sera que la création analogique.

On voit pourquoi une édition critique du *Cours* est difficilement séparable de la publication des principaux manuscrits : le lecteur de l'apparat critique n'y trouverait trop souvent que des fragments distraits de leur contexte original et n'aurait pas le moyen de juger dans quelle mesure l'arrangement nouveau reflète exactement une pensée dont la démarche, à tout moment, a été corrigée.

En ce qui concerne les notes inédites, il semble ressortir des annotations en marge des extraits que celles-ci n'ont été utilisées qu'à un moment où l'ouvrage était composé d'après les notes d'étudiants, et que les éditeurs n'ont pas cru pouvoir en tirer autre chose que des passages à insérer dans un texte déjà établi ³⁰.

Le tableau ci-dessous montre la composition du *Cours* du point de vue des sources, par chapitres et paragraphes. Une analyse plus détaillée, rendant compte des arrangements opérés par les éditeurs, eût exigé la reproduction intégrale du texte imprimé. Elle trouvera sa place naturelle dans les marges d'une édition critique.

³⁰ Cf. CLG, préface, al. 2 et 8 (« [...] y compris les notes personnelles de F. de Saussure »).

Détail des sources du CLG

Les chiffres gras renvoient aux résumés du chapitre II. Il y a lieu, souvent, de distinguer de la source principale du chapitre ou paragraphe les sources complémentaires, qui ont fourni tout au plus la matière d'un seul alinéa. Ces dernières sont indiquées entre crochets ³¹.

INTRODUCTION.

- Ch. I COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA LINGUISTIQUE
CLG p. 13-19
III 95 (D 1-3)
II 85-86 (R 124-136, 140-150, 159-162)
[II 50 (R 2)] : dernière phrase du chapitre.
- Ch. II MATIÈRE ET TÂCHE DE LA LINGUISTIQUE; SES RAPPORTS AVEC LES SCIENCES CONNEXES
CLG p. 20-22
III 95 (D 3-4).
- Ch. III OBJET DE LA LINGUISTIQUE
§ 1. *La langue; sa définition.*
CLG p. 23-27
III 96 (D 5-6); 111 (D 172-174, 182)
II 50 (R 3-12)
[N 9.1 = Extr. 9] : résumé al. 2 p. 23
[N 21 p. 4] : utilisé p. 27 al. 2 (26-27).
§ 2. *Place de la langue dans les faits de langage.*
CLG p. 27-33 (27-32)
III 96 (D 6); 112 (D 174-181)
[II 19 (R 2.25)] : utilisé p. 31, al. 3 (30, al. 6).
§ 3. *Place de la langue parmi les faits humains. La sémiologie.*
CLG p. 33-36 (32-35)
III 96 (D 7-8); 113 (D 181-182)
II 53-54 (R 12-23).
- Ch. IV LINGUISTIQUE DE LA LANGUE ET LINGUISTIQUE DE LA PAROLE
CLG p. 37-40 (36-39)
III 113 (D 182-184); 123 (D 208-210)
[II 55 (R 21); 56 (R 29)] : al. 3, p. 37-38 (36-37)
[III 96 (D 6, 8)] : al. 2 fin, p. 37 (36); al. 4, p. 38 (37).
- Ch. V ÉLÉMENTS INTERNES ET ÉLÉMENTS EXTERNES DE LA LANGUE
CLG p. 41-44 (40-43)
II 62 (R 43-50)
[III 103 (D 40)] : p. 42 (41), al. 2 fin
[N 10, p. 20-21 = Extr. 12] : p. 43 (42), al. 2 : mots étrangers.
- Ch. VI REPRÉSENTATION DE LA LANGUE PAR L'ÉCRITURE
§ 1. *Nécessité d'étudier ce sujet.*
CLG p. 45 (44)
III 96 (D 8); 103 (D 38). •

³¹ L'indication : al. 1 (2,3...), suivie du numéro de la page, se réfère au chapitre; précédée du numéro de la page, elle vaut pour la page même. Exemples :
al. 3 p. 41 (40) = 3^e alinéa du chapitre V : « En second lieu, il faut mentionner... »
p. 34 al. 3 (33 al. 5) = 3^e alinéa de la p. 34, 1^{re} éd. (5^e alinéa de la p. 33, 2^e éd.) : « C'est au psychologue à déterminer... »

§ 2. *Prestige de l'écriture; causes de son ascendant sur la forme parlée.*

CLG p. 46-48 (45-47)

III 103 (D 39-41)

I 3 (R 1.8-11)

[II 85 (R 144-148)] : p. 47 (46) al. 2 fin; al. 4 (1°).

§ 3. *Les systèmes d'écriture.*

CLG p. 48-49 (47-48)

III 103 (D 41-43)

[II 51 (R 10)] : inséré dans D 42, p. 49 al. 2 (48 al. 1).

§ 4. *Causes du désaccord entre la graphie et la prononciation.*

CLG p. 49-51 (48-50)

III 103 (D 43-46).

§ 5. *Effets de ce désaccord.*

CLG p. 51-55 (50-54)

III 103 (D 47-51)

[I 3 (R 1.21-22)] : p. 52 al. 4 -53 (51 al. 3).

Ch. VII LA PHONOLOGIE

§ 1. *Définition.*

CLG p. 56-57 (55-56).

II 85 (R 145-146); 86 (R 164)

III 103 (D 56-58)

[N 5] : p. 57 (56) al. 2, début.

§ 2. *L'écriture phonologique.*

CLG p. 57-59 (56-57)

III 103 (D 55-56); 104 (D 70).

§ 3. *Critique du témoignage de l'écriture.*

CLG p. 59-63 (58-61)

III 103 (D 52-55).

APPENDICE. Principes de phonologie.

Ch. I LES ESPÈCES PHONOLOGIQUES

§ 1. *Définition du phonème.*

CLG p. 64-67 (63-66)

I 4 (R 1.23-25)

III 104 (D 58-61)

[III 103 (D 43)] : p. 65 (64), al. 2 et 66 (64), n. 1 : qualités de l'alphabet grec.

§ 2. *L'appareil vocal et son fonctionnement.*

CLG p. 68-71 (66-70)

I 5 (R 1.26-30)

§ 3. *Classification des sons d'après leur articulation buccale.*

CLG p. 71-78 (70-76)

I 5 (R 1.30-38)

[III 104 (D 64-66)].

Ch. II LE PHONÈME DANS LA CHAÎNE PARLÉE.

§ 1. *Nécessité d'étudier les sons dans la chaîne parlée.*

CLG p. 79-81 (77-79)

I 4 (R 1.23), 6 (R 1.38) pour al. 1-3; le reste doit être tiré du sténogramme des trois conférences de 1897 sur la Théorie de la syllabe (*Syll.*)³²

³² V. ch. I, p. 26 et n. 10.

§ 2. *L'implosion et l'explosion.*

CLG p. 82-86 (79-83)

I 6 (R 1.39-41)

III 104 (D 68-70)

[*Extr.* 1-2a; 7 fin (?)]

Syll. ? : p. 85 al. 2 (82 al. 4).

§ 3. *Combinaisons diverses des explosions et des implosions dans la chaîne.*

CLG p. 86-89 (83-86)

Syll. ?

I 6 (R 1.41-42) ?

§ 4. *Frontière de syllabe et point vocalique.*

CLG p. 89-91 (86-88)

Syll. ?

§ 5. *Critique des théories de la syllabation.*

CLG p. 91-93 (88-90)

Syll. ?

I 6 (R 1.42, note) ?

§ 6. *Durée de l'implosion et de l'explosion.*

CLG p. 93-94 (90-91)

I 6 (R 1.43-44)

§ 7. *Les phonèmes de quatrième aperture. La diphtongue. Questions de graphie.*

CLG p. 94-96 (91-93)

Syll. ?

I 6 (R 42, note). Cf. aussi *Extr.* 4, 5.

1re PARTIE. Principes généraux.

Ch. I NATURE DU SIGNE LINGUISTIQUE.

§ 1. *Signe, signifiant, signifié.*

CLG p. 99-102 (97-100)

III 114 (D 185-187); 124 (D 211-212).

§ 2. *Premier principe : l'arbitraire du signe.*

CLG p. 102-105 (100-102)

III 115 (D 188-191)

II 53-54 (R 13, 17).

§ 3. *Second principe : caractère linéaire du signifiant.*

CLG p. 105 (103)

III 116 (D 191); 124 (D 211).

Ch. II IMMUTABILITÉ ET MUTABILITÉ DU SIGNE.

§ 1. *Immutabilité.*

CLG p. 106-110 (104-108)

III 125-127 (D 212-218)

[II 55 (R 20)] : al. 2, 3 et 5, p. 106-107 (104-105), combiné avec D 213.

§ 2. *Mutabilité.*

CLG p. 110-116 (108-113)

III 128-129 (D 218-225)

[N 10 p. 17-18, 24a-25a = *Extr.* 11, 14] : p. 112 al. 5 -113 al. 1 (110 al. 4 - 111 al. 1)

[II 55 (R 21)] : inséré dans D 222, p. 113 (111) al. 2

[II 56 (R 24)] : inséré dans D 223, p. 114 al. 6 (112 al. 4), 2°.

Ch. III LA LINGUISTIQUE STATIQUE ET LA LINGUISTIQUE ÉVOLUTIVE.

§ 1. *Dualité interne de toutes les sciences opérant sur des valeurs.*

CLG p. 117-120 (114-117)

III 130 (D 226-230); 131 (D 232); 132 (D 234)

[II 64 (R 60); 70 (R 77)].

§ 2. *La dualité interne et l'histoire de la linguistique.*

CLG p. 120-122 (117-119)

III 131-132 (D 230-234).

§ 3. *La dualité interne illustrée par des exemples.*

CLG p. 122-128 (119-124)

III 133 (D 235-244); 132 (D 234)

[II 70 (R 78)] : p. 124, dern. al. (121 al. 5) : comparaison avec le système solaire.

§ 4. *La différence des deux ordres illustrée par des comparaisons.*

CLG p. 128-131 (124-127)

III 139 (D 254-256); 134 (D 244-246)

[N 10 p. 30] : p. 130 al. 4 (126-127)

[N 10 p. 10] : p. 131 al. 1 (127 al. 2) : joueur inconscient ou inintelligent.

§ 5. *Les deux linguistiques opposées dans leurs méthodes et leurs principes.*

CLG p. 131-133 (127-129)

III 139 (D 256-257); 135 (D 246)

II 64 (R 55-56); 67 (R 67-68, 72); 72 (R 84, 85)

[II 81 (R 109)] : p. 132 al. 2 (128 al. 3), a) : les deux perspectives de la diachronie.

§ 6. *Loi synchronique et loi diachronique.*

CLG p. 133-138 (129-134)

III 135 (D 246-248)

II 71 (R 78-83)

[I 16 (R 2.4)] : p. 135 al. 1 (131 al. 4), fin : principe de régularité.

§ 7. *Y-a-t-il un point de vue panchronique ?*

CLG p. 138-139 (134-135)

II 65 (R 61-63)

§ 8. *Conséquences de la confusion du synchronique et du diachronique.*

CLG p. 139-142 (135-138)

III 138 (D 252-254)

II 67 (R 64-65, 67, 69-71, 73)

[Phon. R 72-75] : p. 142 (138), al. 1 : explication de gr. *τρίχτες* : *θρίξι*.

§ 9. *Conclusions.*

CLG p. 142-144 (138-140)

III 136-137 (D 248-252).

2^e PARTIE. *Linguistique synchronique.*

Ch. I GÉNÉRALITÉS.

CLG p. 145-147 (141-143)

III 140-141 (D 257-260)

Ch. II LES ENTITÉS CONCRÈTES DE LA LANGUE.

§ 1. *Entité et unité. Définitions.*

CLG p. 148-150 (144-146)

III 117-118 (D 192-194)

[II 57 (R 33)] : p. 149 (145) al. 4 : analyse impossible dans une langue inconnue.

[II 58 (R 36)] : p. 149 (145) al. 4 : signes visuels.

§ 2. *Méthode de délimitation*

CLG p. 150-151 (146-147)

III 117 (D 193-194).

§ 3. *Difficultés pratiques de la délimitation.*

CLG p. 151-153 (147-149)

II 57 (R 32-35)

[III 117 (D 195)] : p. 152 (148) al. 1 : sous-unités, composés.

[II 61 (R 42)] : p. 152 (148) al. 2.

§ 4. *Conclusion.*

CLG p. 153-154 (149)

II 57 (R 31-32, 35).

Ch. III IDENTITÉS, RÉALITÉS, VALEURS.

CLG p. 155-160 (150-154)

II 58 (R 37); 60 (R 38-41); 62 (R 50-52)

[III 119 (D 196)] : p. 156 (151) al. 2, première phrase.

[I 36 (R 2.81)] : p. 159 (154) al. 3 : le mot, unité centrale.

Ch. IV LA VALEUR LINGUISTIQUE

§ 1. *La langue comme pensée organisée dans la matière phonique.*

CLG p. 161-164 (155-158)

III 151 (D 275-277); 142 (D 261-262); 147 (D 269)

II 59 (R 37-38)

[II 55 (R 22)] : p. 163 al. 2 (157 al. 1)

[II 56 (R 26)] : p. 163 al. 5 (157 al. 4).

§ 2. *La valeur linguistique considérée dans son aspect conceptuel.*

CLG p. 164-169 (158-162)

III 148-150 (D 270-274); 152 (D 278-280)

[II 54 (R 19)] : p. 167 al. 1 (160 al. 3) : synonymes.

§ 3. *La valeur linguistique considérée dans son aspect matériel.*

CLG p. 169-172 (163-166)

N 10 p. 33a-34 (= *Extr.* 15)

II 53 (R 13-14); 56 (R 26-28)

I 47 (R 3.55-57)

[III 153 (D 281)] : p. 170 al. 1 (163 al. 3) : tchèque *žen*.

§ 4 *Le signe considéré dans sa totalité.*

CLG p. 172-175 (166-169)

III 153 (D 280-282); 151 (D 276-277)

N 12 p. 22-23 (= *Extr.* 20)

II 69 (R 74-75)

[II 74 (R 88)] : p. 174 al. 2 (167 al. 3), fin.

[N 19 (= *Extr.* 23)] : inséré dans II R 75, p. 174 al. 4 (168 al. 1)

[N 9.1 (= *Extr.* 9 al. 1)] : p. 175 (169), dernière phrase du chapitre.

Ch. V RAPPORTS SYNTAGMATIQUES ET RAPPORTS ASSOCIATIFS

§ 1. *Définitions.*

CLG p. 176-177 (170-171)

III 143-146 (D 262-268)

[II 75 (R 89)] : al. 2, dernière phrase, p. 176 (170).

[I 22 (R 2.33)] : al. 3, p. 176 (170) : caractère linéaire de la langue.

§ 2. *Les rapports syntagmatiques.*

CLG p. 178-179 (172-173)

III 143 (D 262); 145-146 (D 266-267)

II 75 (R 93-94).

§ 3. *Les rapports associatifs.*

CLG p. 179-181 (173-175)

III 144 (D 263-265)

II 75 (R 91-92)

[I 20 (R 2.26-27)] : début de l'al. 1, p. 179-180 (173).

Ch. VI MÉCANISME DE LA LANGUE.

§ 1. *Les solidarités syntagmatiques.*

CLG p. 182-183 (176-177)

II 74 (R 88-89); 76 (R 97)

I 27 (R 2.46-47)

III 143 (D 263).

§ 2. *Fonctionnement simultané des deux ordres de groupement.*

CLG p. 183-186 (177-180)

II 75-76 (R 93-97); 66 (R 63)

[I 20 (R 2.28)] : p. 184 (178), al. 3 : *quadruplex*.

§ 3. *L'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif.*

CLG p. 186-190 (180-184)

III 121 (D 199-205)

[III 155 (D 282)] : p. 188 (182), al. 2 : solidarités limitant l'arbitraire.

Ch. VII LA GRAMMAIRE ET SES SUBDIVISIONS.

§ 1. *Définitions; divisions traditionnelles.*

CLG p. 191-193 (185-187)

II 80 (R 106-107); 73 (R 86-88).

§ 2. *Divisions rationnelles.*

CLG p. 193-194 (187-188)

II 73 (R 86); 76-78 (R 95-97, 99).

Ch. VIII RÔLE DES ENTITÉS ABSTRAITES EN GRAMMAIRE.

CLG p. 195-198 (189-192)

III 120 (D 196-198)

I 20 (R 2.26-27); 21 (R 2.31, 33)

II 77 (R 97-99)

[III 144 (D 264)] : p. 196 (190), al. 1, dern. phrase (détachée du contexte utilisé au Ch. V, § 3, al. 1, p. 180 [174]).

3^e PARTIE. *Linguistique diachronique.*

Ch. I GÉNÉRALITÉS.

CLG p. 199-203 (193-197)

III 100 (D 19-20)

II 83 (R 113-118); 67 (R 70-71)

[I 32 (R 2.72-74)] : p. 201 (195), al. 2 : *all. -lich*.

Ch. II LES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES.

§ 1. *Leur régularité absolue.*

CLG p. 204-205 (198-199)

I 9 (R 1.51); 11 (R 1.56-57).

§ 2. *Conditions des changements phonétiques.*

CLG p. 205-206 (199-200)

I 11 (R 1.58-60).

§ 3. *Points de méthode.*

CLG p. 206-208 (200-202)

I 11 (R 1.60-66).

§ 4. *Causes des changements phonétiques.*

CLG p. 208-214 (202-208)

I 12 (R 1.67-77)

[II 93 (R 386-387)] : p. 214 (207-208), VI.

§ 5. *L'action des changements phonétiques est illimitée.*

CLG p. 215-216 (208-210)

I 11 (R 1.66-67); 13 (R 1.77-80).

Ch. III CONSÉQUENCES GRAMMATICALES DE L'ÉVOLUTION PHONÉTIQUE

§ 1. *Rupture du lien grammatical.*

CLG p. 217-218 (211-212)

I 14 (1.84-88).

§ 2. *Effacement de la composition des mots.*

CLG p. 218-219 (212-213)

I 14 (R 1.88-90); 32 (R 2.67-69).

§ 3. *Il n'y a pas de doublets phonétiques.*

CLG p. 219-221 (214-215)

I 15 (R 1.91-95).

§ 4. *L'alternance.*

CLG p. 221-223 (215-217).

I 16 (R 1.95-99); [28 (R 2.54-55)] : p. 222 (216), al. 2 jusqu'à l'exemple
« franç. inconnu : inutile ».

§ 5. *Les lois d'alternance.*

CLG p. 223-225 (217-219)

I 16 (R 1.98, 100; 2.1-4); [28 (R 2.55-56)] : al. 2, p. 223-224 (217-218) : *Ablaut*.

§ 6. *Alternance et lien grammatical.*

CLG p. 226 (219-220)

I 28 (R 2.54, 56); [26 (R 2.44-45)].

Ch. IV L'ANALOGIE.

§ 1. *Définition et exemples.*

CLG p. 227-229 (221-223)

I 17 (R 2.5, 7-11).

§ 2. *Les phénomènes analogiques ne sont pas des changements.*

CLG p. 229-232 (223-226)

I 17 (R 2.7, 13-18)

[II 85 (R 149); 86 (R 163)] : al. 1, p. 229 (223).

§ 3. *L'analogie, principe des créations de la langue.*

CLG p. 232-236 (226-230)

I 18 (R 2.19-23); 37 (R 2.91-94); 35 Rem. 2 (R 2.80)

[I 28 (R 2.50-51)] : dern. al. p. 236 (229-230)

[II 79 (R 103, 106)] : p. 233 al. 4 (227 al. 3), début; 234 al. 2 (227 al. 4
-228).

Ch. V ANALOGIE ET ÉVOLUTION.

§ 1. *Comment une innovation analogique entre dans la langue.*

CLG p. 237-238 (231-232)

I 18 (R 2.22-23); 17 (R 2.6,19).

§ 2. *Les innovations analogiques, symptômes des changements d'interprétation.*

CLG p. 238-241 (232-235)

I 31 (R 2.64, 67, 69-70, 72-77)

[II 79 (R 101, 103)] : al. 1 p. 238 (232); al. 6 p. 239-240 (233)

[I 25 (R 2.37)] : al. 6 p. 240 (233). V. le texte de ce passage p. 102.

§ 3. *L'analogie, principe de rénovation et de conservation.*

CLG p. 241-243 (235-237)

I 38 (R 2.95-98; 3.1).

Ch. VI L'ÉTYMOLOGIE POPULAIRE.

CLG p. 244-247 (238-241)

I 39 (R 3.1-11).

Ch. VII L'AGGLUTINATION (§§ 1-2).

CLG p. 248-251 (242-245)

I 35-36 (R 2.78-89).

Ch. VIII UNITÉS, IDENTITÉS ET RÉALITÉS DIACHRONIQUES.

CLG p. 252-256 (246-250)

II 64 (R 53-61); 69 (R 76); 71 (R 83); 60 (R 38-39).

APPENDICES³³.

A. *Analyse subjective et analyse objective.*

CLG p. 257-259 (251-253)

I 31 (R 2.65-67, 69, 71)

N 7 § 3 et 6

[I 25 (R 2.38-39)] : al. 1, p. 257 (251) : *entier, enfant*, etc.

B. *L'analyse subjective et la détermination des sous-unités.*

CLG p. 259-265 (253-258)

I 26-29 (R 2.42, 45, 47-49, 51-64); 33 (R 2.76-77)

[Br 11] : p. 262 (256), al. 1, dern. phrase.

C. *L'étymologie.*

CLG p. 265-266 (259-260)

I 42 (R 3.15-16)

Br 1-4.

4^e PARTIE. Linguistique géographique.

Ch. I DE LA DIVERSITÉ DES LANGUES.

CLG p. 267-270 (261-264)

III 97 (D 9-12)

[I 43 (R 3.19)] : p. 269 (263), al. 2 : « ... et sur les types généraux de l'expression de la pensée ».

Ch. II COMPLICATIONS DE LA DIVERSITÉ GÉOGRAPHIQUE (§§ 1-2).

CLG p. 271-275 (265-269)

III 98 (D 12-15).

³³ Cf. ci-dessus, n. 28.

- Ch. III CAUSES DE LA DIVERSITÉ GÉOGRAPHIQUE (§§ 1-4).
CLG p. 276-287 (270-280)
III 99-100 (D 15-28)
[II 87 (R 172)] : § 4, al. 1 début, p. 284 (278).
- Ch. IV PROPAGATION DES ONDES LINGUISTIQUES.
- § 1. *La force d'intercourse et l'esprit de clocher.*
CLG p. 288-291 (281-284)
III 101 (D 29-32)
[II 87 (R 178)] : p 289 (282), al. 3 : « C'est que le changement surgi...
très loin de son point de départ ».
- § 2. *Les deux forces ramenées à un principe unique.*
CLG p. 291-292 (284-285)
III 101 (D 33-34)
- § 3. *La différenciation linguistique sur des territoires séparés.*
CLG p. 292-296 (285-289)
III 101 (D 34-36); 99 (D 16) : al. 2, p. 292-293 (285-286)
[II 87 (R 170, 173-174, 179, 172)] : combiné avec D 35-36, al. 4-7, p. 293-294
(286-287).
[II 87 (R 178-179)] : dern. al., p. 296 (289).
- 5^e PARTIE. *Questions de linguistique rétrospective. Conclusion.*
- Ch. I LES DEUX PERSPECTIVES DE LA LINGUISTIQUE DIACHRONIQUE
CLG p. 297-300 (290-294)
II 81 (R 109-113)
I 41 (R 3.14-15).
- Ch. II LA LANGUE LA PLUS ANCIENNE ET LA LANGUE PRIMITIVE (1^{re} éd.; ET LE
PROTOTYPE, 2^e éd.).
CLG p. 300-304 (295-298)
II 85 (R 136-139, 151-152).
- Ch. III LES RECONSTRUCTIONS (§§ 1-2).
CLG p. 305-310 (299-303)
I 45-48 (R 3.46-58).
- Ch. IV LE TÉMOIGNAGE DE LA LANGUE EN ANTHROPOLOGIE ET EN PRÉHISTOIRE.
- § 1. *Langue et race.*
CLG p. 311-312 (304-305)
II 85 (R 153, 155)
III 105 (D 73-74).
- § 2. *Ethnisme.*
CLG p. 312-313 (305-306)
III 105 (D 74)
II 85 (R 155-156).
- § 3. *Paléontologie linguistique.*
CLG p. 313-318 (306-310)
II 85 (R 153-154, 155-159); 87 (R 182) : p. 314 (307), al. 2, sauf la der-
nière phrase.
? Explication de lat. *dominus*, p. 316-317 (309-310).
- § 4. *Type linguistique et mentalité du groupe social.*
CLG p. 318-319 (310-312)
N 10 p. 27a-29 (= Extr. 13, al. 1-7a).

3. En général, les notes d'étudiants n'offraient pas un texte susceptible d'être reproduit sans retouche, et le *Cours* en donne d'ordinaire une paraphrase qui se justifie par des considérations de style ou, sous les réserves qu'on aura à faire plus loin, de terminologie. Il est permis de penser que les éditeurs ont fait preuve à cet égard de scrupules parfois excessifs, et qu'ils auraient pu, par exemple, s'abstenir de toucher au style dans les citations des notes inédites, quitte à les signaler par des guillemets.

La terminologie de Saussure présente de notables variations; plusieurs termes nouveaux n'apparaissent que dans le cours III. Ceci posait aux éditeurs un problème auquel ils ont certainement réfléchi, sans toutefois opter nettement pour l'une ou l'autre des solutions extrêmes. La plus simple, qui eût consisté à reproduire partout les expressions de la source, était exclue d'avance, puisqu'on se proposait précisément de dissimuler la diversité des sources dont on faisait la synthèse. Restait le parti inverse: substituer partout la nouvelle terminologie à l'ancienne. Bally et Sechehaye l'ont tenté, sans cependant s'y astreindre: c'est ainsi que les mots *signe*, *signifiant*, *signifié* sont employés régulièrement dans le chapitre I de la première partie (où a été introduit aussi le mot *immotivé*, p. 103 (101), emprunté à un chapitre ultérieur du cours III [121]); ils le sont de façon moins constante dans la suite du livre, et il en résulte, en ce qui concerne *signe*, une certaine ambiguïté qui peut dérouter le lecteur attentif⁸⁴. Il est vrai, comme on verra⁸⁵, que Saussure n'a pas fait un usage rigoureux des nouveaux termes, qu'il considérait d'ailleurs comme provisoires, et que les expressions *image acoustique* (ou *auditive*) et *concept* (ou *idée*) se rencontrent dans le troisième cours bien après l'introduction de *signifiant* et *signifié*; mais il s'agit là précisément de ces « variations », de ces « flottements inhérents à la leçon parlée »⁸⁶, qu'il est plus difficile de justifier dans un livre.

Le problème se complique du fait que Saussure, s'adressant à des étudiants, s'est efforcé d'emprunter au vocabulaire le plus général les termes dont il avait besoin, et qu'il n'est pas toujours aisé de discerner ceux auxquels on doit reconnaître un caractère proprement terminologique: entre un sens technique et un sens figuré, une simple image, la distinction peut être ténue. On ne saurait donc reprocher aux éditeurs d'avoir méconnu parfois une intention qui s'exprimait par la seule préférence d'un terme à un autre, sans que cette préférence fût explicite-

⁸⁴ Exemples: CLG p. 127 al. 2 (123, dern. ligne), « signe matériel » a été substitué à *figure acoustique* (D 242). Si on voulait, ici comme ailleurs, éviter *figure*, il eût été préférable de recourir à *support matériel* (D 192), c'est-à-dire *support sonore* (D 198, 199 S). P. 215 al. 1 (208 al. 3), fin: « signe linguistique » pour *symbole phonétique* (I R 1. 78). Pourquoi pas *signifiant*?

⁸⁵ Ch. IV, p. 132-133.

⁸⁶ CLG, préface, al. 8.

ment motivée³⁷. Il convenait pourtant de prendre au sérieux l'exclusive prononcée dans le troisième cours, 2^e partie, contre le terme de *phonème*³⁸ dès qu'il est question des unités linguistiques et des éléments irréductibles qui composent le signifiant. D'autant plus que *phonique* tombe implicitement sous le coup de la même interdiction, et n'a, en effet, pas été employé une seule fois dans le cours III. Or ces termes, que Saussure entendait réserver à la phonologie (au même titre que *phonation*, *phonatoire*), ont été introduits dans des passages où il les avait évités :

CLG p. 149, ligne 2 (144 dern. ligne) :	D 193 :
substance phonique ³⁹	substance acoustique DJS
p. 149 (145), al. 4 :	D 194 :
chaîne phonique	sonorité linguistique JS
p. 151, al. 2 (147, al. 1) :	D 194 :
tranche phonique	suite acoustique S
p. 186 (180), al. 2 :	II R 63 :
éléments phonologiques	unités irréductibles R
... phonème	

Peut-être aussi :

p. 204 (198), ligne 2 :	I R 1.51 :
phonème	élément
p. 262 (256), al. 1 fin :	Br 11 :
phoniquement identique	matériellement identique
p. 291 (284), al. 1 fin :	D 32 :
emprunt de phonème	emprunt J

La formule : « différences conceptuelles et différences phoniques »⁴⁰ ne se lit nulle part dans les manuscrits : on trouve une fois dans le cours II (74) : *différences phoniques* ; mais dans le passage parallèle du troisième cours (153), il est question de *différences acoustiques* (D 282), ou de *l'ordre acoustique* (D 281).

Du moins, les éditeurs se sont gardés assez strictement d'utiliser des expressions étrangères à l'usage de Saussure. On ne leur fera pas grief d'avoir substitué « face » à *côté*⁴¹, « simultanités » à *contemporanéités*⁴², voire « mécanisme psycho-physique » à *usage des facultés (phonation*

³⁷ Sur un emploi impropre du mot *entité*, v. ch. IV, n. 198.

³⁸ CLG p. 100 (98), al. 4 (d'après D 187). — Sur *phonème*, *phonique*, v. aussi le Lexique.

³⁹ Même expression p. 161 (155), al. 3, cette fois d'après II R 37 : *La matière phonique* [...].

⁴⁰ CLG p. 172 (166), § 4, al. 1 ; 174 al. 2 (167 al. 3) ; 182 (176), al. 1 ; 224 (218), al. 2.

⁴¹ CLG p. 23 al. 3 : « deux faces qui se correspondent ». Cf. p. 101 al. 2 (99 al. 1) : « le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces » ; 149 (145), al. 2 : « cette unité à deux faces ». Les deux dernières formules sont des éditeurs.

⁴² CLG p. 118 (115), al. 2. [*Simultané* et *contemporain* ne sont toutefois pas synonymes : v. plus loin, p. 207]. — Autres exemples : « esprit de clocher » au lieu de *force du clocher*, p. 288 (281) sq. ; « signification » au lieu de *sens*, p. 164 (159), § 2 al. 2 (cf. ch. IV, n. 359).

etc.⁴³ ou « complexus linguistique » à *locution*⁴⁴ : il n'y a là que retouches de style, peut-être indiscrettes, en tout cas anodines. D'une façon générale, les expressions non saussuriennes sont l'indice d'un remaniement ou d'une insertion : dans le paragraphe sur le caractère arbitraire du signe⁴⁵, les faits semiologiques sont dénommés « modes (moyens, systèmes) d'expression », et à la convention on oppose l'« expressivité naturelle ». Ce langage ne vient pas des manuscrits. Il en est de même du mot « distinct », employé plus d'une fois par les éditeurs dans des passages de leur façon⁴⁶.

La simple mise en forme du texte des manuscrits exigeait que les endroits obscurs fussent élucidés, et d'autres, trop laconiques, explicités. Le premier cas est assez rare. Outre les exemples signalés ailleurs⁴⁷, il y a lieu de relever les suivants.

1) Un des arguments par lesquels Saussure justifie sa distinction entre langue et parole consiste à montrer que les signes linguistiques ne sont pas des abstractions : *La langue est la somme des signes évocables* (D 181). Le contexte est malheureusement confus, et le rapprochement des trois manuscrits n'en révèle pas le sens exact. Saussure semble avoir voulu dire, d'abord, que l'image acoustique permet l'exécution instantanée du mot par l'organe vocal, alors qu'une description des mouvements articulatoires n'en donnerait pas le moyen. Mais Sechehaye a noté en marge, en regard des mots : *signes évocables* : « C'est-à-dire probablement les phonèmes » (Coll. p. 277), interprétation qui a passé dans le texte du *Cours*, et qui a sans doute conduit à voir, dans tout ce passage, un argument tiré de la fixation de la langue par l'écriture⁴⁸; or le mot « écriture » ne figure pas une seule fois dans les manuscrits.

2) La figure qui représente la synchronie et la diachronie par les deux sections, horizontale et verticale, d'un végétal (D 255-256)⁴⁹ est accompagnée d'un commentaire que les étudiants ont noté incomplètement, de sorte que le raisonnement de Saussure ne se laisse pas rétablir avec certitude. A en juger par le texte de D, ce raisonnement était peut-être analogue à celui qu'on lit dans N 10, p. 16 (les deux vues successives d'un édifice dont un côté vient à s'effondrer).

3) Dans sa leçon du 5 mai 1911 sur les unités concrètes de la langue, Saussure a dit que le concept, pour entrer dans l'ordre linguistique, ne doit être *que la valeur d'une image acoustique* (D 193 DS); autrement, il n'est qu'une abstraction. Et il ajoutait : *Le concept devient une qualité de la substance acoustique* (DJS) *comme une sonorité déterminée devient*

⁴³ CLG p. 31 al. 4, 2°.

⁴⁴ CLG p. 197 (191), al. 2, vers la fin.

⁴⁵ V. ci-après, p. 122 sqq. (Spécimen d'édition critique).

⁴⁶ CLG p. 26-27 (26 al. 2), dern. phrase de l'alinéa; 173 al. 3 (167 al. 2), dern. phrase; 174 al. 1 (167 al. 3). Sur ce dernier passage, cf. ch. IV, n. 379.

⁴⁷ Ch. II n. 78, 98, 100; ci-après p. 120-121 (interprétation de graphies aves-tiques); ch. IV, n. 244, 359, 364.

⁴⁸ CLG p. 32 (4°)-33 (32, 4°).

⁴⁹ CLG p. 128-129 (125).

une *qualité de...* (S). Malheureusement S n'a pas terminé sa phrase (les points de suspension sont dans le manuscrit), et le texte de J : *comme une substance* [sic] *déterminée* ne donne pas le sens de la comparaison, que D n'a pas notée. Saussure voulait-il dire : comme une sonorité déterminée devient une qualité d'une corde de harpe ou d'un tuyau d'orgue ? On ne saurait rien affirmer.

Mais Bally et Sechehaye ne pouvaient limiter leur travail à des corrections de forme, à l'éclaircissement de passages obscurs et à d'autres retouches du même ordre : adjonction ou substitution d'exemples, commentaires ajoutés ou substitués aux schémas dont Saussure se servait volontiers⁵⁰. La méthode même qu'ils avaient adoptée imposait des raccords entre les fragments juxtaposés, des renvois d'un chapitre à l'autre ; elle les entraînait, par la voie des regroupements et des interversions, à reconstruire entièrement des parties plus ou moins étendues de l'exposé : ainsi dans la 2^e partie, les chapitres IV, V et VI. Ailleurs, jugeant que l'ensemble des textes ne fournissait pas tous les éléments de la question traitée, ils n'ont pas hésité à compléter l'exposé original — dans bien des cas trop sommaire ou peut-être imparfaitement noté par les étudiants.

On passera rapidement en revue les endroits où se révèle l'initiative des éditeurs :

p. 24, 4^o : langage des enfants.

On peut commencer par le langage des enfants, etc. D 5. La phrase de D a été explicitée, de même que, plus loin, p. 38-39 (37-38), ont été insérées des considérations sur l'apprentissage de la langue maternelle : la source (D 182) n'en dit rien, et Saussure n'en a pas parlé ailleurs, à part une brève remarque notée par S à la fin de la leçon du 11 mai (III 117) : *Il faut que le même concept vienne coïncider avec la même suite acoustique. C'est ainsi qu'on apprend à parler* (D 194 S).

p. 37-38 (36-37) : Ch. IV, al. 3 : transformations phonétiques.

Dans la source (D 184), la réponse à la question soulevée est : *Etudié de près, le phénomène phonétique conduit à cette vue qu'il n'y a aucune transformation phonatoire. Il n'y a en réalité que des substitutions D (Vainement chercherait-on l'instant où un t se change en d J). Je substitue, donc j'accomplis un acte psychologique* D⁵¹. L'explications substituée à celle-ci paraît empruntée au cours II 55 (R 21) et 56 (R 29). Elle se retrouve plus ou moins nettement dans d'autres passages insérés par les éditeurs : p. 124 (121), 1^o, dern. phrase ; 127 al. 5 (124 al. 4) : *<il n'a aucune relation interne avec les conséquences qui peuvent en découler pour l'ensemble>*.

p. 43 (42), al. 2 : *<Mais surtout le mot emprunté ... au milieu desquelles une langue s'est développée>*.

Saussure a très peu parlé des emprunts ; les éditeurs ont tiré parti de N 10 p. 20-21, note inachevée, qu'ils ont complétée.

p. 101 (99), al. 2-3.

Seule la dernière phrase (« nous écartons n'importe quel autre qu'on pourrait imaginer ») et deux des figures proviennent de la source (D 185-186). Les éditeurs ont

⁵⁰ CLG p. 28 (27-28), commentaire ajouté ; p. 31 (30-31) : « La langue [...]. La parole [...] », substitué à un schéma reproduit ci-après, p. 153 ; 161-162 (155-156) : « Nous pouvons donc représenter le fait linguistique [...] ». D et S n'ont que la figure (sans les lettres A, B). Même cas p. 280 (274).

⁵¹ Cf. ch. II, n. 88.

ajouté les flèches, en s'inspirant probablement d'une figure donnée plus loin (122); la troisième figure et le commentaire suggèrent une idée inexacte du signifiant, qui n'est pas un mot pour désigner un concept, et du signifié, qui n'est pas une image.

p. 102-105 (100-103) : arbitraire du signe; linéarité du signifiant.

V. plus loin, p. 122-129.

p. 118 (115), al. 1, dern. phrase.

On a dû distinguer le système de valeurs en soi et le système de valeurs pris selon le temps D 228 — à quoi les éditeurs ont substitué une définition très générale de la valeur. Mais Saussure aurait-il comparé le rapport *signifiant* : *signifié* au rapport *travail* : *salaire*?

p. 129, al. 5 (126, al. 2) : la règle du jeu.

La source (D 244) n'en dit rien. Saussure y a fait allusion ailleurs : *la convention initiale reparaissant après chaque coup* (N 10 p. 9a) et Sechehaye interprète les mots *système* (D), *équilibre général* (JS) par : « la convention stable du jeu » (Coll. p. 369), sans doute avec raison.

Cf. p. 158 (153), C : « hors de sa case et des autres conditions du jeu » (*hors de sa case et d'autres circonstances* R).

p. 133 (129-130), § 6, al. 1 : lois sociales.

Aucune des deux sources combinées ici (D 246; II R 81) ne parle de lois sociales. Saussure parle de lois en général : *le terme de loi appelle deux idées* : 1) *celle de la régularité et de l'ordre* [...]; 2) *celle de son caractère impératif, d'une nécessité impérative* (R 81).

p. 135 al. 3-138 (132-134) ⁵².

Toute la démonstration (faits sémantiques, transformations syntaxiques et morphologiques, changements phonétiques) est des éditeurs; du cours II 70-71 ne viennent que a) la question (laissée ici sans réponse) de savoir si le changement phonétique atteint les mots ou les sons; b) la comparaison de la corde faussée (R 83); c) la conclusion contenue dans les trois derniers alinéas. Saussure rejetait l'expression de loi phonétique, mais admettait sans réserve loi synchronique : *Le caractère impératif n'est pas indispensable pour qu'on puisse parler de loi* R 83.

p. 149 (145), al. 1 : comme une sonorité déterminée est une qualité <du concept>.

Sur cette phrase, v. plus haut, p. 114-115.

p. 149 (145), al. 2 : comparaison de l'eau.

La conclusion : « pris à part, chacun de ces éléments n'a aucune des propriétés de l'eau » n'est pas celle de Saussure : v. plus loin, ch. IV, p. 190.

p. 155-156 (150-151) : *Messieurs* prononcé à plusieurs reprises.

Tout le commentaire est des éditeurs. La source (II R 39) a ici : *Assurément, il y a là deux actes successifs* (cf. D 195 : *Chaque fois que le mot est prononcé, il y a des actes séparés*); puis l'identité du mot est comparée à celle du train. La conclusion, donnée immédiatement : *C'est la même chose : j'ai dû renouveler la matière* (R 39), a été reportée plus loin, p. 157 (152), al. 2, par les éditeurs, qui ont explicité les exemples du train et de la rue et ajouté celui de l'habit retrouvé.

p. 158 (153), al. 3.

La deuxième phrase est une insertion. On y comparera le développement de la p. 254 al. 3-255 (248 al. 3-249), dont la conclusion : <Seule la solution du problème de l'unité diachronique [...]> est aussi une adjonction des éditeurs.

p. 163, al. 3 (157, al. 2) : *cette combinaison produit une forme, non une substance*.

Formule reprise à la fin du chapitre, p. 175 (169), et dont la source (II R 38) présente les éléments sous une forme différente. V. plus loin, p. 213-214 et n. 282.

⁵² Cf. plus haut, p. 98.

p. 172 (166), § 4, al. 1.

A partir des mots : <mais seulement des différences conceptuelles ...>, toute la fin est des éditeurs. Les mots : « issues de ce système » s'accordent mal avec le texte de l'alinéa suivant : c'est la mise en regard des différences qui *engendre* le système de valeurs, selon D 277. L'idée que « la valeur d'un terme peut être modifiée sans qu'on touche ni à son sens ni à ses sons » rappelle une phrase, également insérée par les éditeurs, de p. 125 al. 1 (121 al. 5) : <ce sont deux procédés également possibles, mais on a passé de l'un à l'autre pour ainsi dire sans y toucher> (Cf. A. Sechehaye, bibl. 18 p. 182).

p. 178 (172), al. 2 : rapports syntagmatiques.

Les éditeurs ont mal interprété le schéma de D 262 : v. ch. IV, p. 175 et ci-dessous, ad p. 182 (176), § 1, al. 3.

p. 178 al. 4 -179 (172 al. 4 -173) : syntagmes de la langue.

La source (D 267) a seulement : *locutions, comme s'il vous plaît* D. Les éditeurs ont largement développé cette indication, et utilisé ensuite, p. 179 (173), al. 2, le passage du cours II (75) sur le mécanisme de la langue (R 94).

p. 180-181 (174-175) : associations par le signifiant seul.

L'unique exemple donné par la source (D 264) est *durchbläuen*, rejeté en note; v. plus loin, p. 248.

p. 182-183 (176-177) : Ch. VI, § 1 al. 3.

I R 2.46-47, fortement explicité : *En prenant roul- comme type de toute racine, il ne faudra pas écrire roul + is, mais poser roul & is : + parce que, comme toujours, il y a succession; / parce que roulis est un produit dont roul- et -is sont les facteurs : roul- n'a une valeur que parce qu'il est devant -is, et -is n'en a une que derrière roul-* R (v. ch. IV, p. 173-174). La fin : <et voilà pourquoi...> est une adjonction des éditeurs et rappelle l'interprétation erronée du rapport syntagmatique. De même plus loin, p. 188 (182), al. 2 fin : <*Dix-neuf* est solidaire [...] syntagmatiquement de ses éléments *dix* et *neuf*>.

p. 183 (177), § 2, al. 1.

Explicitation de D 266 : *La coordination (l'opposition ou la coord- S) associative peut à son tour réfléchir sur l'opposition spatiale* DS V. ch. II n. 100.

p. 184 (178) al. 2 : une ou plusieurs séries associatives.

Cf. p. 260 al. 3 (254 al. 2) : <l'élément commun dégagé spontanément de la comparaison d'une série de mots [...]>. Saussure a toujours enseigné que toute analyse du mot en sous-unités exige la confrontation de *plusieurs* séries : I R 2.28-29; II R 96-97; *Morph.* R 7-8, 20-21; Br 7-8.

p. 185 (179), al. 4.

Les deux premières phrases ne viennent pas de la source (II R 94). Cf. Ch. VII, dern. al., p. 198 (191-192) : <parce qu'on est tenté de croire qu'elles existent en vertu de leur pure matérialité, que par exemple *aimer* ne doit son existence qu'aux sons qui le composent>, passage également inséré. L'idée est conforme à la pensée de Saussure; les formulations sont des éditeurs.

p. 187 (181), al. 3 -188 (182).

Tous les exemples ont été ajoutés par les éditeurs, qui ont réparti le texte de D 204 entre cet alinéa et la fin du paragraphe, p. 190 (184).

p. 188 (182), al. 2.

La 1^{re} phrase résume I R 2.28-29 (processus de l'association); la 2^e : <Ce n'est pas autre chose que le mécanisme ...> est une insertion. Le reste est tiré de D 282; mais l'idée de mettre en antithèse *oppositions* et *solidarités* revient aux éditeurs, qui ont également substitué l'exemple *dix-neuf* à ceux de la source (III 155). Cf. ci-dessus, ad p. 182-183 (176-177).

p. 188 al. 3 -189 (182 al. 3 -183) : «qui, applique sans restriction, aboutirait ... Si le mécanisme ... naturellement chaotique,»

Insertion. L'idée d'opposer le « mécanisme de la langue » [cf. p. 242 (236), al. 2 fin] à un « système naturellement chaotique » n'éclaire pas, c'est le moins qu'on puisse dire, la notion de système linguistique; v. plus loin, p. 224 sqq.

p. 192 (186), al. 3 : lexicologie et grammaire.

Source : II 73 (R 87-88); exemples russes ajoutés par les éditeurs. Il eût convenu de corriger ici l'exposé du cours II par celui du cours III sur l'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif, utilisé dans le chapitre précédent, ou tout au moins de renvoyer à p. 189 (183), al. 3⁵⁹.

p. 193 (187), al. 1.

Toute la fin de l'alinéa, depuis les mots : «ou par des dérivés...», est une adjonction des éditeurs.

p. 197 (191), al. 1 : Une langue exprime quelquefois ... par un ou plusieurs termes concrets.

Les [dous-je; Hôtel Dieu, etc.]. Il y a une idée qui peut être exprimée par une unité (de), une sous-unité (gr. -os) et ici, seulement par un ordre D 196. Explicite par les éditeurs (toute la fin de l'alinéa).

p. 202 al. 3 (196 al. 2) : origine des alternances du verbe fort.

Breve indication de II R 70-71 (1^{re} et dernière phrases de l'alinéa), complétée sans doute par un résumé de II R 396, 401-408, à quoi renvoie une note de A.S. en marge du texte parallèle I R 254 : cf. p. 222 (216), al. 2.

p. 208-214 (202-208) : § 4. Causes des changements phonétiques.

A I R 167-77 (I-V, VII), les éditeurs ont ajouté II R 386-387 (VI). L'ordre a été modifié : cf. I 12.

p. 224 (218), al. 2 : lois d'alternance.

Début d'après I R 4-2 (jusqu'à : «... lois grammaticales d'alternance»). Toute la suite est une insertion, utilisant des passages du Cours : p. 125 (120), 135 (131), 228 (222). L'exemple *Nature* : *Nature* vient de II R 69, où la formule synchronique «a se change en u au pluriel» n'est pas qualifiée d'incorrecte.

p. 226 al. 3 (220 al. 2) : alternances non significatives.

Pour Saussure, l'alternance a toujours un certain degré de significativité : cf. p. 202 (196), al. 2, dern. phrase, et ci-après, p. 233-234.

p. 233 al. 4 (227 al. 3) : L'activité continuelle du langage décomposant [...]

Cette simple activité continuelle par laquelle la langue décompose R par laquelle la langue separe G) (II R 103). V. aussi au Lexique (CLASSEMENT).

p. 237 (231), al. 1, dern. phrase.

Pour que cette forme [je trouve] pénètre dans la langue, il faut que ? : quelqu'un l'ait imprimée, et 2) imprimée à l'occasion de la parole, du discours, et il en est de même pour tous ceux qui sont tombés dessus ensuite R (I R 222). Les mots : «l'imitent et le répètent» ne correspondent pas à la pensée de Saussure : v. ch. IV, p. 156 et n. 90.

p. 239 al. 2 (233 al. 1), fin de l'alinéa.

La source (I R 2.70) ne parle pas d'agglutination; cf. ci-dessous, ad p. 249-250 (243-244).

p. 241 (234-235), § 2 dern. al.

Insertion, variante de p. 238 al. 2 (232 al. 3).

⁵⁹ On signale ce passage, bien qu'il n'y ait pas ici de véritable remaniement; mais on y aperçoit un inconvénient de l'entrecroisement des sources.

p. 243 al. 3 (237 al. 2) : mots qui n'offrent pas de prise à l'analogie.

Insertion, peut-être superflue : le cas est inclus dans l'observation plus générale qu'on trouve au chapitre précédent, p. 234 al. 4-5 (228 al. 3-4), 1^o : *Parisien, Genevois* etc. relèvent de la même explication que *magasinier*.

p. 249-250 (243-244), § 2. *Agglutination et analogie*, 1^o et 2^o.

1) les éléments sont donnés par deux unités fondamentales (*mot mot*), tandis que dans la création analogique, il s'agissait de fractions, de subdivisions de mots R (I R 2.84). Les éditeurs ont ajouté le cas de gr. *héd-isto-s*, que Saussure rappelle dans le contexte de 3^o; ils ont ensuite (2^o) remplacé les mots : *dans la sphère de la phrase* R par : « dans la sphère syntagmatique ». Or il semble bien que, pour Saussure, l'agglutination (soudure de deux mots) soit, du point de vue de la langue, un phénomène différent, au moins par sa portée pour le système, d'un changement dans l'analyse subjective du mot, même si l'un et l'autre sont les effets d'une même tendance.

p. 255-256 (249-250) : Ch. VIII, dern. al.

Dans une région, on faussera l'a : on dira se fôcher (pour se fâcher). Est-ce des mots (comme unités G) qui sont frappés, ou bien est-ce un son comme dans l'exemple de la corde de harpe ? R (II R 83) [suite du texte utilisé p. 137-138 (133-134)]. La suite (identité diachronique de *calidum* et *chaud*) vient de II R 54, où Saussure dit simplement que le lien de cette identité est mystérieux. La fin de l'alinéa, depuis : « Voilà pourquoi nous avons pu dire ... » est ajoutée : v. ci-dessus, p. 97, la note de A.S. à *Extr.* 9, al. 12.

p. 263-264 (257) : préfixes.

V. plus loin, Ch. IV, n. 142, et Lexique (PRÉFIXE).

p. 294 al. 3 (287 al. 2) : effets possibles de la différenciation sur territoires séparés.

Seule la 1^{re} phrase vient de II R 179; la suite est une insertion. Cf. p. 293 (286), al. 1 fin, d'après D 35-36?

p. 295-296 (288-289) : différenciation et solidarité.

Le dernier alinéa du chapitre semble résumer II R 178-181. Les deux précédents sont une insertion dont le motif est donné par une note de A.S. (Coll. p. 113) : « N.B. Cette fin de chapitre [III 101], telle que je l'ai comprise, ne semble pas concluante et prête à des objections : Il a été dit plus haut [§ 2, dern. al.] : Il ne faut tenir compte que de la force d'intercourse, de la cohésion. Or le propre de la séparation géographique, c'est justement de supprimer à peu près la cohésion. Deux idiomes ainsi séparés continuent à se ressembler par leurs éléments anciens (force conservatrice), mais ils n'auront plus d'innovation commune, sauf cas fortuits ».

p. 308 (302), § 2 al. 2 : Trois faits...

Deux faits R (I R 3.55). Il s'agit : 1) du nombre et de l'ordre des unités phoniques dans le mot; 2) du nombre des unités dans le système phonique. Le premier, d'abord simplement indiqué : *1) tout mot est composé d'éléments phoniques dont le nombre est parfaitement limité, qui ne sont pas en ordre indéfini* —, est repris plus loin (I R 3.58) : *Autre fait : dans un mot donné [...], on peut compter les éléments [...]*. Le second est énoncé ainsi : *2) Il ne se présentera pas qu'on ait 4 ou 5 éléments qui ne reviennent pas au moins une douzaine de fois dans une langue; sans quitter les langues historiques, il n'y a pas une série de ces éléments qui apparaissent comme des raretés* R. Le développement (I R 3.55-57) a été utilisé p. 171 (164-165).

p. 324 (317), dern. al.

Conclusion des éditeurs, conforme au principe posé p. 25 al. 2.

Tels sont les principaux passages du *Cours* où Bally et Sechehaye, soit par leur interprétation, soit par des insertions plus ou moins étendues, ont développé ou modifié le texte des manuscrits. Les raisons qu'ils ont eues de le faire ne sont pas également évidentes dans tous les cas. Mais on ne doit voir, dans tous ces remaniements, que la conséquence logique

d'une décision qui n'a pas été prise à la légère, et d'une méthode qui visait à « dresser un tout organique, en ne négligeant rien qui pût contribuer à l'impression d'ensemble »⁵⁴, — méthode dont il est plus aisé de critiquer certaines applications que le principe même. D'ailleurs, si les éditeurs ont pu prévoir l'intérêt que devaient éveiller les idées de Saussure et ses distinctions fondamentales, ils ne pouvaient, semble-t-il, se douter qu'on en viendrait, dans la controverse, à discuter sur la lettre même du *Cours*, à comparer des définitions et des formules, à découvrir de l'ambiguïté ou de l'incohérence dans un texte qui pour eux était parfaitement clair, puisqu'ils ne l'avaient rédigé qu'une fois sûrs d'avoir pénétré à fond une pensée dont bien des aspects leur étaient déjà familiers.

Aussi bien, l'accueil que trouva auprès des linguistes la première édition de l'ouvrage, les critiques mêmes — celles du moins qui visaient les grandes thèses saussuriennes⁵⁵ — ne durent pas ébranler leur conviction d'avoir fidèlement exposé la doctrine : les retouches apportées au texte dans la 2^e édition ne modifient rien d'essentiel. Les observations de Wackernagel⁵⁶ ont fait rectifier trois passages de l'Introduction :

CLG p. 43-44 :

Pour certains idiomes, tels que le zend et le paléoslave, on ne (44) sait même pas quels peuples les ont parlés;

Il y a des idiomes dont on ne sait pas par quels peuples ils ont été parlés (ainsi le zend : langue des Mèdes ? le paléoslave : est-ce l'ancienne langue bulgare ou slovène ?) (II R 47).

p. 46 al. 2 :

[...] mais à cette époque tardive, il offre une image plus fidèle de l'indo-européen que le latin du III^e siècle avant Jésus-Christ.

2^e éd. p. 42, bas :

Pour certains idiomes, tels que le zend et le paléoslave, on ne sait même pas exactement quels peuples les ont parlés;

p. 45 al. 2 :

[...] mais à cette époque tardive, il offre, dans l'ensemble, une image aussi fidèle de l'indo-européen que le latin du III^e siècle avant Jésus-Christ.

Le lituanien [...], s'est moins écarté de son point (10) de départ que d'autres langues notées depuis une haute antiquité; il offre encore plus d'intérêt, pour le linguiste, que le latin deux siècles avant l'ère chrétienne (I R 1.9-10)

p. 60 al. 5 :

En zend, ce qui correspond à *tr* indo-européen est noté *ṭr* à l'initiale et *dr* à l'intérieur, tandis que ce qui correspond à *pr* est partout représenté par *fr*; les deux évolutions ont dû être parallèles; *dr* doit se lire uniformément *ṭr*, puisque *f* est une fricative sourde et non une occlusive sonore [...] ⁵⁷.

p. 59 al. 5 :

[Passage supprimé.]

⁵⁴ CLG, préface, al. 10.

⁵⁵ Telle la critique de Schuchardt, de Jespersen (bibl. 25, 26).

⁵⁶ Bibl. 20, p. 166, note. — En revanche, les notes des éditeurs (p. 134, 137, 140), jugées superflues par Wackernagel, ont été maintenues.

⁵⁷ Également critiqué par Meillet (bibl. 23, p. 36).

Pour le zend, c'est souvent le cas : ainsi nous avons **tr** se changeant en **dr**, et **pr** en **fr**. Ce parallélisme nous montre que **dr** devait se prononcer un peu comme

pr J	tr	pr
	pr	fr D

(**dr** en zend) S (D 53).

Deux erreurs, non signalées dans les Errata de la 1^{re} édition, ont été corrigées dans la seconde :

CLG p. 181 al. 2 :

[...] ordre indéterminé et ordre
indéfini [...]

p. 323 al. 2 :

[...] *dibrê-kem* « leurs paroles » [...]

2^e éd. p. 174 al. 3 :

[...] ordre indéterminé et nom-
bre indéfini [...]

p. 316 al. 2 :

[...] *dibrê-hem* « leurs paroles »

dibrêkem DJ (D 161), sans traduction.

En revanche, p. 316 al. 1 (310 al. 1), une erreur provenant du manuscrit (II R 158) a subsisté : « De même, le « beau-frère, mari de la sœur » [...], au lieu de : frère du mari (gr. *ῥατῆρ*, etc.)⁵⁸.

Dans le § 2 (*Effacement de la composition des mots*) du chapitre III, 3^e partie, p. 218, les éditeurs avaient d'abord conservé l'exemple *Drittelt*, fourni par la source (I R 1.89); ils y ont substitué (2^e éd. p. 212) *ennemi*, peut-être pour rappeler le paragraphe sur l'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif, où ce même exemple est utilisé dans le dernier alinéa, p. 190 (184). Les autres retouches témoignent surtout de scrupules : ainsi, au début du dernier alinéa du chapitre VI, 3^e partie (*L'étymologie populaire*), la suppression des mots : « est un phénomène pathologique »⁵⁹; et dans le titre du chapitre II, 5^e partie, la substitution de « prototype » à « langue la plus ancienne ».

Pour donner une idée d'ensemble de la façon dont Bally et Sechehaye ont conçu et réalisé, à partir des manuscrits très divers qu'ils avaient réunis, leur synthèse de la linguistique saussurienne, il a bien fallu distinguer, pour les considérer séparément, les problèmes de méthode et de technique que posait l'entreprise, et les solutions qu'ils y ont données. Mais il va de soi que des observations générales et des exemples, même nombreux et soigneusement choisis, de leurs procédés, ne mettent pas le lecteur du *Cours* en mesure d'apprécier exactement l'apport des éditeurs et de discerner, dans le texte par eux rédigé, ce qui provient des manuscrits et ce que leur zèle y a introduit. Le spécimen donné en appendice à ce chapitre montrera du moins les services que rendrait une édition critique du *Cours*. On a choisi à dessein un morceau sur lequel la controverse s'est souvent exercée : les paragraphes sur l'arbitraire du signe et sur le caractère de linéarité.

⁵⁸ Cf. Rec. p. 479.

⁵⁹ V. plus haut, ch. II, n. 64.

III D 188

§ 2. *Premier principe : l'arbitraire du signe.*

1 Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, < ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : > *le signe linguistique est arbitraire.*

2 Ainsi l'idée de « sœur » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s-ö-r* qui lui sert de signifiant ; il [*sic*] pourrait être aussi bien représenté par n'importe quelle autre : à preuve les différences entre les langues, et l'existence même de langues différentes : le signifié « bœuf » a pour signifiant *b-ö-f* d'un côté de la frontière, et *o-k-s* (*Ochs*) de l'autre.

1-10 signifiant, signifié : d'après D 211.

Titre : PREMIER PRINCIPE PRIMAIRE D 1^{er} PRINCIPE S 1^o J

1 *Le signe linguistique est arbitraire* DJS

Cette phrase même pourrait évoquer la question de terminologie [*et*] que nous tranchons par : le lien qui unit au concept l'image acoustique J (le signe = lien entre l'objet [*sic*] et l'<image ac->) S Le lien qui relie une image acoustique donnée avec un concept déterminé et lui confère valeur de signe est un lien radicalement arbitraire D

Suite de DJ (manque dans S) = al. 3. Les éd. ont interverti.

2 Ainsi le concept « sœur » n'est lié par aucun rapport intérieur avec la suite de sons qui forme l'image acoustique correspondante. Ce concept pourrait tout aussi bien être représenté par n'importe quelle autre suite de sons : il suffit de songer aux différentes langues D Il n'y a aucune raison qui unit la suite de sons *s+ö+r* au concept de sœur J

C'est ce qui explique que le concept « bœuf » peut se dire *Ochs* ou *boeuf* J

⁶⁰ Les indications de sources sont données en marge ; quant aux insertions des éditeurs, elles sont signalées dans le texte même par des <>.

Le principe de l'arbitraire du signe n'est contesté par personne; mais il est souvent plus aisé de découvrir une vérité que de lui assigner la place qui lui revient. Le principe énoncé plus haut domine toute la linguistique de la langue; ses conséquences sont innombrables. Il est vrai qu'elles n'apparaissent pas toutes du premier coup avec une égale évidence; c'est après bien des détours qu'on les découvre, < et avec elles l'importance primordiale du principe >.

< Une remarque en passant : > quand la sémiologie sera organisée, D 189 4a elle devra se demander si les modes d'expression qui reposent sur des signes entièrement naturels <—comme la pantomime—>, lui reviennent de droit. En supposant qu'elle les accueille, son principal objet n'en sera pas moins l'ensemble des systèmes fondés sur l'arbitraire du signe.

3 *Personne ne contredit cette idée. Il est important de constater cette vérité et de lui donner la place qui lui revient, sa place hiérarchique. Cette vérité, qui paraît crever les yeux, est tout au sommet. Et toutes les conséquences n'apparaissent pas avec une aussi grande évidence, car elles existent jusque dans une foule de détails* D *En effet, et dans bien des occasions, ce n'est pas la difficulté de saisir les choses. L'important est seulement de les constater pour donner à chaque fait sa valeur hiérarchique. La place de cette vérité-là est tout au sommet. Si elle apparaît comme crevant les yeux, nous ne voyons pas du premier coup toutes ses conséquences. C'est après bien des détours que l'on distingue jusque dans une foule de choses des effets voilés de cet axiome* J

Ici, D et J ont les exemples (D seulement *sœur*) et une remarque sur le caractère arbitraire des signes d'écriture, amenant la question de l'objet de la sémiologie.

4a *Quand la sémiologie sera organisée* DJS
elle aura à voir si les systèmes autres qu'arbitraires seront aussi de son ressort D *elle devra voir si le signe est arbitraire* S *elle aura à s'occuper plus spécialement de ce fait* J

En tout cas, elle s'occupera surtout des systèmes arbitraires D *Son domaine type sera celui des systèmes arbitraires, dont la langue est un éclatant exemple* S

Suite de DJS : al. 5.

4b < En effet tout (103) moyen d'expression reçu dans une société repose en principe sur une habitude collective ou, ce qui revient (101) au même, sur la convention.>

II R 17 4c Les signes de politesse, par exemple, < doués d'une certaine expressivité naturelle >, (qu'on pense au Chinois qui salue son empereur en se prosternant neuf fois jusqu'à terre), < n'en sont pas moins fixés par une règle; c'est cette règle qui oblige à les employer, non leur valeur intrinsèque. On peut donc dire que les signes entièrement arbitraires réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique; c'est pourquoi >

R 13 4d la langue, < le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, est aussi le plus caractéristique de tous; en ce sens la linguistique > peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier.

4b Inspiré peut-être de II R 15-16? V. ch. IV, p. 201-202.

4c [...] *les signes de la langue sont totalement arbitraires, tandis que dans certains signes de politesse (ainsi du Chinois qui se prosterne neuf fois devant son empereur [...]), ils quitteront le caractère d'arbitraire pour se rapprocher du symbole R (... tandis qu'on pourrait peut-être trouver un sens au signe de pol- G) [...] Dans le cas possible où le sens d'une coutume s'est perdu totalement, nous sommes dans le même cas que celui où les mots de la langue sont devenus intelligibles pour les sujets parlants (c'est-à-dire n'ont plus de signification reconnue, ou une signification totalement différente de la primitive) R*

Entendre : sont devenus, de relativement motivés, totalement arbitraires?

4d [...] *la langue occupera le compartiment principal de cette science; elle en sera le patron général. Mais ce sera par hasard : théoriquement, elle n'en sera qu'un cas particulier R.*

On s'est servi du mot *symbole* pour désigner le signe linguistique, D 189 5
 < ou plus exactement ce que nous appelons le signifiant >. Il y a des
 inconvénients à l'admettre, < justement à cause de notre premier prin-
 cipe >. Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire;
 il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le
 signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait être remplacé
 par n'importe quoi, un char, par exemple.

Le mot *arbitraire* appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner
 l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant <(on verra D 190 6
 plus bas qu')> il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un
 signe une fois établi dans un groupe linguistique); <nous voulons dire
 qu'il est *immotivé*, c'est-à-dire> arbitraire par rapport au signifié, avec
 lequel il n'a aucune attache naturelle < dans la réalité >.

6 *immotivé* : D 200 sqq.

5 *A propos du mot : symbole. Nous avons grand scrupule à employer ce terme D*
 [...] *il faut éviter d'employer le terme de symbole linguistique J*

Le symbole a pour caractère de n'être jamais complètement arbitraire; le symbole
n'est pas vide D Le symbole n'est jamais complètement arbitraire, vide J Le sym-
bole est un signe, mais jamais tout à fait arb- S

Il y a un rudiment de lien entre idée et signe D Il y a au moins un rudiment de lien
entre le concept et le signe J Il y a quelque chose S

(balance, symbole de la justice) D Le symbole de la justice est une balance et ne
pourrait pas être impunément remplacé par une voiture J Balance = justice. On ne
mettrait pas une voiture à la place S

Ici, remarque sur *image acoustique* (DJS), rendue inutile par l'emploi de *signifiant*,
 et partant, supprimée.

6 *A propos du mot : arbitraire D*

Le signe n'est pas arbitraire au sens de : dépendant du libre choix de l'individu;
il est arbitraire par rapport au concept DJS

avec lequel il n'a aucune attache première J n'ayant rien qui le lie au concept S

Pour l'individu, impossibilité de changer D Une société entière ne pourrait plus
changer le signe une fois établi J

D 190 7 Signalons en terminant deux objections qui pourraient être faites à l'établissement de ce premier principe :

8 1° On pourrait s'appuyer sur les *onomatopées* pour (104) dire que le choix du signifiant n'est pas toujours arbitraire. Mais elles ne sont jamais des éléments organiques d'un système linguistique. Leur nombre est d'ailleurs bien moins grand (102) qu'on ne le croit. ~ Des mots comme *fouet* ou *glas* peuvent frapper certaines oreilles par une sonorité suggestive : mais pour voir qu'ils n'ont pas ce caractère dès l'origine, il suffit de remonter à leurs formes latines (*fouet* dérivé de *fāgus* « hêtre », *glas* = *classicum*) : la qualité de leurs sons actuels, ou plutôt celle qu'on leur attribue, est un résultat fortuit de l'évolution phonétique.>

9 Quant aux *onomatopées* authentiques (celles du type *glou-glou*, *tic-tac*, etc.), non seulement elles sont peu nombreuses, ~ mais leur choix est déjà en quelque mesure arbitraire, puisqu'elles ne sont que l'imitation approximative et déjà à demi conventionnelle de certains bruits (comparez le français *oua-oua* et l'allemand *wauwau*).>

7 Maintenant, n'y a-t-il aucune objection quelconque à cette vérité? J

8-9 A ce propos, il y a la vague question des *onomatopées*. Ici, il y aurait bien un lien intérieur, dira-t-on D Ici interviennent les *onomatopées* : là, on peut prétendre que le choix n'est pas arbitraire J Les *onomatopées*, moins nombreuses qu'on ne s'imagine, ont peu d'importance S

Mais (D) 1° on exagère beaucoup le nombre des *onomatopées* DJ Des mots peuvent paraître *onomatopées*, qui dans leur ascendance ne le sont plus (lat. *pluit* « il pleut », précédemment **plovit*, etc.) D Le lat. *pluvia* devrait imiter la pluie. Mais prenons une forme *pluit*, anciennement **plovit* et **ple*~*v*~*it*, nous serons convaincus de l'erreur J

Sur *pluit*, exemple très contestable, v. Meillet, *MSL* 19, p. 178.

En outre, une fois introduites dans la langue, elles sont plus ou moins D 190 entraînées dans l'évolution phonétique, morphologique, etc., que subissent les autres mots < (cf. franç. *pigeon*, du latin vulg. *pīpiō*, dérivé lui-même d'une onomatopée) > : preuve évidente qu'elles ont perdu quelque chose de leur caractère premier pour revêtir celui du signe linguistique en général, qui est immotivé.

2° Les *exclamations*, très voisines des onomatopées, donnent lieu à des remarques analogues et ne sont pas plus dangereuses pour notre thèse. On est tenté d'y voir des expressions spontanées < de la réalité >, dictées pour ainsi dire par la nature. Mais pour la plupart d'entre elles, on peut nier qu'il y ait un lien nécessaire entre le signifié et le signifiant. Il suffit de comparer deux langues à cet égard pour voir combien ces expressions varient de l'une à l'autre < (par exemple au français *âie!* correspond l'allemand *au!*) >. On sait d'ailleurs que beaucoup d'exclamations ont commencé par (105) être des mots à sens déterminé < (cf. *diable! mordieu! = mort Dieu*, etc.) >.

10

9 2^e éd. : (cf. *pigeon*, du latin vulgaire *pīpiō*)

Mais il est évident que nous en avons, mais tellement noyés dans la masse, qu'ils passent sous le régime des mots quelconques (*tictac, glouglou*, etc.) D En réalité, ces onomatopées subissent le même régime < que > des mots quelconques J

La preuve du peu d'importance (valeur) des onomatopées, c'est que nous pouvons très bien nous y tromper et en voir où il n'y en a pas D La preuve en est que nous pouvons prendre pour des onomatopées des mots qui n'ont rien de tel J

10 Une autre portion, celle des *exclamations*, n'a pas beaucoup plus de signification. On peut voir dans les exclamations quelque chose de dicté par la nature. Mais pour la plupart des exclamations, cela peut se nier : à preuve les autres langues D Dans l'exclamation, on pourrait dire qu'il y a aussi un geste naturel, spontané; que par conséquent un lien existe entre le signe et le concept. Passons d'une langue à l'autre : rien n'est ressemblant J **Exclamations** : sont aussi arbitraires, ne se retrouvent pas les mêmes dans toutes les langues S

Les jurons deviennent exclamations, et l'on sait que leur origine est dans des mots à sens très déterminé D De même pour les jurons, qui passent à l'état d'exclamations J Les jurons ont commencé par être des mots S

D 191 11 En résumé, les onomatopées et les exclamations sont d'importance secondaire, et < leur origine symbolique en partie > contestable.

(103) § 3. *Second principe: caractère linéaire du signifiant.*

D 211 1 Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) *il représente une étendue*, et b) *cette étendue est mesurable dans une seule dimension* : <c'est une ligne.>

D 191 2 Ce principe est évident, mais il semble qu'on ait toujours négligé de l'énoncer, sans doute parce qu'on l'a trouvé trop simple; cependant, il est fondamental et les conséquences en sont incalculables; son importance est égale à celle de la première loi. Tout le mécanisme de la langue en dépend (voir p. 183).

2 signifiant : d'après D 211

2^e éd. : (voir p. 170)

11 *Donc, ces faits d'onomatopées et d'exclamations sont très accessoires et très contestables* D Nous laisserons donc de côté ces onomatopées et signes exclamatifs J.

Titre : 2^e PRINCIPE PRIMAIRE D 2^e VÉRITÉ PRIMAIRE S 2^o J.

1 = D Dans la langue, le signifiant se déroule dans le temps seul S (J manque).
Substitué à D 191 : *Le signe linguistique image servant au signe possède une étendue qui se déroule dans une seule dimension* DJS

2 *Evident, mais il semble qu'on ait toujours oublié de l'énoncer* D

Il est de première importance D Ce principe-là encore est incalculable dans l'importance de ses proportions [sic]. Comme il est fondamental et enfantin, il faut le mettre en première ligne J

Les éd. ont supprimé ici : *Si nous pouvons découper des mots et des phrases (D; des mots J; les mots S), c'est une des conséquences de ce principe* DJS

Tous les moyens dont se sert la linguistique [sic] lui sont assujettis J

Ici, remarque sur la dimension linéaire du temps, rendue inutile par la substitution de D 211 à D 191 à l'al. précédent.

Par opposition aux signifiants visuels (signaux maritimes, etc.) D 191 qui peuvent offrir des complications simultanées sur plusieurs dimensions, les signifiants acoustiques ne disposent que de la ligne du temps; leurs éléments se présentent l'un après l'autre; ils forment une chaîne. Ce caractère apparaît immédiatement dès qu'on les représente par l'écriture et qu'on substitue la ligne spatiale des signes graphiques à la succession dans le temps.

Dans certains cas cela n'apparaît pas avec évidence. Si par exemple j'accentue une syllabe, il semble que j'accumule sur le même point des éléments significatifs différents. Mais c'est une illusion; <la syllabe et son accent ne constituent qu'un acte phonatoire; il n'y a pas dualité à l'intérieur de cet acte, mais> seulement des oppositions diverses avec ce qui est à côté <(voir à ce sujet p. 186).>

3 2^e éd. : (voir à ce sujet p. 180).

Par opposition aux signes visuels (JS; à d'autres signes, comme les signes vis- D), qui peuvent offrir des complexes à plusieurs dimensions (D; une complication en plusieurs dim- J; être compliqués dans plusieurs dim- S), les signes acoustiques ne peuvent que se succéder sur une ligne. Ils doivent faire une chaîne D le signe acoustique ne peut en offrir que dans l'espace formé par une ligne. Il faut que tous les éléments se succèdent, fassent une <chaîne> J

De ce caractère résulte aussi que ces images acoustiques sont projectibles (?) dans la forme spatiale par la ligne, qui se trouve tout naturellement être la face (?) verticale ou horizontale. Quand nous remplaçons l'espace temporel par l'espace linéaire, nous le voyons de suite J (Remarque notée par J seulement, tout à la fin du § et placée ici par intervention).

3 *Il semble quelquefois qu'il y ait à nier la chose : si j'accentue, il semble que je cumule sur le même point des éléments de signes différents D Il semble parfois qu'on annihile la chose, par ex. en accentuant une syllabe J*

mais c'est une illusion : ce supplément de signe ne vaut que par rapport aux juxtaposés D Ce quelque chose de plus qu'on lui ajoute ne vaut que par rapport au reste de la chaîne : il n'y a pas moyen pour le son de se développer dans un autre sens que le sens linéaire J

Chapitre IV

PROBLÈMES D'INTERPRÉTATION

Parmi les manuscrits que Bally et Sechehaye ont eus sous les yeux, deux seulement ne figurent pas dans l'inventaire donné plus haut : le sténogramme de Louis Caille (cours I) et les notes de Paul Regard (cours II)¹. Mais l'un et l'autre ont été collationnés par A. Riedlinger², et j'ai pu m'assurer moi-même, en collationnant un manuscrit du cours II (B) non utilisé par les éditeurs, que pour les deux premiers cours les manuscrits R ne doivent pas présenter de lacunes ou de contresens. On a vu d'autre part, au début du chapitre précédent, que le texte du *Cours* se laisse ramener à des sources encore accessibles, exception faite du sténogramme de Bally sur la Théorie de la syllabe et du manuscrit (sans doute une note inédite de Saussure) d'où provient l'explication étymologique de lat. *dominus*.

Il est donc permis, et il est possible, de reprendre après eux l'étude des problèmes d'interprétation qu'ils ont eu à résoudre. On s'attachera ici, selon les limites qu'on s'est fixées, à ceux qui concernent les divisions générales et la linguistique statique. Quant aux questions, certainement moins graves, qui peuvent se poser à propos de la linguistique évolutive ou des sujets traités dans les 4^e et 5^e parties du *Cours*, elles ne seront touchées qu'en passant.

L'entreprise peut, au vrai, sembler présomptueuse. Elle sera justifiée, on l'espère, par l'usage qui sera fait ici de certains textes que les éditeurs du *Cours* ont lus, sans peut-être en tirer un parti suffisant : les notes inédites (en dehors des *Extraits*), les cours de *Morphologie* (sem. d'été 1910), d'*Étymologie grecque et latine* (1911-1912) invitent à des rapprochements instructifs, qui sur plusieurs points confirment ou précisent les idées développées dans les trois cours de linguistique générale.

Dans leur travail de reconstitution, Bally et Sechehaye ont été guidés par une conviction qui leur venait certainement de leur connaissance personnelle du maître : « Sa pensée, écrivent-ils, évoluait dans toutes les directions sans pour cela se mettre en contradiction avec elle-même » ; et plus loin : « Sur chaque point, en pénétrant jusqu'au fond de chaque

¹ CLG, préface, al. 4. Dans les premières pages de sa thèse (bibl. 29), P. Regard donne, des idées de Saussure, un résumé où l'on reconnaît bien l'introduction du 2^e cours.

² CLG, préf., al. 5. Cf. ci-après, n. 61.

pensée particulière, il fallait, à la lumière du système tout entier, essayer de la voir sous sa forme définitive en la dégageant des variations, des flottements inhérents à la leçon parlée, puis l'enchâsser dans son milieu naturel, toutes les parties étant présentées dans un ordre conforme à l'intention de l'auteur, même lorsque cette intention se devinait plutôt qu'elle n'apparaissait »³.

Celui qui, sans avoir connu et entendu Saussure, entreprend à nouveau l'étude des manuscrits, ne peut y apporter d'emblée une telle conviction : il ne peut fonder son interprétation que sur les textes et ne saurait se risquer à deviner des intentions qui ne seraient pas indiquées avec une suffisante évidence.

Certes, à la lecture des manuscrits, on ne peut manquer d'être frappé par tout ce qui relie ces textes si différents, par la constance et l'insistance de certaines affirmations, le retour, parfois à des années de distance, de certaines formules et de certains exemples. Cette impression, cependant, perd de sa force à mesure qu'on étudie de plus près les sources du *Cours de linguistique générale*; il apparaît que la pensée de Saussure, comme toute pensée vivante, a dû varier et que l'étonnante fixité de tels principes a pu s'accompagner, sur d'autres points, d'incertitudes croissantes : en mai 1911, Saussure avait des doutes dont il hésitait à faire part à ses étudiants⁴. Les éditeurs, de toute évidence, ne pouvaient procéder autrement qu'ils l'ont fait; ou alors, ils auraient dû renoncer à publier le *Cours de linguistique générale*. Mais ce n'est pas faire outrage à leur mémoire, ni à celle de Saussure, que de chercher à saisir la pensée du maître non pas « sous sa forme définitive », mais, autant qu'il est possible, dans son devenir, dans ses hésitations, ses variations peut-être; surtout s'il devait apparaître alors que certaines difficultés sur lesquelles se sont concentrées les critiques depuis une quarantaine d'années n'avaient pas échappé à sa clairvoyance.

* * *

Avant d'aborder les problèmes, il convient de bien marquer la nature des données, leurs limites, leur valeur.

La « linguistique saussurienne », — les éditeurs du *Cours* l'ont déjà dit⁵ — n'est pas un tout achevé : aucun des trois cours n'en donne un exposé intégral, et dans le troisième, le seul où Saussure en a tracé le plan et où il a abordé de front la linguistique statique, cet état d'inachèvement est particulièrement sensible. D'autre part, le développement de la pensée de Saussure avant 1900 se dérobe en partie : dans les notes inédites, aucun texte datable n'est antérieur à 1891, et ce qui subsiste est fragmentaire. Cette double insuffisance de données n'autorisera, sur certains points, que des inductions très prudentes.

Pour tout ce qui doit être discuté dans ce chapitre, la source la plus importante par son ampleur et par sa date est l'ensemble des cahiers

³ CLG, préf., al. 6 et 8 (C'est moi qui souligne).

⁴ V. ch. I, notes de L. Gautier, al. 1, p. 30.

⁵ CLG, préf., al. 11-12.

d'étudiants. Certains de ces cahiers, ceux de M. A. Riedlinger en particulier, sont remarquablement complets; mais il est clair que l'exposé oral n'a pu être reproduit que de façon approximative, et la comparaison des différentes versions n'éclaire pas toujours les passages obscurs⁶. Toutefois, en étudiant de près le détail de l'expression et la terminologie, il m'est apparu qu'on peut faire fond sur le texte des cahiers et prendre pour règle de ne pas suspecter, à moins de raisons très graves, la leçon manuscrite, là même où l'on serait tenté, à première vue, d'imputer à l'étudiant une bévue ou une impropriété. Voici quelques exemples.

On sait ce que pensait Saussure de la terminologie en usage⁷. Il a souvent relevé dans ses cours l'ineptie de tel ou tel terme traditionnel, sans toutefois s'en interdire l'emploi : il a annoncé des cours de *grammaire comparée*, de *grammaire historique*, — expressions qu'il juge « déplorables »⁸. A *rhotalisme*, dénomination impropre pour un fait diachronique, il a substitué *rhotalisation*, en motivant sa préférence⁸; on lit pourtant une fois, dans le cours I : « Si l'on considère le rhotalisme comme appartenant à la nature de la langue, tous les cas comme *causa*, *risus*, *positus* deviennent inexplicables » (R 1.65). Inadvertance de l'étudiant ? Ce n'est pas sûr : dans l'énoncé d'une hypothèse absurde, Saussure a pu employer à dessein le terme qu'il condamnait. Au début du cours II, on lit : « La langue ne peut se classer nulle part » (R 2, B). C'est vrai du langage, non de la langue⁹. Plus loin : « Le langage a fondamentalement le caractère d'un système [...] » (R 32, RGB). Il est improbable que les trois étudiants aient commis la même confusion entre *langue* et *langage* : ils ont dû noter ce qu'ils avaient entendu.

Plus souvent, les notes des étudiants témoignent de la prudence de Saussure à employer des termes insolites. En mai 1911, par exemple, il a introduit les termes nouveaux de *signifiant* et *signifié*¹⁰. Dans la suite (Chap. II bis), les manuscrits ont :

- D 212 l'idée, le signe D; l'idée ... le signifiant S.
- 213 entre les idées et les signes, le signifié et le signifiant D; entre idées et signes S.
- 214 entre idée et signe S (D manque).
- 219 l'image acoustique D (S manque).
- 219 entre idée et signe, entre signifiant et signifié D; entre les signes et les idées S.
- 219 l'image acoustique ... l'idée D; le signifiant ... l'image [sic] S.
- 220 entre idée et signe D; (S manque).
- 221 le rapport du signifiant au signifié DS.

Dans le long chapitre suivant (II ter), il n'est question qu'une fois des deux côtés du signe, à l'occasion du génitif pluriel *žen* en tchèque :

- D 242 Pas besoin d'avoir toujours une *figure acoustique* en regard d'une idée. ... Cet exemple est plus frappant que le précédent, à cause de l'idée plus particulière de génitif pluriel qui a pris le signe zéro.

⁶ V. ch. III (p. 114-115, et n. 47).

⁷ V. ch. I, notes de A. Riedlinger, al. 5, p. 29; lettre à A. Meillet, al. 4, p. 31.

⁸ V. ces expressions au Lexique.

⁹ I 8; III 111; cf. N 17.

¹⁰ III 124 (D 211).

(Saussure n'aurait guère pu dire que tel signifié a *pris* tel signifiant ¹¹).

Dans le dernier chapitre, enfin, on lit :

- D 263 quelque chose de commun dans l'idée représentée et dans l'image acoustique D; rapport dans l'idée, dans le son S.
264 signifiant ... signifié DJS.
264 association au nom du signifié D; association du signifié JS.
264 communauté d'images auditives D; association même auditive J (S manque).
270 Schéma de la signification : *concept, image auditive* DS (cf. D 186).
277 Revenons à la figure du signifié en regard du signifiant D (S n'a que le schéma retouché, avec signifié, signifiant).
277 il faudrait ... que le signifié fût d'avance une chose déterminée, et elle [*sic*] ne l'est pas, D; ... que l'idée, le signifié fût ... S.
280
-281 signifié(s) ... signifiant(s) D (plusieurs fois; S manque).
281 Il n'y a pas de *signes*; il n'y a que des différences entre les *signes* ... [*žen.*] Ici, pour le génitif pluriel, il n'y a pas de *signe* ... C'est que seule la différence des *signes* est en jeu. ... Ici c'est une différence entre *signifiants*. De même pour les *signifiés* ... D; série de différences de *sons* se combinant à des différences d'idées S.
282 ... différence de l'idée ... différence du *signe* D.

De ce qui a été noté par les étudiants, il ressort que les nouveaux termes n'ont pas été substitués sans plus aux anciens, mais que Saussure, jusqu'à la fin, s'est servi des uns et des autres, ensemble ou tour à tour.

Les constatations faites à propos de ces exemples délimitent la place, assez restreinte, de la critique des textes dans l'étude des problèmes à traiter : la méthode consistera avant tout à confronter les passages parallèles, à relever les concordances, à apprécier l'importance et la signification des divergences.

Il n'y aura pas lieu de retenir parmi ces dernières celles qui ne concernent que la forme didactique. Ainsi, pour définir la linguistique, Saussure a opté au début du cours I (1) pour une méthode analytique dont plus tard (II 52) il dira qu'elle n'a jamais abouti à rien : il n'a pas osé, dans son premier cours, parler d'emblée de la sémiologie.

On devra naturellement se défier des contradictions apparentes. Dans le cours I, au début du chapitre sur les *Changements analogiques*, on lit : « On fausserait toute la psychologie en présentant l'analogie comme une intention des sujets parlants » (R 2.20). Plus loin : « [...] la forme engendrée *je trouve*, avant d'être produite, est d'abord voulue pour répondre à une idée précise que j'ai dans l'esprit : la 1^{re} personne du singulier » (ib., 22). Dans la suite, toujours à propos des formations analogiques, Saussure parle d'*assemblage voulu* (ib. 85), de *volonté* (ib. 90). Ceci ne contredit pas la première assertion : il n'y a jamais intention d'innover, de corriger consciemment le système de la langue ¹², sur lequel ne saurait

¹¹ De même : Il n'y a pas : a) des idées [...]; b) des signes pour ces idées; il n'y a rien du tout de distinct dans la pensée avant le signe linguistique (D 275-276). — Le choix qui appelle telle tranche acoustique pour telle idée est parfaitement arbitraire (D 276).

¹² I 19; III 134, fin (D 245); et aussi : Il ne faut pas croire aux vues téléologiques quand on étudie l'histoire d'une langue (II R 399).

s'exercer aucune initiative de la part des individus ou de la collectivité¹³; mais dans la parole peut surgir le besoin d'un signe réclamé ou suggéré par le système : « A tout moment, j'ai besoin d'un <adjectif>¹⁴ en -able, et il m'arrivera de dire : *dépistable, entamable* » (II R 104). C'est en ce sens que la forme analogique *je trouve* est voulue : elle répond à un besoin ressenti par le sujet parlant.

En regard de ces exemples, en voici un qui révèle une variation réelle : il s'agit de l'étymologie. Saussure l'a toujours considérée, non comme une discipline particulière, mais comme une simple application des données acquises en phonétique et en morphologie¹⁵. Mais sur la définition de l'opération étymologique, il a hésité. L'étymologie consiste à « ramener par la phonétique jusqu'à l'époque où le mot devient morphologiquement analysable [ex. *coucher* < *con-locare*]. Quelquefois, l'étymologie ne se meut même que dans les modifications de l'idée : le *barreau*; *αἶψα* » (N 7, § 1, fin). Dans le cours I (42), ce dernier cas est seul considéré; on ne peut parler d'étymologie que si la signification a changé : « Si, du verbe français *tendre*, on dit que c'est le latin *tendere*, on n'aura pas l'idée d'appliquer à cette constatation le nom d'étymologie; mais si, pour *pondre*, je donne *ponere*, on est satisfait, c'est une étymologie » (R 3.16). Mais dans le cours d'*Etymologie grecque et latine* (1911-1912), Saussure dit que l'étymologie ne mérite son nom que si elle aboutit à la découverte d'un rapprochement grammatical. « Nous pouvons dire [...] que c'est la recherche des rapports d'un mot avec d'autres, ce qui revient exactement à dire que c'est l'explication d'un mot » (Br 3). On rapprochera de cette définition une remarque du cours III à propos de la prononciation du mot *gageure* : « La vraie question, c'est l'étymologie : *tourner/tournure, gager/gageure* » (D 50). De ce point de vue, l'étymologie de *pondre* ne serait plus fournie par la seule relation *pondre* > *ponere* : pour avoir une véritable « explication du mot », il faudrait remonter à **posinere* et à la relation grammaticale **po-sinere* : *sinere*. Ce qui revient à dire que fr. *pondre* n'a pas d'étymologie.

Cette variation sur un point d'importance secondaire n'est pas sans intérêt : l'hésitation de Saussure à reconnaître la valeur d'opération étymologique à la constatation d'un changement de sens aide à comprendre pourquoi la *sémantique* n'a pas de place dans son système. Il n'aurait pu s'y intéresser, semble-t-il, que du point de vue des valeurs. Dans son cours de linguistique diachronique (I), il a, à l'exemple des néo-grammairiens, ramené les faits d'évolution à leurs types généraux. L'originalité de son exposé réside dans la considération particulière des effets grammaticaux du changement phonétique (14-16) et du mécanisme grammatical de la formation analogique (18-23, 35, 37-38); mais il n'a pas abordé la question de l'évolution des systèmes. On peut concevoir, à partir des indications des cours II (64 : déplacement des valeurs; 83 : histoire grammaticale) et III (129), une linguistique diachronique qui étudierait

¹³ III 125-126; cf. N 6.

¹⁴ d'un suffixe, R (lapsus).

¹⁵ N 7 § 1; I 42; Br 4. Cf. CLG 3^e p., App. C, al. 1, p. 265 (259).

le *déplacement global des termes et des valeurs*¹⁶. La phonologie diachronique s'est déjà engagée sur cette voie¹⁷. Il serait aventureux de tracer le plan d'une telle étude et de décider d'avance si la sémantique en constituerait un chapitre particulier; on aurait en tout cas à considérer les déplacements qui modifient le jeu des différences entre signifiés.

* * *

L'ordre suivi dans ce chapitre s'inspire des indications données par Saussure. Il faut d'abord distinguer la langue de la parole¹⁸ : « c'est la bifurcation que l'on rencontre immédiatement » (D 210). Le second carrefour¹⁹ est la distinction de la linguistique évolutive et de la linguistique statique. Il faudrait commencer par la linguistique diachronique²⁰; c'est ce qu'a fait Saussure dans son premier cours (8), et la raison toute pratique qu'il en donne est que le côté historique de la langue est ignoré des sujets parlants. On en verra (p. 186-187) une plus sérieuse, sinon décisive; mais un passage du cours III (140) autorise à donner la priorité à la statique, comme l'ont fait les éditeurs du *Cours*. La question des unités, notamment, est de celles qu'on peut hésiter à placer avant ou après l'embranchement diachronie — synchronie : dans le troisième cours (117-119), elle est discutée immédiatement à la suite du chapitre sur la nature du signe, disposition qui est déjà celle du cours II (57-61); mais elle est posée à nouveau plus loin (142) comme la première question en linguistique statique. La définition extérieure de la linguistique comme science sémiologique présuppose la distinction de la langue et de la parole²¹; toutefois, dans le cours III (95), un premier développement sur la sémiologie figure tout au début. Reste la division entre le *côté externe* de la linguistique, qui comprend toute la question de la diversité des langues et des dialectes, et le *côté interne*, c'est-à-dire l'étude des valeurs et de leurs déplacements. Dans l'introduction du cours II (62), Saussure l'a placée entre le premier et le second embranchement.

L'enchaînement logique des principes, distinctions et définitions n'est d'ailleurs pas fixé avec une rigueur absolue : Saussure a constaté lui-même la difficulté de déterminer l'ordre idéal des « théorèmes », surtout en linguistique statique²². L'hésitation se révèle surtout dans la seconde partie du cours III (123, 125, 130); elle s'explique par le côté génial d'un esprit, qui non seulement savait, entre toutes les vérités, découvrir la plus cachée²³, mais encore apercevoir, entre celles qu'il avait découvertes, les liaisons les plus diverses. C'est ainsi qu'à la fin

¹⁶ III 128 (D 223).

¹⁷ A. Martinet, *Economie des changements phonétiques*. Traité de phonologie diachronique, A. Francke, Berne 1955. Cf. aussi R. S. Wells, bibl. 35, § 52.

¹⁸ III 111-112. V, aussi ch. I, notes de L. Gautier, al. 3, p. 30.

¹⁹ III 136.

²⁰ V. ch. I, A. Riedlinger, al. 4, p. 29.

²¹ II 50 et 53; III 112-113.

²² A. Riedlinger, al. 3; L. Gautier, al. 2.

²³ A. Sechehaye, *Les problèmes de la langue...* (bibl. 27), p. 20.

du cours III (150, 151, 153), pour n'en donner qu'un exemple, il a abordé la notion de valeur linguistique par trois démarches successives : à partir de la notion de valeur en général; puis, du caractère indéterminé des deux masses, pensée et son, entre lesquelles se constituent les unités de la langue; enfin, à partir du caractère différentiel des signifiés et des signifiants.

À défaut de l'ordonnance définitive du système, on peut tenter d'en discerner le point de départ; les notes inédites donnent ici quelque clarté.

1. La question des identités

Le problème, à la fois théorique et terminologique, qui s'est posé à Saussure est, selon ses propres termes, celui de la classification logique des faits du langage et des points de vue sous lesquels on les traite ²⁴. À cet égard, le texte de N 9.1-2 ²⁵ mérite une attention particulière : il représente peut-être le nœud des réflexions de F. de Saussure.

Dans le domaine du langage, il n'y a pas de « choses qui seraient naturellement données », donc pas de *substance* : c'est le point de vue seul qui crée l'objet. Or le point de vue, n'étant pas fondé sur la considération d'une substance, ne peut invoquer qu'une certaine *relation d'identité*, celle, par exemple, d'une suite de sons comme *nü*, abstraction faite de sa valeur dans tel ou tel système (fr. *nu* ou gr. *νυ*); ou celle, tout autre, de fr. *chanter*, lat. *cantare*. En quoi consiste l'identité quand il ne s'agit pas d'un être matériel? La question, posée encore au début du cahier sur Whitney ²⁶, sera reprise dans les cours II (60, 64) et III (119); et dans un des cahiers de notes sur les Nibelungen (*Inv. A V*, cahier cartonné noir, p. 41), on trouve cette réflexion, à propos de substitutions de personnages sous un même nom : « Il est vrai qu'en allant au fond des choses, on s'aperçoit dans ce domaine, comme dans le domaine parent de la linguistique, que toutes les incongruités de la pensée proviennent d'une insuffisante réflexion sur ce qu'est l'identité ou les caractères de l'identité lorsqu'il s'agit d'un être inexistant comme le *mot*, ou la *personne mythique*, ou une *lettre de l'alphabet*, qui ne sont que différentes formes du SIGNE, au sens philosophique ». En note, Saussure a ajouté : « Mal aperçu, il est vrai, de la philosophie elle-même ».

Cette question a dû représenter pour Saussure l'aspect philosophique ²⁷ du problème du langage : c'est de la réflexion sur les « différents genres d'identités » que procèdent les « distinctions premières », la détermina-

²⁴ V. ch. I, lettre à A. Meillet, al. 2, p. 31.

²⁵ = *Extr.* 9 (résumé dans CLG, *Introd.*, ch. III, § 1, al. 2, p. 23).

²⁶ N 10, p. 1. Il faut peut-être y rapporter aussi une remarque sur les noms de divinités, ib. p. IIa-IV.

²⁷ Saussure, au témoignage de P. Regard (bibl. 29, p. 5), usait de l'expression : philosophie de la linguistique. Cf. ch. I, notes de A. Riedlinger, dern. al. (p. 30) : un cours philosophique de linguistique.

tion des points de vue justes, créateurs d'ordres de faits qui correspondent à des réalités.

Réciproquement, c'est l'insuffisance des points de vue, des principes de classement que vise Saussure dans sa critique de la linguistique de son temps ²⁸.

La première distinction à faire est celle de la *langue* et des *sons*, de la *linguistique* et de la *phonologie* (N 5; 5a; 10, p. 7; 14a; 17; 18, et aussi 7 § 1, où l'étude des « unités de son à établir d'après des caractères physiologiques et acoustiques » est assignée à la « phonétique », par opposition à la « morphologie », qui est « la théorie des signes — non des formes »). Elle est formulée avec une netteté particulière dans la dernière phrase de N 9.2 : « Ce qui est opposable au son matériel, c'est le groupe *son-idée*, mais absolument pas l'idée » ²⁹. Saussure a dit plus haut (N 9.1, p. 7) qu'on juge par l'oreille de l'identité d'une « figure vocale », *nü* par exemple : c'est ce qui définit et justifie le point de vue — d'ailleurs extra-linguistique — de la phonologie. La dernière phrase implique qu'il ne peut y avoir, en linguistique, de point de vue conceptuel (logique ou psychologique) : il n'est pas possible de juger de l'identité d'une idée hors de son expression par un signe.

La seconde distinction est celle de l'*état* et de l'*événement* (N 10, pp. 8-16, 29a-35; 11 et 12 [*status* et *motus*]; 13 [à propos de lois]; 19, aphorisme X; en outre 7, où la distinction est appliquée sans que le principe en soit énoncé). On sait combien Saussure a toujours insisté sur cette dualité, qui a pour conséquence nécessaire la division de la linguistique même en deux sciences distinctes. Dans N 9.1, p. 10, un tableau résume les trois relations d'identité qui doivent être substituées à la notion fausse d'un être donné qui serait « le latin *cantare* » :

Identité	<i>cantāre</i>	<i>cantāre</i>
Identité	<i>cantāre</i>	<i>cantāre</i>
	<i>sens et emplois</i>	<i>sens et emplois</i>
Identité	<i>cantāre</i>	<i>chanter</i> ,

soit, successivement, l'identité d'un groupe phonique, celle d'un signe dans un état de langue, puis à travers le temps. Il est question de ces deux dernières identités dans un passage de N 9.2 (pp. 2-3 = *Extr.* 9, al. 11-12), qui paraît reposer sur le raisonnement suivant : les linguistes opèrent constamment avec des identités du type *cantare* — *chanter*. Où réside le lien entre les deux termes ? De quel point de vue sont-ils déclarés iden-

²⁸ [On dit que les phénomènes linguistiques sont] de genres innombrables, selon tous les « points de vue » qu'on voudra appliquer aux faits et pouvant servir à les classer (N 12, p. 1). Cf. III 131.

²⁹ De même : Obscurité et inanité d'une opposition entre le son et l'idée, la forme et le sens, le signe et la signification (N 12, p. 3). Cf. N 14a.

tiques ? On dira : du point de vue phonétique, le lien est dans les sons ³⁰. Mais justement, il n'y a pour l'oreille aucune identité : il s'agit donc d'autre chose que de « figures vocales ». Un exemple fictif comme *alka* — *ōk* montrera avec plus d'évidence encore que le rapport qu'on établit implique « l'idée d'une certaine espèce d'unité, encore très difficile à définir », et qui est en tout cas une unité linguistique. Ainsi le problème de l'identité dans le temps (*alka* — *ōk*, ou *cantare* — *chanter*) est au fond secondaire et ne peut se poser qu'une fois élucidée la nature de l'identité du signe dans un état de langue donné. Voilà pourquoi, dans le tableau reproduit plus haut, l'identité diachronique vient en dernier lieu : l'intervention du facteur temps ne fait que compliquer et dissimuler le vrai problème, celui de l'identité idiosynchrone.

L'interprétation donnée ici de N 9.2, pp. 2-3, me semble confirmée par un passage de N 10, où Saussure écrit (p. 9) que « l'accident historique, alors même qu'il ne serait pas une variable connue, n'est capable d'avance que de produire tel ou tel déplacement, d'avance concevable, (p. 8a) d'avance classable, si la théorie des signes est parfaite ». Or la *théorie des signes*, la sémiologie, ne peut se fonder que sur la considération de l'identité idiosynchrone : « Dans la langue, c'est aux états, et à ceux-ci seuls, qu'appartient le pouvoir de signifier; d'autre part la langue, hors de ce pouvoir signifier, cesserait d'être quoi que ce soit » (N 12, p. 5).

La question des identités est donc bien la première et la plus générale; car, d'une part, c'est le problème de la langue (nature du signe, caractères des entités linguistiques) et de la sémiologie tout entière qui se trouve posé dès l'instant où l'on réfléchit sur le lien d'identité qui fait que, dans des énoncés différents et successifs, on reconnaît le même mot, la même unité significative; d'autre part, l'obscurité même du lien d'identité à travers le temps prouve que la science de la langue ne saurait se réduire à l'histoire des « formes » et impose au linguiste, avec la distinction de deux ordres de faits radicalement différents, celle de deux linguistiques.

Dans les cours, il est vrai, la question des identités n'est présentée que comme une autre forme de celle des unités ³¹. Ce qui en est dit concorde, dans l'ensemble, avec le passage de N 9.2 commenté plus haut :

³⁰ [A propos du rapport **egnôt* : *egnô*] : Elle [la linguistique] nous dira que [ce qui le caractérise] c'est le fait d'être *phonétique*, d'être relatif aux sons, pendant que l'autre rapport (*egnô* : *egnôn*) n'est pas phonétique, pas relatif aux sons, mais à quelque chose qu'elle ne sait pas très bien, d'ailleurs, comment définir, qui (p. 8) serait comme qui dirait grammatical, ou morphologique, ou bien sémantique (N 12, p. 7-8). Cf. II 64 : Dans son type le plus signalé (pas absolument), l'identité diachronique, c'est ce qu'on appelle l'identité phonétique. Qu'on ne se fie pas à ce terme : le mot n'explique rien (R 53).

³¹ II 60; III 119, à quoi correspond le début de N 22.6 :

Tranches

Identités

train de 4 h. la guerre, vous dis-je, la guerre

(La comparaison du train n'a pas été utilisée dans la leçon). — Dans le cours II (64), toutefois, la question des identités amorce tout l'exposé sur la diachronie et la synchronie.

Saussure insiste sur l'identité synchronique, à laquelle il oppose, sans la définir du reste, l'identité diachronique. Mais la question simplement posée dans N 9.2 reçoit ici une réponse : le lien de l'identité synchronique, c'est la *valeur*³². Le mot « Messieurs » ou le mot « guerre », répété par un orateur, est identique parce qu'il a même valeur ; en revanche, des signes homophones ne sont pas identiques si les valeurs sont différentes. Comme la valeur procède du système, et que les faits diachroniques ne forment pas système entre eux³³, on doit en inférer que l'identité diachronique, qui ne réside pas dans les sons, ne réside pas non plus dans la valeur : de quelque façon qu'on la définisse, elle est d'une autre nature.

Du reste, cette définition de l'identité synchronique par la valeur ne lève pas toutes les difficultés : « Il faut avouer qu'il y a là [dans le jugement d'identité ou de non-identité] un élément subjectif, mais commun à toutes les personnes. Cependant il est très difficile de voir où il y a identité. Et nos identités sont la base. Tout le mécanisme de la langue roule autour d'identités et de différences » (D 196). Cette remarque est faite à propos des cas d'*homophonie*. Or Saussure n'a jamais cité que des exemples où les homophones appartiennent à des classes de signes différentes³⁴. Il n'a parlé ni des homonymes absolus, ni de la polysémie, ni des effets du syncrétisme³⁵, tous faits qui mettent en cause l'identité. On ne saurait, d'autre part, séparer l'accident de l'homophonie de sa contrepartie³⁶, la correspondance d'une même valeur avec des « tranches auditives » différentes. Ici encore, tout revient à une question d'identité : l'identité de sens constitue-t-elle un « point de vue » légitime, définissant un certain ordre de réalités linguistiques ?

Il est remarquable que le problème, dans le cours I (21), ne soit pas abordé de ce côté-là, mais à l'occasion des rapports associatifs : peut-il exister, demande Saussure, des associations fondées sur le sens seulement, par exemple entre les désinences de *regibus* et *lupis* ? La réponse est dubitative, et de ce qui suit il ressort que le rapport associatif réclame un élément constant de forme et de sens, accompagnant l'élément variable, ce que confirme le passage du deuxième cours (75) sur les groupes d'association. Comme on s'y attend, Saussure marque une visible

³² II 63 [comparaison du signe avec un cavalier d'échecs] : A-t-il une identité ? Totale, dans la mesure où il aura une valeur. On constate que non seulement tout autre cavalier, mais que même des figures qui n'auraient aucune ressemblance avec le cavalier, pourvu qu'elles diffèrent de toutes autres, seront déclarées identiques pour le jeu d'échecs, pourvu qu'elles aient même valeur. D'où l'on voit que la mesure de l'identité, dans les systèmes dont nous parlons, n'est pas la même qu'ailleurs [...] (R 51). [Cf. CLG 2^e p., ch. III, al. 9 (C), p. 158-159 (153-154)]. II 64 [*pas*, substantif, et *pas* négation] : Nous sommes devant deux valeurs. Il n'y a pas identité (R 55, G). Dans III 119, il n'est pas question de valeur : cette notion est introduite plus loin (130, puis 147-153).

³³ II 70 ; cf. III 132.

³⁴ II 64 (cité n. 32) ; III 119 (*son* : *son*. D donne un second exemple : Cet oiseau porte plumes et bec ; prête-moi ton porte plume). Cf. aussi I 25 (*in-spirer* : *in-connu*).

³⁵ Sur ce terme : R. Godel, CFS 13 (1955), p. 35.

³⁶ S. Karcevski, *Du dualisme asymétrique du signe linguistique*, TCLP I (1929) réimpr. dans CFS 14 (1956), p. 18-24 ; v. en particulier n. 1.

réticence devant toute explication qui réduirait, ou semblerait réduire, les entités linguistiques à des idées pures³⁷.

Dans son dernier cours, toutefois, tout en précisant sa définition de l'unité linguistique concrète comme « tranche de sonorité [...] liée à un certain concept qui sert à délimiter la tranche » (118), il élargit sa conception des rapports associatifs (144) : il peut y avoir association par le signifié seul, entre mots de sens voisin, et même par l'identité de fonction grammaticale, entre tous les substantifs par exemple. D'autre part — et ceci ne doit pas être une simple coïncidence —, à la suite du chapitre sur les entités concrètes de la langue, il a placé (120) un bref chapitre sur les entités abstraites, qui est une innovation : l'ordre des unités, dont il a été question ailleurs³⁸ comme d'une conséquence du « caractère linéaire de la langue », est pour la première fois présenté, avec réserve, comme une entité, un procédé significatif. L'autre exemple donné est celui des diverses désinences du génitif en latin (*domini, regis, regum*), avec ce commentaire :

« Dans ces trois termes, rien qui coïncide et dont on puisse dire que c'est la même unité. Mais il y a ici, pour ces trois sons, la *conscience d'une certaine valeur* qui est la même et dicte un emploi identique. Ici nous quittons tout à fait le contact avec le support matériel; abstraction positive, quoique se rencontrant chez tous les sujets parlants. Des identités de ce genre, des identités abstraites, peuvent entrer aussi dans la notion de *procédé*; il est ici beaucoup plus difficile d'introduire des classifications. Une des plus grandes difficultés est de savoir si la langue parlée va aussi loin que nos analyses grammaticales » (D 197)³⁹.

Le cas de l'homosémie est ici rattaché explicitement à la question des identités; mais les dernières lignes ne sont pas très claires. Le terme de *procédé* paraît en opposition implicite avec celui d'*unité*⁴⁰. S'agit-il de la flexion nominale, de la règle qui, fixant le nombre des cas, établit un système constant de rapports entre le nominatif, l'accusatif, le génitif etc.? On est tenté de rapprocher de ce texte un passage du cours II (93) sur le verbe primaire dans les anciennes langues indo-européennes : le verbe primaire n'est pas une « unité morphologique », puisque l'unique élément commun aux différents thèmes, la racine, est également commun à toutes les formes nominales de même famille :

« L'unité est dans le sens : les différentes formations du verbe sont unies par l'unité⁴¹ de la distance du sens; entre *ἡνεγκον* et *φέρω*, même distance qu'entre *ἔδειξα* et *δείκνυμι*. Les verbes « mosaïque » comme *φέρω* sont surtout de nature à éclairer de

³⁷ N 9.2, p. 7 (= *Extr.* 9, dern. al.), déjà cité. Cf. II 69 : Singulier et pluriel en soi ne sont que des abstractions, pas des unités (R 75); III 120 (remarques sur le mot *abstrait*, 1.). — « Le linguiste d'aujourd'hui répondrait que *regibus* et *lupis* figurent dans les mêmes positions syntaxiques (par ex. avec les mêmes prépositions) et que l'association n'est donc pas fondée sur le sens seul », m'écrivit à ce propos H. Frei; v. son compte rendu de S. Ullmann, *The Principles of Semantics*, dans CFS 13, § 3.3.2.

³⁸ I 22; 26 (place du préfixe); II 75.

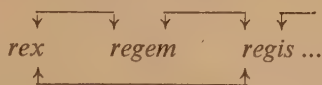
³⁹ Texte de S : Conscience d'une certaine valeur qui est la même (*domini, regis, regum* : génitifs) : est aussi un procédé, lesquels peuvent être assez divers. — Pour la réserve sur la langue parlée, cf. I 21.

⁴⁰ V. plus loin, p. 217.

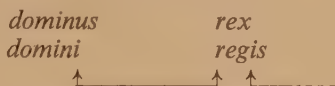
⁴¹ Sic R Lire : par l'identité?

quelle sorte est l'unité. C'est une mauvaise méthode de s'attacher à des différences de sens absolues : ce qui est vrai, c'est que la modification de sens est tout à fait égale dans les deux exemples; les points de repère sont à la même distance, de verbe à verbe. On aura ainsi une trigonométrie rigoureuse (p. 400) pour déterminer les différences de sens » (R 399-400).

Le même raisonnement s'appliquerait aux variétés du génitif latin : la conscience d'une même valeur pour des formes aussi différentes que *domini*, *regis* etc. résulte de l'identité des « distances de sens » dans chaque série; la valeur d'un mot comme *regis* n'est pas fixée seulement par la combinaison du rapport associatif



et du rapport syntagmatique *reg* $\longleftrightarrow$ *is*, mais encore par l'ensemble des rapports similaires, par la proportion :



Cette idée d'une *relation d'identité entre des différences de sens* n'a pas été reprise ni développée ailleurs. C'est pourtant une vue toute saussurienne, parfaitement en accord avec la conception de la langue comme d'une algèbre qui n'opère qu'avec des termes complexes⁴². Et c'est une vue de grande portée⁴³, qui permet de dépasser l'unité concrète sans la perdre de vue et sans y substituer l'abstraction d'un concept; qui éclaire la notion de motivation relative; qui rend inutiles, enfin, les pénibles et décevantes analyses auxquelles se livrent les théoriciens du « morphème » pour ramener les « allomorphes » à une unité contestable⁴⁴. On peut regretter que Saussure, tourné surtout vers les anciennes langues indo-européennes qu'il avait à enseigner, se soit attaché trop exclusivement au problème des unités concrètes⁴⁵, au détriment des entités non délimitables, mais exactement déterminables par l'identité des « distances de sens ». Mais on voit qu'à partir des données saussuriennes, et par la seule considération des différents genres d'identité, on aboutit à un véritable structuralisme qui pourrait fournir, pour la description des systèmes comme pour la théorie générale de la langue, des principes féconds d'analyse et de classification.

⁴² II 69. — A. Sechehaye, *L'école genevoise de linguistique générale*, IGF 44 (1927), p. 222, dit justement : « [...] une sorte de relativité généralisée, si l'on ose emprunter ce terme à la physique moderne ».

⁴³ L'importance en a été vue par M. Bazell (*The Choice of Criteria in Structural Linguistics*, Word, 10/2-3 (1954), p. 126-127), à la suite de A. Martinet, qui a utilisé ce critère en phonologie (*Lingua* I [1949], p. 43-44).

⁴⁴ V. par ex. Z. S. Harris, *Morpheme Alternants in Linguistic Analysis*, Lg XVIII (1942).

⁴⁵ V. plus loin, p. 210-212.

2. Langue et parole

Dans les notes antérieures aux cours, les termes de *langage*, *langue*, *parole* sont employés conformément à l'usage ordinaire. *Langage* désigne notamment la langue en général ⁴⁶ :

N 1.1, p. 3 : *le langage ou la langue...*

p. 8 : langue et langage ne sont qu'une même chose; l'un est la généralisation de l'autre.

N 10, p. 13 : ce système particulier de symboles *indépendants* qui est le langage.

N 10, p.31 : la sémiologie particulière dite langage.

D'autre part :

N 10, p. 31a : Il n'y a de « langue » et de science de la langue qu'à la condition initiale de faire abstraction de ce qui a précédé [...].

Encore au début du deuxième cours, les deux termes sont en concurrence ⁴⁷.

De la *parole*, il n'est question que deux fois, dans les conférences de 1891 : « A supposer même que l'exercice de la parole constituât chez l'homme une fonction naturelle [...], il faudrait encore absolument soutenir que cette fonction n'est abordable pour la science que par le côté de la langue — par le côté des langues existantes » (N 1.1, p. 11 = *Extr.*, 17, al. 3); et plus loin, à propos du changement phonétique et du changement analogique : « Le premier dépend du côté physiologique et physique de la parole, le second du côté psychologique et mental du même acte » (N 1.2, p. 8). Le premier passage est à rapprocher de N 17 où, rappelant l'erreur qui fait voir dans le *langage parlé* une fonction de l'organisme humain, Saussure montre qu'elle procède d'une confusion entre « ce qui est relatif à la *voix* et ce qui n'est relatif qu'à la traduction de la pensée par un signe qui peut être absolument quelconque ».

Ceci rejoint la distinction fondamentale entre la langue et les sons, le signe et son exécution par les organes de la voix : pour saisir la langue, le langage dans son essence, il faut d'abord faire abstraction du côté physiologique, de ce que Saussure appellera plus tard la *phonation* ⁴⁸, objet de la phonologie. La parole se réduit-elle à ce jeu de l'appareil vocal ? Non sans doute, puisque dans le second passage il est question du « côté psychologique et mental de ce même acte ». Mais de ce côté-là, on rencontre d'emblée la langue. Or, pour Saussure, c'est l'intégrité de la langue qui importe, et il a pu juger qu'il y avait moins d'inconvénient à négliger ou à minimiser le côté mental de l'acte de parole qu'à risquer de rétrécir l'idée de la langue. C'est cette préoccupation qui s'exprime encore dans l'entretien avec M. L. Gautier, au début de mai 1911 ⁴⁹ : « La langue est distincte de la parole. Ceci ne sert qu'à dépouiller le pro-

⁴⁶ Ch. I, lettre à A. Meillet, al. 4 (p. 31) : la langue en général.

⁴⁷ V. plus haut, p. 132.

⁴⁸ III 113.

⁴⁹ V. ch. I, p. 30, et ci-après, p. 157-158 (et n. 96).

blème de tout ce qui est physiologique. Il ne reste ensuite qu'une matière purement psychique ».

En tout cas, le mot *parole* n'a pas encore dans les notes une signification terminologique précise. On peut même se demander si la distinction de la langue et de la parole, telle qu'elle sera établie dans les trois cours, n'en est pas simplement absente.

C'est que la réflexion de Saussure s'est concentrée sur le fait social : la langue ou le langage, propriété de toute communauté humaine, comparable jusqu'à un certain point aux « us et coutumes » (N 6). C'est par là seulement, comme il le dit (N 1.1, p. 11), que le langage est abordable pour la science. En méditant la formule révélatrice de Whitney : *Le langage est une institution*⁵⁰, il a aperçu que cette institution est sans analogue, à part l'écriture et la « *chiffraison* » (N 10, p. 17 [= *Extr.*, 11], et la [= *Extr.*, 16]). Elle consiste en effet en un *système de symboles indépendants* (ib., p. 13), de signes arbitraires selon la terminologie ultérieure⁵¹. La nature et les lois d'un tel système n'ont été bien comprises ni des philosophes ni des linguistes : ceux-là, méconnaissant le caractère transmissible du système, n'ont vu que le « contrat fondamental entre l'esprit et le signe », la convention supposée immuable, et ont conçu la langue comme une *nomenclature* d'objets préalablement donnés ; ceux-ci, ayant reconnu que les langues évoluent, ne se sont intéressés qu'à la transmission et à l'altération des signes (N 10, pp. 13-12a, I-II ; 12, pp. 18-23, [cf. *Extr.*, 20] ; 15.4)⁵². De la nature de l'institution sémiologique, il résulte que le système, étant non seulement transmissible, mais destiné à être transmis, est sujet à subir à tout moment toute espèce de déplacements (N 10, p. 13)⁵³ qui modifient la délimitation des signes (N 12, p. 18) ; que les signes, loin d'être soumis à la correction de la raison (N 10, p. 24a [= *Extr.*, 14] et 34a [= *Extr.*, 15, dern. al.]), exercent eux-mêmes, à la suite de chaque événement, une action inéluctable sur l'esprit (ib., p. 9a et 27-28a [= *Extr.*, 13]) et lui imposent un compromis (ib., p. 14) ; qu'enfin, ils ne valent et ne peuvent valoir que par leurs réciproques différences (ib., pp. 33a-34a [= *Extr.*, 15], chacun ne reposant que sur un « co-status négatif » (N 12, p. 18).

Cette « idée complète de la langue », envisagée dans son évolution et dans ses états successifs, Saussure la suggère par la comparaison célèbre de la partie d'échecs (N 10, pp. 9-10a, 29a ; cf. 12, p. 2)⁵⁴. La langue n'est jamais une collection de signes fondés sur des objets (N 12, pp. 19-20 = *Extr.*, 20, al. 2), — et c'est pourquoi Saussure met à part, comme un

⁵⁰ *Language...* (bibl. 12), p. 48, 152, 177, 400, 437 ; *Life and Growth...* (13), p. 280, 309.

⁵¹ V, plus loin, p. 194-195.

⁵² Cf. II 54-55 ; III 148 (et N 22.5 : Le problème du langage ne se pose à la plupart des esprits que sous la forme d'une *nomenclature*...).

⁵³ Cf. p. 134-135 et n. 16.

⁵⁴ Reprise dans les cours II (62, 63) et III (104, 134) ; utilisée aussi à des fins différentes, après Cournot, par E. Husserl, *Logische Untersuchungen* II, 1901, p. 69 ; Swoboda, *Verstehen und Begreifen*, Vierteljahrsschr. für wiss. Philosophie, XXXVII, 1903, (cf. H. Odier, bibl. 17, p. 82).

phénomène marginal, les emprunts de vocabulaire (N 10, pp. 20-21 = *Extr.*, 12)⁵⁵, qui pourraient faire croire, précisément, que le signe est « fixé sur un objet » : elle est un système, c'est-à-dire un état réciproque ou un équilibre des termes (N 11, pp. 1-2; 12, p. 2; cf. 10, p. 9a : *une nouvelle position des termes*)⁵⁶, comportant une description et une appréciation mathématique (N 10, p. 8a), et totalement indépendant de l'événement ou de la suite d'événements qui l'a engendré (ib., p. 9a, 14, 29a, 31a; 12, p. 2, 5).

On rejoint, par ces vues sur les caractères de l'institution linguistique, la distinction des deux ordres de faits reconnus hétérogènes sous le rapport des identités : l'ordre diachronique et l'ordre idiosynchrone, distinction préalablement nécessaire à toute généralisation (N 10, pp. 31a-33), à toute démarche pour passer *des langues*, institutions propres à tels peuples à tel moment de leur histoire, au langage, à *la langue*, objet ultime de la linguistique.

Le contraste avec Whitney est frappant : pour le linguiste américain, l'institution du langage n'est pas radicalement différente des autres manifestations de la vie sociale; comme celles-ci, elle est un produit de la faculté, propre à la raison humaine, d'adapter des moyens à des fins. Tout le développement du langage est déterminé par le besoin de communiquer, et les progrès du savoir et de la pensée exigent, pour y satisfaire, un instrument toujours plus parfait⁵⁷. Saussure, lui, a fondé sa conception de la langue sur une analyse abstraite du phénomène du langage, qui tendait à dégager l'institution sociale des actes particuliers qui la manifestent; plus exactement, à la saisir d'emblée par ses caractères internes, plutôt que d'y atteindre au terme d'une étude partant des faits directement observables : l'acte de parole, le circuit de la communication⁵⁸.

Ce n'est que dans les trois cours de linguistique générale qu'on trouve énoncé le principe de la distinction nécessaire entre langue et parole. Il l'est, d'ailleurs, sous une forme et dans un contexte tout différents dans le premier cours, d'une part, dans les deux derniers, de l'autre. L'étude des textes qui s'y rapportent se divisera donc en deux parties.

Cours I. A part la comparaison incidente de la langue avec un système de signaux (7), le point de vue sémiologique a été écarté de ce premier cours, où l'exposé sur la linguistique (8) commence en ces termes :

⁵⁵ Cf. N 9.1, p. 10 : « [...] en exceptant le chapitre des *emprunts*, que nous laissons de côté ».

⁵⁶ Expressions reprises dans le cours III (134, 150).

⁵⁷ *Life and Growth...*, ch. VIII et XIV.

⁵⁸ « La place centrale et dominante qu'il accorde par principe à la langue dans sa doctrine l'a empêché de lui attribuer une position subordonnée » (A. Sechehaye, bibl. 31, p. 8). — « His [Saussure's] starting-point was not the social activity called speech, but language in the special meaning he gave to the French word *langue*, namely the system of signs » (E. Buyssens, dans *Thinking and Speaking*, A symposium edited by G. Revesz, Amsterdam, 1954, p. 140).

On peut hésiter beaucoup sur le meilleur plan. Il est plus profitable de placer certaines idées générales à la fin du cours plutôt qu'au commencement. C'est pourquoi nous ne voulons pas définir la nature du langage » (R 1.47).

Saussure se borne en effet à en rappeler les trois conceptions principales, dont la première — celle de Schleicher — est absurde, et les deux autres insuffisantes. Voir dans la langue une fonction naturelle, c'est considérer uniquement l'individu et son appareil vocal; mais cette fonction ne peut pas s'exercer sans le concours de la collectivité. Il est plus juste de prendre le langage par le côté social: « C'est la langue plutôt que le langage (qui est la langue chez l'individu) » (R 1.48). La langue est bien une institution sociale, mais elle est unique comme institution, de même qu'elle était unique comme fonction. Rien d'inattendu dans ce passage ⁵⁹, sauf l'emploi nouveau du mot *langage* pour désigner la « faculté du langage » (II 50; III 96: faculté du langage articulé).

C'est plus loin, dans le chapitre sur la création analogique (19), que Saussure, inopinément, affirme la nécessité de séparer la langue de la parole. Citons intégralement :

« Tous les faits de langage, les faits évolutifs surtout, forcent à se placer en face de la parole, d'une part, et d'autre part, du réservoir des formes pensées ou connues de la pensée. Il faut un acte inconscient de comparaison non seulement pour créer, mais pour comprendre les rapports. N'importe quel mot n'arrive à énoncer quelque chose pour l'esprit que parce qu'il est comparé immédiatement avec tout ce qui pourrait signifier quelque chose de légèrement différent (*facias*: *faciam*, *facio*) ⁶⁰. S'il est vrai que l'on a toujours besoin du trésor de la langue pour parler, réciproquement tout ce qui entre dans la langue a d'abord été essayé dans la parole un nombre de fois suffisant pour qu'il en résulte une impression durable; la langue n'est que la consécration de ce qui avait été évoqué par la parole.

(p. 24) Cette opposition de langue et de parole, qui nous est mise ici dans la main, cette opposition est très importante par la clarté qu'elle jette dans l'étude du langage. Un moyen de rendre particulièrement sensible et observable cette opposition, c'est d'opposer langue et parole dans l'individu (le langage est un fait social, il est vrai, mais pour nombre de faits il est plus commode de le concentrer dans l'individu). On pourra alors distinguer presque tangiblement ces deux sphères: langue et parole.

Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours, et par une opération particulière, c'est la *parole*.

Tout ce qui est contenu dans le cerveau de l'individu, le dépôt des formes entendues et pratiquées et de leur sens, c'est la *langue*.

De ces deux sphères, la sphère parole est la plus sociale, l'autre est la plus complètement individuelle. La langue est le réservoir individuel; tout ce qui entre dans la langue, c'est-à-dire dans la tête, est individuel ⁶¹.

(p. 25) Du côté interne (sphère langue), il n'y a jamais préméditation, ni même de méditation, de réflexion sur les formes, en dehors de l'acte, de l'occasion de la parole, sauf une activité inconsciente presque passive ⁶², en tout cas non créatrice: l'activité de classement.

Si tout ce qui se produit de nouveau s'est créé à l'occasion du discours, c'est dire en même temps que c'est du côté social du langage que tout se passe. D'autre part,

⁵⁹ Cf. N 6; 10, p. 17-18 (= *Extr.* 11).

⁶⁰ Exemple conforme à la théorie des associations, telle qu'elle est formulée dans les cours I et II (v. ci-dessus, p. 139).

⁶¹ *Je vois que tout le monde, au cours, avait compris comme moi, même Caille qui sténographiait* (Note de R).

⁶² Cf. N 1.1, p. 8 (l'*acte linguistique*, sans distinction entre langue et parole); 1.2, p. 8 (parole).

il suffira de prendre la somme des trésors de langue individuels pour avoir *la langue*. Tout ce que l'on considère en effet dans la sphère intérieure de l'individu est toujours social, parce que rien n'y a pénétré qui ne soit d'abord consacré par l'usage de tous dans la sphère extérieure de la parole » (R 2. 23-25).

Il est clair que l'opposition *langue : parole* n'est pas simplement celle du signe et du son, de la langue et de la phonation. Mais pas davantage celle du fait social et du fait individuel, qu'au contraire elle recoupe : parole et langue sont deux aspects du même fait social (le langage), mais susceptibles l'un et l'autre d'être observés chez l'individu. La parole, activité sociale, se résout cependant en actes individuels — les répliques d'une conversation, par exemple. La langue, « consécration de ce qui avait été essayé dans la parole », existe dans la mémoire de chaque individu comme un dépôt, un trésor. Toutes deux peuvent donc être envisagées par le côté social ou par le côté individuel, celui-ci étant, par définition, subordonné à celui-là. Mais si « la sphère parole est la plus sociale, l'autre la plus complètement individuelle », la conclusion logique, que Saussure n'a pourtant pas voulu tirer, serait de prendre la parole pour objet premier de la linguistique ⁶³.

Le caractère éminemment social de la parole est affirmé, il est vrai, à propos des créations analogiques : « Si tout ce qui se produit de nouveau s'est créé à l'occasion du discours [...] ». Mais il reste vrai hors du cas particulier de l'innovation : la consécration par l'usage de tous n'est pas moins nécessaire au maintien des unités et des combinaisons reçues qu'à l'accueil de formations nouvelles ⁶⁴. Or cette consécration se réalise « dans la sphère extérieure de la parole », et ceci n'a de sens que si la parole désigne l'acte de communication dans sa totalité : la phrase énoncée par l'un des interlocuteurs, entendue et interprétée par l'autre. C'est à cette condition que le trésor, où l'individu puise les éléments de son discours, peut s'accroître d'éléments nouveaux consacrés par l'usage commun, « essayés dans la parole un nombre de fois suffisant pour qu'il en résulte une impression durable » ⁶⁵ : entre la langue et la parole, la relation est de constante interdépendance.

Dans ce texte, il n'est pas question du *système* de la langue, et Saussure n'a pas expliqué comment l'idée du « réservoir individuel » se concilie avec celle de l'*institution sociale*, évoquée précédemment (8). Sans doute, le trésor contenu dans le cerveau doit bien être un système puisque, comme Saussure va le montrer (20-23), il est organisé par le classement intérieur. Mais la somme de ces trésors individuels forme-t-elle aussi un système ? Et comment identifier une somme à une institution ? Ces questions ne sont pas posées.

⁶³ C'est le point de vue *fonctionnaliste* (E. Buyssens, ib. p. 138 sqq.).

⁶⁴ V. I 38 (rôle conservateur de l'analogie). Dans le passage parallèle du cours II (79), on lit : Toute espèce de répartition des unités enferme virtuellement la possibilité de faire usage de ces unités, *qu'elles aient été reçues de tout temps [...], ou qu'elles soient dues à un quiproquo comme le suffixe -tier* [dans *cloutier*] (R 103). (C'est moi qui souligne).

⁶⁵ On pourrait ajouter : et s'appauvrir aussi de tous les éléments trop rarement évoqués dans l'usage collectif, par exemple dans le cas où la forme analogique évince une forme traditionnelle.

On est tenté de se demander si ces vues sur la parole ne seraient pas nées dans l'esprit de Saussure pendant la préparation de la leçon où il les a développées. La phrase du deuxième alinéa : « Cette opposition de langue et de parole qui nous est mise ici dans la main » autorise la conjecture sans l'imposer. Un fait est en tout cas à noter : dans ce premier cours, où il s'est abstenu de donner d'emblée une définition de la langue, Saussure n'a pas cru pouvoir expliquer le phénomène de l'analogie sans faire appel à la notion de parole; et il est remarquable qu'à l'instant où son sujet l'amenait à n'envisager parole et langue que sous l'angle de l'individu, il ait affirmé le caractère social de la parole.

Cours II et III. Entre le deuxième et le troisième cours, on relève une série de concordances : 1) Même point de départ : difficulté particulière à la linguistique, et qui est d'en discerner le véritable objet, en raison du double aspect que présente toujours le langage, de quelque côté qu'on le prenne (II R 1-5; III D 5)⁶⁶. 2) Nécessité de séparer la *langue* de la *faculté du langage* (R 5; D 5 et 172-174). Cette distinction amène une référence à Whitney et une remarque sur le caractère tout particulier de l'institution linguistique (R 6; D 6-7, et 173-174, rappel de l'idée de Whitney). 3) Pour avoir une idée complète de la langue, il faut considérer ce qui se passe entre deux interlocuteurs, puis le fait social (R 4-5; D 174-178). 4) Définitions de la langue et de la parole (R 6-7; D 178).

Mais les deux exposés se prêtent mal à un examen parallèle : dans le deuxième cours (50), la question est traitée en une fois, et brièvement; dans le troisième, elle est amorcée au début, à l'occasion des divisions du cours (96), développée dans le chapitre I de la seconde partie (111-113), puis dans les compléments à ce chapitre (123). Il en résulte des reprises, qui ne sont pas toujours des redites. Toutefois, les concordances signalées font prévoir que le fond du raisonnement est le même, et c'est ce raisonnement qu'il convient de dégager d'abord. Les textes du cours III (D 5-7; 172-184; 208-210) ayant été largement utilisés par les éditeurs dans les chapitres III et IV de l'Introduction, on citera de préférence le cours II.

Avant qu'il soit encore question de la parole, Saussure sépare la *langue* de la *faculté du langage* :

« Si on se demande où est le siège le plus véritable et le plus essentiel de la langue, il faut faire la distinction entre *langage* (langue considérée chez l'individu⁶⁷, n'est qu'une puissance, une faculté, l'organisation prête pour parler; mais l'individu laissé à lui-même n'arrivera jamais à la langue), — et *langue*, qui est une chose éminemment sociale : aucun fait n'existe linguistiquement qu'au moment où il est devenu le fait de tout le monde, quel que soit son point de départ » (R 5).

⁶⁶ Ce dernier point est plus développé dans le cours II, où Saussure insiste sur la perpétuelle *correspondance* des deux aspects (cf. CLG Introd., ch. III, § 1, al. 3-6, p. 23-24, d'après R 3-4; et d'autre part N 14a).

⁶⁷ Cf. plus haut, p. 145 Formule équivoque, puisque la *langue* chez l'individu pourrait désigner aussi bien le « trésor de langue individuel ».

Cette distinction, indiquée en passant dans le cours I (8), est bien antérieure : l'idée se trouve déjà exprimée dans une note ancienne, et en des termes peu différents :

« La nature nous donne l'homme *organisé pour le langage articulé*, mais *sans langage articulé*. La langue est un fait social. L'individu, organisé pour parler, n'arrivera à utiliser son appareil que par la communauté qui l'environne — outre qu'il n'éprouvera le besoin de l'utiliser que dans ses rapports avec elle » (N 6).

Les mots : *organisé*, *appareil* doivent-ils, dans ce contexte, être entendus au sens physiologique (ou psycho-physiologique)? Le second ne peut guère désigner que l'appareil vocal. Par ailleurs, on sait que pour Saussure la faculté du langage ne dépend pas de la conformation des organes de la voix, n'est pas la possibilité d'articuler des sons : c'est la faculté, qu'il reproche à Whitney d'avoir méconnue, de concevoir et d'employer des *signes*, de former des associations indépendantes des rapports naturels des choses :

Nous aurions bien tort de dédaigner [...] le double fait si connu, que la faculté du langage est absolument localisée dans le cerveau, mais qu'en second lieu les lésions dans cette partie entraînent la plupart du temps une incapacité pour <l'écriture>. C'est donc la case par laquelle nous apercevons les rapports *conventionnels* » (N 10, p. 18).

Ce texte de 1894 s'accorde avec une note contemporaine du deuxième cours, où la faculté du langage, définie comme « la faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier », est nettement séparée de l'aptitude à proferer des sons (N 21, p. 4). De même dans la seconde partie du cours III (111).

Entre cette faculté et l'appareil vocal, il n'y a donc aucune relation primaire : elle commande indifféremment tous les organes appelés à exécuter des signes (cf. N 17). Il est clair que, en soi, en tant que « puissance », elle ne relève pas de la linguistique, mais de la psychologie. Et il en serait de même si elle s'exerçait au hasard, chaque individu improvisant ses signes selon le besoin du moment : une science du langage, autonome et distincte de la psychologie, n'aurait encore ni raison d'être ni objet. Naturelle ou acquise, la faculté du langage n'est donc pour le linguiste que la condition nécessaire à l'institution et à la vie d'une *langue*.

Langue et faculté du langage sont étroitement solidaires :

« La faculté du langage est un fait distinct de la langue, mais ne peut s'exercer sans elle » (R 6);

« Le langage ne saurait exister sans la langue. De même, la langue suppose l'existence de la faculté du langage » (D 5, J);

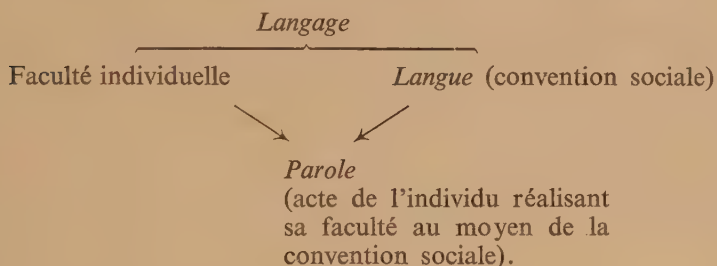
« Cette faculté (du langage, J) ne peut s'exercer sans l'instrument qui vient de la communauté (DJ/ ... sans la langue, S) » (D 174).

On est tenté d'objecter qu'entre la faculté, simple puissance, et la langue, institution sociale, doit s'insérer l'exercice spontané de la faculté; qu'avant d'aboutir à une convention, même rudimentaire, la faculté du langage doit se manifester par des actes individuels, des tentatives isolées de communication. Dans l'ordre naturel, la parole précède la

langue sous la forme du langage « prégrammatical », d'où procède l'institution, et qui d'ailleurs subsiste autour et en marge de celle-ci ⁶⁸. Saussure a opéré ici une de ces simplifications où se marque son originalité : préoccupé d'assigner à la linguistique un objet qui ne puisse lui être contesté, il a, de parti pris, écarté toutes les manifestations du langage indépendantes de l'institution.

En conséquence, dès qu'on isole la faculté individuelle du langage, c'est la *langue* qu'on a devant soi : celle-ci se laisse définir sans considération de la parole, et c'est au contraire la définition de la parole qui se déduit de celle de la langue. De là l'ordre des définitions dans le deuxième cours (50), alors que dans le premier, Saussure, ayant pris un autre point de départ (la formation analogique), avait suivi l'ordre inverse.

Tout ce raisonnement pourrait se résumer en un schéma :



Le rapport entre la langue et la parole, tel que le suggérait le texte du cours I, est ainsi renversé : dans la langue, par rapport au côté social, jugé essentiel, le côté individuel apparaît secondaire, et du même coup, c'est ce dernier qui, dans la parole, devient le principal. Ceci découle de la relation établie entre la parole et la faculté du langage : celle-là n'est que l'exercice, la réalisation de celle-ci, comme l'indique cette remarque à la suite des définitions : « Dans la parole, il y a une idée de réalisation de ce qui est permis par la convention sociale » (R 7; B a noté : « Le langage est quelque chose de potentiel ⁶⁹, la parole est du réalisé »). Dans ce renversement d'un point de vue qui pouvait sembler juste, la vérité la plus apparente a été subordonnée à la plus cachée. Car le caractère social de la parole tombe sous le sens; mais une institution est un fait plus profondément, plus essentiellement social que des relations et des échanges entre individus.

Les définitions de la langue et de la parole, énoncées en termes abstraits, satisfont la raison. Mais Saussure ne s'est pas contenté de la solution théorique qu'elles donnaient du problème du langage. Il s'est appliqué à montrer que sa distinction s'accorde avec la réalité, qu'elle suffit à en rendre compte; plus encore, il a cru pouvoir la fonder sur deux faits

⁶⁸ A. Sechehaye, *Les trois linguistiques...* (bibl. 31), p. 7. Dans le passage du CLG cité à cet endroit, les mots : « historiquement, le fait de parole précède toujours » ont été insérés par les éditeurs.

⁶⁹ Le langage (= la faculté du langage chez l'individu) est qualifié de *virtuel* (II R 6, G), d'*abstrait* (D 5, DS).

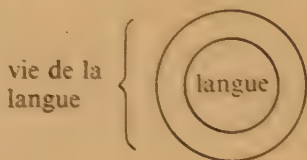
essentiels : celui de la communication entre les individus, et celui de la consécration sociale, qui fait que tous les membres d'une même communauté se servent des mêmes signes pour communiquer entre eux.

Le circuit de la communication et le fait social, décrits et étudiés en détail dans le troisième cours (112, 123), sont évoqués assez brièvement dans le deuxième (50) :

« Le passage de la bouche de A à l'oreille de B et réciproquement sera toute la vie de la langue, ce qui implique chaque fois le passage par l'esprit des sujets parlants. Pour se servir de la double unité complexe ⁷⁰, il faut au moins deux individus; à un seul, la langue ne servirait de rien. La langue est faite pour communiquer avec ses semblables. Enfin ⁷¹, ce n'est que par la vie sociale (R. le corps social, G) que la langue reçoit sa consécration. [...] (p. 5) Si l'on considère donc la sphère où la langue vit, il y aura toujours la langue individuelle et la langue sociale. Formes, grammair, n'existent que socialement, mais les changements partent d'un individu » (R 4-5).

Le mot *consécration* rappelle le texte, cité plus haut, du cours I : « La langue n'est que la consécration de ce qui avait été évoqué dans la parole », et l'expression : « consacré par l'usage de tous dans la sphère extérieure de la parole » semblait vouloir dire que c'est par l'activité sociale de la communication que la langue arrive à se modifier, et aussi qu'elle subsiste : convention en état d'incessante révision ⁷². Le texte, peu explicite, du cours II, laisse du moins entendre que la consécration sociale est un fait distinct de l'activité de communication (« la vie de la langue »), et qui se situe à un autre niveau : l'institution, qui se manifeste dans l'échange, réside dans la mémoire, en l'absence même de toute activité.

Il n'est pas encore question, ici, de la parole : le mot n'apparaît qu'un peu plus loin, avec sa définition. Ce que Saussure appelle « la vie de la langue » est évidemment autre chose. En effet, alors que dans le premier cours l'activité de communication constituait « la sphère extérieure de la parole », dont Saussure disait qu'elle était la plus sociale, il apparaît maintenant qu'en réalité c'est « la sphère où la langue vit », et qui contient tout ensemble la « langue individuelle » (la parole) et la « langue sociale ». On n'invoquera pas contre cette interprétation l'expression : *circuit de la parole*, employée dans un passage du cours III qu'on examinera plus loin. Si l'on doit, avec Saussure, distinguer dans le langage deux sphères, il faut bien voir qu'elles sont concentriques :



⁷⁰ Le mot, combinaison du son et du sens, le son étant déjà un complexe acoustico-vocal, comme vient de l'expliquer Saussure.

⁷¹ Ce mot semble bien marquer ici la même distinction qui, dans le passage parallèle du cours III (112), sera indiquée plus nettement par les chiffres 1 et 2.

⁷² Cf. N 12, Index (*Origine du langage*), et II 55.

et que la sphère extérieure, dès lors, n'est pas proprement celle de la parole, puisqu'elle enveloppe la « sphère intérieure de la langue ». La parole n'occupe donc qu'une partie de la sphère où la langue vit, celle précisément qui n'est pas occupée par la langue. Il en résulte que, dans la pratique du moins, la formule de la distinction saussurienne n'est pas réversible : *on peut, on doit considérer la langue en faisant abstraction de la parole, mais non la parole en faisant abstraction de la langue.*

D'ailleurs, la parole n'occupe pas tout l'espace libre de la sphère extérieure. Ce n'est pas, en effet, par la communication, ni même à partir d'elle, que Saussure la définit : aucune de ses définitions, pas même celle du cours I, ne se réfère expressément au circuit. L'exercice de la faculté individuelle au moyen de l'instrument collectif se limite au discours, à un acte d'*expression*, orienté vers le dehors, qui s'achève dans la phonation : les mots « évoquer, exécuter » suffiraient à en témoigner. Il va de soi que la définition de la parole, telle qu'elle est énoncée dans le cours II, serait absurde si on pouvait penser que « l'acte de l'individu » eût une autre fin que la compréhension réciproque. Mais celle-ci n'est possible que par la langue. De l'audition et de l'interprétation, contrepartie de l'expression, Saussure ne retient que l'effet sur l'institution : quand il parle de « l'interprétation de ce qui a été reçu » ⁷³, il est clair qu'il ne pense pas à l'acte de compréhension immédiate, mais au dépôt de la langue dans le cerveau. Il est donc bien vrai ⁷⁴ que tout en évoquant le circuit, il n'en a jamais considéré, pour l'attribuer à la parole, que la partie « active », « exécutive » (D 176).

C'est même si vrai que la seule fois où il ait employé l'expression « circuit de la parole », dans le troisième cours (112) ⁷⁵, bien loin de songer au caractère social de la communication, il se proposait d'y observer l'acte individuel :

« Ces sphères [où règne le langage] doivent (J) être observées dans l'*acte individuel*. Mais il faut au moins deux individus pour avoir au complet le *circuit de la parole* » (D 174).

Le titre noté par S : *Délimitation des faits de langue*, indique d'emblée sous quel angle Saussure considère ce circuit : la parole ne l'intéresse qu'à titre accessoire. Sa conclusion :

« On peut localiser la langue dans une certaine région du circuit considéré (DS), celle où l'image auditive vient s'associer à un concept (S) » (D 179),

était acquise d'avance : Saussure, qui prétend par l'analyse du circuit « approcher d'une idée de la langue » (D 176, JS), l'avait arrêtée bien avant de la vérifier par cette analyse. La phrase qu'on vient de citer concorde exactement, en effet, avec un passage du cours II (56) où, pour prouver que la physiologie de la parole est étrangère à la linguistique, il donne « entre parenthèses » cet argument :

⁷³ I 23 (cf. 19); II 79.

⁷⁴ Comme le lui reproche M. Buyssens (bibl. 33, §§ 10-11).

⁷⁵ Cf. CLG, Introd., ch. III, § 2, p. 27-30 (27-29).

« Dans le mot, il y a association d'une impression acoustique et d'une idée (G); tout se passe dans le cerveau (R). Détachons l'impression acoustique et n'en gardons plus que le souvenir (G). Quand on a détaché ce qui a produit cette impression, il y a encore toute la langue dans le cerveau, par exemple, de l'homme qui dort (R). Quelqu'un qui ne parle pas a tout le système de valeurs en lui (GB) » (R 29).

La concordance est des plus précises : à l'exemple de l'homme endormi répond dans le cours III celui de l'aphasique : « Il entend et écrit fort bien les signes vocaux » (D 179, J).

Cette délimitation de la langue ne coïncide pas tout à fait avec le résultat de la première distinction, celle qui sépare la langue de la faculté du langage (96) : cela revient, disait Saussure, à séparer « ce qui est social de ce qui est individuel, ce qui est essentiel de ce qui est accidentel » (D 6) : d'une part, l'*image acoustique* (union de l'idée avec un signe vocal); d'autre part, l'*exécution phonatoire*, dévolue à l'individu, comparable à l'exécution plus ou moins parfaite d'un morceau de musique. Ceci est singulier : de quelque façon que Saussure se soit exprimé, il n'est pas sûr qu'il ait identifié faculté et exécution; mais en tout cas il a, contrairement à son habitude ⁷⁶, limité cette faculté au langage oral. En effet, après avoir défini la langue comme un *produit social* ⁷⁷, déposé à la façon d'un trésor dans le cerveau de chaque individu, il ajoute :

« Elle n'a d'essentiel que l'union du son et de l'image acoustique (JS). Image acoustique n'est pas proprement dit : c'est impression acoustique ⁷⁸ que l'on devrait dire, existant d'une façon latente dans notre cerveau (J) » (D 6).

Ce passage a embarrassé A. Sechehayé, qui a noté en marge : *sens*? La conjecture a passé dans le texte du *Cours* : « [...] où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique [...] » ⁷⁹. L'accord de J et S est pourtant confirmé par D, qui a noté, maladroitement :

« Elle n'a d'essentiel que l'exécution phonatoire [*sic*] et l'image acoustique (impression latente dans notre cerveau) ».

La suite montre qu'en effet Saussure a ici en vue le langage oral par opposition à d'autres langages possibles :

« Pour lui [Whitney], c'est par hasard, commodité, que nous parlons par le larynx, la langue etc. (D). Les hommes auraient pu employer des images visuelles au lieu d'images acoustiques (J). Juste; car la langue n'est que correspondance entre exécution et image acoustique — exécution phonatoire ou autre (D ... entre idées et appareil d'exécution, S) » (D 6).

Ce qui est remarquable dans ce passage, c'est que, en excluant de la langue, comme toujours, l'exécution phonatoire, il ait retenu l'union, ou plus exactement la correspondance entre l'image acoustique et l'exécution ⁸⁰. Par *image (impression) acoustique*, on doit entendre ici :

⁷⁶ V. plus haut, p. 148, et III 111 (D 173-174) = CLG, Introd., ch. III, § 1, al. 12 sqq., p. 26-27 (25-27).

⁷⁷ Cf. II 56.

⁷⁸ Mêle réticence à l'égard du mot *image*, III 115.

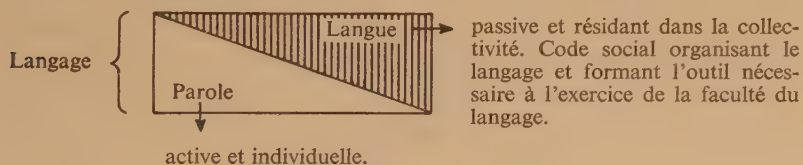
⁷⁹ CLG, Introd., ch. III, § 2, p. 32 (3°). Le contexte provient de D 180.

⁸⁰ On peut mettre en parallèle le passage, au début du cours II, où le mot, correspondance du son vocal et du sens, est déclaré : unité complexe, mentale et physiologique (R 3-4).

signe destiné à l'exécution phonatoire, par opposition à d'autres genres de signes. Tel est aussi, peut-être, le sens de l'expression : *signes évocables*, qui apparaît ailleurs (D 181), et qui dénoterait des signes réalisables par la *voix*, toute autre réalisation — l'écriture par exemple — étant indirecte⁸¹.

Sans attacher à ce texte une importance excessive, il faut bien voir qu'il témoigne d'une difficulté ressentie par Saussure. On a vu (p. 137) qu'il tenait à séparer radicalement de la langue, fait psychique et social, le fait physiologique et individuel qu'il appelle volontiers *exécution*, *moyen de produire le signe*⁸². L'opposition de la langue et de la faculté du langage ne s'y prêtait qu'à la condition de donner à celle-ci le sens physiologique ou psycho-physiologique que suggère le texte de N 6 et que suppose encore le passage du cours III (96) qu'on vient d'examiner. L'expression équivalente : « la langue chez l'individu »⁸³ est encore plus ambiguë. Opposer, d'autre part, la faculté à sa réalisation, la parole, ne simplifie pas le problème : car la parole, c'est aussi le *discours*⁸⁴, qui n'est pas seulement exécution du signe; mais dès qu'on en considère les divers éléments, on risque d'empiéter sur le domaine de la langue.

Par la suite (III 112), Saussure a cru résoudre la difficulté, tout en donnant de la parole une définition plus explicite et plus analytique. Au début de la leçon du 28 avril, reprenant les conclusions de sa leçon précédente, il leur a donné la forme d'un schéma :



1. Usage des facultés en général (phonation etc.);
2. Usage individuel du code de langue selon la pensée individuelle.

La définition de la langue appelle peu de commentaires : la partie passive du circuit est celle qui va « de l'audition au centre » (D. 176); elle comprend donc, comme on l'a déjà noté, la compréhension et l'interprétation de la phrase entendue, à quoi ne semble guère convenir, il est vrai, l'épithète de *passive*. Mais il faut se rappeler comment Saussure, dans le cours I (19), qualifiait ce qu'il appelle « l'activité de classement » : cette activité de la langue n'est ni consciente ni créatrice. C'est ce double caractère négatif que connote ici le mot : *passif*. La parole, au contraire, est active, en ce sens que celui qui parle est conscient de ce qu'il veut dire, et qu'il crée, à l'aide des signes de la langue, la combinaison adéquate

⁸¹ III 103 : La langue et l'écriture sont deux systèmes de signes dont l'un a pour mission unique de représenter l'autre (D 39). [V. toutefois Lexique, sous ÉVOQUER.]

⁸² Textes cités plus loin, p. 163.

⁸³ I 8 (R 1.48, cité p. 145); II 50 (R 5, cité p. 147). Cf. l'expression : *la langue individuelle* (ib., cité p. 150).

⁸⁴ I 19 (R 2.24, cité p. 145).

à sa pensée. Peut-être ne convient-il pas d'insister trop sur la différence entre opération consciente et opération inconsciente, s'il n'y a dans la parole que des degrés de conscience extrêmement faibles (N 1.2, p. 8). On entendra donc *passif* au sens de *non créateur*; en ce sens, le fait de compréhension est *passif*.

La définition de la parole rappelle celle du cours II (50) : « acte de l'individu réalisant sa faculté [= usage des facultés en général] au moyen de la convention sociale qui est la langue [= usage individuel du code de langue] », mais avec de notables différences. Que sont les « facultés en général » ? A part celle de la *phonation* (faculté d'articuler des sons et des suite de sons), seule désignée, il faut penser à la *faculté du langage*, ou faculté des signes, et à la *faculté de coordination*, signalée dans la leçon précédente :

« Il faut ajouter [à la description du circuit], s'il ne s'agit plus de mots isolés, une faculté (case, S) de coordination dès qu'il y aura une pluralité d'images reçues (DJ) » (D 176).

Cette dernière est le sens des rapports possibles entre les signes; on y reconnaît le principe de l'« activité de classement » décrite dans le cours I.

L'usage du code social suppose l'exercice de ces facultés : la première, commandant l'appareil vocal, est en jeu dans l'*exécution phonatoire* des signes, que Saussure avait d'abord rattachée directement à la faculté du langage⁸⁵; la seconde, associant dans le *signe* (image acoustique) « l'idée avec un signe vocal » (D 6), le signifié avec le signifiant, s'exerce sans doute dans le choix des signes en référence à une situation particulière; la troisième, enfin, organisant les signes en un *système*, se traduit par les combinaisons qu'en fait l'individu pour exprimer sa pensée. Réalisation du signifiant par la voix, réalisation du signifié par la situation, construction de la phrase, voilà ce qu'est la parole, et ce qu'implique en fin de compte le mot d'*exécution* :

« Dans la partie exécutive [du circuit], 1°) l'individu reste maître; 2°) l'exécution ne sera jamais faite par la masse; elle reste individuelle : c'est la parole » (D 177).

Il ne suffit donc pas, pour avoir une idée complète du phénomène du langage, de distinguer de la langue la phonation : celle-ci n'en est même pas un élément constant, puisque le discours intérieur, qui est activité de parole, ne comporte pas d'exécution phonatoire. Il ne suffit pas non plus de distinguer le signe de son exécution par un moyen quelconque : car ce qui s'exécute, le texte oral ou écrit, ce n'est pas le signe tel qu'il est classé dans le code : c'est une combinaison formée par l'individu au gré de sa pensée :

« L'élément individuel est la combinaison, au choix de chacun. C'est la parole, car c'est l'exécution » (D 184, S).

Mais si la parole est l'acte par lequel la pensée se traduit en signes de langue, et non pas simplement les signes en sons articulés, on s'étonne que Saussure continue à l'appeler *exécution* : le terme paraît singulièrement impropre. Il y a peut-être deux raisons à cela.

⁸⁵ Au début du cours III (96); v. ci-dessus, p. 152.

D'abord il ne s'est pas occupé de ce que j'ai appelé la *réalisation du signifié*, soit de l'application du signe général à une situation particulière. Il semble bien y faire allusion quand il parle des « besoins du discours », de l'« occasion de la parole »⁸⁶; mais cette opération purement psychique ne pouvait retenir son attention, et il n'eût pu l'étudier qu'en marge de la linguistique, comme il l'a fait pour son pendant physiologique, la phonation. La seconde raison est la difficulté, réelle, de faire le départ dans la phrase usuelle entre ce qui est création, construction individuelle (en dehors du cas particulier de l'analogie) et ce qui est simple répétition, reproduction de formes et de tournures connues. Le terme de *mécanisme*, qu'on rencontrera dans une autre partie de ce chapitre, indique bien quel était, pour Saussure, le plus important de ces deux éléments : comme la phonologie, l'étude du style n'est, par rapport à la linguistique saussurienne, qu'une discipline auxiliaire.

Ainsi, tout en élargissant l'idée qu'il se faisait de la parole. Saussure ne pouvait être tenté d'y subordonner la langue. Il avait jadis, en réfléchissant aux effets des changements phonétiques, remarqué « l'action totalement inéluctable des signes vis-à-vis de l'esprit, qui s'établira de soi-même après chaque événement, chaque coup. Simple exemple : *fôt* : *fôti*; le signe du pluriel est *-i*. *Coup d'échec*, donc nouvelle position des termes : *fôt* : *fāt*; le signe du pluriel est maintenant l'opposition *ō* : *ā* (qu'on le veuille ou non)⁸⁷ » (N 10, p. 9a). L'action réciproque de l'esprit sur les signes, est certainement à ses yeux moins importante, sinon même négligeable.

Il a pourtant bien reconnu qu'entre l'institution et l'acte individuel le rapport est bilatéral : la parole n'est que « l'usage individuel du code de langue », mais le dépôt logé dans le cerveau provient à son tour de la parole :

« Sans doute, dans un certain sens, nous ne connaissons la langue que par la parole⁸⁸. Il faut la parole pour que la langue s'établisse (D/ ... pour que l'accord nécessaire à la langue devienne chose faite, J). Quel est le phénomène initial ? Est-ce qu'on a associé un son à une idée ? (J/ La langue n'est pas initiale, peut-être, D). Mais peu importe le phénomène initial (S/ ... la question est inutile, D). La langue est une sorte de sécrétion parfaitement distincte de l'organe sécréteur : la parole (J/ ... de la fonction de parole, nécessaire pour dégager cette sécrétion, D/ ... de la parole, S) » (D 182).

Saussure revient plus loin (123) sur ce rapport d'interdépendance :

« 1°) Il n'y a rien dans la langue qui n'y soit entré (directement ou indirectement) par la parole perçue (D/ ... par la somme des paroles perçues, S). Réciproquement, il n'y a de parole possible que grâce à l'élaboration du produit qui s'appelle la langue, et qui fournit à l'individu les éléments dont il peut composer sa parole (D/ Il n'y a de parole possible que grâce à la langue, S).

2°) C'est le rôle de l'intelligence collective d'élaborer et de fixer ce produit (DS). Tout ce qui est langue est implicitement collectif (S). Dire qu'un mot est « entré dans la langue », c'est dire qu'il a reçu l'approbation collective (D). Mais il n'y a pas de parole collective. Les actes de parole sont individuels et momentanés (D et fere S) » (D 208).

⁸⁶ V. le texte du cours I cité p. 145.

⁸⁷ Cf. l'image de la *carte forcée* (p. 194 et n. 218).

⁸⁸ Cf. 117 (la parole prise comme document de langue).

A ces textes, il faut joindre un passage du chapitre II ter (136), où la « seconde bifurcation » de la linguistique est mise en relation avec la première :

« Puisque dans la première bifurcation il s'agissait de <choix> ⁸⁹ entre langue et parole, ajoutons que tout ce qui est diachronique dans la langue l'est par la parole (D/ ... ne l'est que par la parole, S). Le rudiment de tout changement dans la langue est dans la parole (D). Toute espèce de changement est essayé par un groupe d'individus (J/ ... par un certain nombre d'individus, D/ ... par l'individu, S) ⁹⁰ : des ballons d'essai (D). Ce ne seront des faits linguistiques que lorsqu'ils seront généraux, communs à la collectivité (D/ Ils ne deviendront généraux que lorsqu'ils passeront dans la collectivité, J/ ... et deviennent généraux ou pas, S). Tant qu'ils sont dans la parole, nous n'en tenons pas compte (D) : ils sont individuels (S). Nous les attendons dans la langue pour les étudier (D). Mais les changements commencent par cette partie du langage que nous n'étudions pas : la parole (D/ Les faits évolutifs de langue ont pour origine des faits de parole, S) » (D 249) ⁹¹.

Ces trois textes reprennent et développent sous une forme plus précise la description, donnée dans le premier cours, de la « vie de la langue ». Mais les deux premiers, rappelant la définition de la langue comme *produit social*, maintiennent le rapport établi dans le cours II entre celle-ci et la parole. C'est la parole, envisagée par le côté social, qui apparaît maintenant comme une *somme* : « somme de ce que les gens disent » (D 209), « somme des paroles perçues » (D 208, S). Quant à la langue, si elle est présente dans la collectivité « sous la forme d'un dépôt existant dans le cerveau de chacune des personnes, comme un dictionnaire dont tous les exemplaires seraient répartis entre ces personnes » (D 208), ce dépôt est bien un lien social ⁹², dans la mesure où il « arrive à être appréciablement conforme chez tous les individus » (D 177, DJS). L'image du dictionnaire, donnée en passant (Saussure dit ailleurs : « un dictionnaire et une grammaire », D 181), ne doit pas être prise à la rigueur : la langue, dans la mémoire, n'est pas tant une somme donnée d'images verbales qu'un système. Il importe assez peu que la somme des signes varie tant que l'ordre de classement reste le même. La langue, c'est essentiellement la *grammaire* :

« Formes, grammaire, n'existent que socialement » (II, R 5);

« On peut se représenter ce produit social [...] en prenant ce qui est virtuellement dans le cerveau, toute une grammaire, etc. » (D 6, S).

« Ainsi, une série grammaticale est bien dans la langue » (D 184), etc.

De même, dans sa réalité sociale, la langue n'est pas proprement la somme des trésors individuels : elle est « une certaine moyenne qui s'établira »

⁸⁹ de loi, D (lapsus).

⁹⁰ Cf. II R 5 (cité p. 150) : *les changements partent d'un individu*. — Comme le montrent les leçons D et J, il ne faut pas entendre que l'innovation, émanant d'un seul individu, ne se propagerait que par imitation : l'idée de Saussure est, au contraire, que toute innovation naturelle est déjà rendue possible par le système et que, par conséquent, divers individus la réaliseront de façon indépendante.

⁹¹ Cf. CLG 1^{re} p., ch. III, § 9, al. 2, p. 142-143 (138).

⁹² C'est en même temps le lien collectif, a noté ici S (D 208). Rappel évident du chap. I : Si nous pouvions examiner le dépôt des images verbales dans un individu, placées dans un certain ordre de classement et conservées de la sorte, nous aurions sous nos yeux le lien social qui constitue la langue (D 178, J).

entre les individus ⁹³. Le mot *conforme* exprime peut-être mieux encore la nature du lien : la langue est le *modèle collectif* (D 209), dont le dépôt logé dans chaque mémoire est une variété individuelle; la formule : $1 + 1 + 1 \dots$ n'est qu'en apparence celle d'une addition, puisque le résultat en est noté **1** et non pas *n*. C'est ce modèle collectif que vise à décrire la grammaire traditionnelle; et de même, le linguiste qui voudra décrire une langue qu'il possède et pratique lui-même ne se bornera pas à l'analyse de son propre trésor de langue et au témoignage de sa conscience linguistique : en matière de synchronie, « la méthode [...] consiste dans l'observation intérieure, rectifiée par l'observation de tous (R/ L'observation intérieure doit être élargie par les observations des autres sujets parlants, G) » (II R 109).

Il n'est pas encore temps d'aborder la question du système de la langue : on y viendra plus loin (p. 225 et sqq.). Mais on aperçoit dès maintenant que si la langue est un système, elle doit l'être aussi bien sous son aspect collectif que dans ses variétés individuelles, et qu'ainsi la notion de système linguistique ne sera pas aisée à définir.

La langue est pourtant bien un objet *concret* : dans un passage que les éditeurs du *Cours* ont distrait de son contexte, Saussure opposait en effet la langue telle qu'il l'avait définie à la langue en général :

« Par l'observation de ces langues, il [le linguiste] tirera ce qui est universel (D/ ... des traits généraux, J). Il aura alors devant lui un ensemble d'abstractions (DJ); ce sera la langue (D). La langue est un ensemble de faits généraux <communs> à toutes les langues. La langue est ce qu'on peut observer dans les différentes langues (S) » (D 8) ⁹⁴.

La substitution de *langue* à *langage* est à noter. Dans ce sens, et dans ce sens seulement, la langue est chose abstraite; un état de langue donné est au contraire concret, dans l'une des acceptions où Saussure prend ce terme : est concret ou réel ce qui est dans la conscience des sujets parlants, c'est-à-dire ce qui est significatif à un degré quelconque ⁹⁵. La conscience linguistique, Saussure l'a dit ailleurs (I 19), n'est pas réflexion sur la langue, mais sentiment intime des valeurs : c'est en somme la faculté même, ou les facultés, du langage, telles qu'elles existent chez l'individu qui dispose d'une langue ou de plusieurs langues.

La conclusion à laquelle conduit l'étude des textes a quelque chose de paradoxal : Saussure a découvert la seconde bifurcation de la linguistique (synchronie et diachronie) bien avant, semble-t-il, d'avoir aperçu la première. Ou plutôt, celle-ci lui est apparue d'abord sous l'aspect très

⁹³ Cette expression a chance d'être un souvenir de l'article de Secheyne que cite ensuite Saussure (v. ch. II, n. 87) : « Une langue, dans le sens ordinaire, est un état moyen[...] ».

⁹⁴ CLG Introd., ch. VI, § 1, al. 1. — L'idée est reprise très explicitement au début de la leçon du 5 mai (III 116; cf. aussi 140).

⁹⁵ II 61; III 112, fin, et déjà N 7 § 3. V. aussi plus loin, p. 210. L'objection de M. Buyssens (bibl. 33, §§ 7-9 et 17) ne repose que sur la méconnaissance de cette signification ; cf. R. S. Wells, bibl. 35, § 59 et début de 60 : *Whichever sense of concreteness he meant [...]*.

simple d'une distinction nécessaire entre le signe et l'exécution du signe par la voix, entre le fait sémiologique pur et le fait physiologique de la *phonation*⁹⁶. Sa théorie de la langue ne procède pas d'une étude des faits directement observables, c'est-à-dire des actes de parole, mais de réflexions sur le phénomène du langage en vue d'arriver à classer ce qui, à première vue, paraît inclassable. D'autre part, l'analyse qu'il faisait du processus de la formation analogique l'amenait à y distinguer l'acte individuel de création et le jeu d'associations qui le conditionne⁹⁷, et c'est à l'occasion de l'analogie que pour la première fois, dans le cours I (18-19), on trouve, opposée à la langue, la parole au sens de *discours*.

Si tels sont bien les deux points d'appui de la théorie de la parole, on en comprend mieux l'élaboration tardive, et on s'explique que, introduite après coup dans une théorie du langage qui visait d'abord à l'exclure, elle apparaisse moins sûre et moins cohérente que celle de la langue. Celle-ci prenait appui sur l'opposition de la diachronie et de la synchronie : l'idée d'*institution*, suggérée par Whitney, ne prend en effet toute sa portée que si on la conçoit comme un « *status* » réglant le comportement linguistique de tous les membres d'une même communauté. Autrement, la linguistique tend inévitablement à s'absorber dans l'étude évolutive, comme on le voit par l'exemple de Whitney lui-même, qui dans ses ouvrages ne fait guère que décrire et expliquer l'évolution des langues. Et si ce *status* n'est correctement défini que comme un système sémiologique, et partant, comme un système de valeurs, on voit pourquoi « l'individu laissé à lui-même n'arrivera jamais à la langue » (R 5, cité p. 147) : c'est que « l'individu isolé est incapable de fixer une valeur » (R 27, G) et que « les variations [des valeurs] ne dépendent pas de l'initiative des individus » (ib. Il faut entendre, naturellement : initiative consciente et réfléchie)⁹⁸.

On comprend aussi que, tout en pénétrant mieux la nature de l'acte de parole, Saussure ait toujours maintenu, comme le principe fondamental de la linguistique, la séparation radicale du système et de l'activité individuelle. Mais quelle est, dans la pratique, la portée de cette séparation théorique, nécessaire au point de départ ?

⁹⁶ V. plus haut, p. 137, 153. La phrase notée par M. Gautier (p. 142) montre que jusqu'à la fin cette distinction a hanté Saussure. La comparaison de la langue avec une composition musicale qui existe indépendamment de son exécution revient trois fois (II R 19; D 6 et 183).

⁹⁷ N 1.2; 7 § 5.

⁹⁸ Il semble donc inexact de dire, comme M. Doroszewski (bibl. 30, p. 403) : « Pour parler aux difficultés que faisait naître le problème de l'évolution de la langue, Saussure introduisit le facteur « parole » [...] » — ou, comme K. Rogger (bibl. 32, p. 174) : « Gerade sie [la distinction langue-parole] erst gibt der allerdings mehr erwähnten Scheidung Synchronie: Diachronie ihre notwendige Grundlage ». Saussure a bien aperçu le rapport entre ses deux distinctions (v. p. 188 et n. 194), mais n'en a pas envisagé toutes les conséquences : les faits d'analogie constituent, dans le cours I comme dans N 1.2, un chapitre de la linguistique évolutive — donc des changements de la langue. Dans le cours II (79), ils sont attribués au champ synchronique, à la grammaire — donc encore à la langue, et le rôle de la parole dans la création analogique, quoique nettement marqué, est en même temps minimisé (v. p. 176-177).

Il ne faut pas se montrer ici plus saussurien que Saussure et concevoir langue et parole comme des entités. « Nous avons fait, dit-il, une définition de choses (ou d'apparences) et non pas de mots » (D 178). Les mots « ou d'apparences », notés par D, montrent qu'il s'agit d'aspects réels du langage, de points de vue jugés plus justes que d'autres et plus propres à préserver l'esprit de certaines erreurs. Dans la création analogique, par exemple, on peut — et on doit — discerner l'action simultanée du système et de la faculté individuelle, et distinguer ces deux facteurs sans méconnaître ou nier l'unité de l'opération ⁹⁹.

Ce qu'on peut reprocher à Saussure, c'est de n'avoir pas tiré toutes les conséquences (mais en a-t-il eu le temps ?) de sa dernière définition de la parole, et de ne s'être jamais complètement détaché de sa vieille idée que, pour dégager le fait de langue, il n'y a qu'à faire abstraction de l'exécution phonatoire. Outre la phrase, déjà rappelée, de l'entretien avec M. L. Gautier, on en a une preuve curieuse dans les arguments qu'il invoque dans le cours III à l'appui de son affirmation, que la langue est « un objet définissable et séparable de l'ensemble des actes du langage » (D 179) : l'aphasique qui conserve la faculté d'écrire n'a perdu que la faculté phonatoire ; s'il est privé de la *parole*, comme le dit Saussure, ce n'est donc pas au sens de la dernière définition, puisque les autres facultés restent actives. L'autre argument : « Les langues mortes conservent cependant tout leur organisme » (ib. S) implique aussi l'oubli de la définition : on n'entend plus parler une langue morte, mais on la connaît par des textes, qui ne sont pas autre chose que des actes de parole consignés au moyen de l'écriture ¹⁰⁰, des « documents de langue », au même titre que les phrases d'une conversation ou d'un discours.

Il se peut que dans certains ordres de recherches, la distinction saussurienne apporte moins de lumière que de trouble ¹⁰¹, mais on ne peut plus concevoir de véritable linguistique qui ne se fonde sur une définition de la langue.

Le phonème

La phonologie moderne, du moins celle de l'école de Prague, s'est appuyée sur la distinction de la langue et de la parole ¹⁰², et on reconnaît que Saussure a contribué à promouvoir la nouvelle discipline, surtout par sa conception de la langue comme système d'oppositions reposant sur des différences ¹⁰³. Mais la « phonologie » saussurienne n'a de com-

⁹⁹ M. Buysens (bibl. 33, § 14) me semble avoir raison ; mais la phrase qu'il incrimine est des éditeurs, non de Saussure.

¹⁰⁰ Cf. CLG Introd., ch. III, § 2, p. 32 (31), 1^o et 2^o. Le raisonnement de Saussure est déformé par une intervention.

¹⁰¹ A. Martinet l'affirme en ce qui concerne la phonologie diachronique (*Economie des changements phonétiques*, 1.9 [p. 18] et n. 12).

¹⁰² N. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, Prague, 1939 ; trad. française de J. Cantinneau : *Principes de Phonologie*, Paris 1949, p. 2 ; 4-5.

¹⁰³ R. S. Wells, bibl. 35, § 14 et 27 ; B. Malmberg, CFS 12, pp. 10-14, 28.

mun que le nom avec la science des systèmes phonologiques; de plus, comme l'a noté A. Sechehaye¹⁰⁴, elle a quelque chose d'ambigu.

En rattachant ici la question du phonème à la dualité *langue : parole*, on déroge au plan tracé par Saussure : dans le cours I (4-6) comme dans le cours III (104), l'exposé sur la phonologie répond à l'intention déclarée et précise de donner, par l'étude de l'appareil vocal et de ses possibilités, des principes pour l'interprétation de l'*écriture*, et singulièrement, des graphies successives qui laissent entrevoir des changements phonétiques. Mais si on réunit tous les textes relatifs au son, à la phonation, aux unités phoniques, on ne peut faire autrement que de les mettre en regard des définitions de la langue et de la parole, sans vouloir par là prêter à Saussure des idées qui se sont fait jour plus de dix ans après la publication du *Cours*, ni lui reprocher de ne les avoir pas eues.

C'est par les linguistes de Paris qu'il a dû connaître le terme de *phonème*. La Société de linguistique, où il avait été reçu en mai 1876, comptait parmi ses membres fondateurs le phonéticien A. Dufriche-Desgenettes, alors septuagénaire, qui fut particulièrement actif dans les années 1869-1876, à en juger par les comptes rendus des séances. Dans une communication, présentée le 24 mai 1873, *Sur la nature des consonnes nasales*, il employait plusieurs termes nouveaux de son invention, « entre autres le mot *phonème*, qui est heureusement trouvé pour désigner d'une façon générale les voyelles et les consonnes »¹⁰⁵. Le mot fit fortune. Saussure l'avait adopté (il figure une vingtaine de fois dans le *Mémoire*), de même qu'il avait dû lire avec intérêt les travaux du phonéticien français : dans son exemplaire du Bulletin (t. II), en tête de l'article sur les *Voyelles et semi-voyelles de la langue française*, on trouve, notée de sa main, une classification des voyelles françaises avec l'indication : « syst. J. Lefort »; et sa description du fonctionnement de l'appareil vocal¹⁰⁶ rappelle les idées défendues en 1874-1875 par Dufriche-Desgenettes sur le rôle déterminant de la cavité buccale pour le timbre des voyelles.

Il est donc naturel que Saussure ait conçu la phonologie comme une physiologie des sons et le phonème comme une unité d'articulation. Mais non uniquement articulatoire : toujours, il a vu dans le son vocal une correspondance de deux éléments. Il dénonce, dans ses notes sur la phonologie, l'insuffisance d'une définition de l'unité phonatoire qui ne

¹⁰⁴ Bibl. 31, p. 4; cf. Malmberg, p. 16-17. La question des sonantes indo-européennes, où Sechehaye voit le point de départ de toute la phonologie saussurienne, est surtout à l'origine de la théorie de la syllabe. C'était d'ailleurs pour Saussure un problème résolu dès 1897 : ce qu'il en dit dans le cours I (6) et dans ses cours de *Morphologie* et de *Grammaire comparée* concorde avec les notes anciennes (*Extr.* 3-5).

¹⁰⁵ Compte rendu de la séance (sans signature) dans RCr 1873, I, p. 368. Trois travaux de Dufriche-Desgenettes ont été publiés dans BSL, t. II, pp. CLXVIII-CLXXV (*Voyelles et semi-voyelles de la langue française*); t. III, pp. XLIV-XLVII (*Sur les voyelles qui n'appartiennent point à la langue française*) et LXXI-LXXVI (*Sur les différentes espèces d'r et d'l*). Dans ce dernier, outre les termes de *phonologie* et de *phonème*, Dufriche-Desgenettes emploie ceux de *dissymphone* (complexe phonique analysable en deux phomènes, ex. : *ly*) et *monosymphone* (complexe valant un seul phonème, ex. : *l* mouillée). On voit qu'il avait discerné, sinon résolu, un des problèmes fondamentaux de la phonologie moderne.

¹⁰⁶ CLG Introd., App., ch. I, § 2, d'après I R 1.26-30.

tiendrait compte que du côté acoustique ou que du côté mécanique (*Extr.*, 2a; 6). Le texte de N 9, dont l'intérêt a déjà été relevé (p. 136), mérite d'être cité ici encore :

« En prenant ce qu'il peut y avoir dans le langage à la fois de plus matériel, de plus simple et de plus indépendant du temps, par exemple « le groupe *aka* » ou « la voyelle *a* », préalablement dégagés de toute signification, de toute idée d'emploi, cela ne représente rien qu'une série d'actions (physiologiques et acoustiques) que nous jugeons concordantes. A l'instant où nous les jugeons concordantes, nous faisons de *aka* ou de *a* une substance. Or il est impossible de se rendre compte de ce que vaut cette substance avant de s'être rendu compte du point de vue au nom duquel nous la créons » (N 9.1, p. 2 = *Extr.*, 9, al. 2).

Ce point de vue, c'est « le jugement d'identité prononcé par l'oreille » (*ib.*, p. 7 = *Extr.* 9, al. 8) : c'est par le côté acoustique que le son est identifié; mais en réalité il n'existe et ne se définit que par la concordance du fait articulatoire et du fait acoustique, par leur constante *corrélation* (N 14a). Ainsi le phonème est une unité complexe, que figurent les formules du cours I (4) :

$$\left\{ \frac{\text{son}}{\text{acte phonatoire}} \right\}, \text{ du cours II (50) : } \left\{ \frac{\text{son}}{\text{articulation}} \right\}, \text{ et du cours III (104) : } \left\{ \frac{\text{effet acoustique}}{\text{mouvements articulatoires}} \right\} \text{ (d'après D 60).}$$

Il en résulte que l'unité du phonème est dans le cerveau (N 5a, p. 3). « Le son articulé n'est pas régi seulement par les lois acoustiques, mais ressortit à la psychologie, comme image psychique » (I R 1.4). C'est comme tel qu'il constitue l'un des côtés du signe linguistique, entité incorporelle¹⁰⁷ :

« Une image acoustique est associée à un concept. Or l'image acoustique n'est pas le son matériel, mais l'empreinte psychique de ce son [...], matérielle au sens de sensorielle, fournie par les sens, mais non de physique » (D 185).

Cette image psychique échappe à toute observation et à toute description tant qu'elle n'est pas réalisée par la voix : l'étude des phonèmes n'est possible que dans la *parole*. De là les définitions de la phonologie : « étude du mécanisme de la parole (Laut-, Sprachphysiologie) » (I R 1.4); « physiologie de la parole » (*ib.* 28; II R 28; 48); « analyse des sons de la parole » (D 57).

Mais les deux côtés du phonème ne se prêtent pas également à l'analyse : par l'oreille, le phonème est identifié comme *unité* : temps homogène, et par là même non analysable, de la chaîne de parole; ce qui s'analyse, c'est le mécanisme phonatoire. Une description et une classification des phonèmes ne peut donc se fonder que sur l'analyse de l'acte phonatoire qui correspond à chacun des « temps acoustiques ». Sur ce point, l'exposé du troisième cours concorde exactement avec celui du premier. On ne doit donc pas s'attendre à trouver le mot *phonème* employé dans le

¹⁰⁷ II 55 (comparaison avec le recto et le verso d'une feuille de papier) et 56 (nature incorporelle du signe).

sens que lui donnent les phonologues aujourd'hui : au contraire, parlant de la « partie matérielle » du signe (le signifiant), Saussure observe :

« Il sera légitime de parler du son, des syllabes, mais seulement comme syllabes, sons de l'image acoustique intérieure. Il sera prudent d'écarter certains termes : ainsi *phonème*, qui contient l'idée d'action vocale, de parole » (D 187).

Ceci explique l'importance très différente qu'il attache au fait physiologique et au fait psychique selon qu'il s'agit du côté articulaire du son, ou du côté acoustique. Ce qu'il appelle *image* (ou *impression*) *acoustique*¹⁰⁸, ce n'est pas la sensation auditive, toute momentanée et rebelle à l'analyse, mais l'empreinte qu'elle laisse dans la mémoire. Dans le cours I, sensation et image semblent même confondues :

« La méthode suivie en général dans les manuels de phonologie n'est pas bonne, car elle oublie, 1^{re} qu'il y a deux côtés dans l'acte phonatoire : a) le côté articulaire (bouche, larynx); b) le côté acoustique (oreille). Elle n'a vu que le premier côté. Or ce n'est pas le premier qui nous est donné, mais l'impression acoustique, psychique »¹⁰⁹ (R 1,23).

Dans le cours III, la distinction est bien marquée :

« Il s'agit [...] d'observer le mécanisme par lequel est produite chaque espèce de son (appareil phonatoire, S). Il y a aussi un côté acoustique, qui rentre également dans la physiologie. Mais il y a l'impression acoustique, qui ne rentre pas dans la physiologie, mais n'est pas analysable : fait psychique »¹⁰⁹ (D 57).

Mais le fait physiologique (l'audition), à peine signalé, est perdu de vue : Saussure ne retient que le fait psychique et aussitôt après définit la langue comme « un système qui court sur des impressions acoustiques, opposition psychique » (ib.). Le « côté acoustique » est maintenant, ou plutôt était dès le début identifié avec l'unité psychique du phonème. Plus exactement (car le phonème isolé n'intéresse pas Saussure), avec le côté phonique du signe, dont la contrepartie est le concept : « La langue [...] est un système de signes reposant sur des images acoustiques, où les deux parties du signe sont psychiques » (D 180, S)¹¹⁰, et même, dans un passage cité et commenté plus haut (p. 152-153), *image acoustique* dénote le signe dans sa totalité. Ainsi, ce n'est pas par hasard que, dans le troisième cours, il n'est plus question du côté *phonique* du signe : cet adjectif, sans être expressément déclaré ambigu, prête aux mêmes objections que le mot *phonème*, et Saussure y a renoncé. Il semble même que *acoustique* ne l'ait pas pleinement satisfait — peut-être parce que c'est surtout un terme de physique — et il a recouru à des qualificatifs nouveaux : *auditif*, *sonore*¹¹¹.

¹⁰⁸ *Image vocale* (N 10, p. 33a = Extr. 15, al. 2) est condamné expressément dans le cours III (114). Sur l'hésitation entre *image* et *impression*, cf. plus haut, p. 152 et n. 78.

¹⁰⁹ C'est moi qui souligne. — Dans le passage du cours II cité p. 152, où le mot est défini par l'association d'une impression acoustique et d'une idée, l'impression est distinguée de l'acte qui la produit (R) ; mais G suggère une distinction entre la sensation auditive et son empreinte dans la mémoire.

¹¹⁰ Cf. III 114, 149.

¹¹¹ V. ces mots au Lexique.

Réciproquement, la phonation est réduite au fait physiologique : si la langue « n'a d'essentiel que l'union du son et de l'image acoustique » (D 6), c'est que Saussure n'inclut pas dans le mécanisme phonatoire « l'image musculaire de la phonation », un des éléments négligés dans la figure du circuit de la parole ¹¹². La phonation n'est qu'un moyen de produire le signe, et ce moyen est toujours indifférent :

« Indifférence du moyen de production (G). Est-il nécessaire que la langue se prononce par l'organe vocal ? Non : les mots peuvent être transposés dans l'écriture » (II R15).

« On est porté, quand on approfondit le signe, à étudier son mécanisme chez l'individu, à analyser les opérations mentales et physiques qu'on peut saisir chez l'individu. Or ce n'est que l'exécution du signe » (ib. 19).

« Dans un système de valeurs [...], l'instrument n'importe pas, l'acte par lequel on produit l'impression acoustique n'importe pas non plus pour la valeur. La façon de produire et de frapper le métal d'une monnaie importe encore bien moins que le métal lui-même » (ib. 29).

« Du côté de l'instrument matériel du signe, en linguistique, est-ce le caractère d'être la voix humaine et le produit des appareils vocaux qui est décisif ? Non. » (ib. 35).

« Ce qui est dévolu à l'individu, c'est l'exécution phonatoire (D). L'exécution phonatoire correspond à l'exécution d'un morceau par un instrument : c'est l'accident (J). L'image acoustique (= langue, S) est plus fondamentale, et l'exécutant inter-prête plus ou moins parfaitement cette image [...] » (D 6).

« Ce qui importe donc, c'est l'impression acoustique, non le moyen de la produire (D/ Il est indifférent pour la langue de savoir *comment* le son est produit, S) » (D 58).

Cette division si nette n'exclut cependant pas toute équivoque :

1) La comparaison entre l'exécution du signe et celle d'un morceau de musique ¹¹³ suppose, dans la phonation même, « des opérations mentales et physiques », comme le dit un des passages qu'on vient de citer : c'est que le jeu des organes vocaux est commandé par le cerveau ; d'autre part, le phonème, son de la parole, n'est pas l'acte phonatoire : c'est le résultat de cet acte, tel que l'enregistre l'oreille ou un appareil de laboratoire ¹¹⁴.

2) Le phonème, une fois délimité par l'oreille dans la chaîne parlée, ne relève plus que de l'analyse des mouvements articulatoires ; et pourtant, quand Saussure remarque que certaines différences d'articulation (entre *v* ou *l* oral et nasal en français, par exemple) sont négligées, il se réfère implicitement à l'audition, et à une conception du phonème comme élément d'un système, totalement étrangère à sa description et à sa classification : car les « éléments de différenciation » (I R 1.28), le « caractère distinctif » (D 61) ne servent à décrire et à classer que les *espèces phono-logiques*, hors de tout état de langue défini.

3) Les expressions de « son matériel » (N 9.2, p. 5 = *Extr.* 9, dern. al.), « matière phonique » (I 7 ; II 58, 59), « substance phonique » (N 18 ; II 56) sont ambiguës : elles semblent désigner la substance que l'on crée au nom de la corrélation entre l'acte phonatoire et la sensation auditive, donc l'image psychique du son ou de la suite de sons ; et pourtant,

¹¹² CLG Introd., ch. III, § 2 (figure et commentaire d'après D 175-176). V. aussi la note des éditeurs, p. 100 (98).

¹¹³ V. n. 96.

¹¹⁴ Cf. R. S. Wells, bibl. 35, § 13. Dans le passage cité, « acte phonatoire » a été introduit par les éditeurs (v. plus haut, p. 129).

en déclarant cette matière indifférente (I 7), Saussure pense au son articulé, au moyen de produire le signe.

Là réside vraiment l'ambiguïté dont les conséquences pour la théorie du phonème (comme aussi pour celle de la parole) n'ont pas échappé à des esprits clairvoyants ¹¹⁵.

La séparation radicale de la langue et du son articulé a pour conséquence celle de la linguistique et de la phonologie (N 5a; 10, p. 7; 20; I 1 et 7; II 56 et 62; III 104), alors que la *phonétique*, définie comme l'étude des changements du son dans l'histoire des langues (I 4, 9; II 82; cf. N 4; 5; 20), reste pour Saussure une branche maîtresse de la linguistique diachronique : « La phonétique, dans le sens évolutif, est une science clairement linguistique » (D 56). Il y a là quelque chose de singulier : la logique du système semble réclamer, en regard de l'analyse des sons de la parole, une analyse des sons de la langue; en face de l'étude évolutive (phonétique), une étude statique des systèmes phoniques. En fait, il n'y a aucun rapport entre la phonétique diachronique et la phonologie panchronique ¹¹⁶ : elles ne peuvent même pas s'opposer (N 5). On s'étonne d'autant plus de cette sorte d'hiatus que toujours, dès son célèbre *Mémoire*, Saussure a envisagé les sons d'une langue donnée comme les éléments d'un système ¹¹⁷ :

« Le système phonique de l'indo-européen était fort simple » (I R 3.66).

« Il faut poser quel était le système phonétique (R/ ... ou phonique, G) de l'indo-européen [...]. Il faut voir entre quels éléments phoniques se meuvent les formes indo-européennes. On peut numérotter les éléments phoniques d'un système » (II R 189).

« Devant chaque cas [de graphie à interpréter], il faut *dresser le système phonologique* de l'idiome qu'on aborde (D, qui souligne, et S) [...] La seule réalité qui intéresse le linguiste est celle du *système phonologique* (D) » (D 52).

A ces citations, on en pourrait ajouter d'autres, extraites des cours sur les langues indo-européennes.

La solution de l'énigme est des plus simples : l'étude des systèmes phoniques est chose trop insignifiante pour revendiquer une place dans la linguistique statique. Saussure ne l'a dit que deux fois, mais de façon parfaitement nette :

« La phonétique d'une époque donnée se bornerait à deux pages de constat » (N 7 § 2).

« Avec la première partie [il s'agit de la phonétique], nous sortons de l'état qu'on a à décrire; autrement, on n'aurait rien à dire » (II R 113).

Ceci explique qu'il ne se soit pas mis en peine de trouver un nom pour cette description des « états phoniques » ¹¹⁸ : « La description d'un état serait de la phonologie », dit-il dans le deuxième cours (R 114). Saussure, pourrait-on dire, a passé à côté du problème phonologique. Dans le cours I,

¹¹⁵ Malmberg, l. c., p. 12-13; 20-21; Buyssens, bibl. 33, § 12; § 21.

¹¹⁶ CLG 1^{re} p. ch. III, § 7 (d'après II R 61-63).

¹¹⁷ *System of sounds* (mais aussi *alphabetic systems*), dit déjà Whitney, bibl. 12, p. 91, 265, 464; 13, p. 60, 67.

¹¹⁸ I 7.

il constate que, dans une classification générale, panchronique, des phonèmes, ce sont les caractères différentiels qui comptent, et que des facteurs d'articulation négatifs ont plus d'importance que certains facteurs positifs¹¹⁹; d'autre part, il voit bien que les différences à retenir ne sont pas les mêmes dans toutes les langues¹²⁰. Il en a conclu, non pas qu'il y aurait à étudier quelles sont, dans chaque langue, les différences pertinentes (au sens qu'on donne aujourd'hui à cet adjectif), mais simplement que la qualité du son articulé est négligeable, et qu'on pourrait se contenter de numérotter les phonèmes reconnus distincts après les avoir dénombrés¹²¹.

En bref, la théorie saussurienne du phonème, des notes anciennes au dernier cours de linguistique générale, est celle-ci : le linguiste n'a à s'occuper du *son* que sous l'aspect de l'impression acoustique constituant un des côtés du *signe*. Quant aux *unités* phoniques elles ne sont exactement définissables que sous l'aspect de *phonèmes*, c'est-à-dire de sons de la parole, et par leurs caractères articulatoires. Elles relèvent donc d'une étude auxiliaire, la phonologie; celle-ci dresse le tableau de tous les phonèmes possibles, où il n'y a plus qu'à relever ceux qui forment le système phonologique d'une langue donnée.

Dans le deuxième cours, où les principes de la phonologie ne sont pas exposés, Saussure a abordé sous un autre angle la question des « unités élémentaires » que dégage l'analyse phonologique. La distinction nécessaire des deux ordres, synchronique et diachronique, a été posée en relation avec les notions fondamentales de l'étude interne (identité, unité, valeur); toute affirmation concernant les unités la présuppose ou la réclame (64) : « Même les unités élémentaires ne pourront être déterminées qu'en se plaçant à un des deux points de vue » (R 61). Remarque incidente, semble-t-il, mais qui sera reprise et développée en fin de leçon, à la suite de la discussion sur le point de vue panchronique :

« Il peut être difficile de savoir si une unité peut être diachronique ou synchronique. Ainsi les unités irréductibles¹²² *a, i, u; d, b* sont-elles linguistiques, c'est-à-dire diachroniques ou synchroniques? Dans la même mesure où on peut leur attribuer une valeur, ce seront des unités dans la langue. On peut (M. de Saussure ne veut pas trancher la question) dire oui. Par exemple, *e* muet contribue à constituer des unités significatives, peut être opposé à d'autres valeurs. Ce ne seront que des unités découpées au point de vue phonologique, mais qui peuvent prendre une valeur au point de vue synchronique, contribuer à la phonologie du français, à la valeur générale [?].

De même que μ , π , qui ne peuvent jamais être à la fin d'un mot grec : bien que ces unités soient découpées phonologiquement [...], elles sont investies d'une valeur et ont leur droit de figurer dans le point de vue synchronique ou diachronique, d'être considérées comme des unités linguistiques (R). Ainsi les unités phonologiques contribuent à constituer une langue. Panchroniquement, les sons ne sont rien dans l'ordre linguistique. (Les sons sont obtenus en découpant phonologiquement les mots et en allant jusqu'aux éléments irréductibles (G) » (R 63).

¹¹⁹ CLG Introd., App., ch. I, § 2, al. 11, p. 70 (68-69), d'après I R 1.28.

¹²⁰ I 48. Cf. CLG 2^e p., ch. IV, § 3, al. 6-7, p. 170-171 (164-165).

¹²¹ V. ch. I, p. 27 et n. 15. Les doutes de M. Malmberg (l.c., p. 14 et 16-17) ne semblent donc pas fondés.

¹²² Saussure évite de dire ici : les phonèmes (v. plus haut, p. 161-162).

Le lien de ce passage avec ce qui précède ne ressort pas très nettement du texte noté par les étudiants¹²³. Il semble que Saussure se ravise, ou veuille plutôt prévenir une interprétation par trop rigoureuse de ce qu'il vient de dire. On en pourrait conclure, en effet, que les sons du langage n'ont aucun intérêt pour le linguiste : prise abstraitement, une suite de sons ne relève que du point de vue panchronique (« dans tous les temps, on a pu prononcer *šqz* », R 62)¹²⁴ ; elle n'est en soi qu'une chose informe (« pourquoi */šqz/* plutôt que */qza/* ou */šq/?* », ib.). Mais si, par une opération qui n'est pas phonologique, on a d'abord dégagé des unités significatives, qui sont les mots d'une langue donnée, il n'est plus vrai de dire que les figures acoustiques de ces unités soient informes et qu'elles ne tombent que sous le point de vue panchronique. En d'autres termes, si on a des raisons de reconnaître qu'en français la suite de sons */šqz/* réalise l'image acoustique qui sert de support à un certain concept, on devra aussi considérer les unités élémentaires *š, q, z* comme les constituants de cette image, et non plus seulement comme de simples unités phoniques. Et dès lors il ne suffira plus de les classer selon leurs familles articulatoires, voire de les désigner par des numéros : on aura à en étudier la fonction, quant à la structure des images acoustiques, dans le système linguistique du français.

La même idée se trouve indiquée dans ces lignes du cours de *Morphologie* (1909-1910) :

« Les mots d'une langue ne sont pas faits comme ceux d'une autre, et cela peut s'analyser plus ou moins. En français, on pourrait voir que tous les mots se répartissent en deux types : à *e* muet et sans *e* muet [...], l'absence de consonnes redoublées, etc. Ces caractères, quoique phoniques, ne rentrent pas dans la phonétique (p. 33) parce qu'ils sont liés tout le temps à des unités morphologiques, ne fût-ce que celle du mot, et on ne peut détacher un mot sans le sens (ainsi en écoutant un étranger). Ces caractères forment pour ainsi dire l'étage inférieur de la morphologie. Ils peuvent être en connexion plus ou moins étroite avec la grammaire [...] » (*Morph.* R 32-33).

Il est vrai qu'il est question, ici, de « caractères phoniques » des mots ou des unités morphologiques, et non plus d'« unités irréductibles » ; et ce terme de « caractère » traduit peut-être mieux la véritable pensée de Saussure (v. p. 205).

L'exemple de *e* muet en français, utilisé dans les deux textes, et aussi dans une note sans doute antérieure (N 20), rappelle que Saussure donna au Séminaire de français moderne un cours intitulé, au début : *Phonologie du français actuel*¹²⁵. A l'occasion de ce cours, il a dû s'intéresser aux lois synchroniques qui régissent l'agencement des unités de son dans le mot. D'autre part, le premier des deux passages cités est du 10 décembre 1908. A cette date, il pouvait avoir lu l'ouvrage d'A. Sechehaye, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, dont les chapitres XI et XII contiennent des vues très neuves sur la phonologie, « étude des sons du langage organisé », nettement distinguée de la « science de la voix comme phénomène physique et physiologique » (p. 131), ainsi que sur les systèmes

¹²³ V. ch. II, n. 74.

¹²⁴ Cf. ce qui est dit de « la figure vocale *nü* », N 9.1 (= *Extr.* 9, al. 8).

¹²⁵ V. ch. I, p. 26.

phonologiques¹²⁶. S'en est-il souvenu en posant la question de la valeur possible des unités élémentaires? En tout cas, l'idée que les caractères phoniques du mot forment « l'étage inférieur de la morphologie » s'accorde bien avec l'emboîtement, postulé par Sechehaye, de la phonologie (telle qu'il l'a définie) dans la morphologie statique. On entrevoit ici le principe d'une théorie des unités irréductibles, parfaitement distincte de la phonologie saussurienne, assez voisine, en revanche, de la phonologie moderne, de celle surtout des distributionalistes américains (*phonemics*); car, si c'est par leur place et leur rôle dans la structure des signifiants que ces unités ressortissent à l'étude de la langue, le système d'oppositions qu'elles constituent dans un état de langue donné ne pourrait être décrit qu'à partir d'une classification distributionnelle.

Mais il est vrai aussi que Saussure n'a posé qu'une fois en termes nets la question de savoir si les unités irréductibles sont réellement des unités linguistiques; et sa réponse, bien qu'affirmative, est trop réservée pour qu'on puisse lui prêter l'idée que la langue ne se définit pas seulement comme un système sémiologique, mais qu'il faut encore que les unités significatives, envisagées par le côté acoustique, se laissent résoudre en unités élémentaires, par elles-mêmes non significatives, mais investies d'une fonction distinctive¹²⁷. En effet, l'unique critère qui permette de reconnaître à un élément quelconque du langage la qualité d'unité de langue, c'est la *valeur*. Or celle des unités irréductibles résulte d'oppositions analogues à celles qui fixent la valeur des unités significatives, comme le remarque Saussure, toujours dans son deuxième cours (75 fin) :

« La valeur possible de *m* résultera, d'une part, de l'opposition, qui est intérieure¹²⁸, avec toute espèce d'éléments de même ordre, par exemple *l*, *n*, ..., les sons possibles du français (R/ ... *l*, *n*, etc. dans un système fermé, soit une langue donnée G). Mais il y a un autre moyen de valoir : c'est de valoir syntagmatiquement. Là intervient aussitôt quelque chose de spatial : c'est, pour *m*, d'être placé entre *a* et *n* dans *amna* » (R 95)¹²⁹.

Malgré l'analogie des rapports sur lesquels elle se fonde, la valeur de *a* ou de *m* en français est évidemment d'autre nature que celle de /šoz/ ou de /ö/ (dans *désir-eux*); mais ni dans ce passage, ni ailleurs, la différence n'a été précisée. L'expression « valoir syntagmatiquement » est même ambiguë : on est tenté d'inférer de ce texte (ou de la paraphrase qu'en ont donnée les éditeurs du *Cours*), qu'une suite de sons, même fictive (*amna*, *mn*, etc.), serait, dans son ordre, un syntagme, ce qui remettrait en question la définition du syntagme, telle qu'elle ressort de tout l'exposé du deuxième cours (75), comme de celui du troisième (143, 145-146) : le syntagme se compose d'unités significatives. Il est probable que dans ce contexte « valoir syntagmatiquement » ne signifie pas autre chose que : valoir spatialement, en vertu d'une certaine place dans la chaîne, et que la

¹²⁶ « Chaque langue suppose un système phonologique [...]. Ce système fait partie de sa grammaire [...]. L'existence de ce système est un procédé grammatical d'un ordre particulier, mais analogue, à bien des égards, à tous les autres procédés [...] » (p. 151).

¹²⁷ A. Martinet, *La double articulation linguistique*, TCLC 5 (1949), p. 30-37. Cf. R. Jakobson, *Fundamentals of Language*, La Haye, 1956, p. 3-4.

¹²⁸ C'est-à-dire *in absentia* (III 145). Cf. l'expression : *classement intérieur* (I 20).

¹²⁹ Cf. CLG 2^e p., ch. VI, § 2, fin.

désignation d'un groupe *mn* par le terme de syntagme serait dangereusement abusive : de tout ce qu'on aura à dire du syntagme, ci-après, rien ne la suggère ni ne l'autorise¹⁸⁰.

La phrase et le syntagme

En séparant, comme Saussure, la langue de la parole, comment doit-on juger la phrase ? Relève-t-elle du système ou de l'activité individuelle ? Doit-elle être considérée — et jusqu'à quel point — comme une structure propre à la langue, ou comme une combinaison libre d'éléments fournis par le système ?

Il n'existe pas, à proprement parler, de théorie saussurienne de la phrase : c'est dans la théorie du *syntagme*¹⁸¹ qu'il faut chercher une réponse aux questions qu'on vient de poser. Cette théorie entre, il est vrai, dans la linguistique statique ; mais la question du syntagme, comme celle du phonème, doit être examinée dès maintenant, en relation avec la dualité *langue : parole*. Avant d'étudier les textes qui s'y rapportent, on relèvera quelques indications éparses sur les rapports de la phrase avec la langue.

Dans le cours I (43), à propos de l'étude comparative de langues non apparentées, Saussure remarque qu'elle porte, non plus sur les formes des mots, mais sur les types d'expression de la pensée, donc sur « la structure soit des mots soit des phrases » (R 3.19). La structure de la phrase serait donc bien un caractère interne de la langue envisagée sous l'angle typologique. A plusieurs reprises, il emploie en parlant de la phrase le terme *d'unité*, qui à l'ordinaire dénote les éléments du système de la langue. Ainsi dans le premier cours (20), à la suite de l'analyse de l'association :

« Notons que c'est arbitrairement que nous sommes partis de l'unité du mot ; nous aurions pu partir aussi bien de l'unité de la phrase » (R 2.29).

Dans le cours II (57), la discussion sur le problème des unités met en cause le mot, puis la phrase. Par la suite, dans un passage auquel il faudra revenir (75), la phrase figure parmi les « unités de n'importe quelle grandeur, de n'importe quelle espèce » à quoi s'applique la notion de syntagme. A propos du tour anglais : *the man I have seen* (77), « les grandes unités, comme les phrases », sont opposés aux petites, qui sont les mots (R 99. G) ; et dans le cours III (120), commentant le même exemple, Saussure fait encore appel à l'unité du groupe pour résoudre le problème de syntaxe. Il semble donc que le système de la langue soit une hiérarchie d'unités dont la phrase serait la plus large.

¹⁸⁰ Sur la valeur des unités élémentaires, v. plus loin, pp. 204-205, 233-234. — Y a-t-il lieu de verser au dossier du phonème les deux passages où le changement phonétique est présenté comme une substitution (III 113 et n. 88) ? Ceci peut passer pour une vue phonologiste : R. Jakobson, *Principes de phonologie historique*, dans *Principes de phonologie*, p. 318-319 (mutations phonologiques).

¹⁸¹ Sur l'emploi de ce terme (dans un tout autre sens) par Baudouin de Courtenay, v. TCLP 4 (1931), p. 322.

D'autres passages, pourtant, révèlent une hésitation à inclure la phrase dans les différentes catégories d'unités qui constituent ce système : la *théorie des signes* est identifiée à la *morphologie* (N 7 § 2); dans les notes sur le livre d'A. Sechehaye, Saussure avait écrit : « [...] quelques tentatives ont été faites pour se rendre compte de la nature véritable des objets qu'on manipulait sous le nom de *mots*, de *suffixes*, *préfixes*, *phrases*, etc. » (N 21, p. 1), et il a biffé *phrases*. Dans le cours III, en particulier, revient à deux reprises (113, 145) un aveu de relative incertitude :

« Mais peut-on séparer à ce point les faits de parole des faits de langue? Ainsi une série grammaticale est bien dans la langue; mais il reste à l'individu la combinaison, laissée au choix de chacun pour exprimer sa pensée dans une phrase. Cette combinaison est dans la parole, non dans la langue (D/ L'élément individuel est la combinaison, au choix de chacun. C'est la parole, car c'est l'exécution, S). (p. 185) En somme, ce n'est que dans la *syntaxe* que se présente un flottement entre ce qui est fixé par la langue et ce qui est laissé à la liberté individuelle. Il faut avouer que parole et langue, fait social et fait individuel, exécution et classement fixe arrivent à se mêler plus ou moins (D/ Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole, J) » (D 184-185).

« Les syntagmes ont pour type principal la phrase. Toute phrase est un syntagme. Or la phrase appartient à la parole, non à la langue. Alors, est-ce que le syntagme n'appartient pas exclusivement à la <parole>¹³², et ne confondons-nous pas les deux ordres? C'est en effet ici qu'il y a quelque chose de délicat dans la frontière des deux domaines (D). La frontière de la parole et de la langue est un certain degré de combinaison (S). Mais même dans les faits qui appartiennent à la langue, il y a des syntagmes : mots composés [...]. Mais il y a aussi probablement toute une série de phrases qui appartiennent à la langue, que l'individu n'a plus à combiner lui-même » (D 266).

La raison de cette hésitation doit être cherchée dans la définition même du syntagme. Le mot, avec son dérivé *syntagmatique*, n'apparaît pas avant le cours II (75). Mais l'idée de deux ordres de rapports auxquels se ramène tout le contenu d'un état de langue, quel qu'il soit, est développée dans les trois cours :

- I, 20 et 22 (dans le chapitre sur l'analogie);
- II, 74-78 (Mécanisme de la langue);
- III, 142-146 (*Les mots comme termes d'un système*).

Dans le premier cours, la description du classement intérieur (20) est précédée de cette remarque :

[a] « Seulement, il y a deux ordonnances très diverses pour ce classement interne et l'usage qui en sera fait dans la parole; nous aurons (p. 28) à opposer 1^o) l'ordonnance que prennent les unités du langage *dans la parole*, et après cela, 2^o) les principaux groupements existant *dans la sphère de la langue elle-même* » (R 2.27-28) ¹³³.

La première ordonnance, dont il n'est d'ailleurs plus question dans la suite, ne peut être que celle des mots dans la phrase ¹³⁴, et on voit déjà que l'expression « l'unité de la phrase », employée une page plus loin, ne doit pas être entendue sans plus au sens d'unité de langue : il ne s'agit en effet que de délimitation, et dans le passage correspondant du cours III

¹³² à la phrase, D (lapsus).

¹³³ C'est moi qui souligne.

¹³⁴ Cf. III 143 : Dans la parole, les mots sont soumis à un genre de rapports [...] dépendant de leur enchaînement (D 267).

(117), c'est dans la « chaîne de la parole », prise comme document de langue, que les unités sont délimitées. La division établie ici semble donc réduire le système de la langue à l'ensemble des groupements d'association et rejeter en bloc dans la parole tout ce qui résulte de l'alignement des unités, c'est-à-dire des mots. Dans cette vue, toutes les combinaisons d'unités inférieures (sous-unités) — ce que Saussure appelle plus loin « la syntaxe intérieure du mot » (R 2.92) — se résoudraient en rapports associatifs, tandis que la syntaxe de la phrase, qu'il faut supposer indépendante de ces rapports, comporterait une ordonnance particulière, propre à la parole.

Mais plus loin (22), et cette fois à propos de la structure du mot, les deux ordonnances sont définies tout autrement :

[b] « Cette question de l'ordre des sous-unités dans le mot se rapporte exactement à celle de la place des mots dans la phrase : c'est de la *syntaxe*, même s'il s'agit de suffixes; c'est une autre espèce de syntaxe, mais c'en est une tout de même. Toute syntaxe remonte à un principe tellement élémentaire qu'il semble puéril de l'évoquer : c'est le *caractère linéaire de la langue*, c'est-à-dire l'impossibilité de prononcer à la fois deux éléments de la langue. [...] (p. 34). Je ne puis me représenter le mot que par une ligne formée de parties successives : |—|—|—|—|, aussi bien à l'intérieur, dans le cerveau, que dans la sphère de la parole. Je vois que dans les deux sphères, il y a deux ordonnances, correspondant à deux ordres de relations : d'une part, il y a un ordre *discursif*, qui est forcément celui de chaque unité dans la phrase ou dans le mot (*signifier*); puis un autre, l'ordre *intuitif*, qui est celui des associations (*signifier* : *fero* etc.) qui ne sont pas dans le système linéaire, mais que l'esprit embrasse d'un seul coup » (R 2.33-34).

On est tenté de voir ici une simple rectification du premier point de vue : après avoir opposé les associations du classement intérieur à l'ordonnance de la phrase, Saussure se serait avisé qu'en réalité le classement comporte déjà des combinaisons linéaires, et que la distinction des deux ordonnances, ne correspondant plus à celle de la langue et de la parole, doit recouper celle-ci. Mais on va voir que les textes des deux derniers cours n'autorisent pas à résoudre si promptement la contradiction.

Dans le cours II (74), Saussure annonce une description du *mécanisme de la langue*¹³⁵ : expression nouvelle, et qui fait tout de suite penser à la parole, d'autant plus que pas une seule fois, dans ces pages, il n'est question du système. Saussure, il est vrai, n'a jamais traité expressément de la parole en elle-même, sinon dans ses leçons sur la phonologie. Mais ce mécanisme, tel qu'il est décrit ici, est bien « le mécanisme d'exécution individuelle » (D 8), dont l'étude devait former la dernière partie du cours III : *La faculté et l'exercice du langage chez les individus*; ce serait donc la parole, selon la définition complète qui en est donnée dans ce même cours (112, 28 avril), ou même selon celle du cours II : « l'acte de l'individu réalisant sa faculté au moyen de la convention sociale qui est la langue » (R 6). Pourquoi alors cette périphrase au lieu du terme introduit dès le début et dûment expliqué ? C'est sans doute qu'il fallait distinguer des actes particuliers, intermittents et momentanés qui constituent la

¹³⁵ Quel est le mécanisme de cet état de langue ? (R 88,G). L'expression revient plusieurs fois : mécanisme de la langue (R 91); mécanisme (R 93); mécanisme d'un état de langue (R 95). Cf. III 119, et CLG 2^e p., ch. VI (titre du chapitre).

parole, les conditions constantes de ces actes; or ces conditions résident avant tout dans le dynamisme inhérent aux rapports grammaticaux (v. p. 221). De ce point de vue, l'exécution de la phrase importe peu; qu'elle soit énoncée ou simplement pensée est indifférent.

Mais la parole n'est pas identifiée à la phonation : elle est aussi une partie du mécanisme intérieur, celle où se réalise l'assemblage des signes en syntagmes :

[a'] « Il y a deux manières, pour un mot, d'être voisin, coordonné, rapproché, en contact avec un autre : on peut appeler cela les deux lieux d'existence des mots ou les deux sphères de rapports entre les mots. Cela correspond à deux fonctions qui sont actives également en nous à propos du langage. D'une part, il existe le trésor intérieur, qui équivaut au casier de la mémoire [...] (p. 90) C'est dans ce trésor qu'est rangé tout ce qui peut entrer en activité dans le second lieu. Et le second lieu, c'est le discours, c'est la chaîne de la parole » (R 89-90).

On reconnaît ici la division indiquée dans le premier passage (a) du cours I sur les deux ordonnances : il s'agit de nouveau de rapports entre les *mots*. Des deux fonctions actives (Saussure dit plus loin : « ces deux activités », R 96; 100), l'une est, de toute évidence, l'activité de classement que le premier cours (18, 19) situait dans la sphère intérieure, celle de la langue¹³⁶; l'autre est « l'activité que nécessite la création du syntagme » (R 94, G; « Le groupement syntagmatique est actif », a noté ici B). Or les syntagmes ont été définis comme des « unités discursives, c'est-à-dire qui se produisent dans le discours » (R 90). Il y aurait donc en jeu deux fonctions bien distinctes : l'une, associative, s'exerçant dans la mémoire, en deçà de la parole; l'autre, combinatoire, agissant dans le discours. Ceci est contredit par les définitions du troisième cours : les deux fonctions (ou activités) ne peuvent être considérées, tant l'une que l'autre, que comme l'exercice, l'usage de la « faculté de coordination »¹³⁷; à moins que celle-ci ne commande que les rapports associatifs, auquel cas il faudrait, pour expliquer les combinaisons syntagmatiques, une quatrième faculté, dont Saussure n'a jamais rien dit¹³⁸.

Mais lorsque, ensuite (75), le syntagme est caractérisé comme une *suite linéaire* (R 92), les premiers exemples qui en sont donnés sont des mots composés : *quadrupes*, *ἰπποπόδες*. C'est l'idée exposée dans le second passage (b), ce que confirme, plus loin (76), cette remarque sur *tri-polis* :

[b'] « C'est un syntagme, parce qu'il y a succession dans l'espace; ce n'est pas une association comme *tri-*, *triôn*, *tria*, *treis*, laquelle est aussi importante pour le mécanisme; mais on ne les aligne pas, on les embrasse d'un seul coup d'œil de la pensée¹³⁹

¹³⁶ Le deuxième cours aussi : Cette simple activité continue par laquelle la langue décompose les unités qui lui sont données (R/ ... sépare les éléments de la langue en unités, G) contient en soi toute l'analogie (R 103). Cf. CLG p. 233, al. 4 (227, al. 3), où les éditeurs ont écrit : « L'activité continue du langage [...] ».

¹³⁷ III 112, et plus haut, p. 154. V. aussi au Lexique (COORDINATION).

¹³⁸ Ou bien, en raison de la simplicité de l'ordre linéaire, a-t-il pensé que l'activité combinatoire pouvait s'y exercer sans l'aide d'une faculté particulière? Ceci n'est pas exclu.

¹³⁹ Même expression dans le passage parallèle du cours I cité plus haut, [b].

(R). Entre parenthèse, le discursif (= disposé dans le discours) s'oppose à l'intuitif (= contemplant abstraitement, intuitif, non dans le discours) (G.) « Ces termes » s'opposent comme syntagmatique et associatif » (R 96).

Le second point de vue, selon lequel les deux ordres de rapports règnent dans les deux sphères (langue et parole), se substitue au premier : le groupement syntagmatique, attribué d'abord au discours, fait aussi partie du système, comme l'indique une référence à la *valeur* :

« La valeur résultera toujours du groupement par familles et du groupement syntagmatique » (R 95)¹⁴⁰.

C'est précisément au nom de la valeur qu'est abordée, dans le troisième cours (142), la question des rapports *entre les mots*. L'expression ne doit pas être entendue ici dans un sens restrictif : il vient d'être dit qu'à titre provisoire on prendra le mot comme type de l'unité linguistique. D'autre part, il n'est plus question du mécanisme ; et le titre du chapitre, *Les mots comme termes d'un système*, exclut d'avance toute considération de la parole. Enfin, le terme de *coordination*, qui dénote ici (143-144) l'un et l'autre genre de rapports, rappelle la « faculté de coordination », qui n'est donc pas seulement la fonction associative. Mais quand il arrive à la phrase (145.2), Saussure laisse poindre son embarras : « La phrase appartient à la parole, pas à la langue » (D 266) — et pourtant, il y a des syntagmes dans la langue. Il revient sur cette difficulté dans la leçon suivante (146) ; et on voit réparaître alors l'idée indiquée dans les textes *a* et *a'* cités plus haut :

[a'] « 1°) *Hors* de la parole, association qui se fait dans la mémoire entre mots offrant quelque chose de commun : orce différentes familles au sein desquelles règnent des rapports très divers (DS), mais rentrant dans une seule catégorie (D) : ce sont les rapports associatifs (S).

2°) *Dans* la parole, les mots sont soumis à un genre de rapports indépendant du premier, et dépendant de leur enchaînement : ce sont les rapports syntagmatiques (D et fere S) » (D 267).

A l'objection : le second ordre de rapports semble (*sic* D) évoquer des faits de parole, Saussure répond que « jusqu'à un certain degré, la langue connaît ces rapports », et cite des composés, des locutions. La conclusion (147) ramène à l'idée de valeur.

Il y a donc, dans la syntagmatique aussi, une ambiguïté qui n'a pas été nettement résolue. Le point de vue qui fait passer entre la langue et la parole la limite des deux ordonnances, bien qu'il soit représenté dans les trois cours, ne semble guère soutenable : il est en contradiction avec la notion même de syntagme et avec les dernières définitions de la langue et de la parole si, comme le suggère le terme de *coordination* appliqué aux deux types de rapports, associations et syntagmes résultent de l'action d'une même faculté. Il est vrai que sur ce dernier point la pensée de Saussure ne se laisse pas saisir en toute clarté : les facultés agissant sur le discours — ainsi celle de la phonation ; mais les autres, et singulièrement la faculté de coordination, semblent s'exercer aussi sur le trésor intérieur,

¹⁴⁰ Cette phrase précède immédiatement le passage, cité p. 167, sur la valeur des unités irréductibles.

hors de tout acte de parole. Ainsi les groupes d'association et les groupes syntagmatiques, tout en relevant d'une même faculté, resteraient localisés ceux-là dans la mémoire, ceux-ci dans le discours, et le schéma de la p. 149, où l'on a, avec Saussure, opposé faculté du langage et langue (institution), devrait être modifié. En tout cas, on n'est pas fondé à supposer que la faculté de coordination ne commanderait que l'assemblage syntagmatique : la brève indication du cours III, citée plus haut (p. 154) et rapprochée du passage du cours I sur l'activité de classement, exclut une telle hypothèse.

Mais si les deux genres de rapports s'entrecroisent dans le système et dans le discours, *quel est, dans la parole, le rôle des rapports associatifs ? Et au nom de quel critère se répartissent les syntagmes entre la langue et la parole*, puisque toute syntaxe repose sur le même principe élémentaire et que le groupement syntagmatique n'a d'autre caractère propre que l'ordre linéaire des éléments ?

La première question trouvera plus loin sa réponse. La seconde revient à celle de la classification des syntagmes. On pourrait admettre qu'il suffit d'opposer le mot complexe, syntagme de la langue, au groupe de mots et à la phrase, syntagmes de la parole ; et telle est bien, jusqu'à un certain point, l'idée de Saussure. Mais par ailleurs, l'étude de la morphologie indo-européenne l'avait amené à distinguer, dans la syntaxe interne du mot, deux sortes d'agencements dont il a marqué la différence, dans le cours I, par des signes arithmétiques¹⁴¹ :

I. Type $a + b$. La combinaison s'établit à partir des unités elles-mêmes, lesquelles existent dans la langue indépendamment de leurs combinaisons.

II. Type $a \times b$ (ou simplement : $a \times b$). La combinaison ne s'établit qu'en vertu du système : unités et valeurs n'existent que par l'ensemble des rapports associatifs en jeu, tels que les représente un schéma donné dans le cours de *Morphologie* : le mot latin *saltus* n'est pas *sal-* + *-tu-* mais :

$$\begin{array}{c} \text{sal-} \times \text{tu-} \\ \times \\ \text{sal-} \times \text{tor} \\ \text{sal-} \times \text{io etc. (Morph. R 18).} \end{array}$$

La première classe comprend en tout cas les juxtaposés, formés par agglutination. Dans la seconde rentrent, en général, les syntagmes qui relèvent de la morphologie : dérivés (*roul* $\times$ *is*, *sal* $\times$ *tus*, *zeug* $\times$ *nu-* etc.) formes fléchies (*dictator* $\times$ *em*, 33 ; cf. *Morph* R 28 : « **bhrāter-es* n'est pas frère + plusieurs ») ; mots à préfixe — car Saussure a toujours restreint ce terme aux unités préfixées qui ne comportent pas d'autre fonction¹⁴².

¹⁴¹ 27, 30, 32, 33. En outre (37), la formule de l'agglutination : $\boxed{1} + \boxed{1}$, opposée à celle de la formation analogique : $\frac{1}{2} \times \frac{1}{2}$. Le signe + marque simplement la séquence ; cf. II 76 : La valeur de ce qui est dans *désir-eux* est dominée par un fait de disposition dans l'espace, que je peux marquer par un tiret (R 97, in marg.).

¹⁴² I 25-26. Dans le cours de *Etymologie grecque et latine* (1911-1912), il déclare abusif l'emploi du mot *préfixe* pour l'élément initial de mots tels que *ἀπόγονος*, *συμβαλναι* (Br 12). Les éditeurs, sur ce point, n'ont pas respecté la pensée de leur maître (CLG 3^e p., App. B, al. 12).

Qu'en est-il des composés? Ce sont des formations analogiques, supposant le jeu de rapports associatifs, et à ce titre nettement séparés des juxtaposés (36) : la formule de *naumakhos*, *Zusatz* ne saurait donc être que $a \times b$. Mais plus haut (32), le changement d'analyse qui convertit un type de composé en type dérivationnel a été illustré par l'exemple de germ. *redo-lich*, devenu $red \times lich$, ce qui suppose, pour le type *redo-lich*, une interprétation différente. Le cours de *Morphologie* confirme explicitement cette inférence :

« En français, dans *désir-eux*, nous n'avons (p. 23) pas le sentiment d'un mot *désir* (comme c'est le cas dans *liebevoll*, où il y a deux mots). Dans *désir-reux*, les éléments ne valent que par leur combinaison » (*Morph.* R 22-23) ¹⁴³.

Il faudrait donc, semble-t-il, noter : $désir \times eux$, mais : *liebe + voll*. En réalité — et c'est sans doute la raison pour laquelle le classement des composés reste incertain — Saussure a dû penser à deux critères différents : en opposant à la formation analogique l'agglutination, il entendait opposer l'assemblage réalisé dans la phrase ($a + b$) à la combinaison dans l'unité du mot ($a \times b$) (36). Mais la remarque sur *liebevoll* révèle un autre principe de classification, à savoir, pour employer les termes commodes de M. Frei ¹⁴⁴, le caractère *autophone* ou *symphone* des composants.

Il est vrai qu'ici, comme dans tout raisonnement saussurien, le critère formel n'est pas seul invoqué : dans le type *désir-eux*, « les éléments ne valent que par leur combinaison ». Existe-t-il des syntagmes dont le sens ne doive rien à la combinaison? C'est un point qu'il faudra reprendre. Mais il est probable que la distinction se ramène à une question d'identité, d'ailleurs très délicate : s'il y a deux mots dans *liebevoll*, c'est que le second terme est reconnu identique à l'adjectif *voll*, et le premier, par conséquent, au substantif *Liebe*. Dans le cours de *Morphologie*, qu'il faut citer une fois de plus, c'est bien ainsi que raisonne Saussure : le thème de flexion d'un substantif indo-européen ne peut être déclaré identique au vocatif, malgré la coïncidence des formes, parce que les fonctions sont différentes en revanche, il est difficile de ne pas identifier thème et « cas de composition » ($\gamma\lambda\upsilon\kappa\upsilon$ -, dans $\gamma\lambda\upsilon\kappa\upsilon\epsilon\pi\acute{\eta}\varsigma$), parce que la fonction de ce dernier ne se distingue pas franchement de celle du thème (*Morph.* R 25-26; 141-142; cf. I, 30).

Quel que soit exactement le contenu de la classe de syntagmes représentée par la formule $a + b$, on retiendra que la classification est binaire, et qu'elle a été établie sans égard au groupement des mots en phrases. En effet, si ce dernier devait s'exprimer par la formule $a + b$, on ne voit pas ce qui distinguerait alors un groupe mobile d'un groupe agglutiné; mais on ne voit pas davantage quel signe autre que celui de la séquence pourrait figurer le rapport qui unit deux ou plusieurs mots en un syntagme.

Le cours II n'apporte aucun élément qui éclaire ou rectifie les données précédentes. On n'y trouve qu'une allusion (75) à la diversité des structures

¹⁴³ Formules analogues dans I 27 et *Morph.*, pass.

¹⁴⁴ Compte rendu de V. Brøndal, *Essais de linguistique générale*, ZRPh 44 (1944), p. 153; *Cas et dèses en français*, CFS 12 (1954), § 2.2.

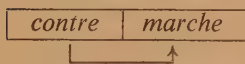
syntagmatiques : pour montrer que la notion de syntagme s'applique à toute espèce de groupements linéaires, Saussure prend l'exemple d'une phrase : « Que vous dit-il ? » : « C'est un syntagme, de même que *désireux*, *ἰπποπόροϛ* — bien que pas de même espèce » (R 93), sans s'expliquer sur la nature de la différence. On voit seulement que pour lui le syntagme n'est pas toujours binaire¹⁴⁵.

Il en est autrement dans le troisième cours (143) : la coordination syntagmatique y est illustrée par les exemples suivants :

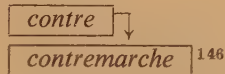
« *Contre tous*. Ici, rapport qui lie d'une certaine façon *contre* et *tous*.



Contremarche. Ici, rapports à distinguer :



rapport d'une partie à l'autre



rapport d'une partie au tout (D/... de l'élément à un tout composé, J) » (D 262).

Il est clair que Saussure entend distinguer deux espèces de syntagmes et que le signe $\text{—}\uparrow\downarrow\text{—}$ a ici une valeur analogue à celle du signe + dans la classification antérieure. Quant au rapport *contre* : *contremarche* (ou *animus* : *magnanimus*), il n'est pas syntagmatique, mais incontestablement associatif. Ce n'est pas là, il est vrai, l'opinion des éditeurs du *Cours*¹⁴⁷. Mais ce rapport n'appartient pas à l'ordre linéaire : *contre* n'est pas aligné avec *contremarche*, il est situé sur un autre axe, comme l'indique la disposition verticale et la direction de la flèche. On n'objectera pas que, s'il avait en vue les associations, Saussure aurait dû évoquer plutôt la série *contremarche*, *contredanse*, *contre-attaque*, etc., parallèlement à *enseignement*, *armement*, *rendement* (144) : il suffit de rappeler la distinction faite entre le type *liebevoll* et le type *désireux*, et l'identité qu'implique le premier entre -voll symphone et voll autophone. Il n'y a pas de préfixe *contre*; il y a une certaine unité *contre*, dont la valeur inclut les fonctions de préposition (*contre tous* : *pour tous*) et de préfixe (*contremarche* : *démarche*).

On aperçoit tout de même une différence sensible entre la classification esquissée ici et la classification antérieure. Comme avant, Saussure paraît distinguer les groupements syntagmatiques purs, dont le sens résulte du simple alignement des unités¹⁴⁸, et ceux dont la valeur dépend en outre des associations. Mais la première classe comprend maintenant les groupes de mots (*contre tous*), tandis que les composés dont les

¹⁴⁵ Ce que confirme cette définition, III 143 : Syntagmes : combinaisons de deux ou plusieurs unités également présentes, qui se suivent (D 263 JS).

¹⁴⁶ Même double schéma pour *magnanimus*.

¹⁴⁷ CLG 2^e p., ch. V, § 2, al. 2; et surtout ch. VI, § 1, al. 3, fin (le rapport syntagmatique de la partie au tout) et § 3, al. 5 (*Dix-neuf* est solidaire [...] syntagmatiquement de ses éléments *dix* et *neuf*). — De même, R. S. Wells, bibl. 35, § 19, au début.

¹⁴⁸ Comme il le laisse entendre à propos du syntagme *the man I have seen* (II 77; cf. CLG 2^e p., ch. VIII, al. 6-7, p. 197-198 (191-192)).

éléments existent à l'état autophone (*contremarche*) sont rangés dans la seconde, et donc rapprochés des syntagmes à éléments symphoniques (*désireux*), comme on peut l'inférer des exemples donnés un peu plus loin (*Dummheit*, à côté de *magnanimus*, *Hauptmann*).

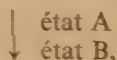
Toute la seconde classe appartient au dépôt de la langue. Qu'en est-il des groupes de mots? Saussure a réservé le cas des locutions¹⁴⁹, auquel il ne s'arrête guère; mais des syntagmes comme *contre tous* ou *the man I have seen* doivent-ils être jugés comme des combinaisons laissées au choix de l'individu, et dont l'étude du système n'a pas à s'occuper? La variété indéfinie des substitutions possibles (*contre tous*, *pour tous*, *avec tous...*, *contre qui*, *contre moi*, *contre Paul...*) et l'uniformité de l'agencement — simple séquence, où le « degré de combinaison »¹⁵⁰ se réduit apparemment à zéro — semblent motiver l'attribution à la parole de toute cette syntaxe des groupes de mots, en même temps que leur interprétation comme syntagmes purs : *contre tous* n'est rien de plus que : *contre* + *tous*, car le signe $\downarrow$ indique de toute évidence un rapport unique, voire unilatéral.

Ceci ramène à la première des deux questions posées : *quel est, dans la parole, le rôle des rapports associatifs?* Et du même coup, à la notion du *mécanisme de la langue*, en opposition implicite avec celle de *système*.

Ce mécanisme, Saussure l'a observé en analysant le processus de la création analogique. Celle-ci a le caractère, souligné à plusieurs reprises dans le premier cours¹⁵¹, d'une construction subite, instantanée, à l'occasion de la parole : c'est qu'elle mobilise, en quelque sorte, les rapports associatifs en dépôt dans la mémoire; les éléments de la combinaison nouvelle sont déjà prêts; l'esprit n'a plus qu'à les grouper selon la pensée à exprimer. C'est une « opération grammaticale » : tout se passe entre des termes synchroniques. Mais dans cette opération

« il faut distinguer deux côtés : la compréhension du rapport (p. 22) des formes que l'on compare entre elles (formes génératrices, inspiratrices), et le produit qu'elles suggèrent, la forme engendrée, inspirée [...]. Il faut remarquer que la forme engendrée (je *trouve*), avant d'être produite, est d'abord voulue pour répondre à une idée précise que j'ai dans l'esprit : la 1^{re} personne du singulier. Les autres formes (nous *poussons*, je *pousse*, < nous *trouvons* >) sont seulement pensées, ou plutôt senties dans une demi-inconscience; seule la forme je *trouve* est exécutée par la parole. Il faut donc se mettre en face de la parole pour comprendre une création analogique » (R 2.21-22).

Dans sa durée imperceptible, l'opération si exactement décrite se décompose donc en trois moments : comparaison des formes connues, construction de la forme nouvelle, exécution par la parole. Saussure n'en retient que deux, le premier et le dernier — simplification qui rappelle la réduction du fait diachronique au schéma :



¹⁴⁹ [...] toute une série de phrases qui appartiennent à la langue, que l'individu n'a plus à combiner lui-même (D 266, cité p. 169); locutions comme *s'il vous plaît* (D 267). Cf. *Inv. A III*, 3.

¹⁵⁰ D 266, S.

¹⁵¹ I 35, 37; cf. N 7 § 5.

le processus intermédiaire étant négligé (cf. p. 187). Les mots « produire », « exécuter », dans ce contexte, se rapportent très certainement à la phonation; la construction n'est pas distinguée de la comparaison (impliquant l'intelligence du rapport), et celle-ci relève de l'activité de classement, qui va être décrite comme une activité de la langue (19) : « La langue, dit plus loin Saussure, passe son temps à interpréter et à décomposer ce qui est en elle [...], (p. 78) pour ensuite, avec les sous-unités qu'elle a obtenues, combiner de nouvelles constructions » (R 2.77-78), formule qui revient encore dans le deuxième cours, à propos du phénomène analogique¹⁵². On aperçoit ici la forme première — pour ne pas dire primitive — de la distinction entre la langue et la parole : celle-ci coïncide avec le côté physiologique du fait de langage, celle-là avec le côté psychique.

Or, si on se réfère aux définitions ultérieures, l'opération ainsi scindée retrouve sa continuité et apparaît tout entière comme un acte de parole : comparaison, construction et exécution ne sont que l'exercice des facultés individuelles, opérant à l'aide des données de la langue (les formes génératrices). L'exemple étudié par Saussure n'est pas, il est vrai, une création syntagmatique; mais il suffit de remplacer « je trouve » par une formation comme *in-décor-able* pour constater que le syntagme est le produit du même mécanisme; en d'autres termes (comme l'observe d'ailleurs Saussure¹⁵³), que l'agencement des éléments est aussi une donnée du système.

Il faut aller plus loin : l'innovation analogique n'est pas ici seule en cause. Le passage du cours I (38) sur l'*analogie latente* est très important : il prouve que le mécanisme de l'analogie n'est pas radicalement différent de celui que suppose l'usage de syntagmes traditionnels¹⁵⁴. Ceci explique la liaison, dans le cours II, entre le développement sur le mécanisme de la langue (74-78) et l'exposé sur l'analogie (79), le tout constituant la partie positive de la section intitulée : *Divisions dans le champ synchronique*. Voici en quels termes est décrit ce mécanisme, dans lequel Saussure fait ressortir l'action du système, ne laissant à la faculté individuelle qu'un rôle exécutif (cf. p. 155) :

« Nous parlons uniquement par syntagmes, et le mécanisme probable est que nous avons ces types de syntagmes dans la tête, et qu'au moment de les employer, nous faisons intervenir le groupe (R/ les groupes, G) d'association. Au moment où l'on emploie le groupe *λεγόμεθα* par exemple, si nous employons précisément *λεγόμεθα*, c'est que nous possédons différents groupes d'association où se trouvent rangés *λεγο-* et *-μεθα* : (p. 94) dans un nuage, au-dessus et au-dessous, nous avons d'instant en instant des familles, suivant que nous faisons varier *λεγο-* et *-μεθα*. Ce n'est que la modification continue due à la variation partielle, cette opposition continue entre les membres du groupe, qui assure le choix d'un élément au moment du discours. Nous avons constamment besoin de ces oppositions : par soi-même, *λεγόμεθα* ne signifie rien. Le jour où il n'y aurait plus *λέγονται*, le sens (la valeur) de *λεγόμεθα* serait changé *ipso facto*, et naturellement celle de *λέλεχται*, etc. aussi. Dans chacun des groupes, nous savons ce qu'il faut faire varier pour obtenir la différence dans l'unité. Par conséquent, au moment où le syntagme se produit, le groupement d'association intervient, et ce n'est

¹⁵² Cf. n. 136.

¹⁵³ I 22.

¹⁵⁴ V. aussi n. 64, et H. Frei, *Critères de délimitation*, Word 10/2-3 (1954), p. 136-145 (§ 3.2. [Analogie productive ou reproductrice]).

qu'à cause de lui que le syntagme peut se former. Dans la phrase, il en sera de même : au moment où l'on dit : *Que vous dit-il ?*, dans le type général que nous avons en tête :

Que vous-dit-il ?

.... nous etc.

nous faisons varier un élément.

Et ainsi les deux groupements : dans l'espace et mental (par familles) sont en activité tous les deux : il s'agit d'éliminer tout ce qui n'amène pas la différence voulue » (R 93-94) ¹⁵⁵.

Ici, et ici seulement, Saussure est allé jusqu'au bout de sa pensée : si l'emploi d'un syntagme quelconque — mot complexe ou phrase, inédit ou usuel — implique toujours un recours à l'ordre intuitif, il en résulte qu'il n'y a pas de véritable syntagme qui ne soit conforme à un type fixé dans la mémoire. La notion de *type de syntagme* est importante, et on comprend que M. Wells ait voulu sur ce point compléter la pensée de Saussure ¹⁵⁶. Il n'y a malheureusement à citer que deux passages, l'un et l'autre peu clairs ¹⁵⁷, dont l'un paraît signifier que le schéma syntagmatique est arbitraire.

Il faut bien voir que Saussure, voué toute sa vie à l'étude comparative des langues indo-européennes, et empruntant la plupart de ses exemples au latin et au grec, n'a pas tiré de la syntaxe des langues modernes tout le parti qu'il aurait pu. Il a par exemple insisté plus d'une fois sur l'irréversibilité des assemblages « morphologiques » :

« Quand la langue aura perçu, par les rapprochements indiqués, les unités qui sont dans *signifer*, elle ne dira pas une autre fois, à l'occasion d'une formation nouvelle : **fer-signum* » (I R 2.33).

« On ne verra jamais la langue dire : *trouver-re, ziehen-ent* » (ib., 41).

Nous n'avons pas dans *sal-tus* : « sauter » et « action de », car alors on pourrait dire **tu-sal* » (*Morph.* R 18; l'idée est déjà indiquée p. 5).

« *Désireux* : je ne peux pas dire **eux-désir* » (D 197, DS).

Mais à cet égard, des syntagmes comme *contre tous* ou *que vous dit-il ?* ne sont pas plus libres que *signifer* ou *désireux*. Plus exactement, la formule $a + b$, pas plus que l'autre, n'admet ici des variantes telles que $b + a$, $a + c + b$, etc., ce qui serait le cas si la combinaison était vraiment laissée au choix de l'individu. Elle ne l'est qu'en ce qui concerne les termes ($a, a', a''...$, $b, b', b''...$), et encore a et b ne sont-ils pas des mots quelconques : chacun appartient à une classe d'unités dont les emplois syntagmatiques sont fixés par des rapports associatifs. C'est vrai de *contre*, aussi bien dans *contre tous* que dans *contremarche*, comme de *-eux* dans *désireux* : il n'y pas d'unité dont la valeur ne repose sur des associations; Saussure en a fait lui-même la remarque, dans le cours III, sans en relever toute la portée : « On peut même avoir association avec tous les substantifs » (D 264).

C'est ce qui permet, ce qui lui aurait permis peut-être, d'appliquer un jour au groupe de mots et à la phrase cette observation profonde, faite au sujet de la création analogique (I 37) : « Ainsi le mot *indécorable*

¹⁵⁵ Cf. CLG 2^e p., ch. VI, § 2, al. 7-9, p. 185 (179).

¹⁵⁶ Bibl. 35, § 19.

¹⁵⁷ II 76 (et n. 78); III 145.3 (et n. 100).

existe en puissance dans la langue, et sa réalisation est un fait insignifiant en comparaison de la possibilité qui existe de sa formation » (R 2.92). C'est vrai de tous les groupements qui surgissent dans le discours, dans la mesure où la structure en est grammaticale : tous existent « en puissance » dans la langue. Et ce qui existe en fait, c'est le système déposé dans la mémoire, c'est-à-dire les unités et les modèles de leurs combinaisons possibles — non pas sous la forme abstraite de catégories et de schémas, mais sous la forme concrète d'exemplaires et de séries associatives. Il doit aller de soi que ces séries ne sont pas tout à fait les mêmes chez tous les individus, ni même chez un seul individu à des âges différents ; l'essentiel est qu'elles représentent bien les mêmes classes d'unités et les mêmes types de syntagmes : la langue, on l'a vu (p. 156), est un système grammatical, non une somme déterminée de signes.

Il resterait à étudier quelle est la productivité relative des schémas représentés dans le système, et pourquoi, par exemple, l'énoncé d'un mot comme *indécorable* frappe plus que celui d'un groupe de mots insolite : si le mécanisme est le même — et il l'est —, il y aurait à distinguer à l'intérieur du système des degrés de combinaison syntagmatique, qui correspondraient à des subdivisions légitimes de la grammaire, sans y réintroduire les conceptions imprécises qui s'attachent aux termes de morphologie et de syntaxe¹⁵⁸. On verrait aussi, alors, pourquoi la phrase n'est pas toujours, ou n'est que relativement, une « construction subite », et dans quelle mesure sa structure est conforme à des modèles contenus dans le système, ou créée par la faculté individuelle du langage.

Si le destin l'avait permis, Saussure aurait probablement été amené à approfondir en la précisant sa théorie des deux ordres de rapports : la conception élargie des associations qui se dessine dans le cours III¹⁵⁹ devait avoir sa contrepartie dans celle des rapports syntagmatiques, jusqu'alors trop étroitement liée à l'analyse morphologique. Le chapitre du cours III (120) sur les entités abstraites, en sa brièveté, laisse entrevoir comment se fût développée la conception saussurienne du système, et indique dans quelle direction il serait légitime d'en chercher le prolongement.

3. La linguistique et ses subdivisions

Une science se définit par son objet et par ses rapports avec d'autres sciences.

L'objet de la linguistique, c'est « le phénomène du langage, soit dans ses manifestations diverses, soit dans ses lois générales, qui ne pourront être déduites que de ses formes particulières » (N 1.1, p. 5). Saussure insistait, en 1891, sur la nécessité d'une étude minutieuse *des langues*, sans la-

¹⁵⁸ On aurait à tenir compte de la distinction indiquée par Sechehaye entre les deux groupements syntagmatiques qu'il a appelés *composition* et *ordonnance* (*Mél. F. de Saussure*, p. 179-181 ; cf. *Programme et méthodes*, p. 226, n. 1). Plus tard, il a préféré *construction* à *composition* (*Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, 1926, p. 221, n. 2).

¹⁵⁹ V. plus haut, p. 140.

quelle toute théorie du langage serait vaine, et sur la solidarité d'une telle étude avec la recherche de lois générales¹⁶⁰. Au début du cours I, de même, il définit la linguistique comme « la science du langage ou des langues » (R 1.1); et dans le préambule du troisième cours (95), il lui assigne pour tâche de faire, d'abord, l'*histoire* de toutes les langues et familles de langues connues, et en second lieu, d'en dégager des *lois générales*.

La division du cours III : 1^{re} partie, *Les langues* — 2^e partie, *La langue*, correspond à ce double objet. L'histoire des langues et des familles de langues suppose l'application de la méthode historique, sans se confondre avec la linguistique diachronique : celle-ci est la théorie générale des évolutions; celle-là ne doit être, à en juger par l'esquisse partielle qu'en donne l'exposé sur *les langues*, qu'un inventaire des langues du monde, pour lequel le cadre historique et géographique semblait — et semble encore — s'imposer. Du moins Saussure, pour les raisons qu'il a indiquées dans les cours I (43) et III (105 et 107, fin), n'a pas dû penser qu'une classification typologique pût un jour se substituer à la classification génétique.

Quant aux généralisations, elles sont possibles aussi bien à partir des faits synchroniques que des faits évolutifs¹⁶¹; mais il semble bien que les lois générales les plus importantes seront déduites de l'étude des états de langue¹⁶². Ces lois seront panchroniques¹⁶³.

Mais une science du langage ou des langues n'est encore que très confusément définie. Cela tient moins au fait qu'une langue n'est jamais exactement limitée dans le temps et dans l'espace (N 1.1 et 1.3) qu'au caractère complexe du langage : le langage est inclassable (N 17; I 8; II 50 et ci-dessus, p. 132; III 111), parce qu'il n'est pas homogène¹⁶⁴, et par là ressortit à des sciences diverses (II 52). Saussure a souvent relevé les erreurs commises par les théoriciens du langage, philologues ou linguistes, du fait de cette diversité d'aspects : confusion banale du signe parlé avec le signe écrit, que n'évitent pas toujours les philosophes (I 3; II 51, 85; III 103); confusion de la langue avec la faculté du langage articulé, qui porte à voir dans le langage une fonction naturelle de l'individu (N 1.1, p. 14; 6; 17; I 8); idée erronée de l'institution linguistique, ramenée à une nomenclature, à une collection de signes fondés sur des objets (N 12, pp. 18-23 [*Extr.* 20]; II 54; III 148), ou conçue comme un contrat présumé inaltérable, ou en tout cas soumis à la volonté humaine (N 10, pp. 13-12a, I-II; 12, p. 13 [*Index : conventionnel*] et 18; 15.4; II 54; III 125-126). La définition saussurienne de la *langue*, avec toutes ses implications, ne saurait être séparée de la critique de ces erreurs; dans une large mesure, elle procède de cette critique même. L'objet de la linguistique

¹⁶⁰ N 1.1, pp. 8-12 (= *Extr.* 17).

¹⁶¹ III 137 : Une fois la distinction établie entre états et diachronie, on pourra généraliser *dans chaque section* (J/ ... dans chaque direction d'études S) (D 251-252).

¹⁶² III 140. Sur la grammaire générale, v. aussi ch. I, notes de A. Riedlinger, al. 2, p. 29.

¹⁶³ II 65. Cf. H. Frei, *Lois de passage*, ZRPh 44 (1944), pp. 557-568.

¹⁶⁴ Le tout global formé par le langage est inconnaissable, parce que non homogène (D 209). Cf. A. Sechehaye, bibl. 19, p. 292 et n. 2.

n'est clairement défini que lorsqu'on a séparé de l'écriture la langue parlée (I 3; cf. III 103), puis détaché de celle-ci la faculté individuelle du langage avec sa réalisation : la parole. On n'a pas à revenir ici sur les difficultés de cette dernière distinction : il suffisait d'en marquer le lien direct avec la définition de la linguistique.

La phrase finale, souvent citée, du *Cours de linguistique générale* : « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » n'est pas de Saussure, mais des éditeurs. Il n'est pas sûr que lui-même l'eût écrite : on a vu que par *langue* il entend d'abord, selon sa définition, chacun des états de langue observables; d'autre part, ce qui est très différent, l'ensemble des lois générales qu'on aura pu établir¹⁶⁵, et il aurait sans doute rappelé ces deux acceptions du mot. Plutôt que « le langage ou les langues », en effet, ce sont « les langues et la langue » qui constituent le véritable objet de la linguistique. On remarquera encore que, de ce point de vue, l'étude diachronique devrait suivre, et non précéder l'étude synchronique¹⁶⁶ — à condition toutefois que celle-là fût conçue comme l'étude de l'évolution des systèmes; mais on sait que Saussure ne l'a pas traitée de cette manière, et ceci peut expliquer la priorité qu'il lui donne, peut-être aussi son hésitation à placer avant ou après l'embranchement diachronie-synchronie certains principes généraux¹⁶⁷.

La question de la place qu'on doit attribuer à la linguistique parmi les sciences humaines ne pouvait rester étrangère à un esprit scientifique et philosophique : Saussure l'a tranchée, comme on sait, en revendiquant le droit à l'existence « d'une science très générale, qu'il appelle *sémiologie*, et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. Comme le plus important des systèmes de signes c'est le langage conventionnel des hommes, la science sémiologique la plus avancée c'est la *linguistique* ou science des lois de la vie du langage »¹⁶⁸. Il n'est pas sans intérêt, toutefois, de relever les remarques de Saussure concernant les rapports de la linguistique avec d'autres disciplines¹⁶⁹.

Il n'y a que des coïncidences entre les objets de la linguistique et de la *philologie*, longtemps confondues, d'ailleurs, et que des linguistes de renom, comme Louis Havet, ne tenaient pas à distinguer¹⁷⁰. Quant aux *sciences logiques*, « la grammaire est celle [...] (p. 5) qui semble avoir le plus de contact avec la linguistique. En réalité, les préoccupations

¹⁶⁵ Ci-dessus, p. 157.

¹⁶⁶ C'était, dès 1908, l'idée de Sechehaye (*Programme et méthodes...*, ch. X, Emboîtement des disciplines évolutives dans les disciplines statiques).

¹⁶⁷ III 140.

¹⁶⁸ Adr. Naville, bibl. 16, p. 104. — Cf. II 53, début; 54-56; III 95, 96, 113; et déjà N 10, p. 26a et Ia (= Extr. 16) : *théorie des signes*; N 12, p. 10 et 19 : *sémiologie*.

¹⁶⁹ I 1; III 95.

¹⁷⁰ L. Havet est nommé dans les cours I (R 1.3) et II (R 11). Cf. III 137 : La plupart des linguistes font de la philologie, ce qui n'empêche pas l'objet *langue* de rester séparé en principe de la matière littéraire (D 250).

grammaticales, dans la linguistique, sont nulles; la grammaire ne peut pas se substituer à la linguistique » (I R 1.4-5). Cela veut dire que la grammaire « logique » ne saurait se substituer à la grammaire telle que l'entend Saussure, c'est-à-dire à la description scientifique des états de langue ¹⁷¹. Mais dans le cours III (140), il reconnaît que la *grammaire générale* « comprendra notamment les points où la linguistique touche de près à la logique : catégories comme substantif, verbe, etc. » (D 258).

A l'égard de la *psychologie*, son jugement est très réservé. Sans doute, « tout est psychologique dans <la langue> ¹⁷², y compris ce qui est mécanique et matériel (changements de sons, etc.) » (D 3, S). On exclut par là de la réalité linguistique tout ce qui est de l'ordre physique ou physiologique pur. « Cependant, la linguistique ne peut pas s'absorber et se résoudre dans la psychologie, comme le prétend Wundt » (I R 1.4). Car on ne saurait renverser les termes et dire que tout est linguistique dans le domaine psychologique. La psychologie individuelle est naturellement hors de question dès qu'on s'est rendu compte du caractère social de la langue; mais même collective, la psychologie doit être distinguée de la linguistique (D 3, S; et N 21, p. 5), quelle que soit la difficulté de la démarcation. Elle n'est, comme la phonologie, qu'une science auxiliaire (II 62), ce qui doit bien signifier qu'elle ne considère aussi qu'un seul côté du signe. Saussure, un peu plus haut (59), l'a dit positivement : « Hors de ces *articuli*, de ces unités, ou bien on fait de la psychologie pure (pensée), ou bien de la phonologie (son) » (R 38). Ceci ne contredit pas l'affirmation que tout est psychologique dans la langue, ni surtout la définition de l'image acoustique comme fait psychique : Saussure pense évidemment à une psychologie des concepts, dont le point de vue sur la langue serait par conséquent sans valeur ¹⁷³.

Il constatait en 1894 l'absence d'une sémiologie dans les doctrines psychologiques de l'époque (N 12, p. 10). Or c'est « à travers la sémiologie [qu'] on voit le lien de la linguistique et de la psychologie » (D 3 S). Et ce lien n'est pas immédiat : « C'est par l'intermédiaire de celle-ci [= la sociologie] que la linguistique a le contact le plus important avec la psychologie » (I R 1.5). Dans le troisième cours, Saussure dit de la sociologie : « On pourrait faire entrer la linguistique dedans » (D 3 S). Plus précisément, la sémiologie, psychologie des signes ou des systèmes de signes, « sera une partie de la psychologie sociale » (D 7, DJ).

La réticence de Saussure à l'endroit d'une *Sprachpsychologie* mal définie, et peu susceptible de l'être mieux, a peut-être une autre raison : le rapport, toujours mieux aperçu par lui, entre la linguistique et les *sciences qui s'occupent de la valeur*. Il n'en est pas question avant le deuxième

¹⁷¹ V. ci-après, p. 186.

¹⁷² Dans la linguistique, S (par interférence avec la phrase précédente). — Dans le cours I (17), Saussure avait dit d'abord : Le principe fondamental du changement analogique est psychologique (R 2.6) — ce qui, de même que les exemples, rappelle N 1.2, p. 8. Mais plus loin (18), il constate que ce principe psychologique ne suffit pas à distinguer le phénomène analogique du phénomène phonétique.

¹⁷³ V. plus haut, p. 137, 139-140 et n. 37. — Whitney aussi se refusait à voir dans la linguistique une branche de la psychologie (*Life and Growth*..., p. 303-304).

cours (56) et les notes sur le livre d'A. Sechehaye (N 21, p. 5). Dans les cours II (70) et III (130), l'idée est développée pour justifier la division de la linguistique en deux ordres d'étude opérant sur deux axes différents. La nouveauté de l'argument frappe d'autant plus que la dualité de la linguistique est un des thèmes les plus anciens, et sans doute le plus constant, de la pensée saussurienne. On aura à étudier plus loin la notion de valeur. Il suffit pour l'instant de signaler les rapports qu'elle fait apparaître entre la linguistique et des sciences très éloignées de la psychologie.

De la sémiologie même, Saussure a surtout parlé en termes généraux, comme d'une science réclamant son autonomie, et sans prétendre en tracer le programme¹⁷⁴. Cette « science des signes »¹⁷⁵ aurait, semble-t-il, à s'occuper aussi bien des signes isolés que de ceux groupés en systèmes. Mais si elle attend de la linguistique ses lumières (N 12, p. 10; II 54), si « le principal système de signes est la langue, » et si « ce n'est qu'en étudiant les signes de la langue qu'on en connaîtra les côtés essentiels, la vie » (R 18), en un mot, si « la nature du signe ne peut se voir que dans la langue » (R 22), c'est donc que les actes sémiologiques isolés ne feraient pas à eux seuls la matière d'une science particulière : ce sont les systèmes de signes qui la rendent nécessaire. La notion de signe, pour Saussure, évoque celle de *systèmes* tels que la langue, l'écriture, la « chiffraison », les signaux maritimes, le langage par gestes des sourds-muets ; le seul exposé résolument sémiologique qu'il ait fait¹⁷⁶ est une comparaison de la langue avec l'écriture. La notion de système, à son tour, implique une vue *statique* : dans un passage du deuxième cours (70), Saussure oppose au *système* des faits idiosynchroniques la *somme* de faits particuliers qui constituent le champ diachronique (R 78).

Sur les divisions de la linguistique, il est permis d'être plus bref. La distinction entre le *côté externe* et le *côté interne*¹⁷⁷ est déjà indiquée dans les conférences de 1891 : « l'histoire de la langue », faite d'événements linguistiques sans retentissement dans l'histoire générale, et indépendante, à l'ordinaire, de ce qui se passe au dehors, n'est pas « la langue dans l'histoire », c'est-à-dire l'effet des événements historiques sur l'expansion des langues, leur recul ou leur déclin, la superposition d'une langue importée à des parlars autochtones, etc. (N 1.1, pp. 15-17).

Dans le cours II, pour marquer le caractère externe de la diversification dialectale, Saussure s'est servi d'une comparaison : « Pour l'olivier, le houblon, on peut tracer sur la carte la limite de la zone de culture ; mais toute l'organisation intérieure de la plante peut être étudiée en dehors

¹⁷⁴ Le livre très personnel de M. Eric Buysens, *Les langages et le discours* (bibl. 34) est, dit l'auteur (§ 6), « un essai de réaliser le vœu de Saussure ». Un cours de sémiologie a été professé à l'Université de Genève par Henri Frei, au semestre d'hiver 1947-1948.

¹⁷⁵ II 53 : [...] la science des signes, qui nous fait connaître en quoi peuvent consister les signes, leurs lois, etc. (R 12) ; III 95 : [...] la sémiologie, science des *sêmeia* (*sêmeion*, le signe) (D 3,S).

¹⁷⁶ II 53. Ce texte important sera étudié plus loin, p. 193 sqq.

¹⁷⁷ II 62. Saussure la rappelle plus loin : Nous avons parlé de l'étude externe et de l'étude interne des langues (R 120). Cf. III 97 et 155. Il hésitait à dire : *linguistique* externe (II R 43).

de cette délimitation » (R 46). La comparaison est reprise dans le troisième cours, au début de la première partie (97) :

« Comparaison avec la botanique : 1°) les plantes; 2°) la plante. Il y a des botanistes qui étudient les plantes : collection, observation des variétés, classement (D), sans se préoccuper des généralités ni du développement général (J); et ceux qui étudient la constitution, les tissus, les fonctions etc. (D) » (D 9).

Entre ces deux études, il n'y a pas d'opposition radicale comme entre la linguistique synchronique et la diachronique. En gros, l'étude externe coïncide avec l'histoire des langues et des familles de langues, l'étude interne avec la théorie générale de la langue, comme Saussure l'a marqué à la fin de son troisième cours (153; cf. 97). Mais elles peuvent concourir et interférer : au début de l'*Aperçu de la linguistique indo-européenne*, auquel il a consacré la plus grande partie du cours II (84-94), il annonce qu'il ne s'interdira pas « de faire des remarques sur l'un et l'autre domaine, de jeter un coup d'œil sur ce qui est externe (histoire, philologie) » (R 120). La différence est de méthode : la linguistique ne saurait se réduire à l'étude externe, bien que « jusqu'ici, elle semble s'être occupée surtout de ce domaine » (II R 43 G), car les faits externes s'accommodent d'une méthode énumérative et narrative, inapplicable à l'étude de l'organisme, du système¹⁷⁸.

La division capitale est celle de la *linguistique diachronique* ou *évolutive* et de la *linguistique synchronique* (proprement : *idiosynchronique*) ou *statique*¹⁷⁹. Elle correspond à deux ordres de faits, désignés à un certain moment par les termes de *motus* et de *status* (N 11-12) : l'adjectif *statique* s'offrait donc de lui-même pour qualifier les faits du second ordre et la discipline à laquelle ils ressortissent; « motus », en revanche, n'en suggérerait aucun, et Saussure s'est contenté d'*évolutif*, tout en observant que ce terme « n'est pas assez précis, ne met pas assez en opposition les deux systèmes de forces » (II R 60) : l'antonyme exact de statique eût été *cinématique* (ib., et III 131). Il avait forgé par ailleurs, bien avant ses cours de linguistique générale, *idiosynchronique* et *diachronique* (N 12, Index); mais à son habitude, il a continué d'employer aussi *statique* et *évolutif*, voire même *historique*, qu'en principe il récusait (II R 60)¹⁸⁰.

L'opposition radicale qu'il établit entre les deux ordres de faits se rattache, on l'a vu (p. 137), à la question des identités¹⁸¹. Au cours des années, ses réflexions l'ont toujours conduit à la confirmer par diverses raisons, telle l'absolue différence de nature entre état et événement, équi-

¹⁷⁸ M. Buyssens (bibl. 33, § 36, dern. al.) s'est mépris sur le sens de la distinction : aucun texte n'autorise à identifier interne et synchronique, externe et diachronique.

¹⁷⁹ N 10, pp. 8-16 et 29a-35; N 11, 12, 13, 19 (aphor. X); I 8 et 40-42; II 64-68, 70-72; III 130-139.

¹⁸⁰ La synonymie de *statique* et *synchronique* n'est pas admise par tous les linguistes : v. l'étude (citée n. 130) de R. Jakobson, p. 333-336; E. Buyssens, bibl. 33, §§ 30-33, et cf. ci-après, p. 207.

¹⁸¹ M. Buyssens, ib. § 29, prête indûment à Saussure l'idée que l'identité synchronique et l'identité diachronique ne feraient qu'un. Il se réfère implicitement à CLG 3^e p., ch. VIII, dern. al., p. 256 (250), texte dont les éditeurs sont en partie responsables. Sur le passage cité par M. Buyssens, v. ci-après, p. 188.

libre et déplacement, dont il trouvait la démonstration péremptoire dans sa comparaison de la vie de la langue avec une partie d'échecs ¹⁸²; ou la propriété des rapports synchroniques d'être significatifs ¹⁸³, ce que ne peuvent être les rapports diachroniques; ou le sens totalement différent qu'on est amené à donner au mot *loi* dans chacun des deux ordres (N 12, Index; 13; I 16; II 51, 71; III 135); ou enfin l'affinité de la linguistique avec les sciences qui s'occupent de valeurs (II 70; III 130). Une conséquence, plusieurs fois soulignée, de ce contraste entre ce qui forme un système et ce qui n'est qu'accident altérant le système en un point quelconque, c'est le *caractère toujours fortuit des états de langue* ¹⁸⁴. A cet égard, la signification qu'a prise l'alternance dans des cas tels que angl. *man/ men, foot/ feet* a une grande force démonstrative. Saussure s'en est-il avisé en lisant Whitney? A l'appui de la comparaison avec le jeu d'échecs (N 10, p. 9a), il cite un exemple qui revient, accompagné d'un commentaire analogue, dans les cours II (83) et III (133) : celui du couple *foot/ feet*, issu de *fōt/*fōti*, à propos duquel Whitney constatait déjà qu'une différence fortuite de prononciation a été sentie comme la marque de la distinction du nombre ¹⁸⁵.

Saussure a insisté fortement sur la justesse et la portée de sa comparaison : sur un seul point, elle est en défaut ¹⁸⁶, et par là « d'autant meilleure par ce qu'elle montre par contraste » (D 245). Il faut donc y voir plus qu'une simple image. Or l'idée qu'elle donne de la langue semble assez loin de la réalité décrite dans les conférences de 1891, la troisième surtout : la langue n'est délimitée ni dans l'espace ni dans le temps; les limites des particularités dialectales s'entrecroisent à l'infini; l'évolution est continue, on n'y peut faire que des divisions arbitraires. Il est bien question d'*états de langue* ¹⁸⁷; mais Saussure remarque qu'en toute rigueur on ne peut dire que « la langue de Rome en telle année, la langue d'Annecy en telle année » (N 1.3, p. 21). En fait, il y a déjà dans ces exemples une part de convention : on fait abstraction des variétés individuelles et des divers milieux linguistiques. Mais cette part de convention peut être encore élargie, comme l'a montré Saussure dans son troisième cours (141). C'est que la notion d'état de langue est indispensable, en linguistique diachronique aussi bien que synchronique; elle est la condition même d'une étude des langues ou de la langue. On peut y voir une « hypothèse de travail »,

¹⁸² Ci-dessus, p. 143 et n. 54.

¹⁸³ N 12, p. 5 (cité p. 138) et p. I; II 73; III 133 : Un fait de synchronie est toujours significatif (D 240).

¹⁸⁴ N 10, p. 27a-29 (= *Extr.* 13), cf. II 83; II 93; III 109 : Le hasard crée ce qui deviendra significatif (D 161) — et 133.

¹⁸⁵ *Bibl.* 12, p. 78-79; 137 ([...] *the application of accidental differences to the practical uses of significant distinction*); 13, p. 127-128. Mais Whitney se sert de ce genre d'exemples soit pour mettre en relief une tendance à l'économie des moyens (*the disposition to rid our words of whatever in them is superfluous or can be spared without detriment to distinctiveness of expression*, 12, p. 79), soit pour démontrer que dans l'évolution de la langue tout est combinaison, composition (13, ch. VII). — Cf. aussi Bréal, trad. de la *Vergl. Grammatik* de Fr. Bopp (1866-1872), t. III, Introduction, p. LXVI et LXVIII.

¹⁸⁶ CLG 1^{re} p., ch. III, § 4, dern. al. (d'après D 245-246 et N 10, p. 10).

¹⁸⁷ N 1.1, p. 22 (états de langue distants); 1.3, p. 6 (cit. ch. II); 7 § 3.

peut-être insuffisante ou même gênante dans certaines enquêtes¹⁸⁸, mais justifiée aussi par le sentiment des sujets parlants (I 8; cf. N 7 § 3). L'état de langue se définit extérieurement comme la langue en usage à une époque donnée sur un domaine géographique donné; intérieurement, comme un système dont la description constitue la *grammaire* :

« Les états de langue contiennent tout ce qu'on appelle ou devrait appeler grammaire; la grammaire, en effet, suppose un système (p. 12) d'unités contemporaines entre elles » (I R 3.11-12);

« Toute structure, tout système suppose des éléments contemporains; c'est de la grammaire » (ib. 20);

« Tout ce qui est dans le synchronique d'une langue, y compris l'analogie (conséquence de notre activité) se résume très bien dans le terme de grammaire, dans <une acception¹⁸⁹ très voisine de l'ordinaire. On voit intituler un traité de jeu d'échecs (p. 107) : grammaire; de même, la grammaire de la Bourse. Implique un objet complexe et systématique; s'applique à un système qui met en jeu des valeurs » (II R 106-107).

Comme l'a compris A. Sechehaye¹⁹⁰, Saussure prenait ce mot dans son sens le plus général, et il n'y a pas lieu de retenir contre cet usage les rares passages où il paraît faire état de la distinction traditionnelle entre *grammaire* et *lexicologie* : ainsi dans le deuxième cours, 73 (R 87-88), où il s'agit précisément de montrer qu'elle est illusoire; dans le troisième (109), à propos de la structure du mot en sémitique : « Les consonnes ont le sens lexicologique [...], les voyelles le sens grammatical [...] » (D 160, J) — et 121, où ces termes sont mis en rapport avec les notions d'*arbitraire absolu* et de *motivation relative*, « non que cela corresponde comme par synonymie, mais il y a quelque chose de commun dans le principe » (D 205). Là encore, Saussure est d'accord avec Whitney, pour qui « There is no absolute dividing-line between what is material and what is formal in a language; material and form are relative words only, names for degrees, for poles of a continuous series, of which the members shade into one another »¹⁹¹. La linguistique statique est donc une étude grammaticale : « Après avoir fait de l'histoire linguistique fort longtemps (J), on reviendra à la grammaire (statique, J) traditionnelle, mais avec un point de vue renouvelé (D). Ce sera une des utilités des études historiques d'avoir fait mieux comprendre ce qu'est un état (S) » (D 231).

La dernière phrase, allusion à ce qui vient d'être dit (131) sur l'histoire de l'étude du langage, rappelle aussi ce passage de l'entretien avec M. A. Riedlinger :

« Le synchronique doit être traité pour lui-même; mais sans l'opposition perpétuelle avec le diachronique, on n'aboutit à rien : les grammairiens anciens ont eu beau jeu de faire de la linguistique statique et ne risquaient pas de confondre les deux points de vue, mais à quoi sont-ils arrivés? »

Il est clair, en effet, que tant qu'on ignore l'évolution de la langue, on n'arrivera pas à reconnaître dans l'état de langue considéré un équilibre,

¹⁸⁸ H. Frei, *Le livre des deux mille phrases*, Libr. Droz, Genève, 1953, I, § 1.1.2.

¹⁸⁹ dans sa conception, R.

¹⁹⁰ *Essai sur la structure logique de la phrase*, p. 4; cf. *Programme et méthodes...*, p. 24. V. aussi plus haut, p. 156.

¹⁹¹ *Life and Growth...*, p. 222.

un état fortuit des termes, ni par conséquent à dégager la grammaire des vues *a priori* de la logique pure.

Mais la linguistique diachronique, elle, peut-elle se passer de toute référence à la statique? Ce n'est sans doute pas l'idée de Saussure, puisqu'il reproche aux diachronistes leur « point de vue mal défini sur la langue » (III 131 [D 230]; cf. II 85). Et en effet la linguistique diachronique telle qu'il la conçoit revient toujours à comparer des états de langue successifs¹⁹². Saussure, qui a montré avec beaucoup de force l'absolue continuité de l'évolution linguistique (N 1.1-3, pass.; 6; III 127-128), fait abstraction de cette continuité. La linguistique diachronique opère avec des *termes successifs* (N 12, p. V; 19, aphor. X; 20; III 132). « Dans le changement phonétique, il s'agit de deux termes successifs, dont le second n'existe qu'à la condition d'éliminer l'autre » (I R 1.98-99): c'est une substitution¹⁹³. Il n'en est pas de même de la création analogique, préformée par le système (I 17; II 79): *honos* et *honor* par exemple, ont coexisté à une certaine époque; le phénomène n'est donc pas, ou pas purement diachronique.

Cette vue qui décompose l'évolution en une suite d'états, s'explique par la comparaison avec le jeu d'échecs: si chaque état de langue correspond à une situation du jeu, chaque nouvelle position des termes (N 10, p. 9a) à une nouvelle position des pièces, tout phénomène diachronique doit être comparable à un coup joué au hasard, et qui produit un déplacement dans l'état réciproque des termes (N 11, p. 1) ou, ce qui revient au même, un déplacement du rapport entre le signifiant et le signifié (III 128; cf. II 55). Mais dans la langue, l'évolution est continue, insensible; dans sa réalité, elle n'offre rien qui ressemble aux coups des joueurs d'échecs. Saussure n'a jamais signalé ce défaut, pourtant grave, de sa comparaison. C'est sans doute que, pour lui, il était inexistant. En effet, un déplacement quelconque dans le système d'une langue n'est pas observable en soi: il ne se révèle que dans la confrontation d'états successifs. Pour constater un changement réel *dans le système*, il faut avoir sous les yeux deux états consécutifs. Peu importe ce qui a pu se passer dans l'intervalle: modification progressive d'un phonème, d'un *k* devant voyelle antérieure, par exemple, qui finira par devenir *č*; cheminement d'une innovation individuelle à travers l'usage collectif — d'autant plus que le déplacement, à la différence du geste du joueur, peut demeurer latent aussi longtemps qu'il ne se trahit pas par une forme analogique (N 7 § 5).

La méthode saussurienne, dans l'étude des faits diachroniques, ne diffère pas, à cet égard, de celle des linguistes de l'époque: les comparatistes ont toujours raisonné sur des identités diachroniques, c'est-à-dire sur des formes successives prises dans des états de langue plus ou moins distants. L'originalité de Saussure est plutôt dans la justification théorique qu'il a donnée de cette méthode; mais on pourrait lui reprocher d'avoir, à son insu, établi entre les deux linguistiques qu'il séparait une symétrie fallacieuse: car, s'il est bien vrai que la synchronie, dans sa

¹⁹² V. ch. II, n. 14 et 26.

¹⁹³ Ci-dessus, n. 130.

réalité même, se ramène tout entière à des *rappports entre des termes coexistants*, on peut douter que la diachronie se réduise à des *rappports entre des termes successifs*, en dehors du point de vue imposé au linguiste par l'état même des données.

Saussure, du reste, s'est bien rendu compte que l'étude de l'évolution linguistique en elle-même, sous le double aspect de la persistance et de l'altération, n'est pas séparable de celle des faits de la parole¹⁹⁴. Mais, résolu à ne considérer que les changements de la langue, du système, il a même été tenté de réduire la linguistique diachronique à la théorie des changements phonétiques (N 12, Index : *diachronique, idiosynchrone*; II 80). Ceux-ci ont en effet le caractère net et décisif des coups au jeu d'échecs : tous les mots sont atteints ensemble, alors que les innovations analogiques, non moins importantes, ne deviennent des changements que par accumulation (I 17, 38; II 79), chacune n'étant, au début, qu'un fait de parole individuel; de plus, le changement phonétique est, par excellence, non grammatical, alors que « tout est grammatical dans le phénomène analogique » (I R 2.21). Cette conception étroite du phénomène diachronique ne pouvait s'accorder avec l'idée bien plus large que Saussure, par ailleurs, s'en faisait : celle d'un *déplacement* des unités et des valeurs (II 64), des rapports entre signifiants et signifiés (III 128), puisque ce déplacement peut se produire sans l'intervention d'un changement phonétique. Aussi reconnaît-il, à la fin de l'Introduction du deuxième cours (83), que l'équation si satisfaisante : *diachronique* = *non grammatical* (entendez : *phonétique*) ne peut être posée en toute certitude :

« Ainsi, il y aura le fait qu'un mot a changé de signification, ou bien que des formes comme celles du duel tombent peu à peu en désuétude dans une langue, ou bien le fait du développement analogique. Bref, tout ce qui rentrait dans la synchronie n'a-t-il pas son histoire, les syntagmes et les associations? » (R 115).

Mais le prestige d'exemples aussi saisissants que *Bethaus* (cf. N 10, p. 28 = *Extr.* 13, al. 4) ou *man/men, foot/feet*, agit une fois encore, et lui fait dire que dans tout changement « on verra que la phonétique intervient infailliblement par un côté quelconque »¹⁹⁵ (R 118) : c'est avec beaucoup de réticence qu'il admet le droit à l'existence d'une *histoire grammaticale*, et l'Introduction s'achève sur un *non liquet*.

¹⁹⁴ Textes cités p. 145 (I R 2.23-25), 150 (II R 4-5) et 156 (D 249). Ceci a été bien vu par les éditeurs du *Cours* : v. CLG 3^e p., ch. I, note finale.

¹⁹⁵ Il a dit plus haut (55) : Ce système, en se transmettant, s'altère dans son matériel, ce qui altère le rapport du signe à la pensée (R 21) — et encore : Ces changements [du son] changent les rapports du mot et de l'idée (R 29, G). — Deux exemples : La locution *quoiqu'il en ait* : il y a d'un côté *malgré que j'en aie*, d'un autre côté *malgré < que >* = *quoique* — d'où : *quoique j'en aie*. L'idée qu'on mettra dans cette locution provient d'une altération du matériel, de l'identification de *malgré* avec *quoique*. Autre ex. : *de par le roi* = *de la part du roi* (*par* pour *part*; le *roi* servait de génitif) (R 22).

Le second exemple appelle évidemment un commentaire analogue à celui de *décrépit* dans le cours III (133; CLG 1^{re} p., ch. III, § 3, al. 2) : il a fallu une double altération matérielle pour amener l'homophonie de *part* et *par* et rendre possible une nouvelle interprétation du syntagme : *de par le roi*. Dans le premier exemple, en revanche, l'altération n'est pas apparente; Saussure a-t-il pensé au changement d'accent (*mâl gré* > *malgré*) ? Ce changement n'est pas à l'origine de l'agglutination : il n'en est qu'un effet (I 36).

Ici encore, on est amené à une constatation à première vue paradoxale : Saussure, qui n'a consacré à la linguistique statique que les dernières leçons de son dernier cours, en a posé les principes et discerné la véritable matière avec les lumières du génie ; en revanche, son cours de linguistique diachronique, où il apportait pourtant les idées générales qui depuis des années inspiraient son enseignement de grammaire comparative, ne renouvelle pas autant qu'on pourrait s'y attendre le cadre et les méthodes de la « linguistique historique ». En fait, le contraste ne doit pas surprendre : si la linguistique évolutive, comme le pensait Sechehay, doit être emboîtée dans la statique, un renouvellement de la première présuppose une réforme de la seconde ; et si Saussure a eu raison de juger que le développement de la linguistique diachronique pouvait donner aux grammairiens une vue plus juste des états de langue, on peut penser qu'à son tour le développement de la linguistique statique profitera aux études diachroniques ¹⁹⁶.

Dans son troisième cours (123), et là seulement, Saussure a postulé une *linguistique de la parole*, en regard de celle de la langue : celle-ci uniquement psychique, celle-là psychophysique et comprenant la phonation (D 209-210). Cette indication sommaire ne laisse pas entrevoir quelle forme il aurait donnée à la linguistique de la parole, ni quelle part des idées qu'il avait déjà exposées y serait entrée : on songe naturellement à l'origine individuelle des changements de la langue, et on est tenté de penser que l'opposition de la diachronie et de la synchronie y aurait peut-être perdu de sa rigueur ¹⁹⁷.

4. Les entités de la langue

Pour désigner les éléments réels ou entités ¹⁹⁸ qu'on a à distinguer dans un état de langue et qui constituent, selon la comparaison avec la

¹⁹⁶ « [...] la linguistique diachronique, dans cette première partie de sa tâche, celle qui consiste simplement à raconter, est strictement dépendante de la linguistique synchronique. Sans son concours, elle ne peut être qu'une simple énumération de faits mal analysés et superficiellement définis. Ce n'est qu'en s'en référant aux définitions toujours plus exactes et aux analyses toujours plus rigoureuses de la science grammaticale qu'elle pénétrera dans l'intimité des faits qu'elle manie et qu'elle arrivera à grouper exactement la multitude des faits particuliers dans la perspective des faits plus généraux auxquels ils ressortissent, pour donner ainsi une juste idée des évolutions de langue considérées dans leur détail et dans leur ensemble » (A. Sechehay, *Les trois linguistiques saussuriennes*, p. 31).

¹⁹⁷ A. Sechehay (ib. p. 7) place entre les deux linguistiques saussuriennes « la linguistique de la parole, laquelle a pour objet le phénomène qui, tout naturellement, sert d'intermédiaire entre le fait synchronique et le fait diachronique ». Il justifie cet arrangement par une citation du *Cours*, Introd., ch. IV, al. 6, p. 38-39 (37-38), qu'il corrige en remarquant que jamais la parole ne naît de la langue, ni ne se réduit au simple fonctionnement de celle-ci. On a vu (p. 155) que Saussure en jugeait autrement. Aussi quand, plus loin (p. 23), Sechehay écrit que Saussure a attribué à cette linguistique de la parole « sa juste place entre la linguistique statique et la linguistique diachronique », on a l'impression qu'il prête à son maître une de ses propres idées. Cf. *Evolution organique et évolution contingentielle*, Mél. Ch. Bally, Genève 1939, p. 29, dern. al., où la même thèse est esquissée.

¹⁹⁸ V. ce mot au Lexique. Les éditeurs l'ont appliqué une fois aux unités phoniques, contrairement à l'usage de Saussure : CLG p. 171 al. 1 (164 al. 3, fin).

partie d'échecs, les « pièces » du système¹⁹⁹, Saussure s'est servi, dès ses notes anciennes et jusque dans son dernier cours, de plusieurs termes dont chacun mérite une étude particulière. Chacun évoque, en effet, une démarche différente pour arriver à saisir ces éléments dans leur essence et à en donner une idée juste; aucun ne saurait tenir lieu de tous les autres. C'est que les entités linguistiques ne sont ni simples (N 10, p. 19 et p. II [= *Extr.* 16, dern. al.]; II 56), ni immédiatement données (II 57; III 117).

Le signe et ses caractères

Le mot *signe* les dénote essentiellement du point de vue sémiologique, dans les traits qui leur sont communs avec les signes de l'écriture, les chiffres, les signaux maritimes, etc. Dans les notes sur Whitney se rencontre aussi le mot *symbole* (N 10, p. 13, 14, 33a [= *Extr.* 15, al. 1]), qui reparait encore une fois dans le premier cours (13), mais a été rejeté sans appel par la suite²⁰⁰.

Le *signe linguistique* n'est pas le son matériel, objet de la phonologie, pas plus que le signe graphique n'est le caractère matériellement tracé : en effaçant le caractère, on ne détruit pas le signe. Or à ce son matériel ne peut être opposé que « le groupe *son-idée* » (N 9.2, cité p. 137) : c'est donc cette association de deux éléments également immatériels, mais absolument différents, qui est proprement le signe (N 7 § 2; 10 p. 19; II 55, fin; III 114, 122). Seul leur rapport, leur correspondance (N 14a; II R 3; 22) constitue un fait linguistique; pris à part, ils ne sont plus rien pour la science du langage (II 59; III 117), et la comparaison, satisfaisante à première vue, de l'association sémiologique avec un corps chimique composé n'est en somme guère plus juste que celle du corps et de l'âme²⁰¹ :

« La chimie, si elle dissocie [les éléments de l'eau], a de l'hydrogène et de l'oxygène, mais on reste dans l'ordre chimique (D), que l'on prenne un élément à part ou le tout (J). Mais si on décompose l'eau linguistique en prenant l'H. ou l'O., on n'a plus d'entité linguistique » (D 193).

L'image la plus exacte, donnée justement dans une leçon sur la sémiologie (II 55 fin; cf. 73), est celle des deux côtés d'une feuille de papier :

« Ce rapport du signe à la pensée est précisément ce qu'est le signe : non pas la suite de syllabes, mais un être double constitué par une suite de syllabes dans la mesure où on y attache une signification déterminée. Le signe est double : signification :

syllabes

c'est là le point le plus difficile de la sémiologie[...]. On pourrait représenter cette correspondance par la comparaison que voici : on ne peut découper le recto d'une feuille <de papier> sans le verso. On ne peut prendre l'un des deux que par abstraction » (R 22).

C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que le signe apparaît comme une *valeur* (III 152; cf. II 59).

¹⁹⁹ N 10, p. 10; II 50 : C'est un système extrêmement complexe par le nombre de pièces < qu'il met > (qui le mettent, R) en jeu (R 6); III 134 : C'est spontanément et fortuitement que les pièces d'échecs *gast*<*i*>, *hand*<*i*>, *trag*<*i*> <sont devenues> *Gäste*, *Hände*, *trägt* (D 245).

²⁰⁰ V. ce mot au Lexique, et le texte de III 115 (ch. III, p. 125).

²⁰¹ Cf. CLG 2^e p., ch. II, § 1, al. 5. Les éditeurs ont changé la conclusion.

En choisissant ce terme qui éveille immédiatement l'idée d'une association, d'une correspondance, Saussure pensait échapper aux équivoques qui lui rendaient odieuse la terminologie reçue, et singulièrement le mot *forme*²⁰². Mais précisément parce qu'il ne saurait être question d'opposer l'idée au son matériel, il était difficile de ne pas prendre le mot « signe » dans une acception moins abstraite et plus voisine de l'usage ordinaire : s'il paraît exclu, en effet, qu'on soit tenté d'appeler signe le concept associé à une certaine « suite de syllabes » ou de sons, il est naturel, en revanche, de dénommer ainsi la suite de sons *en tant que support d'un concept*, « la forme revêtue de son sens » (I 21; cf. III 114), ou, pour reprendre la comparaison saussurienne, le recto de la feuille de papier dont le verso est caché. Car s'il est matériellement impossible de séparer l'un de l'autre, il est impossible aussi de les voir ensemble, et ceci paraît vrai du signe également : toujours, on l'envisage par l'un de ses côtés. Dans le schéma qu'en a donné Saussure dans le troisième cours (114), et qu'il a repris ensuite par deux fois, on remarque une curieuse variation, sur laquelle on aura l'occasion de revenir : la flèche à double pointe, marque d'un rapport réciproque (122), est remplacée plus loin (149, 152) par une flèche à pointe unique, dirigée vers le haut : le rapport va de l'image auditive au concept, du signifiant au signifié.

On ne peut pas dire que la seconde acception soit en conflit avec la première : le texte même qu'on vient de citer montre bien que Saussure n'y voyait pas de contradiction réelle avec sa définition du signe comme un rapport. Toutefois, en mettant au premier plan la « suite de syllabes », on risque de rompre l'équilibre, d'attribuer au signe une « substance » phonique, et en fin de compte, de considérer que « tout ce qui s'ajoutera [à cette substance] sera attribut » (N 9. 1, p. 8 [deuxième manière de raisonner]; cf. 14a). « On risque de donner une indépendance au son en l'appelant ainsi [c'est-à-dire instrument de la pensée]. [...]. Le son vocal n'est un mot que dans la mesure exacte, constante, où il lui est attaché un sens » (II R 3).

Nul mieux que Saussure n'a aperçu ce risque et ne s'en est gardé. Mais la seconde acception s'imposait peut-être à lui d'autant plus que, ayant dans l'esprit le fait sémiologique en général, il lui était arrivé de comparer la suite de syllabes à un *objet* : dans ses notes sur Whitney, il est question de « l'objet qui sert de signe » (N 10, p. 1), et l'exemple qu'il en donne est celui d'un signe graphique²⁰³; une entité de langue combine « deux choses privées de rapport, une idée et un objet symbolique » (ib., p. 19); « une langue est formée par un certain nombre d'objets extérieurs que l'esprit utilise comme signes » (ib., p. 21a)²⁰⁴. On ne doit donc pas s'étonner de rencontrer, jusque dans le dernier cours, des expressions telles que : « relation intérieure du signe avec l'idée » (N 10, p. 12);

²⁰² V. ch. I, notes de A. Riedlinger, al. 5, p. 29. Cf. N 7 § 2 (théorie des signes, non des formes); et aussi plus loin, p. 207. — Le terme de *morphème*, très en vogue aujourd'hui, prête à des critiques analogues.

²⁰³ Il s'agit, il est vrai, d'un signe exécuté : « La lettre *b* que j'écris ».

²⁰⁴ V. p. 43 la citation du passage.

« relation d'une idée et d'un signe » (N 12, p. 13 = *Extr.* 20, dern. al.); « rapport du signe et de l'idée » (N 10, p. 29 = *Extr.* 13, dern. al.; II R 24); « concept donné dans un signe déterminé » (I R 2.83); « association du signe et de l'idée » (II R 14 [cité plus loin]; D 181); « lien entre signe et idée » (D 199; 200) ²⁰⁵.

La double acception du mot « signe » n'a cependant pas laissé de gêner Saussure. Pour dissiper l'équivoque dont elle porte le germe, il eût fallu disposer de termes appropriés pour désigner les deux côtés du signe. Une note de date inconnue montre que Saussure s'en préoccupait; mais *sôme* et *sème* (N 18), rappel saugrenu d'un aphorisme pythagoricien, n'ont pas été retenus. *Signe vocal* et *idée* (N 10, p. 25a [= *Extr.* 14, av.-dern. al.] et p. 1a [= *Extr.* 16, dern. al.]), qui reparaissent au début du cours III (96) dans un contexte où *image acoustique* paraît désigner le signe ²⁰⁶, ne donnaient pas la solution cherchée. *Forme* et *idée* (ou *sens*), que Saussure a dû employer dans ses cours sur les langues indo-européennes (par exemple N 1.2, p. 11) et qu'il a utilisés encore dans son premier cours (20), où « signe » semble évité, n'étaient qu'un pis-aller, de même que les expressions banales (*syllabes* et *signification*, *son* et *sens*) dont il s'est contenté en général dans le deuxième. Dans le troisième cours seulement, la terminologie se précise : dans la figure du circuit de la parole (112), le centre associatif unit une *image verbale* à un *concept verbal* (D 175 JS). Ces termes font place ensuite (114) à *image acoustique* et *concept*, moyennant une mise au point sur le sens où doit s'entendre « image » ²⁰⁷ :

« A propos du terme : *image acoustique*. En général, une image a un lien avec la chose qu'elle représente. [...]. Il faut qu'il soit entendu que nous prenons *image* au sens le plus général, mais au sens de *figure* ayant quelque pouvoir évocateur (D/ ... parlant plus ou moins à l'imagination, S). Plus tard, nous verrons cette image devenir beaucoup plus précisément évocatrice, et c'est au nom de ce fait, qui n'est pas primaire, que nous gardons cette expression » (D 189) ²⁰⁸.

Enfin (124), revenant sur la théorie du signe, Saussure propose *signifiant* et *signifié*, en faisant remarquer qu'ainsi se trouve écartée l'ambiguïté du mot « signe » dans la formulation, pourtant très prudente, du deuxième principe (116). Toutefois, ajoute-t-il aussitôt,

« Nous ne gagnons pas encore par là ce mot qui manque encore et désignerait sans ambiguïté possible leur ensemble. (p. 212) N'importe quel terme on choisira : signe, terme, mot etc., il glissera à côté et sera en danger de ne désigner qu'une partie. Probablement même qu'il ne peut y en avoir : aussitôt qu'un terme s'applique à une notion de valeur, il est difficile de ne pas tomber d'un côté ou de l'autre » (D 211-212).

Le même doute s'exprimait déjà dans une note où *signe*, d'ailleurs, ne figure pas (N 18). La dernière terminologie, de l'aveu de Saussure, est encore imparfaite. Mais il est clair qu'elle vise à garantir au mot signe le

²⁰⁵ Pour la fin du cours III, v. le relevé des passages, p. 132-133.

²⁰⁶ V. plus haut, p. 152 et 162.

²⁰⁷ V. plus haut, n. 108.

²⁰⁸ Les mots : *qui n'est pas primaire* permettent de rapporter cette anticipation au passage de la leçon du 4 juillet où il est démontré que la figure du signifié en regard du signifiant est secondaire par rapport à la valeur (152).

sens auquel il tenait : *association du signifié et du signifiant*, entité dont la substance est un rapport ²⁰⁹.

Les caractères du signe ont été définis dans les cours II (53-56) et III (114-116; 124). On suivra ici, en l'éclairant par les passages parallèles, le texte du deuxième cours, où le point de vue sémiologique est plus nettement mis en relief ²¹⁰. Dans le troisième cours, comme l'indique le titre du chapitre, il s'agit du signe linguistique, ce qui explique la place faite au caractère de *linéarité*. Mais il y a des allusions aux signes de l'écriture (115), aux signes visuels (116), et, plus loin (128), à la sémiologie générale, dans le chapitre complémentaire sur les caractères extrinsèques des signes (125-129), que Saussure avait d'abord omis.

Voici le début du texte du cours II (53) :

« Dans l'écriture, nous sommes bien dans un système de signes similaire à celui de la langue. Les principaux caractères en sont :

1. Le caractère arbitraire du signe (il n'y a pas de rapport entre le signe et la chose à désigner).

2. Le caractère négatif ou différentiel (G/ La valeur purement négative et différentielle, R) du signe. Il n'emprunte sa valeur qu'aux différences (RG), ce qui permet qu'il prenne des formes variées (G) : pour *t* par exemple, chez une même personne, T, *Ṭ*, *τ*, *ʔ*; mais ce qu'on lui demande, c'est qu'il ne soit pas tout à fait identique à un *l* ou <à un> *n* (R/ ... que ce soit différent de *l*, *L* ou *M*, *m* etc., B).

3. En troisième lieu, même chose sous une autre forme (B). Les valeurs de l'écriture n'agissent que comme grandeurs opposées dans un système défini; elles sont oppositives, ne sont des valeurs que par opposition. Il y a une limite dans le nombre des valeurs (R/ La valeur du signe est oppositive et ne vaut que dans un système, G). <Ce> n'est pas tout à fait la même chose que 2., mais <cela> se résout bien finalement en la valeur négative (R) : *P*, j'y vois *p*; un Russe y voit *r* (B).

(p. 14) 2. et 3. sont une conséquence nécessaire de 1. (R). Il suffit de dire que les signes sont arbitraires. Il en résulte que ce ne sont que les différences qui importent (B).

4. Indifférence totale du moyen de production du signe (RG). Découle également de 1.; que je les écrive en blanc, noir, creux, relief etc., c'est indifférent (R).

Nous retrouvons tous ces caractères dans la langue :

1. Le mot *Apfel* est tout aussi capable de désigner le fruit connu que *pomme*. Dans l'association du signe à l'idée, il n'y a rien qui lie en soi ce signe à cette idée. C'est une des raisons qui font qu'on doit éviter le terme de symbole [...].

2. La valeur négative du mot est évidente. Tout consiste en différences (G/ Valeur négative du mot, B).

3. La valeur devient positive grâce à l'opposition, par le voisinage, par le contraste : *ἐϕϒν* est imparfait, *ἔσϒν* aoriste, quoique formés semblablement (G.), parce que *ϕϒμῃ* est dans le voisinage de *ἐϕϒν*, et que dans le voisinage de *ἔσϒν* il n'y a pas **σϑῆμῃ* ²¹¹. Ces signes agissent donc, non par leur valeur intrinsèque, mais par leur position relative, comme dans un jeu d'échecs (R).

(P. 15) 4. Indifférence du moyen de production (G). C'est moins évident. Est-il si nécessaire que la langue se prononce par l'organe vocal? Non : les mots peuvent

²⁰⁹ R. S. Wells (bibl. 35, § 16) a bien vu que *signe*, dans le texte du *Cours*, dénote tantôt le rapport qui lie le signifiant et le signifié, tantôt le signifiant en tant que signifiant. Mais il a peut-être tort de penser que la seconde définition correspond mieux à l'idée de Saussure : l'expression *tranche de sonorité* appartient, comme on verra (p. 214), à un autre contexte.

²¹⁰ Les systèmes de signes autres que la langue et l'écriture sont plusieurs fois évoqués (R 12, 16, 17 : gestes, rites).

²¹¹ Cf. ch. II, n. 34.

être transposés dans l'écriture. L'instrument n'y fait rien. Ainsi la comparaison de la langue avec un autre système de signes nous permet d'aller jusque-là, d'affirmer que là n'est pas l'essence de la langue (R) » (R 13-15).

Tels sont les caractères sémiologiques qu'on peut qualifier d'intrinsèques, puisqu'ils sont propres aux signes et aux systèmes de signes.

Le premier, le caractère arbitraire, n'est pas seulement celui dont les trois autres découlent : Saussure y voyait le caractère sémiologique par excellence. Malgré les réserves qu'il a formulées ailleurs ²¹², il entendait bien par sémiologie la science des systèmes de signes arbitraires, et la dernière fois qu'il l'a mentionnée, c'est comme un exemple des « sciences qui s'occupent de valeurs arbitrairement fixées » (D 229).

Whitney avait déjà défini la langue (*language*) comme « a system of arbitrary signs for thought » ²¹³, ou encore « a body of conventional signs » ²¹⁴. Les deux épithètes sont souvent conjointes ²¹⁵, et la différence est indiquée de façon très nette : « In the true and proper meaning of the terms, then, every word handed down in every human language is an arbitrary and conventional sign : arbitrary, because any one of the thousand other words current among men, or of the ten of thousands which might be fabricated, could have been equally well learned and applied to this peculiar purpose; conventional, because the reason for the use of this rather than another lies solely in the fact that it is already used in the community to which the speaker belongs » ²¹⁶.

Saussure a d'abord préféré le second terme au premier : dans les notes, *arbitraire* ne figure que deux fois à peine ²¹⁷, peut-être à cause de l'idée fausse qu'il risque de suggérer : un signe arbitraire pourrait être un signe que l'individu ou même la collectivité choisit à son gré, ce qui n'est pas le cas (III 125) :

« Par rapport à la société humaine qui l'emploie (S), le signe n'est pas libre, mais imposé, sans que cette masse sociale soit consultée, et comme s'il ne pouvait pas être remplacé par un autre. Ce fait, qui dans une certaine mesure semble envelopper une contradiction, pourrait s'appeler familièrement le phénomène de la *carte forcée* » (D 212) ²¹⁸.

²¹² II 54 (degrés d'arbitraire); III 115 : Quand la sémiologie sera organisée, elle aura à voir si les systèmes autres qu'arbitraires seront aussi de son ressort (D 189). — Les systèmes non arbitraires sont ceux que M. Buyssens appelle des *sémies intrinsèques* (bibl. 34, §§ 71-73).

²¹³ Bibl. 12, p. 410. — H. Odier, bibl. 17, p. 31, cite en note un passage de Lessing, *Laoc*. 17 (trad. Courtin) : « La poésie est obligée d'employer des signes arbitraires qui se suivent l'un après l'autre [...] ». Dans son exemplaire, Saussure a marqué cette citation d'un crochet dans la marge; est-ce à cause de « signes arbitraires » ou de l'allusion au caractère linéaire du discours ?

²¹⁴ Bibl. 12, p. 400.

²¹⁵ Ib., p. 14, 32, 438; 13, p. 19, 24, 282.

²¹⁶ *Life and Growth...*, p. 19; cf. *Language...*, p. 14.

²¹⁷ V, ch. II, n. 23. — *Conventionnel* : N 10, p. 13, 13a, 18 (rapports conventionnels); N 12, p. 18; N 17.

²¹⁸ Même expression II 79 [*gantier*] : Maintenant, j'ai acquis un genre d'unité qui n'existait pas : -*tier* (si l'on veut, c'est la carte forcée, puisque par la langue on ne peut plus décomposer autrement) (R 102). — Sur l'interprétation correcte du mot *arbitraire*, v. en dernier lieu bibl. 36; en outre, ci-après, p. 242-244.

Mais *conventionnel* ne devait pas non plus le satisfaire, pour des raisons qu'on aperçoit : cet adjectif, qui implique l'immutabilité du signe, n'en laisse pas prévoir la mutabilité ²¹⁹. Il a songé à *indépendant* (N 10, p. 13), avant d'adopter définitivement *arbitraire*, qu'il emploie dans les trois cours.

Ce qui est qualifié d'*arbitraire*, c'est proprement le lien du signifié et du signifiant (III 121, 124; cf. N 18), donc le signe lui-même (III 115) : « dans l'association du signe à l'idée, il n'y a rien qui lie *en soi* ce signe à cette idée » (texte cité); par exemple

« le concept « sœur » n'est lié par aucun rapport *intérieur* avec la suite de sons (s-ø-r J) qui forme l'image acoustique correspondante (D). C'est ce qui explique que le concept « bœuf » puisse se dire *Ochs* ou *bœuf*. De même, aucun lien *préexistant* ne me force à choisir pour le son « p » le trait P <plutôt> que le trait H (J) » (D 188) ²²⁰.

Les expressions *en soi*, *intérieur*, *préexistant*, etc. doivent s'entendre d'une relation qui serait « fondée sur la nature des choses et leur convenance » (N 10, p. 25); et si on estime que les mots *lien*, *rapport*, *relation* connotent déjà une idée d'analogie ou d'affinité, on dira plus simplement : « Il n'y a pas de rapport entre le signe et la chose à désigner » (texte cité), c'est-à-dire entre signifiant et signifié ²²¹. Ceci explique les scrupules de Saussure à employer le terme d'*image*.

On rencontre toutefois, dans les cours I et II, une formulation du principe moins exacte et qualifiant d'*arbitraire* le *signifiant* par rapport au signifié (I 13; II 53 [texte cité]), ou le choix du mot : « Les mots sont arbitrairement choisis » (II R 1, G; cf. 74). Cette dernière formule est ambiguë : *mot* peut désigner le signifiant aussi bien que le signe; or, en ce cas, le signifiant seul étant affaire de choix, on devrait en inférer que le signifié, lui, est donné préalablement. Telle est, en effet, l'interprétation que Whitney avait donnée du mot *arbitrary*, et dont A. Sechehaye a fait implicitement la critique en écrivant : « Le symbole n'est pas un signe arbitrairement choisi pour correspondre à une idée préexistante, mais la condition linguistique nécessaire à une opération psychologique, la formation d'une idée verbale » ²²². Est-ce aussi dans ce sens qu'on doit interpréter le principe saussurien de l'*arbitraire* du signe? Ne faut-il pas plutôt supposer que Saussure, par souci pédagogique, en a volontairement simplifié l'énoncé, se bornant à en signaler l'effet le plus évident? Si cette

²¹⁹ N 12, Index; 15,4. — Whitney, lui, écrit : « a conventional sign, and hence an alterable sign » (*Life and Growth...*, p. 48. C'est moi qui souligne).

²²⁰ C'est moi qui souligne. — Cf. aussi N 10, p. 13 (aucune espèce de lien *visible* avec l'objet à désigner); p. 19 (combinaison de deux choses privées de rapport, une idée et un objet symbolique dépourvu de tout lien *interne* avec cette idée); p. 25a (= *Extr.* 14, al. 3). — L'argument de la diversité des langues et des alphabets est déjà utilisé dans N 10, p. 18 (= *Extr.* 11, al. 4) et 25.

²²¹ Cf. I 13. Dans le cours d'*Etymologie grecque et latine* (1911-1912), est évoquée la loi fondamentale qu'il n'y a pas de rapport entre le son et le sens : tout mot étant *arbitraire*, il s'ensuit qu'aucune explication intérieure ne peut être donnée (Br 3). — Saussure a parlé de relation interne dans un autre sens N 10, p. 12; III 122 (cf. plus loin, p. 223).

²²² *La stylistique et la linguistique théorique*, Mél. F. de Saussure, Paris 1908, p. 175 (Second principe).

hypothèse était à écarter, on devrait admettre de sa part une hésitation sur la portée du principe fondamental de la linguistique, sinon une contradiction. En effet, si les deux éléments du signe ne peuvent être séparés que par abstraction, que dire du *concept* « *bauf* » comparé aux signifiants *Ochs* et *bauf*, sinon qu'il résulte d'une double abstraction : celle qui sépare les signifiés « *bœuf* » et « *Ochs* » de leurs signifiants respectifs, et celle qui les identifie à un concept donné en soi, hors de toute langue ? Cette référence à des concepts préexistants, légitime sans doute pour des signes d'autres systèmes (signaux, pavillons, armoiries), ne peut être qu'un artifice de démonstration quand il s'agit des signes de la langue.

Mais si les signifiés sont autre chose que des concepts, le principe de l'arbitraire ne doit pas valoir seulement pour le signe isolé, et la preuve n'en est pas fournie seulement par la diversité des signifiants dans des langues différentes : c'est la diversité des systèmes qui s'explique par lui, comme il apparaîtra quand on en viendra à la notion de la valeur.

Passons au deuxième et au troisième caractère, dont les étudiants ont eu quelque peine à noter la différence. Saussure lui-même a dû juger la distinction trop délicate pour y insister : juste avant le dernier exemple, R a écrit : « 2. et 3. Tout consiste en des différences, des oppositions. Exemple (aussi bien pour 2. et 3., bien que proprement il se rapporte à 3.) : *экзот* [...] » (R 14). Il faut tout de même tenter d'élucider ce texte où sont distingués des termes (*différentiel*, *négatif*; *oppositif*) qui ailleurs (I 47; II 60) sont simplement rapprochés; d'autant plus que le rapport entre les notions de *différence* et d'*opposition* n'est guère compris comme le comprenait Saussure ²²³.

Dans plusieurs passages des notes se trouve énoncée l'idée qu'un signe arbitraire ne consiste qu'en des *différences* par rapport à d'autres signes; son identité, par conséquent, ne réside pas dans des caractères positifs : « tout signe repose purement sur un co-status négatif » (N 12, p. 18); « c'est un trait de la langue, *comme de tout système sémiologique en général*, qu'il ne puisse pas y avoir de différence chez elle entre ce qui distingue une chose et ce qui la constitue » (N 19, aphor. XII = *Extr.* 23) ²²⁴. La formule définitive se lit dans le cours II (80) : « Il n'y a que des différences, et pas de quantité positive », et revient presque textuellement à la fin du cours III (153).

Quant au terme d'*opposition*, il apparaît, antérieurement aux cours, dans un passage de la thèse d'Henri Odier ²²⁵ : ayant cité la formule par laquelle Saussure représente « la relation qui existe entre les signes et les idées », il ajoute, toujours d'après Saussure, sans doute : « Le mot exclut les sens erronés; le contexte, par opposition, détermine ce qui est « enfermé dans » le sens ». Or, deux pages plus haut, a été citée une opinion de Saussure concernant l'extension et la limitation des mots : cette limitation est *négative*. A travers ces deux brèves remarques, on entrevoit

²²³ *Principes de phonologie* (trad. J. Cantineau), p. 33; cf. S. Karcevski, *Système du verbe russe*, Prague 1927, p. 13, n. 2.

²²⁴ C'est moi qui souligne. V. aussi N 10, p. 33a-34a (= *Extr.* 15).

²²⁵ Bibl. 17, p. 43, et pour l'autre citation, p. 41.

la distinction du deuxième et du troisième caractère; la limitation négative est celle du signifié, et l'opposition envisagée est de l'ordre syntagmatique.

Dans le premier cours (47), Saussure reconnaît aux éléments phoniques « une valeur purement oppositive, relative, négative ». Il n'est pas question ici des phonèmes considérés du point de vue panchronique, mais des « éléments phoniques d'une langue » (R 3.55), autrement dit, d'un système phonologique : c'est ce qui leur confère une valeur, et une valeur oppositive. Quand il s'agit de la classification générale des « espèces phonologiques », Saussure ne parle que de différences ²²⁶. La remarque sur les valeurs de la langue, qui se lit un peu plus loin (R 3.56) éclaire le sens de l'expression : valeur oppositive. Il s'agit d'une valeur non absolue, donc fixée par des rapports : « valeur relative », dira Saussure par la suite (R 3.71). On en rapprochera les expressions de « valeurs réciproques » (II R 25, GB), « valeurs d'opposition entre pièces » (D 58), « valeurs de positions réciproques » (D 244), qui ramènent à la comparaison avec le jeu d'échecs, rappelée par Saussure dans le texte cité, précisément à propos de l'exemple $\xi\varphi\eta\nu$, $\xi\sigma\tau\eta\nu$.

La notion saussurienne d'opposition implique donc à la fois *différence* et *rapport* (III 142). La différence, en soi, est bien un caractère négatif : si *a* est différent de *b*, cela revient simplement à dire que *a* n'est pas *b*, quel que soit le degré de non-coïncidence (N 10, p. 34 = *Extr.* 15, al. 3); mais dès l'instant où un rapport existe par ailleurs entre *a* et *b*, ils sont membres d'un même système, et la différence devient opposition.

Il semble alors que dans un système de signes la différence doive toujours coïncider avec une opposition, et que le caractère négatif ne s'y puisse jamais observer à l'état pur. Il ne peut l'être en effet que si, par abstraction, on considère un seul côté du signe : deux signifiants ou deux signifiés sont différents; deux signes sont opposés (III 153).

Ceci est confirmé par les exemples : qu'il s'agisse de la valeur de *P* dans l'alphabet latin et dans l'alphabet russe, ou de celle de $\xi\varphi\eta\nu$, $\xi\sigma\tau\eta\nu$ dans le système grammatical du grec ancien, ce sont les *signes* qui sont en cause. Pour prendre un autre exemple, si les positions réciproques de *I* et *i* ne sont pas les mêmes dans le système graphique turc que dans le système français, c'est qu'il y a dans celui-là deux signes à opposer :



Du caractère différentiel, il n'est donné d'exemple que pour les signes de l'écriture : celui des divers tracés d'une même lettre. Il s'agit donc du *signifiant*, qui peut varier sensiblement pourvu qu'il reste différent de tout autre, de même qu'au jeu d'échecs un cavalier peut être remplacé, à la même condition, par un objet d'autre forme ²²⁷. Saussure pensait-il

²²⁶ V. plus haut, p. 163 et 165.

²²⁷ V. n. 32.

aux variations individuelles de l'écriture ou de la prononciation? On est tenté de le croire, d'autant plus que, dans le passage du cours I (47) sur les unités phoniques, il est bien question de la latitude laissée aux sujets parlants pour réaliser les phonèmes ²²⁸. Les éditeurs du cours ont fait le rapprochement ²²⁹, sans prendre garde que dans les manuscrits les quatre formes du *t* sont très visiblement celles de la majuscule et de la minuscule, en caractères d'imprimerie et en cursive : ces variétés du signifiant sont comprises dans le système. C'est donc bien dans la langue, et non dans la parole, qu'il en faudrait chercher d'analogues. On pourra penser soit à la variation facultative, ainsi en arm. moderne : *kəlx-u*, *kəlx-i*, gén.-dat. de *kəlux* « tête », etc., soit à la variation obligatoire, dans la flexion du grec ancien par exemple : les désinences de 1^{re} p. sg. de l'aoriste actif, dans *ἔλκων*, *ἔλκεις*, *ἔλκον*, *ἔλκτε* sont comparables aux divers tracés du *t*. A en juger par les notes des étudiants, la distinction entre *opposition* et *différence* a été observée assez constamment par Saussure; les dérogations ²³⁰ s'expliquent d'ailleurs par la coïncidence signalée.

Mais il faut encore remarquer que lorsqu'il parle de différences, Saussure, d'ordinaire, a en vue les *signifiants* :

« Cette signification [de l'alternance, dans *capio* : *percipio*] est une opposition qui se fonde sur une différence, et une différence plus ou moins régulière. Il y a un certain degré de significativité qu'on attache à la différence » (II R 67);

« Tout n'est que différences utilisées comme oppositions, lesquelles donnent les valeurs » (ib. 75, RGB);

« Il y a perpétuellement opposition de valeurs au moyen de différences phoniques (R ... par des éléments phoniquement différents, G); mais il s'agit toujours de différences qui se manifestent dans une unité relative » (ib. 88);

« Ces formes extrêmement régulières [du verbe fort] font un usage aigu de la différence vocalique [...] connue en germanique sous le nom d'Ablaut [...], lequel est mis en concordance si précise avec les temps et même les personnes du verbe, qu'il est devenu très significatif » (ib. 396);

« Il suffit d'une opposition, et on peut avoir *x* zéro (D). L'opposition est marquée par zéro opposé à quelque chose ²³¹. Si je sais que c'est le génitif pluriel, c'est que ce n'est pas *žena*, *ženu* etc. (J) » (D 242).

On pourrait donc, de ce point de vue, définir l'opposition comme une *différence significative*.

Que les *signifiés*, de leur côté, soient également différentiels et leur limitation toute négative, cela ressort de ce passage du deuxième cours (54) où Saussure, opposant à l'idée fausse que la langue serait une nomenclature celle du système, remarque que seule cette dernière rend compte des faits de synonymie :

²²⁸ C'est ce que M. Martinet appelle « champ de dispersion » (*Economie des changements phonétiques*, p. 47).

²²⁹ CLG 2^e p., ch. IV, § 3, al. 7-10, p. 171-172 (164-165).

²³⁰ Je ne trouve guère à citer dans le cours II que deux passages : Une signification s'est ajoutée à cette opposition *a ü* dans *Nacht* *Nächte* [...] L'opposition se trouve être porteuse d'une différence de sens (R 69); et plus loin, sur le même exemple : Le phénomène synchronique consiste en une opposition de son qui correspond à une opposition significative (G ... de signification, B) (R 74). L'expression juste serait : différence, caractère différentiel : le caractère différentiel *e o* (R 70).

²³¹ Plus exactement : le caractère différentiel *x/zéro*.

« De même les synonymes « craindre, redouter » n'existent que l'un à côté de l'autre; *craindre* s'enrichira de tout le contenu de *redouter* tant que *redouter* n'existera pas (R). Même, allons plus loin : *chien* désignera le loup tant que le mot *loup* n'existera pas. Le mot, donc, dépend du système; il n'y a pas de signes isolés (G). Eh bien, perdre de vue qu'il y a seulement un système de signes à étudier, c'est risquer de manquer la vraie façon de traiter la sémiologie (B) » (R 19);

et plus loin :

« Si vous augmentez d'un signe la langue, vous diminuez d'autant la signification des autres. Réciproquement, si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes » (ib. 21).

Mais, sans le reconnaître expressément, Saussure devait penser que les différences des signifiants se laissent observer et analyser plus aisément que celles des signifiés. Deux « suites de sons » quelconques ne peuvent différer que par le nombre, la qualité et l'ordre des unités irréductibles; et on a vu (p. 164) que la détermination de ces unités, pour Saussure, ne pose pas de véritable problème. Dans les signifiés, rien de pareil : du réseau extraordinairement complexe que forme l'entrecroisement des limitations négatives, il est difficile d'extraire des groupements d'unités différentielles. Ceci explique l'importance que Saussure attache aux *différences acoustiques*²³² et son refus de s'aventurer au-delà des *oppositions*, c'est-à-dire de ce qui peut être induit de la correspondance normale entre les deux ordres de différences : la façon dont il juge les effets du syncrétisme dans la déclinaison latine (II 91) en témoigne. De même, constatant qu'en regard de l'aoriste et du parfait indo-européen le latin n'a qu'un temps passé, il note : « Il s'agit toujours du jeu des différences; dès qu'il se perd une de ces différences, le jeu des autres n'est plus le même » (ib. R 292). Il affirme, c'est vrai, à la fin de son troisième cours que les différences des signifiants et celles des signifiés « se conditionnent les unes les autres »; mais les exemples qu'il donne, le dernier surtout avec le commentaire noté par D²³³, montrent bien son hésitation à se prononcer sur des différences de signifiés sans contrepartie dans celles des signifiants.

Il n'a pas examiné les cas d'opposition latente²³⁴ : dans angl. *I set* (présent)/*I set* (passé), aucune différence acoustique ne signale une différence de sens. Il s'agit pourtant bien d'une opposition, mais fondée sur le parallélisme avec *I see/I saw* etc., donc sur une différence existant dans une partie — ici, dans la majeure partie — du système. Saussure ne l'eût sans doute pas méconnue : qu'on se reporte au texte cité p. 140-141 (II R 399-400). Mais les faits de ce genre reposent à nouveau la question fondamentale de l'identité du signe : « Tout le mécanisme de la langue roule autour d'identités et de différences » (III 119). La notion d'oppo-

²³² Sa pratique, en cette matière, est moins hardie que sa théorie, dont les implications ont été bien mises en lumière par Sechehaye, *De la définition du phonème à la définition de l'entité de langue*, CFS 2 (1942), p. 45 sqq.

²³³ Ch. II, n. 105. Cf. N 12, p. 23 (= Extr. 20, dern. al.).

²³⁴ R. Godel, CFS 13 (1955), p. 36.

sition exclut celle de l'identité ²³⁵. Deux signes opposés, comme *I set* (présent), *I set* (passé), malgré les apparences, ne sont pas identiques; réciproquement, deux formes comme *honos* et *honor*, dans la période où elles étaient en concurrence, étaient sémiologiquement identiques, puisque dans le système elles occupaient exactement la même position; de même, le gén.-dat. *kəlxu*, *kəlxī* en arménien moderne.

La distinction saussurienne apparaît donc fondée : il y a, même dans les signifiants, des différences qui ne sont pas oppositives. Il est vrai que, dans un système, la variation facultative ne peut guère être qu'une anomalie : une différence, pour se maintenir, doit être à quelque degré significative; d'où il résulte qu'une variation obligatoire comporte, aussi longtemps qu'elle résiste aux actions analogiques, un certain « degré de significativité ». Sans examiner encore ce que Saussure entendait par là, on peut évoquer les oppositions indirectes : il arrive que deux variétés d'une désinence, par exemple, distinguent indirectement deux signes dont l'autre élément appartient à une opposition latente, ainsi - *δρᾶναι* (- *διδράσκω*)/*δρᾶσαι* (*δρῶ*). Ainsi présenté, le cas semble exceptionnel. Mais il ne faut pas perdre de vue la définition saussurienne de l'opposition : différence conjointe à un rapport (p. 197). Or le jeu des différences se manifeste dans deux ordres de rapports : celui des syntagmes et celui des associations ²³⁶. En désignant par le terme commun d'*opposition* les deux types de rapports, Saussure voulait certainement marquer que les uns comme les autres contribuent au même titre, sinon dans la même mesure, à faire de la langue un système de valeurs ²³⁷. Il va de soi que la place qui revient dans le système aux « oppositions spatiales » (III 143, 145) ne pourra être déterminée qu'une fois précisée la notion de syntagme. Saussure n'a guère dépassé la « syntaxe intérieure du mot » ²³⁸; c'est toute la syntaxe des groupes de mots qui demande à être étudiée comme système d'oppositions syntagmatiques. Et c'est sans doute dans cet ordre de rapports que les variations obligatoires se révéleraient significatives.

On rejoint ainsi, par une voie différente, la conclusion à laquelle l'analyse sublinguistique a conduit M. Frei ²³⁹ : il n'y a pas de contradiction dans la double conception de la langue comme institution sociale et comme système de valeurs.

²³⁵ Dans le phénomène synchronique, les termes sont simultanés et différents; ils sont opposés, bien loin d'être identiques (II R 68). Dans le cours d'*Etymologie*, l'exemple : « pommier » vient de « pomme » est commenté en ces termes : Il s'agit d'une provenance qui est un rapport de dérivation grammaticale, et où il n'est nullement question d'identité, puisque ce rapport consiste, dès le début, à mettre un terme B en face d'un terme A (Br 2) — donc, à *opposer* les deux termes.

²³⁶ II 74; III 142.

²³⁷ M. Martinet distingue, en ce qui concerne les phonèmes, les *contrastes* et les *oppositions*, ceux-là situés dans la chaîne du discours, celles-ci dans le « système » (*Concerning the Preservation of Useful Sound Features*, Word, 9/1, 1954, p. 9, n. 21; *Economie des changements phonétiques*, p. 23). De même, R. Jakobson, *Fundamentals of Language*, § 1.3 (p. 4-5).

²³⁸ V. par ex. I 14 (b); 33. Cf. II 76 : Si les autres formes avec *dé-* [déranger, déplacer, etc.] disparaissaient de la langue, *défaire* ne serait plus qu'une unité; on ne pourrait opposer *dé-* à *faire* (R 97).

²³⁹ *Langue, parole et différenciation*, JPsych 1952, p. 137-157.

Venons au quatrième caractère : l'*indifférence du moyen de production*. Il est évident en ce qui concerne les signes de l'écriture : « Que je les écrive en blanc, noir, creux, relief, etc., c'est indifférent » (R 14). Cela revient à dire, d'abord, que dans la réalisation, l'exécution du signe entrent aussi des éléments qui sont étrangers au signe : à cet égard, le timbre ou le volume de la voix, la vitesse du débit dans le discours sont comparables à la couleur ou à la dimension des signes d'écriture. Abstraction faite de ces éléments, le signifiant lui-même est relativement variable, dans la mesure où les différences nécessaires sont sauvegardées : c'est ici que pourrait être cité le passage du premier cours sur les unités phoniques (47), dont on rapprochera la comparaison de la langue avec un système de signaux (7) : « Il ne sera rien changé au système si les palettes déteignent » (bien que ce dernier passage se rapporte plutôt à l'altération des signes dans le temps). Enfin, et c'est sur quoi Saussure insiste à propos des signes de la langue, l'instrument n'importe pas ; mais la preuve qu'il en donne est inattendue.

Il eût suffi, semble-t-il, de remarquer que le signe linguistique peut être exécuté par un organe mécanique, un gramophone par exemple, aussi bien que par l'organe vocal, comme le signe graphique peut l'être par une machine à écrire aussi bien que par la plume, le pinceau, etc. : l'instrument est indifférent, pourvu que le signe produit soit le même. Or la transposition des mots dans l'écriture n'est pas simplement un autre moyen de produire le même signe : c'est le passage d'un système sémiologique à un autre, d'une *sémie directe* à une *sémie substitutive*, selon les expressions de M. Buyssens ²⁴⁰. Sans doute, c'est aussi un caractère général des systèmes de signes que d'être transposables : il est toujours possible, par convention, de superposer à un jeu donné de signifiants un jeu différent, sans modifier le nombre ni les rapports des signes ; l'alphabet Morse, les systèmes cryptographiques, la notation musicale chiffrée sont des sémies substitutives de ce genre. Dans le cas de l'écriture alphabétique (ou syllabique) et de la langue, la relation des deux systèmes est beaucoup moins simple : le signe graphique (signifiant et signifié) ne coïncide pas avec le signe linguistique ; la langue est indépendante de l'écriture (I 3), et réciproquement. Du point de vue strictement sémiologique, l'argument de Saussure paraît donc contestable ; il est peut-être motivé par cette observation qui se lit dans le premier cours (3) : « L'orthographe, dans son sens usuel, est plutôt liée au mot qu'au son : orthographe = manière juste d'écrire un mot, et l'on se demande, non de son à son, mais de mot à mot, comment il faut écrire » (R 1.12).

Quant aux caractères extrinsèques des systèmes de signes, ils apparaissent dès qu'on examine les conditions d'existence de ces systèmes.

Tout système sémiologique suppose une *convention* sociale, un accord entre les membres de la communauté qui l'utilise ; mais les individus, la communauté même, ne peuvent ni modifier la convention ni s'opposer

²⁴⁰ *Les langages et le discours*, §§ 74-75.

à l'évolution, « qu'on pourrait appeler fatale »²⁴¹, du système. L'idée est déjà indiquée dans les notes (N 1.1 et 1.2; 6; 10, p. I-II; 12, p. 18; 15.4). Ce double caractère d'*immutabilité* et de *mutabilité* se vérifie dans l'écriture comme dans la langue, et Saussure incline à penser que c'est un fait de sémiologie générale :

« On pourrait pousser cette comparaison beaucoup plus loin jusque dans le détail, et aussi retrouver des analogies entre les systèmes autres que l'écriture (même le système des signaux maritimes) et celui de la langue. On sent que l'on est bien dans le même ordre de faits (R) : un son change graduellement comme un drapeau change de nuance, ce qui peut entraîner des confusions (G). Il ne faut cependant pas chercher une identité parfaite : un ministre peut changer le système des signaux maritimes » (R 16);

« Ce sera un fait de sémiologie générale : continuité dans le temps liée à l'altération dans le temps. On peut le voir dans les systèmes d'écriture. Il doit y avoir aussi des altérations dans le langage des sourds-muets » (D 222).

En fait, il y a des réserves à faire sur le principe d'immutabilité : si un ministre peut changer le système des signaux maritimes, destinés à l'usage d'un nombre restreint d'individus, un gouvernement peut aussi imposer à tous un changement d'écriture, par exemple. Mais ce dernier cas est invoqué dans le troisième cours (126), et précisément pour confirmer l'immutabilité du système linguistique :

« Si nous comparons [la langue] avec l'écriture, qui a de 20 à 40 signes, nous voyons qu'une écriture peut être changée régulièrement. Si la langue n'avait qu'une centaine de signes, aussitôt il serait concevable que l'on puisse changer de signes » (D 216).

La complexité du système serait donc un facteur d'immutabilité plus décisif que l'usage constant de ce système par la totalité des individus. Il y aurait à étudier à cet égard les effets des « réformes de la langue », comme celle qu'a tentée en Turquie le gouvernement kémaliste autour de 1930. La réforme, d'ailleurs partielle, a consisté essentiellement à remplacer des *signifiants* par d'autres signifiants; dans la mesure, encore indéfinie, où elle a abouti, elle n'a touché au système qu'en réduisant la proportion des signes totalement arbitraires au profit des signes relativement motivés : effet inverse de celui qu'avait eu pour l'ancienne langue l'introduction massive de mots d'emprunt. Il n'y a peut-être qu'une différence de degré et de durée entre l'action délibérée d'un gouvernement et l'influence qu'exerce sur la langue une cour ou une classe cultivée.

Un véritable changement de signes n'est guère concevable que sous la forme d'une substitution de langue. A supposer qu'une telle substitution pût être imposée sans délai, par exemple à une population tombée sous une domination étrangère, le principe n'en serait pas atteint : cela reviendrait en effet, non pas à modifier la convention existante, mais à en passer une nouvelle. Or,

« le moment où l'on s'accorde sur les signes n'existe pas réellement, n'est qu'idéal; et existerait-il, qu'il n'entre pas en considération à côté de la vie régulière de la langue [...] (p. 21). Le moment de l'accord n'est pas distinct des autres, et en s'<en> occupant, on laisse de côté l'essentiel » (R 20-21).

²⁴¹ II R 15. Cf. III 128 : Il sera intéressant [...] de voir si cet idiome [l'espéranto] n'obéira pas à la loi fatale (D 222).

Même constatation dans le troisième cours (125) :

« L'acte idéal par lequel, à un instant donné, les noms auraient été distribués aux choses ²⁴², par lequel un contrat serait passé entre les idées et les signes, le signifié et le signifiant, cet acte reste dans le domaine de l'idée » (D 213 DS).

Ceci fait comprendre l'abandon définitif de l'expression : *signe conventionnel*. Saussure concevait la sémiologie comme la science des signes et de leurs lois, comme l'étude de la *vie* des signes dans la société, sans égard à la *création* des systèmes ²⁴³ : il s'y est intéressé, non en sociologue, mais en linguiste préoccupé par la nature de cette institution qu'est la langue et des entités dont elle se compose. En reconnaissant à celles-ci tous les caractères des signes, il s'était fort approché de la solution du problème. D'autres aspects de ce problème, toutefois, devaient être envisagés, que le point de vue sémiologique à lui seul n'eût pas suffi à éclairer.

Le principe de linéarité

Dans le troisième cours (115-116), la nature du signe linguistique est définie par deux caractères d'une importance égale, mais également méconnue : arbitraire et linéarité. Le premier est, comme on l'a vu, le caractère *sémiologique* par excellence. Le second est inhérent aux signes de la langue, auxquels il impose une structure particulière; et s'il se rencontre ailleurs, ce ne peut être qu'en vertu d'une analogie, d'une correspondance avec les signes linguistiques ²⁴⁴. En l'énonçant dans le même chapitre et au même titre que le caractère arbitraire, Saussure renouvelait la disposition de son axiématique; mais le principe avait déjà été formulé dans les cours antérieurs.

On a eu l'occasion de citer plus haut (p. 170) le passage du cours I (22) où l'alignement des parties du mot selon un certain ordre est expliqué par « le caractère linéaire de la langue, c'est-à-dire l'impossibilité de prononcer à la fois deux éléments de la langue » (R 2.33). La figure de la ligne divisée en plusieurs segments, qui représente le mot dans la mémoire aussi bien que dans le discours, fait penser naturellement à la suite de sons constituant l'image acoustique; mais tout le contexte montre avec évidence que les « éléments de la langue », comme on s'y attend d'ailleurs, ne sont pas des « phonèmes » au sens actuel de ce terme. Et en effet, ce que désigne ensuite l'expression de *système linéaire* n'est pas autre chose que cet *ordre discursif*, « qui est forcément celui de chaque unité dans la phrase ou dans le mot (*signi-fer*) » (R 2.34); et lorsque, plus loin (26), Saussure invoque à nouveau la *linéarité du mot* ou *de la langue*, c'est à l'occasion de la place des préfixes : « De cette linéarité découle la nécessité,

²⁴² Allusion à la conception de la langue comme une nomenclature, critiquée dans le chapitre sur le signe.

²⁴³ II 53 (R 12); III 113. Cf. la définition d'Adr. Naville, citée p. 181.

²⁴⁴ V. plus haut, p. 129. Les éditeurs ont correctement interprété le texte très confus de J : l'alignement des caractères d'écriture est une projection des images acoustiques dans l'espace. Les mots « verticale ou horizontale », notés par J, montrent que Saussure ne songeait pas seulement à l'écriture alphabétique : le système chinois donne peut-être une idée plus juste de la linéarité saussurienne.

pour le mot, d'avoir un commencement et une fin, de ne se composer de d'éléments successifs » (R 2.42). Le caractère linéaire est donc avant tout le principe de l'assemblage syntagmatique ²⁴⁵.

Il peut paraître singulier que Saussure, en le signalant, ait négligé de l'expliquer par la constitution même de l'image acoustique : si un signe complexe (*signi-fer*) existe non seulement par ses éléments significatifs, mais aussi par leur séquence, chacun de ceux-ci, à son tour, est déjà formé d'un certain nombre d'unités irréductibles, alignées dans un ordre immuable. La séquence semble même avoir, dans ce dernier cas, un rôle différenciatif plus marqué : on n'a pas de peine à trouver des paires de mots qui ne sont différenciés que par l'ordre des sons : *île, lie; poule, loupe; tour, trou*, etc. Au contraire, une opposition fondée sur une différence dans l'ordre des éléments significatifs n'est guère concevable, car on pourra toujours contester l'identité d'éléments qui occupent dans le mot des positions différentes : *re-* et *-re* (dans *re-prend-re, re-vend-re*, etc.) ne sauraient être identiques comme le sont les deux *l* de *local*.

Saussure, on s'en doute bien, n'a pas méconnu une vérité aussi évidente : il en a fait état dans un chapitre ultérieur (47) sur la reconstruction des formes indo-européennes — sans allusion, toutefois, au caractère linéaire de la langue. On ne doit pas perdre de vue que, pour lui, l'analyse phonologique n'atteint pas la réalité linguistique. Il importe peu que, dans *a/p/o/d/e/i/k/t/o/s* (N 18), les unités de son soient distinctes : elles le sont aussi bien dans un segment découpé au hasard, */podei/* ou */ikto/*, par exemple ²⁴⁶. On ne voit vraiment pas quelle place on pourrait faire, dans l'analyse saussurienne, à l'étude des différences acoustiques selon les méthodes de la phonologie : pour comparer des signifiants comme */trẽ/* et */tru/*, */tru/* et */tur/*, il faut déjà savoir que *train, trou, tour* sont des mots français — donc, avoir résolu le problème des unités réelles de la langue. Mais à ce moment, l'étude de ces différences n'offrirait d'intérêt que si elles correspondaient à des différences régulières entre les signifiés.

Saussure n'a donc retenu, du caractère linéaire, que l'aspect qui seul l'intéressait : l'aspect grammatical. Dans un signe simple, quel qu'il soit, (mot indécomposable, préfixe, désinence, etc.), l'ordre des unités irréductibles n'est certes pas libre; mais il ne joue aucun rôle dans le mécanisme de la langue. Ce mécanisme consiste en effet dans la possibilité de reproduire ou de créer des assemblages d'unités significatives — donc, en principe, des syntagmes. Soit le mot français *chose* : l'ordre des sons (*š-ç-z*) est imposé avec la même rigueur que celui des unités significatives dans *re-trouv-er* ou dans *bateau à voiles*; mais il ne se prête à aucune application analogique : personne ne s'aviserait de créer **šaz* ou **šiz* sur le modèle de */šçz/*, alors que les séquences représentées par *re-trouv-er, bateau à voiles* servent à la formation de combinaisons nouvelles.

On est tenté, il est vrai, d'alléguer contre cette vue ce que Saussure dit lui-même, dans son deuxième cours (66), de la valeur possible des

²⁴⁵ II 75 (R 92); III 143 (D 263).

²⁴⁶ Cf. ci-dessus, p. 166 et CLG 1^{re} p., ch. III, § 7.

unités irréductibles ²⁴⁷ : si pour chaque mot, chaque élément significatif, la suite des sons est immuable et comme donnée en bloc, l'ensemble de la langue, en revanche, laisse discerner des types de séquences réguliers et caractéristiques; un mot qui n'y serait pas conforme, un mot **zôche*, par exemple, en français, apparaîtrait comme une anomalie. Mais pour le système et le mécanisme de la langue, ceci importe bien moins que les structures syntagmatiques.

C'est seulement de façon accidentelle que l'analyse linguistique descendra jusqu'aux unités de son, et là encore se vérifiera le caractère linéaire de la langue. C'est ce qu'observe Saussure dans le cours II (69), à propos du phénomène de l'alternance :

« On peut aller plus loin et dire que ce qu'on appelle ailleurs les caractères des unités ne se différencie pas foncièrement des unités elles-mêmes. Nous sommes toujours dans une chaîne continue, qui est linéaire (R). Soit *Nächte* une unité et *ä* un caractère de cette unité (G) : *ä* est toujours foncièrement de même (p. 76) ordre : c'est toujours une découpe de la ligne (R), la masse parlée, en soi informe (G) » (R 75-76).

En soi — et hormis le cas où elle coïncide avec un signifiant (fr. *eau*; *r-* dans *r-ouvrir*, etc.) —, l'unité irréductible n'est jamais qu'un caractère de l'entité linguistique réelle; et le cas de l'alternance, loin d'infirmer cette vue, en apporte la plus nette confirmation. *Nächte* est une entité linguistique, un signe, d'ailleurs décomposable (*Nächt-e*) — en d'autres termes, un syntagme; en revanche, du radical *Nächt-* il est impossible de dégager une sous-unité *ä*. La différence *a/ä* n'en est pas moins ressentie comme significative par les sujets parlants. Comment peut-elle l'être, sinon parce que *ä* occupe, dans l'une des chaînes acoustiques, la même position que *a* dans l'autre ? Il en serait de même d'une différence d'accent (gr. *τόμος* : *τομός*, etc.). Donc, le principe de linéarité, qui régit l'assemblage des unités, permet également, entre des signes ou des séries de signes opposables, un jeu de différences à l'intérieur des signifiants. Dans ce cas, et là seulement, l'ordre linéaire des « phonèmes » entre en considération pour l'analyse linguistique.

La phonologie moderne ne s'en tient plus au « phonème », unité déjà complexe, dans laquelle on ne doit voir qu'un faisceau de « traits pertinents ». A ce niveau, il apparaît que la langue repose, en dernière analyse, sur des combinaisons d'éléments *simultanés*; on est donc amené à en nier le caractère linéaire ²⁴⁸. Mais cette critique, on le voit, n'atteint pas le principe de linéarité au sens où le prenait Saussure.

Dans le premier cours, la figure linéaire  représentait le mot « aussi bien à l'intérieur, dans le cerveau, que dans la sphère de la parole » (R 2.34). Dans le deuxième et le troisième cours, Saussure s'est exprimé sur ce point de façon plus précise :

« Mais il y a ici un caractère capital de la matière phonique, non mis suffisamment en relief : c'est de se présenter à nous comme une chaîne acoustique, ce qui entraîne

²⁴⁷ V. plus haut, p. 165.

²⁴⁸ R. Jakobson, *On the Identification of Phonemic Entities*, TCLC 5 (1949), p. 207; *Fundamentals of Language*, p. 60-61.

immédiatement le caractère temporel, (p. 36) qui est de n'avoir qu'une dimension ²⁴⁹. On pourrait dire que c'est un caractère linéaire : la chaîne de la parole, forcément, se présente à nous comme une ligne, et cela a une immense portée pour tous les rapports postérieurs qui s'établiront. Les différences qualitatives (différence d'une voyelle à une autre, d'accent) n'arrivent à se traduire que successivement. On ne peut avoir à la fois une voyelle accentuée et atone : tout forme une ligne, comme d'ailleurs en musique ²⁵⁰ » (R 35-36).

« [...] Le signe linguistique (l'image servant au signe) possède une étendue qui se déroule dans une seule dimension (DJS). [...] Si nous pouvons découper des mots et des phrases (D/ des mots J/ les mots S), c'est une des conséquences de ce principe (DJS). Cela découle de ce qu'il est acoustique : donc il se déroule dans le temps, qui n'a qu'une seule dimension linéaire (S) ²⁵¹ [...] Il semble quelquefois qu'on ait à nier la chose : si j'accentue, il semble que je cumule sur le même point des éléments de signes différents. Mais c'est une illusion : ce supplément de signe ne vaut que par rapport aux juxtaposés (D/ ... au reste de la chaîne J) » (D 191).

Les deux textes concordent, mais sur un point, celui du cours II est plus explicite : c'est la *chaîne de la parole*, le discours, qui est perçu comme une suite d'impressions sonores se déroulant dans le temps, selon l'unique dimension de la durée. Il est commode de figurer celle-ci par une ligne, et cette représentation du temps est justifiée plus loin (75), dans la définition du syntagme :

« Il n'y a qu'une ligne, qu'une dimension : on ne peut faire des syntagmes que par une suite linéaire. Ce qui est spatial doit être traduit, bien entendu, par une idée de temps ; mais l'image de l'espace, étant parfaitement claire, peut être substituée à la notion de temps » (R 92) ²⁵².

Le caractère de linéarité est donc propre à la *parole* ; mais du même coup, il peut être attribué au mot, donc à la langue, puisque l'image acoustique n'est que le souvenir d'impressions auditives ²⁵³, et qu'à tout moment, en se réalisant dans la parole — même intérieure — elle se déploie en quelque sorte dans le temps. Ce caractère distingue les signes acoustiques ²⁵⁴ des signes visuels, qui offrent des combinaisons d'éléments simultanés : la remarque en est faite dans les deux cours ²⁵⁵. Cela revient à dire que les

²⁴⁹ Même formule plus loin (R 92, cité ci-après), et plusieurs fois dans le cours III (D 191, 193, 197, 211, 263).

²⁵⁰ Même comparaison dans le cours de *Morphologie*, toujours à propos de la structure du mot, avec une précision nécessaire : Il n'y a rien de plus uniforme, de plus pauvre, que l'ordre de la langue : la parole (comme la musique *sans les accords*) est linéaire (*Morph.* R 3). C'est moi qui souligne : le caractère linéaire n'est inhérent aux signes *acoustiques* qu'à la condition d'entendre par là, comme Saussure, les signes réalisables par l'organe vocal.

²⁵¹ Cf. la nouvelle formulation du principe donnée par la suite (124) et reproduite exactement dans CLG 1^{re} p., ch. I, § 3, al. 1, p. 105 (103).

²⁵² Dans le cours III, Saussure a montré que cette substitution se réalise par l'écriture (v. n. 244).

²⁵³ V. plus haut, p. 162 (et n. 109) et le passage cité n. 250. La critique de M. Buyssens (bibl. 33, § 20), qui reproche à Saussure de confondre ici la langue et la parole, n'est donc pas fondée ; mais elle prouve peut-être que l'énoncé du principe selon le texte du cours III, seul retenu par les éditeurs, aurait gagné à être complété par celui du cours II.

²⁵⁴ Au sens saussurien (v. n. 250).

²⁵⁵ II 58 ; CLG 1^{re} p., ch. I, § 3, al. 2 (d'après D 191),

signes acoustiques sont dépourvus de *forme*, toute forme supposant un espace à plus d'une dimension : « Il résulte de ce caractère de la langue que le côté matériel du signe est un côté amorphe, qui n'a pas de forme en soi » (II R 37). Il y a donc impropriété à dénommer « forme » une entité de langue envisagée par le côté du signifiant : « Le mot de « forme » invite à l'erreur; fait oublier qu'on est sur un ruban, pour faire croire qu'on est sur un espace (S) » (D 194). On n'objectera pas qu'il y a une impropriété plus grave à qualifier d'*amorphe* ²⁵⁶ la chaîne de parole que l'oreille, sans hésitation, décompose en « temps homogènes » et en syllabes : l'analyse phonologique, on l'a vu, ne correspond pas à un certain plan de la réalité linguistique : elle est en dehors — ou au-dessous — de cette réalité.

Le principe de linéarité a ainsi pour conséquence, d'une part, la structure linéaire de tout syntagme; d'autre part, la délimitation de toute unité par segmentation ²⁵⁷.

M. Buysens a remarqué ²⁵⁸ que Saussure utilise de deux manières très différentes la notion de *temps*, selon qu'il envisage la perspective diachronique ou la perspective synchronique : dans le premier cas, le temps est l'agent, plus précisément la condition nécessaire, du changement; dans le second, c'est simplement l'espace du discours. On pourrait faire la même remarque au sujet du mot *successif*, opposé d'une part à *coexistant*, *contemporain* (par exemple, quand il s'agit des formes successives d'un mot : *cantare*, *chanter*); d'autre part à *simultané* (ainsi à propos des éléments d'un signe analysable : *signi-fer*). Cette double conception du temps n'est pourtant pas une invention de Saussure : chacun l'acquiert par sa propre expérience. Il y a en quelque sorte un temps objectif, dont la notion est fournie par les cadres sociaux de la mémoire, et la ligne jalonnée par les repères naturels ou artificiels : saisons, calendrier, dates — et, pour la langue, textes d'époques différentes. Et d'autre part un temps subjectif, la durée, dont le sentiment accompagne toute l'expérience individuelle. C'est dans ce temps subjectif que se déroule le discours; mais dans l'usage ordinaire du langage, la durée n'est pas un obstacle à l'intelligence du discours, et les interlocuteurs, attentifs au sens des phrases qu'ils échangent, n'ont qu'une conscience très obscure du temps que prend le déroulement des mots et des syllabes. Pratiquement, ce temps ne compte pas, bien que le caractère linéaire du discours ne s'explique que par lui. Ainsi la distinction des faits diachroniques et des faits synchroniques n'est pas en contradiction avec l'expérience linguistique des individus. Peut-être n'a-t-il manqué à Saussure que deux termes différents pour désigner ces deux aspects du temps.

²⁵⁶ V. ce mot au Lexique.

²⁵⁷ V. ci-après, p. 210-211. — Saussure a signalé deux fois (v. les textes de R 35-36 et D 191 cités ci-dessus), comme une autre conséquence importante, le fait que les différences qualitatives (de timbre ou d'accent, par ex.) ne se manifestent que par des impressions successives. En ce qui concerne l'accent, ceci paraît en contradiction avec le passage du cours III cité plus loin, n. 338.

²⁵⁸ Bibl. 33, §§ 30-31.

Cette question surgit dès l'instant où, dans le phénomène complexe du langage, on a reconnu comme la donnée essentielle l'existence d'un certain système de signes : c'est donc proprement la question des signes de la langue, « mots ou unités quelles qu'elles soient », selon une expression qui, dans le cours II (R 26), glose le mot *signes*.

Saussure, on l'a déjà noté (p. 168), fait du terme d'*unités* un usage très large, si large qu'on peut se demander s'il y a lieu de lui faire une place dans la terminologie : on le trouve appliqué aux phonèmes ²⁶⁰; aux syllabes ²⁶¹, aux termes du syntagme et au syntagme même ²⁶², aux groupes associatifs ²⁶³. D'emblée, on mettra à part les unités phoniques : même investies d'une certaine valeur ²⁶⁴, elles ne sont pas des signes. D'ailleurs, comme on l'a vu, il n'y a pas de question des unités en phonologie : les unités correspondent aux « temps homogènes » ²⁶⁵ en lesquels se décompose la chaîne parlée dans l'analyse acoustique; leur dénombrement, la description du système phonologique, pour une langue quelconque, ne saurait présenter de difficulté. Il en est tout autrement des unités linguistiques, « ces unités qui sont les signes » (II R 25) : elles sont extrêmement nombreuses; loin d'être homogènes, elles apparaissent « plus ou moins complexes, de différents ordres » (ib.), et « la linguistique aurait pour tâche de déterminer quelles sont réellement les unités valables de tout genre » (ib. 37). On peut prendre comme type de signe linguistique le mot, *arbo*s par exemple; mais les deux notions ne coïncident pas, et même supposée la coïncidence du mot et du signe, la question des unités subsisterait.

C'est en effet à l'occasion de l'analyse du mot qu'elle a dû se poser à Saussure, et en ces termes : les segments qu'on distingue sous les noms de racines, préfixes, suffixes, etc. ne sont-ils que des abstractions de grammairiens, ou des éléments réels du système de signes ? Ces subdivisions du mot, dans le *Mémoire* déjà ²⁶⁶, sont parfois dénommées « unités morphologiques ». Le problème de leur réalité a été traité et résolu, dans un exposé ancien (N 7), par un raisonnement dont l'armature se retrouve dans les exposés ultérieurs du cours I (24-35), du cours de *Morphologie* (1909-1910), du cours d'*Etymologie grecque et latine* (1911-1912), ces deux der-

²⁵⁹ II 57; III 117 (titre de chapitre) et 142. Cf. ch. I, notes de L. Gautier, al. 3, p. 30.

²⁶⁰ I R 1.25; 3.56; D 59-60 (espèces phonologiques); I R 1.39 et D 68-69 (phonèmes dans la chaîne parlée : unités concrètes); sans spécification : N 7 § 2; II R 61 (unités élémentaires) et 63 (unités irréductibles).

²⁶¹ Ch. I., notes de A. Riedlinger, al. 5, p. 30; III 117 (unités non linguistiques).

²⁶² II 75; cf. III 143. A la *phrase* : I R 2.29 (cité p. 168), 81, 84; II 57 et R 99 (cité au même endroit).

²⁶³ II 75 : Ce groupe [un tableau de déclinaison] a le droit de revendiquer une unité [...]. Il y a des unités diverses dans le groupe (R 91). V. aussi le texte du cours d'*Etymologie* (Br 10) cité p. 209.

²⁶⁴ II 66 (et ci-dessus, pp. 165-166 et 204).

²⁶⁵ I 4; III 104.

²⁶⁶ *Rec.* p. 174 (cellule ou unité morphologique); 222 (à propos du redoublement); 232, 1^{re} ligne. Cf. N 7 § 2 (unités de son correspondant à une partie de l'idée) et § 3 (unités morphologiques = unités significatives inférieures à l'unité du mot).

niers relatifs au mot indo-européen. Il en ressort que, pour Saussure, la question des unités a été d'abord, et principalement, celle des *sous-unités*.

De ce terme même, employé à partir du premier cours ²⁶⁷, on devrait inférer, quand Saussure ne l'aurait pas dit expressément ²⁶⁸, que le mot est l'unité par excellence. C'est pourtant, déjà, une unité difficile à définir, puisqu'elle peut changer d'aspect selon qu'on se réfère à la chaîne du discours ou aux rapports associatifs. Ce point est discuté dans le deuxième cours (57 et 78), et le début du raisonnement montre que l'unité du mot amène à poser celle de la série paradigmatique :

« Est-ce que *mois*, singulier et *mois*, pluriel sont le même mot ? (Sans doute, c'est le même mot, G). Alors, *cheval*, *chevaux* sont aussi le même mot ; (si, comme *un* mot, je comprends la variation singulier-pluriel, il en est ainsi, B) ; mais alors, pour y trouver une unité, il ne faut prendre ni *cheval* ni *chevaux*, mais ce qui résulte en moyenne des deux : nous faisons une abstraction (nous quittons l'unité concrète, G), nous prenons comme unité quelque chose qui n'est plus donné directement, qui est déjà le résultat de l'opération de l'esprit » (R 33).

La même idée se reflète dans un passage, malheureusement un peu obscur, du cours III (147) :

« Le mot *mot* n'a d'ailleurs pas le même sens dans les deux séries [syntagme et groupe d'association] (D). Il faut préciser lequel si on prend pragmatiquement [?]. Associativement, on peut appeler *dominus* ou *domino* ou *domin-* un mot (S) » (D 269).

Le cours d'*Etymologie* donne ces définitions :

« *Mot* peut avoir deux sens :

a) mot concret = mot tel qu'il figure dans le discours, donc ne comportant aucune variation : ῥήτορσι, λέγετε;

b) mot abstrait = unité abstraite formée par un ensemble de formes flexionnelles <é>changeables :

1°) ῥήτορσι
+ ῥήτορες
+ ῥήτορα
+ ῥήτωρ etc.

2°) λέγετε
+ λέγετον
+ λέγομεν

etc. » (Br 10)

D'autre part, dans le deuxième cours (75), la qualité d'*unités* discursives est positivement reconnue aux groupes syntagmatiques en général, ce qui implique l'existence d'unités concrètes plus larges que le mot. Ici encore, on a sujet de regretter que la théorie des syntagmes n'ait pas été poussée plus loin ; on accordera toutefois une attention particulière aux passages des cours II (77) et III (120) sur la construction *the man I have seen* :

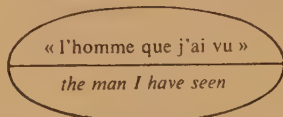
« On ne peut jamais dire qu'il n'y a pas de mesure adéquate entre la succession des mots et la pensée. Du seul fait que la locution est comprise, (p. 99) comme dans le cas de l'anglais, il résulte qu'en prenant la somme des termes (la totalité du syntagme, G), l'expression de la pensée est adéquate ²⁶⁹ » (R 98-99).

²⁶⁷ I 20 ; III 118. Dans le cours II (74), *sous-unité* est pris dans un sens plus large, par rapport à l'unité du syntagme ou du groupe d'association. Le mot est employé aussi, au sens restreint, dans *Morph.* R 2 et pass. ; *Gr. hist.* R 2.241 sqq.

²⁶⁸ I R 2.81 (unité centrale) et 84 (un. fondamentale) ; II 63 : Le mot est l'unité la plus fortement délimitée (R 52) ; III 118 : Les mots, dans ces unités, seront le genre. le plus important (D 195) ; cf. 142. — La phrase de N 21, citée p. 169, montre aussi que la question des unités est essentiellement celle du mot et des parties du mot.

²⁶⁹ Cf. N 15.2-3.

Dans le troisième cours, la somme des termes devient « l'unité *the man I have seen* » (D 198). Il faut entendre que la somme des unités alignées constitue, dans ce cas, une unité d'ordre supérieur, puisque la correspondance du signifié avec le signifiant n'est complète que pour l'ensemble : toute autre interprétation que « l'homme que j'ai vu » est en effet exclue. En d'autres termes, le schéma du signe s'appliquerait ici non seulement à chacun des termes, mais aussi au syntagme entier :



Aucun texte, d'ailleurs, n'autorise à croire ou à prétendre que la définition du signe ait jamais impliqué, pour Saussure, l'indivisibilité du signifiant ²⁷⁰.

Si la notion d'unité coïncide avec celle de signe, quelle est alors la raison de cette double dénomination ? Pour la déceler, il faut noter d'abord que l'équivalence ne concerne que les *unités concrètes*, ce qui conduit à examiner les deux acceptions entre lesquelles flotte le mot *concret*.

Concret, comme réel ²⁷¹, s'applique à tout ce dont les sujets parlants ont conscience à quelque degré ; en d'autres termes, à tout ce qui est, à quelque degré, significatif. En ce sens, toutes les unités proprement dites sont concrètes, y compris les séries paradigmatiques : cette qualité étant reconnue à *dominus* ou *domino*, elle ne saurait être contestée à la série *dominus, domini, domino ...*, pas plus qu'à un syntagme comme *domini iussa*. Ce n'est qu'au sujet des sous-unités que le caractère d'éléments concrets, réels, pourrait être mis en doute : l'analyse instinctive des sujets parlants va-t-elle aussi loin que l'analyse du grammairien ? C'est bien sur ce point qu'insiste Saussure. Du texte de N 7 § 3 on rapprochera ceux du cours I (24.3) et du cours de *Morphologie* :

« [...] on a nié que les radicaux, suffixes, etc. existassent vraiment dans la langue, et on a classé tout cela dans la catégorie des abstractions grammaticales. (p. 37) Le tout est de savoir dans quelle mesure le classement de la langue et celui du grammairien se correspondent, de voir dans quelle mesure ces unités existent vraiment dans la conscience des sujets parlants » (R 2.36-37) ;

« Dans la mesure où, instinctivement (je ne dis pas : consciemment), les sujets parlants ressentiront (p. 4) des unités dans la langue, nous avons une justification pour les établir. Ainsi l'analyse *sal-tus* correspond à quelque chose de concret, de réel, répond au sentiment des Latins » (*Morph.* R 3-4).

Mais précisément, pour démontrer la réalité d'une analyse comme *sal-tus*, Saussure était amené à définir l'unité concrète par un autre critère, déduit du caractère de linéarité :

²⁷⁰ Comme l'a bien vu R. S. Wells (bibl. 35, § 17), Saussure n'a pas réservé de dénomination particulière aux signes indécomposables que H. Frei propose d'appeler *monèmes*, par opposition à syntagmes (CFS 1, 1941, p. 51 ; cf. E. Sollberger, *Note sur l'unité linguistique*, CFS 11, 1953, p. 45-46). M. Wells dit : « simple unit (= simple sign) » et relève l'équivalence avec le *morphème* de Baudouin de Courtenay.

²⁷¹ N 7 § 3 ; II 61 (2) : le concret réel (R). G a noté : concret, ce qui doit signifier
réel
que les deux notions se recouvrent exactement. V. aussi *Morph.* R 3-4, cité ici même.

« Ne pourrait-on pas parler de catégories (plutôt que d'unités, G)? Non, car il faut toujours dans le langage une matière phonique; celle-ci étant linéaire, il faudra toujours la découper (R/ La ligne phonique doit être coupée comme aux ciseaux, G). C'est ainsi que s'affirment les unités » (II R 41);

« La sonorité linguistique se déroule dans une seule dimension (DJS). Par conséquent, on ne découpe pas, on coupe (J) » (D 191) ²⁷².

L'unité concrète (et c'est le seul trait commun qu'on puisse lui trouver avec l'unité phonique) se définira donc comme un élément *délimitable* : c'est le signe, en tant que son signifiant coïncide avec une certaine « tranche auditive » ²⁷³.

L'idée que le signe doit être délimité et que c'est à cette condition préalable qu'on aura le droit de le considérer comme une entité réelle, procède aussi de réflexions sur la structure du mot dans les langues indo-européennes et sur le problème particulier des sous-unités :

« Il faut absolument à la morphologie, pour définir, délimiter chaque signe et lui assigner son rôle, qu'elle ait des points de repère dans les autres signes du même système » (N 7 § 2) ²⁷⁴;

« Exister, pour un élément linguistique, c'est être délimité d'avant en arrière ou inversement, avec une valeur (le sens net) que lui attribue le sujet parlant » (I R 2.35);

« Une unité n'existe que si elle est délimitable » (*Morph.* R 14);

« Ces éléments [de flexion et radicaux] ont le caractère de rester invariables d'un mot à un autre, donc de pouvoir être parfaitement délimités phonétiquement » (Br 8).

Mais ce qui est vrai des sous-unités l'est plus encore de l'unité du mot : « le mot est l'unité la plus fortement délimitée » (II R 52), et c'est pour cette raison qu'on peut, à titre provisoire, prendre les mots pour représentants des unités en général ²⁷⁵. La relation intime entre les notions d'unité et de délimitation est indiquée très explicitement dans un chapitre du troisième cours (117) :

« Il faut *délimiter* les entités linguistiques (D), opération (qui concerne un espace quelconque, J), nullement purement matérielle, mais nécessaire et possible parce qu'il y a un élément matériel. Alors, les entités se nommeront *unités* (S/ Puis on pourra les nommer unités, D/ Quand nous aurons délimité, nous pourrons substituer au nom d'entités celui d'unités, J) » (D 193).

Le titre de ce chapitre prouve de plus que pour Saussure *concret* signifiait aussi *délimitable*. Il ne paraît pas avoir été gêné par l'ambiguïté du terme : ce n'est que dans le chapitre suivant (120, 3^e al.) qu'il en a distingué les deux acceptions :

« Dans un autre sens, au contraire, on peut dire que rien ne peut être abstrait dans la langue si on dit : dans la langue, est concret tout ce qui est présent à la conscience du sujet parlant, en considérant comme abstrait tel ou tel résultat n'appartenant qu'au grammairien, mais non à la conscience du sujet parlant (D/ ... mais non ratifié par le sujet parlant, S). [...] (p. 199) Mais ce n'est pas dans ce sens (justifiable) que nous avons pris les termes : concret et abstrait (D). Concret, ici, signifie que l'idée a son unité dans le support sonore (S) » (D 198-199).

²⁷² Cf. ch. I, notes de L. Gautier, al. 3, p. 30.

²⁷³ V, au Lexique (TRANCHE).

²⁷⁴ Cf. N 12, p. 13 : [au cours de la transmission du système], la délimitation des signes change.

²⁷⁵ III 142

Ne s'était-il donc pas douté jusqu'alors de l'inconvénient qu'il y avait à se servir du même mot pour deux idées si différentes ? Avant de se récrier, on prendra garde que, dans le cas des sous-unités, ces deux idées coïncident effectivement : prouver que dans *salus* les Latins ressentaient deux unités, chacune investie de sa valeur, cela revient à prouver que l'analyse *sal/tus*, c'est-à-dire la délimitation des éléments *sal-* et *-tus*, était imposée par l'ensemble du système. Il en est de même du mot dans la chaîne du discours : il est concret aussi bien sous le rapport de la délimitation que pour le sentiment des sujets parlants, et ceci vaut pour toutes les unités reconnaissables dans l'ordre discursif. Le « mot abstrait », en revanche, échappe à la délimitation : que l'unité consiste dans la somme des termes associés (*cheval* + *chevaux*), selon la définition et les exemples du cours d'*Etymologie*, ou dans « ce qui résulte de leur moyenne »

$$\left(\frac{\text{cheval}}{\text{chevaux}} = x \right),$$

selon la formule un peu étrange du deuxième cours, elle n'est pas délimitable, parce qu'elle n'est pas linéaire ²⁷⁶.

La délimitation des unités, postulée par le caractère linéaire du discours, ne saurait toutefois se confondre avec l'analyse de la chaîne phonique, qui à elle seule n'aboutit qu'à des unités non linguistiques : syllabes et phonèmes. Quel doit être alors le critère de délimitation ? Ici, la préoccupation toute pratique à laquelle paraissent se rattacher l'idée et le terme même d'*unité* (p. 208), rejoint une réflexion philosophique sur la nature du langage, développée dans les cours II (58-59) et III (151), mais dont les notes inédites laissent entrevoir le point de départ : la notion de *langage articulé*. « Terme au fond très obscur, et sur lequel je fais toutes réserves », disait Saussure dans sa première conférence de 1891 (N 1.1, p. 6). Il remarque ailleurs que le mot d'*articulation* doit correspondre à une intuition juste, quoique confuse ; qu'il serait faux, en tout cas, d'entendre par là « quelque fait cérébral comme serait la « suite des idées » donnée au langage » (N 14 = *Extr.* 8). De toute évidence, ceci doit s'interpréter à la lumière du principe central, auquel il faut toujours revenir : « ce qui est opposable au son matériel, c'est le groupe *son-idée*, mais absolument pas l'idée » ²⁷⁷ : si l'articulation est bien un caractère inhérent au langage, ce ne peut être un fait d'ordre purement conceptuel.

L'ordre phonique, il est vrai, ne semble pas exclu : on peut, dans la chaîne de parole, voir des « articulations » qui seraient les phonèmes,

²⁷⁶ Dans le cours de *Morphologie*, la sous-unité qu'on appelle *thème* (R 24) est l'objet d'une longue discussion. Mais le thème est ensuite présenté comme une *abstraction grammaticale* (R 26 ; 141) et assimilé au *mot collectif* (R 32 ; 52), c'est-à-dire au mot abstrait. Cette assimilation, qui surprend, pourrait être un expédient pédagogique destiné à prévenir toute confusion entre le thème, base de la flexion (*ῥήτορ*-, *ῥήτορες*-) et des formes fléchies comme *ῥήτορος*, *ῥήτορες*. D'autre part, tout en étudiant dans ce cours l'état i.-e. (R 11), Saussure emprunte ses exemples au grec, où le thème ne coïncide plus avec le thème i.-e. (cf. N 7 §§ 4-5 ; I 32) ; l'expression : abstraction grammaticale se justifierait ainsi par le caractère anachronique de l'analyse (cf. II 61).

²⁷⁷ V. plus haut, p. 137.

ouvrants ou fermants. Mais cet emploi du terme, attesté dans une note ancienne (*Extr.* 2), ne se retrouve pas dans les exposés plus récents sur la phonologie ²⁷⁸; Saussure l'a probablement évité en raison du sens différent qu'il donnait au mot *articulatoire* en l'opposant à *acoustique* ²⁷⁹.

Mais que peut être alors l'articulation hors du point de vue phonologique, c'est-à-dire, précisément, quand on parle de *langage* articulé? La question est posée dans le troisième cours, au début de la seconde partie (111), dans une sorte de parenthèse qui coupe la discussion sur la faculté du langage articulé, et semble amenée par la mention de Whitney :

« Notre appareil vocal est-il fait pour parler, articuler, comme nos jambes pour marcher? Whitney pense que l'appareil vocal a été choisi parce que plus commode (D et fere J). Voyons ce terme : *articuler* (D) <Est-ce> préférer d'une façon distincte? <C'est là un> sens dérivé. Sens fondamental (S) : le terme [...] peut s'entendre de deux façons [...] : 1°) Il dérive du mot *articulus* « un membre, une partie (J), une subdivision dans une suite de choses », d'où : subdivision dans les syllabes (S); 2°) Il se peut qu'on fasse allusion à la chaîne significative, au démembrement de ses parties (gegliederte Sprache, Rede) (D, et fere J); division dans la chaîne significative (S). (p. 174) Malgré Whitney, on peut admettre, à cause de la disposition de notre appareil vocal, que cet emploi en est naturel (DJ) » (D 173-174).

La chaîne significative n'est pas plus la « suite des idées » que la suite des syllabes : c'est évidemment la « chaîne continue et double (concepts et images acoustiques) » (D 194, S) du discours. Dès qu'on en dissocie les deux fils, tout est *amorphe* :

« Prenons maintenant le mot privé de vie (sa substance phonique) : forme-t-il encore un corps organisé? A aucun titre, à aucun degré. De par le principe central que la relation du sens au sôme est arbitraire, irrémisiblement, il arrive que ce qui était tout à l'heure ἀπο-δευ-τός n'est plus qu'une masse amorphe a+p+o+d+e () » (N 18) ²⁸⁰.

La pensée aussi est, « de sa nature, chaotique » (II R 37) :

« Que sont nos idées, psychologiquement, si on fait abstraction de la langue? Elles n'existent <qu'à l'état> ²⁸¹ amorphe. [...]. Prise en elle-même, la masse dégagée de la langue représente une nébuleuse, où on ne saurait rien distinguer dès l'origine » (D 275).

Dans cette perspective, l'idée tout intuitive que recouvre le terme d'*articulation* s'éclaire et se précise :

« Ce qui est remarquable, c'est que le son-pensée (ou la pensée-son) implique des divisions (G) qui sont les unités finales de la linguistique. Son et pensée ne peuvent se combiner que par ces unités (R et fere G). Comparaison avec deux masses amorphes :

²⁷⁸ V. au Lexique : CHAÎNON, PHONÈME, UNITÉ.

²⁷⁹ V. plus haut, p. 160-161 — Whitney voyait dans la *syllabe* le principe de l'articulation : Upon their alternation and antithesis [il s'agit des voyelles et consonnes] depends the syllabic or « articulate » character of speech : the stream of utterance is broken into *articuli*, « joints », by the intervening of the closer sounds between the opener [...] (*Life and Growth...*, p. 68). Pour Saussure, l'articulation devait être inhérente à la langue, non à la parole (*speech, utterance*).

²⁸⁰ V. plus haut, p. 204, 207.

²⁸¹ que sous une forme, D.

l'eau et l'air (R ... avec une surface liquide et la masse atmosphérique, G) Si la pression atmosphérique change, la surface de l'eau se décompose en une succession d'unités : la vague

[in marg.] (= chaîne intermédiaire qui ne forme pas substance). Cette ondulation représente l'union, et pour ainsi dire l'accouplement, de la pensée avec cette chaîne phonique, qui est elle-même amorphe. Leur combinaison produit une forme ²⁸².

Le terrain de la linguistique est le terrain qu'on pourrait appeler dans un sens très large le terrain commun, des articulations, c'est-à-dire des *articuli*, des petits membres dans lesquels la pensée prend valeur ²⁸³ par un son. Hors de ces articulations, de ces unités, ou bien on fait de la psychologie pure (pensée), ou bien de la phonologie (son) » (II R 38) ²⁸⁴.

De ce texte capital et de ce qui précède, se dégage maintenant une idée beaucoup plus nette de ce que Saussure entendait par *unités*, et de la relation entre *unité* et *signe*. Les deux termes nous semblaient coextensifs (p. 210), ce qu'il faudra encore vérifier; il apparaît à présent qu'ils diffèrent en compréhension : *signe* dénote l'entité linguistique en ses caractères sémiologiques généraux, en ce qu'elle a de commun avec une lettre, un signal, un geste du code des sourds-muets, etc.; *unité* connote les deux caractères spécifiques du signifiant : linéarité de la substance sonore; indétermination préalable des segments significatifs : Il ne faut pas tomber dans l'idée banale que le langage est un moule (II R 37). L'unité concrète est délimitable sous forme de tranche; mais elle n'est jamais qu'un *articulus*, résultant uniquement des divisions imprévisibles qu'engendre la pensée dans la matière sonore — ce que résume la définition : « Tranche de sonorité (ou dans la suite des impressions auditives), liée à un certain concept qui sert à délimiter la tranche » (D 194, S).

Dès lors, une seule méthode de délimitation est concevable, celle qui est décrite dans le troisième cours ²⁸⁵, et dont le principe (confrontation constante du signifiant avec le signifié) est énoncé ailleurs :

« C'est la signification (seule, B) qui permet de délimiter les mots dans la masse ²⁸⁶ parlée (G) » (II R 42);

« C'est la valeur elle-même qui fera la délimitation : l'unité n'est pas délimitée (d'avance, G), fondamentalement; voilà ce qui est particulier à la langue » (ib. 52);

« C'est la pensée qui délimite les unités; le son tout seul ne les délimite pas d'avance : il y a toujours rapport avec la pensée » (ib. 75).

« On ne peut établir les unités autrement que par la signification et réciproquement : quand on pose les différentes formes des cas d'une déclinaison, on veut introduire

²⁸² C'est moi qui souligne. De ce passage, les éditeurs ont tiré la phrase célèbre : « La langue est une forme, non une substance » (CLG 2^e p., ch. IV, § 4, dern. al.).

²⁸³ R a noté : *prend conscience*, et ajouté entre parenthèses : *valeur ?* B La leçon de B, vérifiée sur l'original, semble préférable.

²⁸⁴ Cf. III 151, où la comparaison est remplacée par une figure :



²⁸⁵ Cf. la phrase de I 24, citée p. 211 (délimité ... avec une valeur (le sens net) que lui attribue le sujet parlant), et H. Frei, *Critères de délimitation*, Word 10, 2-3 (1954), pp. 136-145.

²⁸⁶ C'est-à-dire : la chaîne. Même expression plus loin (R 76); cf. aussi n. 284.

des différences [de sens]; on veut dire que *φύλακος* n'a pas la même signification que *φύλακα* ou *φύλακι* » (ib. 86);

« Ce qui délimite, c'est le sens » (*Morph.* R 6).

Mais si cette délimitation par le sens n'était valable que dans la chaîne particulière qu'on envisage, l'articulation ne serait qu'un accident et on n'aurait délimité qu'une unité de parole. Pour être assuré qu'on a bien affaire à une unité de langue, à une pièce du système, il faut que la même articulation, c'est-à-dire la même corrélation de la tranche phonique et du concept se retrouve et se laisse vérifier dans un nombre indéfini de chaînes par ailleurs différentes : c'est vrai de l'unité d'un mot (*force*) aussi bien que de celle d'un radical (*domin-*) ou d'un suffixe (*-eux*)²⁸⁷. Par là, la question des unités revient à celle des identités.

Saussure n'a sans doute jamais pensé que cette corrélation du signifiant et du signifié fût simple et uniforme, ou que, pour distinguer les *articuli* il suffirait de pousser assez loin l'analyse du signifiant. Au contraire, on ne pourra s'assurer de la correspondance qu'à la condition d'opérer à tout moment avec des unités de différentes grandeurs et de différents ordres. On aura parfois à délimiter des unités plus étendues que le mot, comme on l'a vu à propos du syntagme *the man I have seen*, par exemple. En revanche, on ne devra pas démembrer un signifiant dont les tranches ne correspondraient plus à des parties réelles du signifié.

L'application du critère saussurien permettrait par exemple de délimiter, en français, des sous-unités *-al*, *-aux* dans une série d'adjectifs dérivés (*royal*, *national*, etc.) : dans ce cas, l'innovation analogique est encore possible²⁸⁸, et c'est précisément le critère décisif en matière de délimitation²⁸⁹. En revanche, une analyse *chev-al*, *chev-aux* violerait le principe, puisque le signifié « cheval » ne délimite pas un segment *chev-* (cf. *cheveu*, *chevet*) : les seules unités à considérer sont donc les mots (*articuli*) *cheval*, *chevaux*, et d'autre part, le « mot abstrait » que constitue leur association et dont on ne trouverait pas l'équivalent si on avait prix, par exemple, les mots *copal*, *copeau(x)*. Cette unité abstraite, à son tour, s'associe immédiatement aux unités analogues (*métal/métaux*, *bocal/bocaux...*, *-al/-aux*), et plus généralement, à toutes celles qui reproduisent, dans l'opposition de leurs membres concrets, la même différence des signifiés (*lelles*, etc.).

Dans le premier cours (29, 31, 33) et dans le cours de *Morphologie*, tout en insistant sur l'importance de l'analyse délimitative, Saussure en a nettement marqué les bornes : le principe n'est pas contestable, l'application toute relative. Ainsi, la division indiquée par le sens et confirmée par les rapprochements possibles peut laisser indécise la frontière des tranches phoniques²⁹⁰. L'incertitude est fréquente dans le cas des sous-unités : faut-il couper *orator-ibus*, ou *oratori-bus* (cf. *arcubus*,

²⁸⁷ I 21; II 75.

²⁸⁸ II 79; CLG 3^e p., ch. IV, § 2, al. 6 : *finaux*; *firmamental*, *-aux* (d'après I R 2.17).

²⁸⁹ H. Frei, *Critères de délimitation*, p. 137. Le passage du CLG cité au début du § 3 combine des textes des cours I et II (v. plus haut, p. 102).

²⁹⁰ I 30. Cf. C. E. Bazell, *Note : On Contradictory Analyses*, CFS 8 (1949), pp. 15-20.

filiabus etc.), ou *orator-i-bus* (*Morph.* R 12)? Si la division *sal-tus* est imposée par l'ensemble des mots où *sal-* et *-tus* se retrouvent, combinés avec d'autres éléments, mais associés aux mêmes significés, *dictatorem* ²⁹¹, en revanche, n'admet ni une seule analyse (comme *saltus*), ni deux, chacune réclamée par un sens différent (comme *sižlaprā* ²⁹². Même le mot concret, dans des chaînes de parole différentes, ne se délimite pas toujours de même ²⁹³, car l'analyse délimitative s'arrête nécessairement à des unités telles que *[mwa]* ou *[mwaz]*, *[grā]* ou *[grāt]* : au-delà, on n'atteindrait plus que des unités de son. En pareil cas, il s'agit d'une différence qui se produit dans les syntagmes (II 78). G a noté à cet endroit : « cette alternance dépend du syntagme », et c'est probablement le mot dont s'est servi Saussure, puisque dans le premier cours (26, fin) il l'a employé à propos de différences analogues dans les préfixes : *in-connu* [ē-], *in-utile* [in-], en remarquant que l'alternance a ici le degré de significativité minimum. Il est clair que pour lui la variation combinatoire entre dans le jeu des différences utilisées comme oppositions (II R 75), d'où il s'ensuit que les unités *[mwa]* et *[mwaz]*, par exemple, ne sont pas identiques. Ceci vient à l'appui de ce qu'on a dit plus haut (p. 200) de l'importance qu'il faut attacher aux oppositions syntagmatiques : une théorie qui réduirait le système de la langue aux rapports associatifs à l'exclusion des rapports syntagmatiques serait peut-être soutenable, mais certainement pas saussurienne.

Dans les pages sur l'alternance ²⁹⁴, les éditeurs du *Cours* n'ont pas tenu compte de la distinction des deux ordres de rapports et de ce qui en résulte pour la valeur de ce type d'opposition. Il y aurait lieu, semble-t-il, de distinguer l'alternance discursive, ou variation combinatoire ²⁹⁵, et l'alternance mémorielle, indépendante de l'entourage syntagmatique.

De cette dernière, Saussure a souvent parlé ²⁹⁶, sans que jamais on puisse entendre que l'élément alternant pourrait être considéré comme une unité concrète, un *articulus* : « C'est une opposition de forme à forme, non de phonème à phonème » (*Morph.* R 52) et dans le cours III (133) : « Ce n'est pas *fêt* qui contient l'idée de pluriel, mais l'opposition *fôt/fêt* » (D 240). La remarque, il est vrai, n'est pas moins valable pour une opposition comme *head/heads*, *eye/eyes*, et c'est un point sur lequel on aura l'occasion de revenir ; mais le parallélisme des unités abstraites est sans conséquence pour la délimitation : les unités concrètes ne sont pas réparties de façon symétrique :

/head/
/foot/

/head/-s/
/feet/

²⁹¹ I 33 (et CLG 3^e p., App. B, dern. al.).

²⁹² CLG 2^e p., ch. V, § 2 (d'après D 194).

²⁹³ II 57; 78.

²⁹⁴ CLG 3^e p., ch. III, §§ 4-6.

²⁹⁵ L. Novak, TCLP 6 (1936), p. 82-84, propose : alternance dépendante.

²⁹⁶ N 7 § 2, fin; 10, p. 9a; I 16, 26 (fin), 28, 37; II 67, 69, 93 (fin); III 109, 133, 138.

— En outre, à propos de *vouloir*, *veulent* : Aucun lien entre les deux voyelles ; grammaticalement, une parenté entre deux voyelles ne signifierait rien ; il n'y a de lien qu'entre les formes qui contiennent ces voyelles (*Urg.* R 211). V. aussi plus haut, p. 205.

Si l'analyse délimitative ne peut pas se poursuivre à l'intérieur des unités opposées par le procédé relativement régulier de l'alternance, encore bien moins le pourrait-elle dans les cas de « diversité non réglée »²⁹⁷. Cette difficulté de l'analyse n'a d'ailleurs rien de décourageant : le but n'est pas de réduire à tout prix le système à un double tableau d'unités indivisibles et de combinaisons — tableau que présentent effectivement certaines langues, tel le turc ; il est indifférent qu'on ait à classer dans le même compartiment des unités simples (*feet*) et complexes (*heads, eyes*) : il suffit que la même méthode de délimitation ait permis de dégager *feet, head, -s* et d'y reconnaître des entités réelles, ayant chacune son identité.

En définissant l'unité concrète comme un élément délimitable, Saussure l'opposait implicitement à d'autres éléments, également réels, qui ne se situent pas dans l'ordre linéaire, et qu'il a parfois désignés par le terme de *procédés*²⁹⁸. La différence est capitale, et toute analyse qui n'en tiendrait pas compte serait faussée au départ²⁹⁹. Unités et procédés, toutefois, concourent à l'équilibre du système, et ceci explique que Saussure, dans sa dernière terminologie, les ait réunis tout en les opposant sous les dénominations d'*entités concrètes* et d'*entités abstraites*. Comme on l'a noté (p. 141), il s'est occupé beaucoup moins de celles-ci que de celles-là, et on ne peut pas dire que la notion d'entité abstraite, objet d'une brève discussion dans le cours III (120), soit définie de façon tout à fait claire. A en juger par le cas particulier du « mot abstrait », il semble qu'elle doive être mise en rapport avec le groupement associatif : la flexion (*cheval, chevaux; dominus, domini*, etc.) et la dérivation sont des procédés auxquels les unités d'association doivent leur existence ; de même la composition, par le rapport qui s'établit entre composé et composants (*Bethaus: beten*)³⁰⁰. Mais dans le groupement syntagmatique aussi, le sens ne résulte pas uniquement des unités juxtaposées : l'ordre de ces unités peut y contribuer ; or « il ne semble pas qu'on puisse l'appeler une entité concrète » (D 197). L'expression, très prudente, comme aussi la première phrase du chapitre : « Ce domaine est des plus obscurs » (D 196), montre que Saussure n'estimait pas avoir assez approfondi la question.

²⁹⁷ I 28. Cf. cette remarque : Y a-t-il une racine dans *puissant, pu, pouvoir, puis, peut* ? Je n'en sais rien ; je ne vois point d'élément délimitable, si ce n'est *p* : une unité n'existe que si elle est délimitable (*Morph. R* 14). — Ce n'est pas, bien entendu, parce que l'unité serait réduite à un seul son qu'on devrait se refuser à la délimiter : */-ö/* dans *désir-eux* est une unité concrète. Mais une division *p/uisissant, p/eut* ne serait pas conforme à la règle saussurienne de délimitation (p. 214-215). A propos d'exemples analogues, M. Buyssens reconnaît une certaine fonction à la *ressemblance* partielle des signifiants (*Mise au point ... CFS* 8, 1949, p. 57-58). Je ne pense pas que Saussure eût partagé cette opinion : seules comptent les *identités* et les différences.

²⁹⁸ V. ce mot au Lexique.

²⁹⁹ Comme le montre, à l'occasion de l'alternance, M. Bazell, dont la distinction entre « process » (= procédé) et « segment » (= unité concrète) rejoint celle de Saussure (*Linguistic Form*, Istanbul, 1953, p. 8).

³⁰⁰ N 10, p. 28 (= *Extr.* 13, al. 4). — Sur le caractère de ce rapport, v. plus haut, p. 175.

C'est qu'il a toujours cru, avec raison, que la linguistique ne pouvait sans péril se dépréoccuper des entités concrètes : réduire la langue à un système d'abstractions, ce serait perdre de vue l'objet propre de la linguistique pour dévier vers la logique ou la psychologie pure :

« C'est une illusion de croire qu'on peut se mouvoir dans le domaine du sens pur quand on fait de la syntaxe » (II R 58);

« L'idée qu'il y aurait une syntaxe incorporelle hors de ces unités matérielles [= concrètes] qu'on peut distribuer dans l'espace, cette idée est fausse : il faut une suite pour qu'il y ait un fait de syntaxe » (ib. 97);

« Plus il est nécessaire de rappeler, pour les petites unités comme le mot, qu'elles ne sont rien sans le sens qui s'y rattache, plus, réciproquement, dans l'étude des syntagmes étendus (phrases), il faut insister sur les membres réels sans lesquels la figure de syntaxe ne peut se traduire dans l'espace, hors desquels il n'y a rien » (ib. 99).

Et le chapitre du troisième cours (120) sur les entités abstraites s'achève sur cette conclusion :

« Nous voyons qu'en fin finale il faudra toujours en revenir à des identités ou entités du genre que nous avons distingué. L'étude des entités concrètes devra toujours précéder, et tout reposera sur ces unités-là. Il y a toujours le signe concret à la base, même quand le signe arrive à être zéro. Angl. *the man I have seen*. Il y a là une unité rendue par zéro. On prendra l'unité *the man I have seen*, et on en viendra toujours au support concret » (D 198).

L'exemple, tiré de la syntaxe, rappelle les passages du cours II; mais le principe, dans le contexte de ce chapitre, a sans doute une portée plus générale : pas plus que les groupements syntagmatiques — les types de syntagmes —, les groupes d'association — paradigmes, classes³⁰¹ — ne peuvent se passer de ce support. Pour reprendre des exemples donnés par Saussure, l'identité abstraite du génitif latin repose sur la coexistence d'unités concrètes : *domini, regis, regum* etc.; l'identité de la « distance du sens » entre le présent et l'aoriste grec n'est appréciable qu'entre des séries différentes, mais semblablement ordonnées, de formes verbales concrètes aussi. Il n'existe pas de signifiés sans signifiants, pas de différences de signifiés qui ne se reflètent, d'une façon ou d'une autre, dans les signifiants.

Le dernier texte qu'on a cité est un de ceux qui peuvent être invoqués en faveur du « signe zéro », et ce qui précède va permettre peut-être d'y voir plus clair dans cette question épineuse³⁰².

Le fait, fort commun, et par là-même peu propre à attirer l'attention, qui a fait naître cette expression singulière, n'avait pas échappé à la perspicacité de Whitney, qui l'a très exactement décrit. A propos de la phrase anglaise : *fish like water*, il remarque qu'en dépit des apparences les mots n'y sont nullement comparables aux « mots-racines » d'une langue primitive : ils représentent des classes distinctes, bien que la distinction soit masquée en partie par le procédé de la transposition implicite; et il

³⁰¹ Dans le cours d'*Etymologie*, *classe* est opposé à *famille* : Le suffixe évoque l'idée de mot collatéraux formant, non pas une famille lexicologique, mais une classe courant à travers les différentes familles (Br 9).

³⁰² R. Godel, CFS 11 (1953), pp. 31-41. Je croyais voir, à l'époque, dans le « signe zéro » une découverte de Saussure exploitée après lui avec un peu trop de zèle.

poursuit : « Nor can it be said that, even as they stand, they are altogether formless; for each is defined in certain relations by the absence of formative elements which it would otherwise exhibit : *water* is shown to be singular by lacking an -s, *fish* and *like* to be plural by the absence of s from *like* » ³⁰³. Convient-il d'appeler « signe zéro » cette absence d'un élément, du fait qu'elle concourt à la signification ? Saussure en a-t-il donné l'exemple ?

Il a parlé d'un élément zéro :

a) à propos d'unités phoniques :

« Autant il est vrai qu'on retrouve partout les trois termes a_2 , a_1 , *a-zéro*, autant, à notre avis, il serait erroné de croire qu'ils forment une échelle à trois degrés, et que a_1 est une étape entre a_2 et zéro » (*Mémoire*, p. 191);

« Tout ancien *h* intérieur [en vha.] a disparu entre deux voyelles :

h : *lihen*, *sehen*
↓
zéro » (I R 1.57) ³⁰⁴.

b) à propos de sous-unités :

« Les cas forts ou pourvus d'*a* sont le nominatif, l'accusatif, le locatif, le vocatif. Les désinences sont -s, -m, -i et zéro » (*Mémoire*, p. 182);

« [...] le mot indo-européen se compose de

Rac. + suffixe / désinence
ou bien de Rac. + zéro / désinence » (*Morph.* R 27) ³⁰⁵;

[Gén. plur. *žen* en tchèque] « Ici le génitif pluriel a pour exposant zéro (DJ). Pas besoin d'avoir toujours une figure acoustique en regard d'une idée. Il suffit d'une opposition et on peut avoir *x/zéro* (D). Si je sais que c'est le gén. plur., c'est que ce n'est pas *žena*, *zenu*, etc. (J). Toujours état fortuit. Cet exemple est plus frappant que le précédent [*fôt/fêt*], à cause de l'idée plus particulière de gén. pluriel qui a pris le signe zéro » (D 242).

c) à propos de mots :

[*The man I have seen; things you would rather have left unsaid*] « Ici, il y a un fait de synta <x>e manifeste. Mais le *que* est <égal à> zéro, au néant, est inexprimé » (II R 98).

A quoi il faut joindre le passage parallèle, déjà cité, du cours III. Les textes rangés sous a) ne sont pas à retenir : le parallélisme phonologico-linguistique, très en faveur depuis le développement de la phonologie, est étranger à la pensée saussurienne, et supposé qu'on ait à opérer avec un phonème zéro, en phonologie, il n'en résulterait pas qu'un « signe zéro » fût nécessaire à l'analyse linguistique. En ce qui concerne le troisième cas (c), on aurait tort de prendre pour un terme technique ce qui n'est évidemment que façon de parler, comme l'indique dans le deuxième cours, la suite du commentaire :

³⁰³ Bibl. 12, p. 364, n. 2; cf. 13, p. 214; et sur la transposition implicite, ib. p. 133, où Whitney observe : This changeableness of office is something very different from the original indefiniteness of uninflected languages.

³⁰⁴ Même formule (zéro comme résultat d'un changement phonétique) au début du cours de *Grammaire comparée* de 1898-1899 (*Inv. C III*. 1).

³⁰⁵ De même, dans le cours d'*Etymologie* : addition d'un suffixe à la racine; addition de zéro suffixe (Br 10).

« L'idée qu'il manque un mot est tirée de *notre* syntaxe : d'après un modèle qui nous est donné, nous suppléons le *que* et disons qu'il est égal à 0. On ne peut (en réalité, G) pas dire qu'il manque un certain *articulus*. Et surtout, on ne peut pas supprimer toute la série. C'est donc un rapport qui est supporté par les unités que nous avons alignées (R). Qu'il y ait ellipse ou non, le rapport nécessaire est exprimé (G) » (R 98).

Reste le cas des sous-unités : désinence zéro, zéro suffixe. Il relève de l'analyse délimitative (deux unités concrètes dans *žen-a*, *žen-u*, une seule dans *žen*) et de la question des identités (*žen*, gén. plur., n'est pas identique à *žen-*, radical des autres cas). La notation : *a — O* peut être une façon commode de figurer cette double différence³⁰⁶. Mais ni la définition ni le schéma du signe ne s'appliquent à ce symbole; et il ne s'agit pas d'une unité délimitable. Ce qu'on appelle « signe zéro » n'est, comme l'alternance vocalique, qu'un *caractère différentiel* utilisé pour une opposition. Saussure n'a dit qu'une fois « signe zéro » (D 242), en pensant au signifiant, à la « figure acoustique » : ce n'est pas assez pour assurer une place dans sa terminologie à une expression impropre³⁰⁷.

Mais le fait même qu'a relevé Saussure après Whitney garde toute sa portée; il montre en particulier que la délimitation des unités ne donne pas encore l'explication du système. Il y aura lieu d'envisager les entités de la langue sous un troisième point de vue.

Les termes et le système

À la différence de *signe* et *unité*, le mot *terme* n'est guère connu des linguistes qui citent Saussure. Les éditeurs du *Cours* ne l'ont pas mis en évidence. C'est pourtant bien un des mots-clés de la linguistique saussurienne : il se rencontre des notes anciennes aux dernières leçons du troisième cours, et Saussure en a lui-même marqué l'importance en tête d'une note destinée à la leçon du 12 mai 1911 (N 22.8).

Plutôt qu'à la logique formelle (termes du jugement, de la proposition), c'est aux mathématiques qu'il doit être emprunté : on pensera aux termes d'une équation, d'un polynôme, etc. « Les termes, lit-on dans le cours III (122), ce sont les quantités avec lesquelles on a à opérer; expressions ayant une valeur déterminée; dans ce sens, <cela> revient à unité linguistique » (D 206). Cette explication rappelle une phrase des notes sur Whitney : « Il arrivera un jour [...] où on reconnaîtra que les quantités³⁰⁸ du langage et leurs rapports sont régulièrement exprimables, *dans leur nature fondamentale*, par des formules mathématiques » (N 10, p. 9a).

³⁰⁶ Elle n'est d'ailleurs pas toujours recommandable : une notation *sheep-O*, pour le pluriel (d'après *head-s*, etc.) est arbitraire; on aurait au moins d'aussi bonnes raisons de juger *sheep* : *sheep* d'après *foot* : *feet*.

³⁰⁷ Dans l'Index du CLG, *Zéro* a été introduit à partir de la 2^e édition. Sous *Signe zéro*, les éditeurs renvoient à quatre passages (numéros de pages à corriger : 124, 163, 191, 254 au lieu de 127, 170, 260, 265), bien que, dans le livre comme dans les manuscrits, l'expression ne se rencontre qu'une fois : 1^{re} p., ch. III, § 3, al. 15, p. 127 (124), d'après D 242.

³⁰⁸ V. ch. II, n. 20. Cf. aussi l'expression : une série de grandeurs opposables formant un système (N 22.11), et II 53.

Le mot évoque d'abord l'existence de rapports, de phénomènes : « Rapport ou phénomène suppose un certain nombre de termes [...] entre lesquels il se passe » (II R 64). Un terme en appelle un autre ou plusieurs autres; pris isolément, il ne comporte pas de description ou d'appréciation adéquate. Ainsi la forme *ἔγνων* : « Il n'y a rien à dire de cette forme tant qu'on ne l'oppose à rien, que l'on ne désigne pas le second terme avec lequel il y aurait à examiner son rapport » (N 12, p. 7). Mais réciproquement

« [...] nous parlons de phénomènes qui se passent entre tels et tels termes, comme si ces termes n'avaient pas plus à être définis que n'importe quel objet visible, n'étaient pas eux-mêmes ce qu'il faudrait définir. C'est une fiction. C'est justement le point le plus délicat de la linguistique que de se rendre compte de ce qui fait l'existence d'un terme quelconque, car aucun ne nous est donné comme un genre d'entité tout clair, si ce n'est par l'illusion que nous procure l'habitude » (ib., p. 1) ²⁰⁹.

La linguistique se trouve ainsi enfermée dans un cercle : si les entités sont des termes, elles ne sont définissables que par les phénomènes ou les rapports qui les relient; ceux-ci, à leur tour, ne peuvent être correctement décrits que si les termes ont été définis. Ou encore, selon la formule paradoxale du cours II (67) :

« [...] il n'y a pas une différence radicale en linguistique entre le phénomène et les unités (R/ ... entre les termes (les unités) et le phénomène lui-même, G) » (R 75).

L'hésitation entre *rapport* et *phénomène* et la synonymie imprévue de ces deux expressions ne doivent pas surprendre : dire par exemple que 8 est le double de 4, c'est à la fois établir le rapport de deux grandeurs et suggérer des opérations possibles ($2 \times 4 = 8$; $8 : 2 = 4$). Il en est exactement de même quand on dit que *Nächte* est le pluriel de *Nacht* : les rapports qui constituent un état de langue se révèlent dans le *mécanisme* de cet état, par le jeu des identités et des différences. Si la grammaire de certaines langues anciennes nous échappe, c'est que les documents conservés ne laissent pas voir assez de ces variations partielles pour que l'ensemble du mécanisme apparaisse. D'autre part les changements de la langue, qui sont des phénomènes, se constatent dans les rapports qu'établit l'étymologie ou la phonétique évolutive. Au reste, Saussure se doutait bien que le mot *phénomène*, au sens où il l'employait serait mal compris ²¹⁰. Mais il faut bien voir qu'à ses yeux les rapports, dans la langue, sont toujours dynamiques. La différence entre le phénomène évolutif et le phénomène statique, c'est que sur l'axe vertical (diachronie) le mouvement est irréversible :

* *fōti* ↓
feet

réversible au contraire sur l'axe horizontal : *foot* $\longleftrightarrow$ *feet*.

²⁰⁹ [...] il est toujours question de ce qui *se passe* entre les termes du langage; or, pour suivre, il faudrait d'abord savoir ce qu'ils sont, ce qu'on prend comme étant, avant de parler des phénomènes entre les termes existants (N 16).

²¹⁰ N 12, Index (*Phénomène*) = *Extr.* 21.

C'est probablement l'opposition des deux axes qui a inspiré à Saussure cette manière de concevoir les entités linguistiques. La figure à quatre termes qu'il appelle le « carré linguistique » (N 12, p. 15) ou le « quadrilatère » (I R 2.4) lui a toujours servi pour l'explication correcte de l'alternance³¹¹. Distinguer rigoureusement les phénomènes qui se passent entre des *termes successifs* de ceux qui se meuvent entre des *termes coexistants*³¹², telle est la première démarche pour sortir du cercle. Mais c'est surtout en linguistique statique que la notion de terme prend toute sa portée : un état de langue se définit par la *position réciproque des termes*³¹³, ceux-ci étant « opposés, bien loin d'être identiques »³¹⁴, alors qu'entre des termes successifs la relation n'est jamais qu'un certain lien d'identité.

Il faut ici se rappeler le schéma du *signe*, donné dans le cours III (114, 122, 149). Le rapport du signifiant au signifié, inscrit dans un cercle, y apparaît comme un fait autonome et isolable. A cet égard, la définition de l'*unité*, fondée sur la délimitation de la tranche phonique par le concept, ne fait que compléter celle du signe sans évoquer autre chose que ce qui est *dans* le signe. Or ce rapport n'est pas le seul à considérer : « La relation qui existe entre les signes et les idées a été formulée par M. Ferdinand de Saussure de la façon suivante :

$$\frac{\text{signe } A}{\text{idée } A} \quad \cdot \quad \frac{\text{signe } B}{\text{idée } B}$$

Le mot exclut les sens erronés; le contexte, par opposition, détermine ce qui est « enfermé dans » le sens »³¹⁵. Cette double relation, figurée dans le cours I (20) par la formule :

$$\frac{\text{forme}}{\text{idée}} = \frac{\text{forme}}{\left(\frac{\text{forme}}{\text{idée}}\right)} \quad \text{—} \quad \frac{\text{forme}}{\left(\frac{\text{forme}}{\text{idée}}\right)} \quad \text{—} \quad \frac{\text{forme}}{\left(\frac{\text{forme}}{\text{idée}}\right)}$$

est mentionnée deux fois dans le cours II (56, 63) :

« Par parenthèse, le mot n'est pas fixé par le rapport : $\frac{\text{idée}}{\text{son}}$. Après avoir

³¹¹ I 16; II 67 [*capio* : *percipio*] : Il y avait deux termes; il y en a quatre (R 66); III 138 [*facio* : *conficio*] : Il faut mettre en jeu quatre termes (D 254). Cf. CLG 1^{re} p., ch. III, § 8, al. 3, p. 141 (137); et P. Regard, bibl. 29, p. 9.

³¹² N 19 (aphor. XII-XIII); 20 (termes successifs); I 16 (termes synchroniques, opp. à termes successifs); II 67 (termes successifs, termes simultanés); III 132.2 (termes successifs, termes coexistants), etc.

³¹³ N 10, p. 9a (nouvelle position des termes); N 11, p. 1 (état réciproque des termes); N 12, p. 2 (équilibre, position réciproque des termes); III 131 (équilibre déterminé des termes et des valeurs, D 232); 139 (situation réciproque des termes, D 257). Cf. les expressions citées, p. 197.

³¹⁴ V, n. 235.

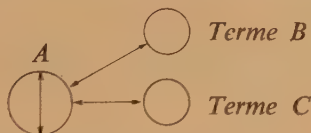
³¹⁵ H. Odier, bibl. 17, p. 43.

considéré : $\frac{\text{A}}{\text{son } a} \frac{\text{B}}{\text{son } b}$, il y aurait à considérer le rapport $\frac{\text{A}}{\text{B}}$ » (R 27);

« La valeur est donnée [...], en plus de la signification (R), par le rapport avec d'autres idées, par la situation réciproque des pièces d'échecs (G /... des pièces de la langue, R) :



Enfin, dans une de ses notes de 1911, Saussure l'a représentée par le schéma



dont celui de D et S (122) est une variante.

On aperçoit ici la raison d'être et l'explication de la terminologie saussurienne : la relation arbitraire du signifié et du signifiant est le caractère essentiel du *signe*. Le caractère différentiel, qui en dérive, est connoté par le mot *terme*, qui évoque la seconde relation. C'est celui qu'a employé Saussure dans le passage remarquable où ce caractère est identifié à « la loi tout à fait finale du langage » :

« C'est précisément parce que les termes *a* et *b* sont incapables d'arriver comme tels jusqu'aux régions de la conscience, laquelle n'aperçoit perpétuellement que la différence *a/b*, que chacun de ces termes reste exposé (ou devient libre), en ce qui le concerne, de se modifier selon d'autres lois que celles qui résulteraient d'une pénétration constante de l'esprit » ³¹⁷.

On a tenté plus haut (p. 196 sqq.) d'éclaircir la distinction que faisait Saussure entre le caractère différentiel ou négatif et le caractère oppositif. La seconde relation, celle des termes, est une *opposition* comme le dit Saussure lui-même ³¹⁸; et la remarque faite plus haut sur le caractère dynamique des rapports éclaire et confirme la distinction saussurienne : en soi, une différence n'est rien de plus qu'une coexistence, un « co-status négatif » (N 12, p. 18); une opposition implique la possibilité de produire une certaine variation de l'idée : l'opposition des termes dans la langue est inséparable de leur jeu dans le mécanisme.

Quant à la relation interne ³¹⁹ du signifiant et du signifié, c'est le signe lui-même, et il est prudent de ne pas la désigner sans plus par le

³¹⁶ marchand, R.

³¹⁷ N 10, p. 33a-34a (= *Extr.* 15). — L'emploi de « termes » pour les deux éléments du signe (CLG 1^{re} p. ch. I, § 1, al. 2-3, d'après D 186) est exceptionnel : cf. N 12, p. 20 (= *Extr.* 20, al. 2) : Si un objet pouvait, où que ce soit, être le terme sur lequel est fixé le signe [...].

³¹⁸ III 153.

³¹⁹ III 122 (D 206); cf. n. 221.

mot de « signification ». Sans doute certains textes, comme le dernier passage cité du cours II, y invitent. Mais la signification, le pouvoir de signifier, la *significativité* comme dit volontiers Saussure³²⁰, n'est pas tant une propriété interne du signe que le caractère commun à tous les *faits synchroniques* :

« Tout fait statique est, par opposition aux faits diachroniques, accompagné de signification [...]. Tout ce qui concourt à la signification d'une manière quelconque est statique réciproquement » (N 12, p. I);

« Il est identique [...] de parler de choses synchroniques ou de parler de choses significatives (R). Cette synonymie est prouvée par le fait qu'il n'y a rien de synchronique qui ne soit significatif [...]. N'est significatif, d'autre part, que ce qui a à sa disposition une différence synchronique pour s'exprimer (G) » (II R 85).

La signification est liée à la différence significative, donc à l'opposition (cf. p. 198), comme le dit explicitement ce passage du troisième cours :

« Un fait de synchronie est toujours significatif (D. ... est un fait de signification J), à pour condition qu'il y ait au moins deux termes en présence. Ce n'est pas *fêr* qui contient l'idée de pluriel, mais l'opposition *fôr fêr* : il faut deux termes au minimum » (D 240).

Comme on l'a déjà remarqué (p. 216), ce n'est pas la formation particulière de ce pluriel qui lie le sens à l'opposition des termes : le lien n'est pas moins réel dans le cas d'un pluriel régulier. La suite phonique *taks/*, par exemple, coïncide avec le signifiant d'un pluriel (*tacks*) et avec celui d'un singulier (*tax*). On n'objectera pas que la différence de sens entre *tacks* et *tax* dépendrait uniquement des contextes : dans les deux cas, on a affaire aux deux ordres de rapports; *foot* et *feet* s'opposent aussi dans les syntagmes et par les syntagmes, et d'autre part la double opposition *tack tacks*, *tax taxes* existe hors de tout assemblage syntagmatique.

Pour en revenir à *signe* et *terme*, il ne faudrait pas juger superflue la double dénomination. En effet, à qui n'a pas approfondi la nature du fait sémiologique, il peut sembler que la notion de signe linguistique, même arbitraire, n'est pas en contradiction avec l'idée que la langue est une nomenclature : s'imaginer le signe toujours fixé sur un objet n'empêche pas de reconnaître, à la réflexion, que ses deux côtés sont également psychiques³²¹. Mais cette conception doit absolument être dépassée, et cela revient à substituer à l'idée de nomenclature celle d'organisme grammatical, c'est-à-dire de *système* : la position réciproque des termes, qui constitue l'état de langue, est précisément ce que Saussure appelle grammaire³²². On a vu (p. 183) que, pour lui, l'idée de signe évoquait celle de système; mais c'est par le mot *terme* que s'exprime proprement cette solidarité : dès qu'on se place en face du système, les unités se présentent comme les termes de ce système³²³.

La conception « systématique » de la langue est devenue un lieu commun de la linguistique moderne, sans qu'on puisse dire cependant qu'elle

³²⁰ V. ce mot au Lexique, et plus loin, p. 233 sqq.

³²¹ CLG 1^{re} p., ch. I, § 1, al. 1-4 (d'après D 186).

³²² V. plus haut, p. 186. Dans le cours I, *terme* ne figure que deux fois (15, 16), et chaque fois à l'occasion du fait (ou phénomène) grammatical.

³²³ III 142, 147; cf. 150 : Le système conduit au terme (D 275).

soit toujours claire, ni surtout qu'elle ait le même sens pour tous ceux qui s'y réfèrent. Essayons de voir ce qu'elle signifiait pour Saussure.

La notion de système linguistique admet une interprétation large, invoquant simplement la pluralité des signes et la continuité du champ sémantique, et une interprétation étroite, fondée sur le parallélisme des oppositions.

Il n'y a pas de signes isolés. Ceci résulte immédiatement du fait que la langue n'est pas une nomenclature, correspondant à un nombre fini d'objets distincts et préalablement donnés (II 54; III 148 et N 22.8; cf. N 12, p. 19-20 = *Extr.* 20, al. 2). Entre les signes de la langue, envisagés par le côté du signifié, il ne saurait y avoir de vides, pourrait-on dire; car, à la différence d'autres systèmes sémiologiques (signaux, pavillons, armoiries) dont le champ sémantique est limité et souvent très spécial, la langue doit être coextensive à la pensée, ce qui entraîne pour conséquence la limitation négative des signifiés : contrairement au concept d'un objet dans une nomenclature, le signifié d'un mot n'est pas déterminé d'avance et positivement; il ne l'est que par ses différences avec les autres signifiés qui se partagent le reste du champ sémantique de la langue ³²⁴.

Le principe de non-isolement, expression du caractère différentiel, doit valoir évidemment pour tous les signes coexistants sans exception : chacun est limité par son entourage :

« Toutes les grandeurs dépendent les unes des autres; (tous les signes sont solidaires, G) : veut-on ainsi déterminer en français ce qu'est « jugement » ? On ne peut le définir que par ce qui l'entoure, (p. 19) soit pour dire ce qu'il est en lui<-même>, soit pour dire ce qu'il n'est pas. De même si on veut le traduire dans une autre langue. De là apparaît la nécessité de considérer le signe dans l'ensemble du système. De même les synonymes « craindre, redouter » [etc.] » (II R 18-19).

On doit donc penser que cet entourage du signe s'étend de proche en proche à la langue tout entière, et que c'est par là qu'elle est un système. Telle est du moins l'idée qui se dégage du deuxième cours (70) : le caractère systématique de la langue y est affirmé sans restriction. Or, la langue étant « le système de la communauté » (R 24), il faudrait que le réseau de différences coïncidât avec le produit social, l'institution; qu'en d'autres termes la somme des signes déposés dans la mémoire fût constamment et chez tous les individus la même, ce qui est loin d'être le cas.

Il va de soi qu'on doit faire entrer dans les trésors de langue individuels tous les éléments non utilisés dans la parole, mais simplement connus et compris — ainsi pour les Français, en général, le passé défini; on peut aussi admettre que les mots rares des vocabulaires scientifiques et techniques occupent, dans le champ sémantique, une région marginale, où des lacunes n'ont pas, pour l'unité du système, la même importance que dans la région centrale. Mais de toute façon on n'arrive pas à l'uniformité absolue du système collectif. Il y a probablement des Français à qui le

³²⁴ Textes du cours II 54 (R 19, 21) cités p. 199.

verbe *controuver*, par exemple, est inconnu; pour d'autres, il signifie à peu près « mettre en doute, contester ». L'entourage du mot, en pareil cas, ne conduit pas au même système.

On ne voit pas que Saussure se soit fait à lui-même cette objection; mais dans son dédain pour la question des emprunts (N 10, p. 20-21 = *Extr.* 12), qui s'accorde mal avec l'affirmation que dans la langue *tout* est système, on entrevoit une conception un peu différente. De fait, pour lui, l'équilibre des termes évoquait avant tout, selon la comparaison avec la partie d'échecs, l'effet grammatical des changements phonétiques (*foot/feet*) où se révèle le caractère fortuit des états de langue, bien plus que des faits sémantiques banals, comme le sens du mot « jugement » ou la différence entre deux synonymes. Lorsque, au système des faits synchroniques, il oppose l'événement isolé qu'est le fait diachronique (70), il évoque, par exemple, la suppression de l'alternance *e/o* en indo-iranien : « Ce fait de l'alternance est un des éléments qui forment le système de la langue » (R 79), et un élément plus essentiel sans doute que la coexistence, en français, de « craindre » et « redouter ». Mais il se refuse aussi à séparer la lexicologie de la grammaire (78, 80), et en proposant comme cadre de la linguistique idiosynchrone la théorie des syntagmes et des associations, il semble bien vouloir dire que tout y trouvera sa place.

Ce n'est que dans le troisième cours (123)³²⁵ qu'est posée explicitement la question de la concordance entre l'institution (le système commun) et les trésors de langue individuels. La raison du retour en arrière signalé par les mots : Reprise du cours sur *la langue*, saute aux yeux : le chapitre précédent (121-122) définissait « ce qui fait de la langue un système ou un organisme grammatical » (D 202, DS), et une série de notes qui s'y rapportent (N 22.7-10) montre que ce problème a fortement préoccupé Saussure. C'est précisément dans une de ces notes que se lit la remarque sur l'importance du mot *terme*. Il fallait bien revenir ensuite sur l'unité du système et démontrer que l'équilibre n'en saurait être compromis, sinon à plus ou moins longue échéance, par le menu détail des variétés individuelles.

L'idée sur laquelle repose la définition du système est nouvelle : c'est celle de la *limitation de l'arbitraire*, ou motivation relative. Dans le chapitre où elle est développée (121), on retrouve la plupart des exemples notés par Saussure (N 22.7) :

« *Vingt* ne fait appel à aucun terme coexistant dans la langue. *Dix-neuf* fait appel à des termes coexistant dans la langue, en dehors de lui [etc.] » (D 200)³²⁶.

Dans tous ces exemples, la motivation coïncide avec cette réflexion de la coordination associative sur l'opposition spatiale dont il est question ensuite (145.3). Tous les signes relativement motivés sont en effet des syntagmes — et réciproquement : chaque terme de syntagme est nécessairement lié par un rapport associatif, soit à une série de syntagmes

³²⁵ Cf. plus haut, p. 156-157.

³²⁶ Cf. CLG 2^e p., ch. VI, § 3, al. 3, p. 187 (181).

similaires où il occupe la même place avec la même fonction, soit à un signe simple auquel il est identique ³²⁷, ce dernier cas ne différant du premier que par le « degré de combinaison » qu'implique le type de syntagme. Tout cela s'accorde avec la formule des rapports associatifs donnée dans les cours I (20-21) ³²⁸ et II (75) : l'association exige qu'un élément constant de forme et de sens soit groupé (en syntagme) avec l'élément variable ³²⁹ — formule qui devrait être corrigée pour s'appliquer aux faits d'alternance ³³⁰.

Mais Saussure avait noté à part une seconde série d'exemples, qui manquent dans les cahiers d'étudiants : *violet*, *lentille*, *bien* (*bon*) (N 22.7). Ces exemples suggèrent une motivation purement associative, par transposition grammaticale (*violet*) ou sémantique (*lentille* : légumineuse → verre grossissant?). par le parallélisme des rapports (*bien* : *bon*, cf. *sagement* : *sage*, etc.); on y reconnaît la conception élargie des rapports associatifs, propre au troisième cours ³³¹, et l'attention croissante que Saussure, peut-être un peu malgré lui, a portée alors aux entités abstraites, non délimitables, de la langue : la transposition, par exemple, est nettement un *procédé*. Il ne s'est pas résolu à introduire ces exemples dans sa leçon, estimant sans doute hasardeux d'exposer à ses étudiants une idée insuffisamment mûrie.

Du moins, dans la suite (126), la limitation de l'arbitraire n'est pas perdue de vue et corrige la rigueur de la formule antérieure : « Toute langue forme un corps et un système. [...] C'est le côté par où elle n'est pas complètement arbitraire, où il lui faut reconnaître une raison relative » (D 216, DS). La question n'est pourtant pas encore tranchée par la distinction entre signes relativement motivés et signes totalement arbitraires, car on n'est pas en droit d'en inférer que ces derniers seraient hors système. La motivation relative est « un phénomène au nom duquel on peut distinguer des degrés ³³² d'arbitraire » (D 199); et plus loin (131) : « La langue est un système dont toutes les parties sont plus ou moins solidaires » (D 234 J), — phrase dont le « plus ou moins », typiquement saussurien, garantit l'authenticité. Saussure avait, à son ordinaire, opposé des cas extrêmes : *ships* (cf. *flags*, *birds*, *books* ...), et d'autre part *men*, *sheep*. Or il est clair que *feet* (cf. *teeth*, *geese*) représenterait un degré intermédiaire; et il n'est pas même possible de déclarer totalement immotivés les pluriels *men*, *sheep* : ils sont motivés de la même façon que *bien* (*bon*), par l'unité abstraite du paradigme; et de l'anomalie des signifiants on conclura simplement à un moindre degré de motivation ³³³.

³²⁷ V. plus haut, p. 175.

³²⁸ Cf. 14, où *analysable* revient à relativement motivé, ce que confirme, dans une note de mai 1911, l'équivalence *analytique* : *partiellement arbitraire* (N 22.9a).

³²⁹ V. plus haut, p. 139.

³³⁰ Ce qui en est dit, I 37, implique sans l'affirmer positivement la possibilité d'associations non réductibles au processus décrit plus haut (20) et dans *Morph.* R 20 sqq. — En indo-européen, le mot est syntagmatique, à peu d'exceptions près.

³³¹ V. plus haut, p. 140, 179.

³³² Le mot est illisible chez D, mais S a noté : Chez d'autres [signes], il y a un degré.

³³³ Saussure n'a pas fait état, au moins explicitement, de la *fréquence*, ou plutôt du *rendement*, des oppositions (cf. Wells, bibl. 35, § 22). L'idée semble impliquée dans celle des degrés de motivation (ou d'arbitraire).

Le chapitre qui développe, en la renouvelant quant au fond et à l'expression, la théorie des deux ordres de rapports (142-147) s'intitule : *Les mots comme termes d'un système*. Ce qui précède en explique le titre et la conclusion. On a remarqué, dans le texte parallèle du cours II (74-78), l'absence du mot *système*; ici, on pourrait s'étonner de ne trouver aucune allusion à la limitation de l'arbitraire; mais on prendra garde que ce chapitre aurait dû précéder le chapitre V, *L'arbitraire absolu et l'arbitraire relatif*³³⁴. Et en effet, à la fin du cours (155), la double coordination (sous le nom, cette fois, de « solidarité des termes ») est présentée comme une double limitation de l'arbitraire. Faute de temps, ce point n'a été que rapidement indiqué, et illustré de deux exemples seulement.

La *solidarité syntagmatique*³³⁵ correspond à la motivation décrite au chapitre V, d'où provient l'exemple *couperet*. Le signe $\begin{array}{c} \text{—} \uparrow \\ \text{—} \end{array}$ marque,

comme ailleurs³³⁶, l'opposition spatiale; quant à l'opposition mémorielle (*couperet* : *couper*), Saussure ne l'a pas signalée, sans doute parce que la première est le trait distinctif de l'assemblage syntagmatique, alors que la seconde est commune aux deux. La *solidarité associative* est représentée par un exemple nouveau : *plu*
plaire.

Les termes ne sont pas des syntagmes : une délimitation de sous-unités conforme à la méthode saussurienne³³⁷ y est impossible. La solidarité syntagmatique met en jeu simultanément, et dans les termes mêmes, une identité et une différence; la solidarité associative est purement différentielle, pas plus étroite dans *plaire* : *plu* que dans *avoir* : *eu*. L'identité est en dehors des termes, dans le rapport d'équidistance sémantique qui les relie.

La notion de terme est ainsi complémentaire de celle d'unité : elle permet de surmonter les difficultés et les incertitudes de la délimitation et de déterminer les rapports réels des entités de langue sans achopper aux anomalies des signifiants. Les unités se délimitent dans la chaîne du discours; les termes se déduisent du système :

« Dès que nous disons : terme, au lieu de mot, l'idée de système est évoquée. (p. 269) Mais de plus, ne pas commencer par le mot ou le terme pour en déduire le système. Ce serait croire que les termes ont d'avance une valeur absolue; au contraire, c'est du système qu'il faut partir, du tout solidaire. Ce dernier se décompose entre certains termes qui ne sont pas si faciles à dégager qu'il peut sembler » (D 268-269).

Sans doute, en fin de compte, termes et unités concrètes coïncident³³⁸; sinon, l'unicité du système se trouverait mise en question. Or le système

³³⁴ V. ch. II, n. 94.

³³⁵ Solidarité syntagmatique, solidarité associative, DS. Sous les exemples, non notés par S, D a écrit : *limitation syntagmatique, limitation associative*.

³³⁶ 143 (D 262, cité p. 175).

³³⁷ V. plus haut, p. 214-215, et n. 297.

³³⁸ I 40 (système d'unités); [cf. III 142, 147;] II 67, 69, 70; III 122: Le mot *terme* [...] revient à unité linguistique (D 206). Je n'ai relevé qu'une exception : la loi de l'accent, en français (133), est un rapport entre deux termes coexistants : unité du mot et accent (D 247). Cf. n. 317.

est une donnée plus immédiate que les termes ou les unités. Il faut donc bien qu'il comprenne toute la langue. On n'a plus d'hésitation au sujet des oppositions fondées sur une différence irrégulière, voire isolée, des signifiants (*man/men; bon/bien* etc.) : leurs termes se dégagent du système en vertu de la solidarité associative. Mais qu'en est-il des oppositions isolées : *chien* et *loup*, par exemple, ou *craindre* et *redouter* ? Comment les établir à partir du tout solidaire — même en négligeant les variétés individuelles ? La conception du système fondée sur les solidarités et celle qui s'appuie sur le principe de non-isolement ont peine à se rejoindre ; et pourtant, il paraît certain que dans l'esprit de Saussure elles ne correspondaient pas à deux ordres de faits distincts et devaient se superposer exactement : les exemples donnés dans le dernier chapitre du cours III (150, 152) montrent que les faits de vocabulaire témoignent du caractère systématique de la langue au même titre que les paradigmes.

Dans le cours II (70), comme aussi dans l'entretien avec A. Riedlinger³³⁹, la langue est qualifiée de système serré, et cette épithète est ainsi commentée :

« Serré <implique> précision des valeurs (la moindre nuance change les mots); multiplicité des genres de valeurs; multiplicité immense des termes, des unités en jeu dans le système; réciproque et stricte dépendance des unités entre elles : tout est syntactique dans la langue, tout est un système » (II R 77).

Ceci ne peut s'entendre que de la totalité des différences et des rapports qui constituent la langue, et la langue de la collectivité. Il est singulier que l'expression de *système serré* revienne dans le cours de gotique professé en 1911-1912, à propos de la conjugaison des verbes forts :

« Ce qui est essentiel à remarquer au point de vue pratique, c'est que l'ablaut est un système tellement serré qu'il ne peut jamais être question d'une hésitation pour savoir dans quelle classe on est, et de plus, quand on donne une forme de verbe fort, il ne peut y avoir d'hésitation sur sa signification » (Got. R 102).

Ceci revient à dire que dans ces conjugaisons gotiques la limitation de l'arbitraire va très loin. Il est clair que l'assertion : *aucun système n'est serré comme la langue* (II R 77), sous cette forme absolue, a un autre sens. Mais lequel ?

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le système saussurien ne s'accommode pas d'une définition restrictive. Sans prétendre résoudre le problème, on proposera une explication que suggère le texte même du chapitre sur les termes et leurs relations.

S'il peut y avoir, comme le dit Saussure (144), association entre tous les substantifs, par exemple, on en induira que toute classe d'unités, du fait qu'elle s'oppose à d'autres, crée entre tous les termes qui y sont compris un lien de solidarité qui équivaut à un degré minimum de motivation relative. D'autre part, l'appartenance à une classe se traduit par — ou se déduit de — fonctions syntagmatiques déterminées; or la solidarité syntagmatique est aussi une limitation de l'arbitraire. On est ainsi amené

³³⁹ Al. 3 (p. 29).

à la conclusion que tout, dans la langue, est systématique par un certain côté, et que Saussure n'avait pas tort de rejeter la division entre grammaire et lexicologie. Toute entité de langue est à la fois un signe et un terme : fondamentalement arbitraire et relativement motivée.

Mais ceci reste aventureux : les divers aspects de la solidarité des termes, et singulièrement ceux qu'on aurait à reconnaître dans des langues non indo-européennes, ou très éloignées du type indo-européen ancien, n'ont pas été décrits. Et pourtant cette solidarité ne doit pas être limitée à une portion ou à certaines portions du système, et le principe : les mots (et autres unités) sont les termes d'un système, doit valoir pour toutes les langues : même une langue « ultra-lexicologique » comme le chinois (D 205) n'est pas une nomenclature.

L'idée de la limitation de l'arbitraire a été utilisée dans un cours postérieur au cours III, où l'étymologie est définie comme l'explication d'un mot; or

« D'une façon générale, « expliquer » c'est ramener à des termes déjà connus. Et dans les conditions linguistiques, ramener à des termes connus, c'est forcément ramener à des mots; cela résulte de la loi fondamentale qu'il n'y a pas de rapport entre le son et le sens : tout mot étant arbitraire, il s'ensuit qu'aucune explication intérieure ne peut être donnée; il ne reste donc qu'à ramener le mot à d'autres, qui sont eux-mêmes arbitraires » (Br 3).

Les mots susceptibles d'étymologie sont donc des mots relativement motivés (*pommier*) ou qui l'ont été dans un état de langue antécédent (oiseau ← *auicellus* : *auis*). Ces mots, toutefois, restent arbitraires en ce sens qu'ils ne comportent pas d'explication intérieure : le signifiant ne s'explique pas par le signifié, ni inversement, et à cet égard, la comparaison de *pommier* avec *Apfelbaum* ne serait pas moins instructive que celle de *pomme* avec *Apfel*. Mais si *pomme* et *pommier* sont des termes solidaires, ils doivent bien l'être en vertu d'un rapport réciproque, et la présence du second contribue en effet à déterminer la valeur du premier (cf. lat. *figus* « figue, figuier »). C'est précisément cette notion de valeur qu'il reste à étudier.

La langue, système de valeurs

La place de la *valeur*, dans un exposé sur la linguistique statique, ne se laisse pas fixer en toute certitude. L'importance de cette notion ne s'affirme nettement qu'à partir du deuxième cours, où elle relie à la définition de la langue comme un système sémiologique la double question des unités et des identités (53, 56) et motive la division intérieure des choses de la linguistique (63). On peut hésiter à placer l'analyse de la valeur après la théorie des associations et des syntagmes, comme l'a fait Saussure, de façon très réfléchie, dans le cours III (147), ou à en faire, à l'exemple des éditeurs du Cours³⁴⁰, une introduction à l'étude du système et du mécanisme de la langue.

³⁴⁰ CLG 2^e p., ch. III, dern. al.

Deux raisons très différentes m'engageaient à la réserver pour la fin de ce chapitre. Dans ce qui précède, il a fallu plus d'une fois faire allusion à la valeur, et on aura peut-être entrevu dans cette notion le point de convergence des réflexions de Saussure concernant le problème central des entités réelles de la langue; il est donc normal que l'étude des textes y aboutisse également. D'autre part, le chapitre intitulé : *La valeur linguistique* ³⁴¹ est le plus difficile du Cours ³⁴², et sans doute aussi le plus composite. Cette difficulté invitait à une démarche prudente : avant d'aborder les textes relatifs à la valeur, il a paru préférable d'éclaircir autant que possible les notions connexes; et dans l'examen même de ces textes, de suivre un certain ordre et de n'étudier qu'en dernier lieu ceux où l'idée de valeur fait l'objet d'une analyse approfondie.

Dans les notes antérieures aux cours, les allusions à la valeur sont très sporadiques :

1) Le changement morphologique a son point de départ « dans l'analyse différente des mêmes formes, ou la valeur différente que la langue leur attribue, ou le rapport différent qu'elle établit entre elles » (N 7 § 5).

2) La « valeur *vu* » dans le système grec et la « valeur *nu* » dans le système français sont opposées à la « figure vocale *nü* », hors de toute valeur et de tout idiome (N 9.1, p. 6 = *Extr.* 9, al. 8) ³⁴³.

3) La grammaire traditionnelle considère la langue comme une position d'échecs, se demandant quelle est, dans cette position, « la puissance (valeur) respective des pièces » (N 10, p. 10) ³⁴⁴.

4) « L'ellipse n'est autre chose que le surplus de valeur » (N 15.3).

Ces allusions, en leur brièveté, sont déjà instructives : la notion de valeur est liée à celles de système (2), de rapports (1 et 3), notamment de rapports syntagmatiques (4). Il est clair aussi que la « valeur *nu* », ou « *cantāre* au point de vue de sa valeur en latin », dans le contexte de N 9, désigne le groupe *son-idée*, donc le *signe*; d'autre part, la variante « valeur significative » invite à identifier valeur et *signifié*. Cette dernière équivalence est confirmée par les textes suivants :

« Exister, pour un élément linguistique, c'est être délimité [...] avec une valeur (le sens net) que lui attribue le sujet parlant : (I R 2.35);

[*in-* dans *inconnu*, *in-* dans *inspirer*] : « Pour les sujets parlants, il y aura toujours

$\frac{\text{in-}}{\text{val.}}$ (c'est-à-dire *in-* plus valeur, sens) et $\frac{\text{in-}}{\text{val.}}$ » (ib. 40);

³⁴¹ CLG 2^e p., ch. IV.

³⁴² « De Saussure insiste, en termes parfois un peu obscurs, sur la notion [...] de *valeur linguistique* » (B. Bourdon, bibl. 24, p. 92). Cette critique a peut-être inspiré à Sechehaye l'exposé beaucoup plus clair de son article, publié dans la même revue (bibl. 27, p. 13-21).

³⁴³ Dans le même texte : Ce *cantāre*, « au point de vue de » la figure vocale qu'il représente [...]; « au point de vue de » sa valeur en latin () (p. 8); et plus loin, la « suite de sons vocaux *alka* » est opposée à la « valeur significative de *alka* ou *ôk* » (*Extr.* 9, avant-dern. al.). *Valeur significative* aussi dans le cours II (v.n. 349).

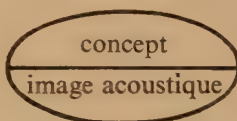
³⁴⁴ Cf. ch. II, n. 20.

« Le jour où il n'y aurait plus λέγονται, le sens (la valeur) de λεγόμεθα serait changé *ipso facto* [...] » (II R 94);

« Il faut invoquer la partie invisible du mot, celle du sens, (p. 2) signification, idée, valeur, pour être en état de faire ces divisions [...]. Mais cela doit se dire d'une façon très générale, car pour chaque partie du mot il serait souvent difficile de préciser, de lui colloquer un sens déterminé » (*Morph.* R 1-2);

« En se basant sur le sens, la valeur, on distinguera d'une part les racines, et d'autre part des désinences flexionnelles » (ib. 22) ³⁴⁵.

L'équivalence n'est toutefois que très approximative, et on peut penser que Saussure y a recouru précisément parce que le mot *valeur*, tel qu'il l'entendait, risquait de n'être pas bien compris des étudiants. Appliqués au mot ou à la phrase, les mots *sens*, *signification* sont parfaitement clairs; mais jusqu'à quel point est-il légitime de parler du *sens* d'un préfixe, d'une racine, d'une sous-unité quelconque? Il existe des unités linguistiques auxquelles le schéma du signe n'est pas applicable, du moins sous la forme :



Un suffixe aussi nettement significatif que *-eux* (*désireux* etc.) ne peut être enfermé dans le cercle; encore bien moins un élément réel, mais irréductible à un concept, comme le suffixe *-vv-* de δείκνυμι, ζεύγνυμι : de tels éléments sont bien significatifs, en ce sens qu'ils contribuent, qu'ils sont indispensables à la signification du mot; mais leur part de signification n'est pas déterminable, ou ne l'est que d'une façon très indirecte (*-vv-*, par exemple, caractérise une partie du paradigme, comprenant tous les présents et l'imparfait) ³⁴⁶. D'ailleurs, fût-elle réductible à un concept, le schéma n'en donnerait pas moins une idée inexacte : *-eux* n'est pas isolable; il n'est significatif qu'en vertu de l'assemblage syntagmatique (*désir-eux*) et associatif (*désirer*, *désireux*, *douteux* etc.).

« Les différents éléments d'un mot ont un sens par la combinaison : c'est dans leurs rapports réciproques (p. 6) que s'établit le sens. Il serait plus juste ici de parler de fonction; ce sens se réduit très souvent à une fonction (variant de valeur et de sens) » (*Morph.* R 5-6);

« Chaque unité ne vaut et ne réalise sa fonction que par la combinaison qui leur est donnée [...]. Chaque élément ne jouit pas librement de son sens, mais seulement par combinaison » (ib. 18) ³⁴⁷.

Le mot *fonction*, qui se rencontre plusieurs fois dans les cours I et II, ainsi que dans le cours de *Morphologie*, voisinant ou alternant volontiers avec *sens*, *signification*, ne revendique pas une place particulière dans la terminologie saussurienne, pas plus, par exemple, que *forme*, sa contrepartie. Mieux approprié que *sens* lorsqu'il s'agit de sous-unités ou de

³⁴⁵ V. aussi les textes cités p. 214-215, à propos de la délimitation, et I 25 (4); II 65 [suite de sons *šqz*]: Ce n'est pas une valeur parce que cela n'a pas de sens (R 62); III 120.

³⁴⁶ Sur cette indétermination du sens : I 26; 29, fin; 30.

³⁴⁷ V. plus haut, p. 173.

catégories (cas, temps du verbe, types de dérivés, etc.), ce n'est encore qu'un terme de remplacement, un substitut partiel de *valeur* : dans le cours de *Morphologie*, où il semble assez résolument adopté, les deux termes restent en concurrence.

Plus originale et plus intéressante est l'expression *degré de significativité*³⁴⁸, employée dans les cours I et II :

« *Ent-* [dans *entziehen, entkommen*, etc.] n'apparaît pas séparé, mais son degré de significativité, de clarté de forme et de sens, est parfait. Une autre série : *ergeben, erlernen, erwarten, erziehen* appartient à un degré beaucoup plus bas dans la langue. Celle-ci a le sentiment que *er-* est du même ordre que *ent-* (en tout cas pas du même ordre que *geben*), sans qu'elle puisse lui donner le sens plein qu'aurait un mot séparé » (I R 2.41);

« Cette alternance peut jouer des rôles assez divers. Ici [dans *in-/ẽ-*; *r-/rə-*] elle a pris son minimum de significativité » (ib. 44);

« Il y a des degrés de conscience et de significativité » (II R 42, G);

[Alternance] : « Cette signification est une opposition qui se fonde sur une différence, et une différence qui devient plus ou moins régulière. Ce n'est plus qu'une question de degré : il y a une significativité attachée à cette différence » (ib. 67);

D'où vient que cette différence de sens est plus nette dans *Nacht* : *Nächte* que dans *capio* : *percipio* ? Un certain hasard favorisera l'opposition et le degré de significativité » (ib. 70)³⁴⁹;

« [...] le phénomène synchronique, dont l'essence est un certain degré de significativité qu'on attache à la différence créée par le phénomène diachronique » (ib. 71).

On a ici un équivalent beaucoup plus exact de *valeur*, qui en effet se rencontre aussi dans le contexte des derniers passages cités (R 67; 70-71); et ceci confirme et éclaire l'idée qui se dégageait des citations antérieures : la valeur, c'est *le signe envisagé par le côté du signifié*, et en conséquence, *comme terme d'une opposition*. De même que *signe* peut dénoter le signifiant en tant que tel³⁵⁰, *valeur* peut s'entendre du signifié en tant que signifié : sens ou signification (concept attaché à une image auditive), mais aussi fonction, ou degré de significativité attaché à une différence ou à un élément différentiel.

En effet, c'est tantôt à une unité (*ent-* dans *entziehen*), tantôt à la différence elle-même (alternance) qu'est attribué le degré de significativité; et ceci s'accorde avec la remarque du cours II (69), déjà citée (p. 205), sur les caractères des unités : « Soit *Nächte* une unité, et *ä* un caractère de cette unité : *ä* est toujours foncièrement de même ordre, c'est toujours une découpeure de la ligne [...] » (R 75-76).

Cette découpeure, qui ne délimite pas une unité de langue, ne résulte cependant pas d'une analyse simplement phonologique : elle n'est possible que parce que la différence *a/ä* est significative. Pour bien saisir ce que Saussure entend par là, il ne faut surtout pas penser à ce que les phonologues appellent : fonction distinctive des phonèmes. Pour reprendre

³⁴⁸ Degré de signification (Urg. R 214), à propos de l'alternance.

³⁴⁹ Immédiatement après, comparant le rôle de l'alternance vocalique dans le verbe, en grec et en allemand, Saussure remarque que la *valeur significative* en est bien plus grande en allemand.

³⁵⁰ V. plus haut, p. 191 et n. 209.

un exemple saussurien, si la différence *a/i* dans *capio* : *percipio* est significative, autrement dit contribue à la valeur, c'est parce que l'opposition :

<u>verbe simple</u>	:	<u>verbe composé</u>
-a-		-i-

est plus ou moins régulière. Mais ceci est encore plus vrai de la différence *o/per-* ou *ad-/per-* (*accipio* : *percipio*) et de toute différence analogue. En passant de l'alternance à la composition, on a simplement passé de la solidarité associative à la solidarité syntagmatique. Il est évident que le degré de significativité de la différence ou des unités en jeu, et partant l'autonomie relative des unités délimitables, sont proportionnels à la régularité de l'opposition. Théoriquement, tout verbe latin est susceptible d'entrer en composition avec *ad-*, *per-* etc. Cette régularité ne dépend pas absolument du caractère syntagmatique des termes : rien de plus régulier que les solidarités associatives dans les langues sémitiques, par exemple. Mais les syntagmes comportent des degrés de cohésion très variés, et c'est par là que, partant d'oppositions du type *capio* : *percipio*, *accipio*, ou *désir* (*désirer*), *désireux*, on arrive aux unités les plus autonomes, les mots, sans que les valeurs aient cessé de reposer sur des différences significatives toujours plus régulières.

Soit maintenant le couple *capio* : *rapio*. On est tenté d'attribuer à la différence *k-/r-* un degré de significativité plus élevé qu'à la différence *a/i* dans les couples *capio* : *percipio*, etc., puisque l'écart des valeurs est ici plus grand, et l'opposition fondée sur cette unique différence. Mais ce n'est pas d'elle que dépendent les valeurs : non seulement parce que les termes de l'opposition sont *capio*, *rapio* et non *k-*, *r-*³⁵¹, mais parce que l'opposition est isolée, ne s'appuie pas sur une série de différences analogues. Le lien de solidarité consisterait ici dans l'appartenance des deux termes à une même classe, à un même paradigme d'*inflectum*; et si on avait raisonné sur *rapio*, *ratio* pour déterminer le degré de significativité de la différence *p/t*, on n'aurait pu invoquer, pour justifier le rapprochement, que le seul trait commun à ces deux termes : leur qualité de mots latins. Si, par conséquent, on peut reconnaître une valeur aux unités irréductibles qui entrent dans la composition des *signifiants*, et à ce titre les considérer comme des éléments de la langue³⁵², cette valeur — les positions possibles de *k* et de *r* en latin, par exemple — ne s'établit qu'au niveau des signifiants, par des différences entre des formes quelconques (*capio*, *rapio*; *creo*, *reo*; *octo*, *orto* ...) et ne peut être dite significative. La signification d'un mot, d'autre part, pour autant qu'elle devrait être distinguée de la valeur, ne serait en somme que le plus haut degré possible de significativité que comporte une unité de langue, et d'où résulte pour celle-ci l'autonomie relative exprimée par le schéma du signe.

Ceci n'est, bien entendu, qu'un essai d'interprétation; et la question de la signification, en particulier, devra être reprise. Il suffit pour l'instant

³⁵¹ L'alternance n'est pas non plus un rapport de phonème à phonème (cf. p. 216).

³⁵² Textes cités plus haut, p. 165-167; cf. N 20 (2.); I 47.

de remarquer que le terme de *valeur*, à la différence de ses équivalents occasionnels, s'applique aux signes en général : les signes de l'écriture, par exemple, ont aussi une valeur, sont des valeurs ³⁵³.

Par là, la sémiologie entre dans les sciences qui s'occupent de la valeur. Il n'est pas tout à fait sûr que Saussure ait d'emblée et directement emprunté le mot et l'idée aux sciences économiques et sociales ; mais il est certain que, dès 1908 en tout cas, il s'y est référé ³⁵⁴, comparant la valeur sémiologique aux valeurs de l'économie politique et définissant la sémiologie comme la science des valeurs fixées arbitrairement :

« Toute valeur a deux côtés, comme le signe linguistique. Tant qu'une valeur, par un de ses côtés, a sa racine dans les choses (un fonds de terre correspondant à 50.000 francs), il est encore relativement possible de suivre cette valeur dans le temps avec ses variations, sans oublier qu'à tout moment on pourra en douter (DJ et fere S). Mais tout cela garde une certaine base tangible parce qu'on ne peut pas dépasser une certaine limite dans la variabilité des valeurs (S). Dans la sémiologie (signe linguistique), (où l'arbitraire est la seule loi pour le choix primordial J), il n'y a que deux valeurs : complication maximum des faits de valeur : toute valeur dépend d'une valeur voisine ou opposée (DS) » (D 229) ;

« Ne pas oublier ce principe fondamental que les signes, comme toutes les valeurs (dont s'occupe la langue J), sont arbitraires. Pour cela, n'étant pas fondés sur les choses, il est beaucoup plus difficile de les suivre à travers le temps » (D 235).

En effet, l'évolution de la langue se ramène à un déplacement incessant des termes et des valeurs : la délimitation des unités varie, ce qui altère les rapports de signifiant à signifié ³⁵⁵. L'instabilité du système n'a pas d'autre cause que le caractère arbitraire du signe : que ce soit le signifiant ou le signifié qui se modifie, la relation interne qui constitue le signe ne sera jamais, en soi, plus naturelle ou plus rationnelle ; ce n'est que par l'entourage syntagmatique ou associatif que le signe se trouvera plus ou moins motivé. La relativité de la valeur dans le système, comme ses variations dans le temps, est l'inévitable conséquence de ce caractère inhérent à la nature du signe.

On remarque, dans le premier passage, une expression insolite : « Dans la sémiologie [...], il n'y a que deux valeurs ». Ceci ne peut guère s'entendre que des deux côtés du signe, ce qui est en contradiction avec un passage antérieur (117) où Saussure, distinguant le *signifié* du concept pris abstraitement, disait :

« Il faut que le concept ne soit que la valeur d'une image acoustique (D). Le concept devient une qualité de la substance acoustique (JS), comme une sonorité déterminée devient une qualité de ... (S) » (D 193) ³⁵⁶.

Mais ce texte, à son tour, n'évoque qu'un des aspects du signifié, et justement celui que Saussure était le moins tenté de désigner par le mot de

³⁵³ I 3 (valeur des signes d'écriture, R 13-20, pass.) ; II 53 ; III 103 (valeur des signes graphiques, D 46, 47).

³⁵⁴ N 21, p. 5 ; II 70 ; III 130.

³⁵⁵ Cf. plus haut, p. 134-135, 188.

³⁵⁶ V. sur ce passage p. 114-115.

valeur : presque toujours, c'est l'idée du système, de la coexistence, de la solidarité des termes qui en provoque ou en motive l'emploi ³⁵⁷. Il serait aventureux de mettre en balance avec un usage si constant un passage où l'expression semble figurée.

Mais surtout, Saussure a traité en particulier de la valeur linguistique en plusieurs endroits du cours II et notamment dans le dernier chapitre du cours III : *Valeur des termes et sens des mots* (148-153). La définition toute provisoire qu'on a déduite d'allusions éparses et de certaines équivalences doit maintenant être confrontée avec texte très explicite.

En voici le début :

« Là où il y a des termes, il y a des valeurs (DS). L'idée de valeur est toujours impliquée dans celle de termes. Il sera toujours difficile de se faire une idée déterminée de <la> valeur ³⁵⁸. Valeur devient ici synonyme de sens, signification, et cela indique un autre terrain de confusion, davantage dans les choses elles-mêmes. La valeur est bien un élément du sens ³⁵⁹. Mais il importe de ne pas prendre le sens, d'abord, autrement que comme une valeur. <Il est> très difficile de voir comment le sens reste dépendant, et cependant distinct, de la valeur (D/ Le sens dépend, et pourtant reste distinct, de la valeur S), mais cela est nécessaire, si on n'en reste pas à la conception de la langue comme une nomenclature » (D 270).

Distinction difficile, non seulement en raison du caractère complexe de toute valeur, mais aussi à cause de la synonymie de *valeur* avec *sens*, *signification*. Chez Saussure, cette synonymie est particulièrement inextricable, puisque la valeur coïncide avec le *signifié* (sens, signification, concept), et que d'autre part, comme on l'a noté (p. 223-224), la signification se confond volontiers avec la *significativité*, qui résulte des oppositions. Dans le deuxième cours, cela se traduit même par une contradiction positive, d'une leçon à une autre : Saussure avait dit d'abord (61) : « C'est la signification qui délimite les mots (les unités B) » (R 42). Mais plus loin (63), on lit : « [...] dans la langue, on ne peut même pas délimiter une unité matérielle en dehors de sa valeur » (R 50), puis : « C'est la valeur elle-même qui fera la délimitation » (R 52). Or le contexte justifie la distinction en ces termes :

« Il faut se garder de donner à ces entités une autre base [que l'identité de valeur]; ne pas prendre les syllabes comme réalités. C'est quelque chose déjà d'y ajouter la signification (conçue comme inséparable, G), mais c'est insuffisant. (p. 52) La valeur,

³⁵⁷ Déjà dans N 9.1-2 (cité p. 231); I 20 (fixation de la valeur par les associations); 47 (valeur oppositive); II 54 (détermination réciproque des valeurs par leur coexistence même, R 18, G); 62 (la valeur de chaque pièce d'échecs ressort d'un système, R 49); 63; 68 (valeur fixée par ce qui coexiste); III 104; 122 (termes : expressions ayant une valeur déterminée, D 206); 134, etc. Cf. aussi les expressions citées p. 197.

³⁵⁸ de l'idée de valeur, D.

³⁵⁹ La phrase, retouchée par les éditeurs du *Cours* (CLG 2^e p., ch. IV, § 2, al. 2), reste obscure. *Élément* ne doit en tout cas pas s'entendre au sens de partie composante, mais plutôt de facteur (ce qui produit), source (ce dont procède qqch.). Saussure n'a pas voulu dire qu'il y aurait dans le sens d'un mot quelque chose de *plus* que la valeur; cf. : La valeur d'un pluriel allemand ou latin n'est pas la valeur d'un pluriel sanscrit, mais la signification est la même (D 273, DS). La signification (ou le sens) peut donc s'abstraire de la valeur, et non l'inverse. Cf. le texte du cours II (R 26-27) cité plus loin, p. 239.

ce n'est pas la signification. La valeur est donnée [...], en plus de la signification (R), par le rapport avec d'autres idées, par la situation réciproque des pièces d'échecs (G/ ... des pièces de la langue, R) » (R 51-52).

C'est là évidemment, exprimée en termes plus clairs, la même idée que dans le texte du cours III, auquel il faut revenir.

Le titre du chapitre, ainsi que l'allusion à la nomenclature, indiquent bien l'intention précise de Saussure : démontrer que la langue n'est pas une collection de mots dont chacun serait en quelque sorte l'étiquette d'un concept qu'à lui seul il évoque. Rappelons la remarque sur l'expression *image acoustique*, citée p. 192, et dont on a signalé la liaison avec le chapitre sur la valeur ³⁶⁰. On s'imagine volontiers que, dans l'ordre de la langue, le mot (le *signifiant*), image d'un concept, est la donnée immédiate : le mot est porteur d'une signification qui s'ajoute aux syllabes. Cette vue, qui correspond à l'acception commune des mots *signe*, *signifier*, *signification*, n'est pas radicalement fausse, mais incomplète, insuffisante, comme le dit Saussure dans le passage du cours II qu'on vient de citer.

Le problème est donc celui que pose le double aspect du signifié : valeur de l'image auditive, d'une part, et en même temps valeur engendrée par les rapports entre termes coexistants. Si la véritable donnée est le système, d'où se déduisent les termes et par eux les valeurs, la *signification*, c'est-à-dire l'évocation du sens par le mot, ne peut être qu'un fait secondaire, un dérivé de la valeur. Tel est bien l'objet de la démonstration. La première série d'exemples (150) amène cette conclusion :

« Le sens d'un terme dépend de la présence ou de l'absence d'un terme voisin. (p. 275) Depuis le système, nous arrivons à l'idée de valeur, non de sens. Le système conduit au terme. Alors, on s'apercevra que la signification est déterminée par ce qui entoure » (D 274-275) ³⁶¹;

et la seconde (152), celle-ci :

« Le mot n'existe pas sans un signifié et un signifiant; mais le signifié n'est que le résumé de la valeur linguistique supposant le jeu des termes entre eux » (D 280).

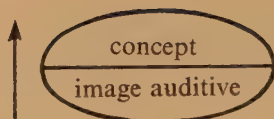
Les deux aspects du signifié distingués ici sous les noms de *signification* (sens) et de *valeur* sont représentés, comme ailleurs ³⁶², par les schémas du signe et des termes; mais le premier a subi une retouche :

« Prenons d'abord la signification comme nous nous la représentons et l'avons nous-même marquée (D/ ... telle qu'on se la représente, et comme nous l'avons marquée par le schéma : S) :

³⁶⁰ Ci-dessus, n. 208.

³⁶¹ A. Sechehaye a noté ici : Je crois avoir bien interprété cette énigme. Signification et sens sont synonymes, et *ce qui entoure* doit vouloir dire l'occasion, le contexte, et non les rapports qui établissent la valeur, comme on pourrait le croire (Coll. p. 448). Il a raison sur le premier point, mais non sur le second : il s'agit bien de l'entourage associatif et syntagmatique, comme le prouve le passage de D 273 cité p. 240 et 244. L'erreur de Sechehaye a été partagée par Bally (*L'arbitraire du signe*. Valeur et signification, FM VIII, 1940, p. 193-206), qui attribue à Saussure (p. 199) sa propre manière de voir.

³⁶² V. plus haut, p. 84; 223.



La flèche marque la signification comme contrepartie de l'image auditive. Dans cette vue, la signification est la contrepartie de l'image auditive (et rien d'autre D). Le mot est pris comme un ensemble isolé et absolu. Intérieurement, il contient l'image auditive, ayant (D/ et a S) pour contrepartie un concept (DS) » (D 270).

Dans le premier schéma du signe (114), la flèche ne figurait pas, — non plus, d'ailleurs, que les mots « signification » et « contrepartie » dans le contexte. A la fin du chapitre sur la limitation de l'arbitraire (122), une flèche à double pointe marquait la réciprocité de la relation intérieure. La modification apportée ici au schéma est certainement voulue : outre l'accord de D et S, on notera que quatre fois, dans ce chapitre, la figure revient, toujours flanquée de la flèche pointée vers le haut, dont Saussure, du reste, a eu soin d'expliquer la raison d'être. Mais on s'étonne qu'au moment où précisément il modifiait par cette adjonction son schéma antérieur, il ait pu dire : « la signification... comme nous l'avons marquée », d'autant plus que les deux étudiants paraissent avoir noté fidèlement la phrase entendue.

Aucun doute, du moins, n'est possible sur le sens du passage : Saussure part de l'idée qu'on se fait communément du mot et de la signification, pour la rectifier en montrant que la contrepartie de l'image auditive est en même temps celle des termes coexistants :

« Nous venons de voir que la langue représente un système où tous les termes peuvent être considérés comme liés (D/ ... sont liés, S) :



La valeur d'un mot ne résulte que de la coexistence des différents termes (D/ ... que de la valeur des termes coexistants, S); la valeur est contrepartie des termes coexistants. Comment cela se confond-il avec ce qui est contrepartie de l'image auditive ? » (D 271).

La solution sera donnée par un triple raisonnement (150; 151; 153). Peut-être Saussure n'avait-il d'abord prévu que le premier, celui qu'il a développé le 30 juin : on y aperçoit en effet le motif précis de la modification apportée au schéma.

Ce raisonnement est fondé sur l'analogie de la valeur linguistique avec la valeur en général. L'exemple utilisé : la pièce de monnaie, invite à rapprocher tout le morceau d'un passage du deuxième cours (56)³⁶³, où il figure aussi, et dont voici le début :

« Comme pour toute valeur, pour les mots (G) les éléments sont de nature complexe. Les différentes unités ont forcément des valeurs qui sont réciproques (G/ ... de nature complexe, en ce sens qu'on peut parler d'une valeur réciproque, B). Mais la valeur n'est décernée que par la force sociale qui la sanctionne (G/ La valeur, d'autre part, résulte

³⁶³ Cf. en outre N 22.11 (= *Extr.* 22), où l'on remarquera, dans le schéma final, la substitution de $\uparrow$ à $\updownarrow$.

de la consécration sociale, B). Il semble qu'il s'agit de valeurs différentes; au fond, c'est la même (B/ Si l'on va au fond des choses, ces deux aspects sont identiques, G) » (R 25) ³⁶⁴.

La comparaison des versions G et B avec la version R laisse deviner ici aussi la distinction entre *valeur* (valeur réciproque) et *signification* (valeur en soi, expression notée par R) : celle-là résulte du rapport des termes, celle-ci est fixée par la consécration sociale. Le mot ne peut avoir de valeur que par opposition aux autres mots de la langue; il n'a un sens que dans la mesure où tous les individus s'accordent sur ce sens. Or les deux choses coïncident : s'il n'y a de valeurs qu'à l'intérieur d'un système (aucune valeur n'existe toute seule), un système de valeurs n'existe aussi, comme Saussure le dit ensuite, que dans une collectivité, et par elle.

C'est dans ce contexte qu'apparaît, un peu plus loin, l'exemple de l'écu :

« Il faut comparer d'autres valeurs. Ce serait se tromper grossièrement que de croire que la matière qui entre dans une monnaie est ce qui en fixe la valeur : beaucoup d'autres choses encore la déterminent (par exemple, l'écu a la valeur : $\frac{1}{4}$ de 20 francs, le métal, $\frac{1}{8}$); ou bien, avec une autre effigie, elle ne vaudra rien du tout; d'un côté de la frontière, elle vaut tant; de l'autre, tant. S'il peut paraître paradoxal que le (p. 27) son soit quelque chose de secondaire, de relatif dans le mot, on peut en dire autant de l'idée qui s'attache aux mots, aux unités : à elle seule, elle ne représente qu'un côté (R/ qu'un des éléments, G) de la valeur (traité par la psychologie pure!) » (R 26-27);

« L'acte par lequel on produit l'impression acoustique n'importe pas non plus pour la valeur. (La façon de produire et de frapper le métal d'une pièce de monnaie importe encore bien moins que le métal lui-même) » (R 29).

Le sens de la comparaison est clair : la valeur de l'écu est relative ($\frac{1}{4}$ de 20 francs) et fixée par l'accord collectif. Le métal est comparable à la matière phonique, en soi amorphe; l'écu avec son effigie, au signifiant; la valeur (5 francs), au signifié. La grande différence, non relevée ici par Saussure, est que l'écu, frappé une fois pour toutes, est un objet maniable et durable; le signe linguistique, au contraire, se réalise par des actes de phonation momentanés et successifs ³⁶⁵, qui à chaque instant recréent le signifiant : l'identité du signe est autre que celle de l'écu ³⁶⁶.

Voici maintenant la comparaison telle qu'elle est présentée dans le troisième cours (150) :

« Deux éléments font la valeur :

1°) La valeur est déterminée par une chose dissemblable qu'on peut échanger : $\uparrow$;

³⁶⁴ [...] la valeur est en général très complexe, et [...] le mot est peut-être une des valeurs les plus complexes — complexe de bien d'autres manières, et particulièrement en ce sens que, dès qu'on parle de valeurs, leur rapport est en jeu (aucune valeur n'existe toute seule), ce qui fait que le signe n'aura de valeur en soi que par la consécration de la collectivité. Il semble que dans le signe il y ait deux valeurs : valeur en soi et celle qui lui vient de la collectivité — mais au fond, c'est la même (R 25). — Le sens de ce passage reste malheureusement très douteux : il y a contradiction entre *ce qui fait que* (R) et *mais* (G), *d'autre part* (B); et il n'est pas sûr que R ait correctement désigné les deux valeurs apparentes.

³⁶⁵ II 60 [identité de « Messieurs! » et « Messieurs! »]: Assurément, il y a là deux actes successifs [...]. J'ai dû renouveler la matière (R 39); III 119 [le mot *guerre*]: Chaque fois que le mot est prononcé, il y a des actes séparés, un acte différent, parti <culier>, qui se reproduit (D 195).

³⁶⁶ Cf. les textes cités p. 136, et n. 32.

2°) Elle est déterminée aussi par des choses similaires qu'on peut comparer : $\longleftrightarrow$. Il faut ces deux éléments pour la valeur. Dans une pièce de 20 francs ... déterm<ination> de valeur ³⁶⁷ : 1°) je peux l'échanger contre tant de livres de pain (D/ Premier élément de la valeur : chose dissemblable, S); 2°) je la compare avec une pièce de 1 franc du même système; ou avec la £, valeur similaire (D/ Deuxième élément : comparaison de deux pièces d'argent [...]). Ce sont des contreparties, S) ³⁶⁸.

De même, on n'arrivera pas à déterminer la signification d'un mot en ne considérant que la chose échangeable. Nous sommes obligés de mettre aussi en regard la série similaire des mots comparables [...]. (p. 273) C'est ainsi que le système, d'où procède le terme, est la source, une des sources de la valeur (D/ ... est une des sources de la valeur, S) » (D 272-273).

La dernière phrase, dans ce contexte, est troublante : quelle est l'autre source de la valeur ? La réponse est peut-être à chercher dans le texte du cours II cité un peu plus haut : la valeur résulte et du système et de la consécration sociale qui, en maintenant le système, assure à chaque unité sa valeur en soi. Ceci n'est qu'une hypothèse, à l'appui de laquelle on pourrait alléguer toutefois la seconde conclusion du passage du deuxième cours (56) et la conclusion unique du raisonnement analysé ici :

« 2°) Ce n'est pas ce qui entre dans le signe linguistique qui peut donner une idée de ce qu'est ce signe (R). Ce sont choses utilisées. La valeur reste indépendante; elle peut varier sans que la majorité des éléments varie (G/ ... sans que ces éléments varient R) » (R 28);

« Ce qui est dans le mot n'est jamais déterminé que par le concours de ce qui existe autour de lui, associativement et syntagmatiquement » (D 273).

La différence des deux formules, dans le fond concordantes, s'explique : ici, il n'est question que du système, sans égard au fait social; là, ce qui a été mis en évidence, c'est le caractère social des systèmes de valeurs.

Du même coup, la comparaison avec la valeur monétaire se trouve utilisée à des fins différentes : dans le deuxième cours, elle était destinée à prouver la nature incorporelle du signe, dont la valeur ne réside ni dans le signifiant (le son) ni dans le signifié (l'idée) pris séparément, ni même dans le signe détaché du système. Ce dernier point, mentionné « par parenthèse » et repris dans la suite (63) ³⁶⁹, est seul développé dans le cours III. La comparaison, ici, est orientée vers le caractère complexe de la valeur et l'étrange coïncidence des deux déterminations en jeu, soit, pour la monnaie, la contrevaletur en marchandise et le système monétaire.

Dans le détail, le texte n'est pas exempt d'obscurité : la mention de la livre sterling, par exemple, étonne, puisque dans le cas de la valeur linguistique seuls entrent en ligne de compte les termes cosystématiques ³⁷⁰. On hésite sur l'interprétation des mots : « chose échangeable », qui

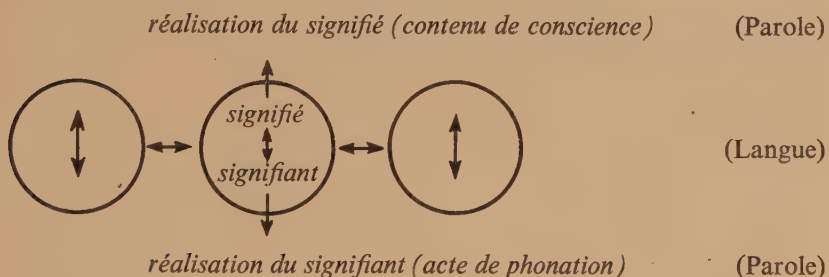
³⁶⁷ Sic D

³⁶⁸ Cf. N 22.11 (= *Extr.* 22).

³⁶⁹ Textes cités p. 222-223 (R 27; 52).

³⁷⁰ L'expression ne se trouve que dans N 22.11. — Il est vrai que les opérations de change supposent des correspondances intersystématiques. On pourrait aborder sous cet angle le problème de la traduction en général.

pourraient désigner, semble-t-il, le *contenu de conscience*, c'est-à-dire la réalisation du signifié à l'occasion de la parole. Mais le schéma devrait alors être complété :



Or c'est bien la relation du signifiant au signifié que Saussure compare à celle de la monnaie avec sa contrevalet. Car si « l'acte par lequel on produit l'impression acoustique » est indifférent pour la valeur, il doit en être de même de l'acte par lequel le signifié se trouve appliqué à une situation particulière. Toutes les réalisations possibles (dans les limites marquées par le système) sont contenues dans le signifié, comme, dans la valeur de la monnaie, les diverses quantités de denrées échangeables. La distinction entre *valeur* et *signification* ne doit donc pas être — et n'est pas, en effet, — mise en parallèle avec celle de la langue et de la parole : il s'agit toujours de l'entité de langue, considérée dans le système dont elle procède, ou isolément, dans la relation interne du signifié avec le signifiant.

Mais — et c'est ici que la distinction se trouble —, le signifié ne saurait, de toute façon, être autre chose qu'une valeur. On ne voit pas pourquoi il cesserait de l'être quand on l'envisage comme la contrepartie du signifiant : si « la signification est déterminée par ce qui entoure » (D 275), c'est parce qu'elle découle immédiatement de la valeur ; mais alors où réside la différence ?

Il est remarquable que, dans les exemples (150) Saussure fasse état de l'identité de *signification* entre le pluriel sanscrit et le pluriel allemand ou latin : dans une note antérieure (N 20), il avait montré que la question de l'identité de deux phonèmes dans des langues différentes n'est pas une question linguistique ; et il n'en doit pas être autrement de l'identité d'une « figure vocale »³⁷¹ dans les mêmes conditions. De même, l'identité de signification, dès lors qu'il ne s'agit pas du même signe, mais de signes pris à des systèmes différents, ne peut être que celle de concepts abstraits, relevant de la psychologie pure.

On se trouve ainsi devant un dilemme : ou bien la signification est le signifié, et alors elle se confond avec la valeur ; ou bien c'est le concept pris par abstraction, et alors la signification serait étrangère à la langue. Le texte de D : « On n'arrivera pas à déterminer la signification d'un mot

³⁷¹ N 9.1, p. 3 et 6 (= *Extr.* 9, al. 4 et 8) ; cf. N 14a.

en ne considérant que la chose échangeable », s'il ne renferme pas un lapsus (*signification* pour *valeur*?), aggrave encore la confusion. Ici encore, on n'a d'autre ressource que l'hypothèse : si Saussure, comme il semble, a cherché une double dénomination du signifié correspondant à celle de l'entité linguistique, on comprend ce qu'il entend par valeur ; mais il suffit de poser l'équation :

$$\begin{array}{ccc} & & \text{signifié} \\ \text{valeur} & & \\ \text{terme} & = & \text{signe} \\ & & (\text{signifiant}) \end{array}$$

pour que l'inutilité des mots *sens*, *signification* saute aux yeux. Or Saussure a dû s'en rendre compte : dans toute la suite du chapitre, *signification* ne revient qu'une seule fois, dans une comparaison entre mots français et allemands : « *urteilen, erachten* ont un ensemble de significations qui ne coïncident qu'en partie avec fr. *juger, estimer* » (D 278). Elles ne coïncident pas, précisément parce qu'elles sont des valeurs ; et on a déjà cité (p. 237) la conclusion du passage : « *Le signifié n'est que le résumé de la valeur linguistique supposant le jeu des termes entre eux* » (D 280), texte qu'on cherchera vainement dans le chapitre du *Cours* sur la valeur linguistique, et qui pourtant dissipe toute équivoque : le dilemme posé par la *signification* s'évanouit avec le mot lui-même, enfin abandonné, tandis que la notion de valeur s'éclaire tout à fait.

Restent les deux raisonnements supplémentaires de la leçon du 4 juillet. Le premier (151-152) se fonde sur une idée déjà énoncée dans le deuxième cours (58-59) : ni le signifié ni le signifiant ne sont déterminés d'avance ; la pensée, par les découpages qu'elle opère dans la matière phonique — amorphe, mais linéaire — est forcée de se décomposer elle-même ; dans sa masse — amorphe aussi, mais non linéaire — des divisions se dessinent. Le « fait linguistique » ainsi décrit n'est pas, bien entendu, le fait originel, que Saussure n'a jamais considéré comme un problème en soi. Il ne s'agit pas non plus des accidents de la compréhension : doubles sens ou jeux de mots involontaires — ni même particulièrement des phénomènes d'analogie. L'énoncé le plus banal implique déjà ce double découpage, et il est indifférent au propos que les divisions soient conformes à l'usage établi ou tendent à modifier cet usage.

Ici encore, l'analogie générale des deux descriptions ne doit pas voiler la différence des contextes. Celle du deuxième cours, donnée au début d'une leçon comme un complément à la leçon précédente sur la *délimitation des unités*, part du caractère linéaire de la substance phonique. Le phénomène y est envisagé par le côté discursif, sous l'aspect des divisions (*articuli*) qu'il engendre dans la chaîne de parole — donc des tranches auditives, des *signifiants*. Dans le cours III, le point de départ est la différenciation des *signifiés* par le fait linguistique, et aux « *articuli* » se substituent les *valeurs*. Ici intervient le principe de l'arbitraire du signe :

« Non seulement les deux domaines réunis par le fait linguistique sont confus et amorphes, mais le choix du lien entre les deux, le mariage entre les deux, est parfaite-

ment arbitraire. Si ce n'était pas arbitraire, il y aurait à restreindre cette idée de valeur ; il y aurait un élément absolu. (p. 277) Mais les valeurs restent relatives parce que le lien est parfaitement arbitraire » (D 276-277)³⁷².

Ce passage est très important : si c'est entre les deux domaines que le lien est arbitraire, et non pas seulement dans les limites du signe considéré isolément, il en résulte que la combinaison de la pensée et du son ne peut engendrer que des *valeurs* qui se déterminent réciproquement, et par conséquent (ce qui n'est pas dit explicitement) que le nombre de ces valeurs, dans un système donné, n'est pas calculable à partir du tableau des unités de son et de leurs combinaisons possibles, ni à partir d'un classement rationnel des idées. C'est ce que prouve la diversité des valeurs dans les différents systèmes : « Les termes des diverses langues ne se correspondent pas » (D 278, S).

L'argument rappelle celui qui a servi à démontrer le caractère arbitraire du signe³⁷³ ; mais Saussure s'était alors contenté d'invoquer la diversité des signifiants, les signifiés étant supposés identiques. Or précisément cette supposition, qui revient à substituer aux valeurs des concepts abstraits, ne laisse pas apercevoir la vraie portée du principe : celle-ci n'apparaît qu'au moment où le caractère arbitraire du lien se constate non seulement dans le signe détaché du système, mais dans la distribution des idées entre les termes.

Le second raisonnement (153-154), hâtivement esquissé, rattache au principe de l'arbitraire le caractère différentiel des signifiants et des signifiés³⁷⁴ ; d'autre part, une liaison est indiquée ensuite (155) entre l'opposition des termes et la limitation de l'arbitraire. Dans les passages parallèles du cours II (69, 74, 80), comme on l'a noté (p. 198), les expressions : *différences*, *jeu de différences* doivent s'entendre des *différences phoniques* (R 74). De même, Saussure désigne en principe par *unités* les entités de langue envisagées par le côté du signifiant, et par *valeurs* ces mêmes entités envisagées par le côté du signifié. Quant aux *oppositions* (rapports, phénomènes) qui déterminent les valeurs, elles reposent sur des *groupements* (associatifs ou syntagmatiques) de *différences* (R 108). Saussure part de l'idée que la question des phénomènes synchroniques — c'est-à-dire des oppositions — se confond avec celle des unités (69) :

³⁷² Le choix qui appelle telle tranche acoustique pour telle idée est arbitraire. Aussi les valeurs sont-elles relatives, S [Cf. également II 74]. — L'idée saussurienne de l'arbitraire du signe est celle qui a donné lieu au plus grand nombre de méprises et d'interprétations erronées. Chose singulière, les éditeurs du *Cours*, déjà, l'ont altérée : le texte qu'on vient de citer, où le *parce que* de D est confirmé par le *aussi* de S, est devenu, dans le chapitre sur *La valeur linguistique* : « Mais en fait, les valeurs restent entièrement relatives, et *voilà pourquoi* le lien de l'idée et du son est radicalement arbitraire » (CLG p. 163 [157]). C'est moi qui souligne. Avec une belle clairvoyance, R. S. Wells (bibl. 35, § 28) a vu que ce raisonnement heurte toute la doctrine du *Cours* ; et K. Jaberg, lui aussi, a bien discerné la vraie pensée de Saussure, sans se laisser dérouter par la lettre du texte imprimé (*Romanica Helvetica*, VI, 1937, p. 133-134).

La phrase dénaturée est probablement la source des considérations de Bally sur l'arbitraire du signe (*Linguistique générale et linguistique française*, 2^e éd., Berne 1944, § 198) et de sa théorie, toute personnelle, de la motivation par le signifiant (§ 199 ; 200-204) et par le signifié (§ 207).

³⁷³ II R 14 (cité p. 193) ; D 188 (cité p. 195).

³⁷⁴ Cf. plus haut, p. 196 sqq.

étant donné une opposition (*Nacht/Nächte*), quelles sont les unités en jeu, autrement dit les termes? Faut-il les chercher dans les voyelles alternantes, dans le singulier et le pluriel (« en tant qu'ils s'attachent comme substrat à ces formes », R 74), dans *Nacht*, *Nächte*, ou dans la série entière des mots similaires? Le contexte ne donne pas de réponse; mais il est certain que, prise en soi, ni la différence phonique ni la différence sémantique ne suffit à définir les termes de l'opposition; et ceci ne peut s'expliquer que par le principe de l'arbitraire : entre les deux ordres de différences, il n'existe pas davantage de lien naturel qu'entre les deux éléments d'un signe isolé. De l'existence d'une différence entre deux formes d'une langue donnée, on peut inférer celle d'une différence de sens, mais non pas la nature de cette différence.

Dans le troisième cours (153), il n'est plus question d'unités, et le jeu des différences est double : « Il n'y a que des différences, qui sont de deux ordres et se conditionnent les unes les autres » (D 282). Comme ce conditionnement se traduit par l'opposition des termes, laquelle conduit à la limitation de l'arbitraire, on peut y voir une autre expression du groupement des différences dans l'unité associative ou syntagmatique, dont il est fait état dans le deuxième cours (74; 80). Mais ni les textes du cours II ni celui du cours III ne permettent une exacte reconstitution du raisonnement qui fonde la valeur sur l'axiome : *Il n'y a que des différences*.

Le chapitre qu'on vient d'étudier ne contient pas une véritable définition de la valeur linguistique. Celle qui a été proposée plus haut (p. 233) : *le signe envisagé par le côté du signifié et partant, comme terme d'une opposition* — ne semble pas contredite par les divers raisonnements qui convergent vers cette notion très complexe.

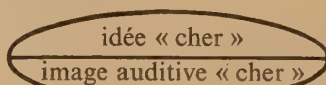
La complexité tient à ce que la valeur linguistique dépend de trois ordres de rapports : la relation interne du signe (le signifié est la valeur du signifiant); la relation des termes *in absentia*; la relation des termes *in praesentia*. Saussure ne sépare jamais ces deux dernières :

« La valeur d'un mot résultera toujours du groupement par familles et du groupement syntagmatique » (II R 95);

« La valeur d'un mot ne sera jamais déterminée que par le concours des termes coexistants qui le limitent. Ou (pour mieux m'appuyer sur le paradoxe relevé, D) : ce qui est dans le mot n'est (jamais D) déterminé que par le concours de ce qui est autour de lui, associativement ou syntagmatiquement (DS) » (D 273) ³⁷⁵.

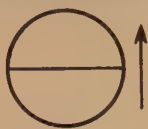
On peut toutefois se demander si les valeurs syntagmatiques ne présupposent pas les valeurs associatives. Dans le cours III (152), l'exemple : fr. *cher*, all. *teuer* est accompagné de ce commentaire :

« Nous voyons que la représentation



³⁷⁵ La valeur de ce qui est dans *désir-eux* est dominée par un fait de disposition dans l'espace (II R 97). Cf. : L'ellipse n'est autre chose que le surplus de valeur (N 15.3), et III 147.

n'est qu'une manière d'exprimer qu'il y a en français une certaine valeur « cher » circonscrite dans le système français par opposition à d'autres termes. [...] Le schéma



n'est donc pas initial dans la langue (D). (p. 279) La distribution des idées dans les mots d'une langue nous donne les *contours de l'idée elle-même* (DS); une fois que nous avons les contours, ce schéma :



peut entrer en jeu » (D 278-278).

Mais, en entrant dans des assemblages syntagmatiques, la valeur ainsi dégagée du système se décompose en valeurs plus étroitement circonscrites (cf. *cher* collègue; marchandise *chère*, etc.). Saussure n'a rien dit de ces valeurs-là et de leur dépendance à l'égard des valeurs associatives. Il faut rappeler toutefois la phrase, déjà citée (p. 222), d'Henri Odier : « Le mot exclut les sens erronés; le contexte, par opposition, détermine ce qui est « enfermé dans » le sens ». La formule $\frac{\text{idée } a}{\text{son } a} \div \frac{\text{idée } b}{\text{son } b}$; dont

cette phrase forme le commentaire, a été rapprochée des schémas du signe et des termes. La valeur déterminée par le contexte est évidemment une valeur syntagmatique; celle du mot peut être représentée par la formule

$\frac{\text{idée } x}{\text{son } x}$ ou par la figure  ou . Mais selon le texte du

cours III, cette figure est secondaire; et l'expression : « exclut les sens erronés », comme celles de « valeur circonscrite dans le système », « contours de l'idée », évoque la limitation négative des signifiés. L'ordre des relations qui concourent à la valeur serait donc :

- I. Relation des termes *in absentia*;
- II. Relation interne du signifiant et du signifié;
- III. Relation des termes *in praesentia*.

Mais ceci n'est que conjecture. On se souviendra que Saussure a surtout étudié la troisième relation à l'intérieur du mot : or le rapport syntagmatique *désir* $\longleftrightarrow$ *eux* n'existe et ne peut être posé qu'en vertu des associations *désireux*, *désirer*, *désir*...; *peureux*, *boîteux*, etc. Reste la relation

interne :  : quelle en est la position à l'égard de ces rapports ?

A cette question, une réponse très nette semble donnée dans le passage du cours III (122) où la relation des termes est pour la première fois évoquée en regard de la figure du signe :

« En apparence, il semble qu'il n'y ait rien de commun entre relation interne et relation externe. Or cette relation de terme à terme n'existe pas un seul moment autrement qu'en vertu des deux relations internes. La relation du concept avec l'image peut exister sans relation avec un terme extérieur. Mais la relation entre deux termes ne peut exister sans réciproque intervention des deux relations internes :

<i>poirier</i>	<i>poire</i>
<i>désireux</i>	<i>désir</i>

Il semble que j'ai une quantité *désir* et une autre *-eux*, et qu'il suffit d'invoquer le mot *désir* coexistant. (p. 207) En réalité, je n'ai évoqué là que la forme extérieure, l'image auditive. Aucun rapprochement n'est possible entre ces deux mots; et en réalité ce n'est pas l'image *désir* et le concept « *désir* », et d'autre part l'image *désireux* et le concept « *désireux* ». Nous ne pouvons jamais concevoir une relation d'un mot à l'autre qu'en invoquant primordialement cette relation interne qui, en chacun d'eux, unit le concept avec <l'image auditive> ³⁷⁶. » (D 206-207).

Entre cette conception et celle du chapitre sur la valeur (152), la contradiction paraît flagrante : à moins de supposer que la seconde annule la première, on devra reprocher à Saussure d'avoir fondé sur un raisonnement circulaire sa distinction entre *signe* et *terme*.

Or la même contradiction se présente déjà dans un passage du premier cours (20) :

« Comme premier élément [...], nous devons poser : l'association primordiale entre forme et idée et groupe d'idées; puis une autre association sans laquelle la première ne pourrait pas exister : l'association de forme à forme, des formes entre elles » (R 2.26) ³⁷⁷.

La première association est primordiale en ce sens qu'il n'y a ni « forme » ni « idée » avant le signe linguistique; mais le fait linguistique, tel que le conçoit Saussure et tel qu'il l'a décrit dans ses deux derniers cours, n'est pas la création d'un signe, ni de plusieurs signes formés un à un : c'est toujours une répartition d'idées entre des termes ³⁷⁸. L'association entre forme (*signifiant*) et idée (*signifié*) repose donc bien sur l'opposition

des termes, et le schéma  n'est pas initial; il ne contient que le résumé de la valeur.

Mais si, du *fait linguistique*, on passe à l'*étude* de la langue, on constate qu'il est nécessaire de partir de ce schéma : dans l'ordre réel, le signe, pris isolément, n'est pas primaire; mais il est, pour l'observateur du langage, la première donnée accessible; et à négliger cette donnée, on risque de s'imaginer qu'on raisonne sur les relations des termes alors qu'en réalité on ne considère que les *mots* (les signifiants). Si tel est bien le sens du texte cité plus haut, la contradiction avec le chapitre ultérieur n'est

³⁷⁶ avec le sens, D (S n'a que la dernière phrase : On ne peut concevoir une relation d'un mot à l'autre qu'en invoquant la relation interne qui unit l'image auditive <au concept>).

³⁷⁷ Ici, *forme* désigne successivement le *signifiant*, puis le *terme* (la forme revêtue de son idée, R).

³⁷⁸ Si, par impossible, on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes (II R 21, déjà cité p. 199). Cf. III 152 : la distribution des idées dans les mots d'une langue (D 279).

qu'apparente : la relation interne suppose la relation externe. Mais dans l'ordre de l'exposé, celle-ci vient après celle-là : la nature du signe est la première question qui se pose, une fois la langue distinguée de la parole; celle du système et des termes ne surgit qu'au moment où on aborde la linguistique statique. Tel est l'ordre suivi dans le cours III, et que suggère aussi le passage du cours II (R 27), cité p. 222-223, selon lequel la relation des termes serait à examiner *après* celle du signifiant et du signifié ³⁷⁹.

Il peut sembler, toutefois, qu'en qualifiant de « produit secondaire de la valeur » (III 152) la figure du signe, Saussure ait cédé à son goût du paradoxe, et qu'en réalité la relation interne, aussi bien que la relation externe, résulte immédiatement de ce qu'il appelle le fait linguistique : la valeur se trouve fixée simultanément sur les deux axes, du moins dans la mesure où elle dépend des rapports associatifs. Mais il a pu penser aussi au décalage qui peut se produire entre la *valeur* et le *signifié*. Il faut revenir sur le sens de ces termes.

On énoncerait peut-être une définition plus conforme à la pensée de Saussure en disant simplement : *les valeurs sont aux termes ce que les signifiés sont aux signes*. Cette formulation rendrait compte tout ensemble de la coïncidence du signifié avec la valeur, et de la différence. Pour reprendre un exemple donné dans le cours II (76) ³⁸⁰, le mot *défaire* implique un rapport syntagmatique (*dé* $\longleftrightarrow$ *faire*) et un ensemble de rapports associatifs :

défaire : *refaire*, *faire*...
déranger
déplacer

La valeur du mot, résultant de ces divers rapports, coïncide avec le signifié « *défaire* ». Mais de ces mêmes rapports découlent également les valeurs *dé-* et *faire*, contenues dans celle de *défaire*. Or, comme le remarque Saussure, si les autres composés à préfixe *dé-* disparaissaient de la langue, le mot cesserait d'être analysable; sa valeur aurait donc changé et ne dépendrait plus des mêmes oppositions, sans que, nécessairement, le signifié « *défaire* » se modifie.

De même, un changement morphologique, tel celui qui est décrit dans N 7 § 5, déplace les valeurs, puisque la distribution des éléments de

³⁷⁹ A. Sechehaye donne l'explication suivante : Soit

A


a' — a''

B


Dans le système, le rapport $\frac{a'}{a''}$ n'est qu'un effet secondaire du rapport A/B. Mais d'autre part aussi, le rapport A/B n'a de sens, de raison d'être, que parce que A contient $\frac{a'}{a''}$ et B $\frac{b'}{b''}$. C'est cela qui en fait un rapport linguistique. Sans cela, *père - mère* est un rapport phonologique sans aucun intérêt, et les concepts *père/mère* ont un rapport purement psychologique (Coll., p. 471, verso). Cf. CLG 2^e p., ch. IV, § 4, al. 4, p. 174 (167).

³⁸⁰ R 96-97.

l'idée entre les termes n'est plus la même après le changement. Mais le signifié « *bélessi* » n'en est pas atteint, aussi longtemps que subsiste le paradigme *βέλεος, βέλος* etc. Du même coup se précise le rôle de la consécration sociale dans la fixation des valeurs : à lui seul, le système n'impose pas plus l'analyse *βέλεσ - σι* que l'analyse *βέλεσσαι* ; il faut l'accord de la collectivité pour que les valeurs se répartissent sur *βελ - et - εσσ* plutôt que sur *βελεσ - et - σι* ³⁸¹.

Les éditeurs du *Cours*, dans leur chapitre sur la valeur linguistique, ont envisagé celle-ci successivement sous trois aspects : *l'aspect conceptuel* ; *l'aspect matériel* ; *le signe considéré dans sa totalité*. Cette division, comme on le voit, ne remonte pas à Saussure. L'idée que le *signifiant* est une valeur, en particulier, ne trouve aucun appui dans l'ensemble des textes manuscrits ; et il y a au moins deux raisons positives de la juger contestable :

1) Si les valeurs, dans le plan associatif, se déterminent réciproquement, chacune étant circonscrite par des valeurs voisines, et si, pour cette raison, les signifiés « juger » et « estimer », par exemple, doivent être considérés *d'abord* comme des valeurs, il est clair qu'on n'en saurait dire autant des signifiants correspondants. Ce n'est que dans le discours que les signifiants se délimitent l'un par rapport à l'autre ; mais cette délimitation est entièrement commandée par les valeurs ³⁸².

2) Dans le chapitre du troisième cours intitulé : *Les mots comme termes d'un système* (144), Saussure paraît admettre, à côté des associations par signifiant et signifié, et par signifié seul, des associations par « simple communauté d'images auditives » (D 264). Mais dans l'unique exemple qu'il en donne (all. *durchbläuen* : *blau* (cf. III 133 : *décrépit*), les signifiés aussi sont en jeu : l'analogie des signifiants a donné lieu à un déplacement accidentel des valeurs, comme l'ont remarqué les éditeurs du *Cours* ³⁸³. Ils n'en ont pas moins ajouté au schéma des rapports associatifs la série factice : *enseignement, clément, justement*, etc., qui n'a aucun titre à y figurer.

Pour Saussure, en effet, il n'y a pas de réalité linguistique hors du « groupe *son-idée* » (N 9.2, p. 5). On peut — on doit sans doute — concevoir le rapport de la matière phonique à la pensée comme celui d'un moyen à une fin ; mais le principe de l'arbitraire du signe interdit de raisonner sur les moyens et les fins, en matière de langage — et plus généralement, de sémiologie — comme il est normal de le faire dans tout autre domaine. Seules, les *valeurs*, et en particulier les valeurs toutes conventionnelles, sont comparables aux éléments de pensée tels qu'ils se présentent dans les termes d'un système linguistique. Or la valeur est autre chose que son support matériel : celle d'une monnaie, lorsqu'elle

³⁸¹ Cf. I 33 : dans *dictatorem*, les valeurs partielles peuvent varier sans que la valeur globale (le signifié) soit modifiée.

³⁸² II R 50-52, cité p. 236-237.

³⁸³ V. leur note, CLG p. 180 (174). La vraie pensée de Saussure s'exprime dans I 25 (4) ; III 122 (cité ci-dessus, p. 246).

n'a plus cours, ou simplement hors du territoire où elle a cours, s'évanouit³⁸⁴. C'est donc altérer la notion saussurienne de la valeur que d'y voir autre chose que le « *sens d'un terme* »³⁸⁵.

* * *

A ce long chapitre, on ne donnera qu'une brève conclusion. La pensée de F. de Saussure, dans les notes inédites et les cahiers de cours, apparaît tout ensemble lumineuse et malaisée à saisir. On la voit s'ordonner autour de quelques idées fondamentales, sortes de points géométriques que devrait relier un système de lignes dessinant en fin de compte une figure nette et cohérente. Mais de cette figure, on n'a que des esquisses successives ou des fragments, qui ne permettent pas d'en tracer à coup sûr les contours définitifs. La terminologie même, volontairement adaptée aux fins de l'enseignement, est bien loin de cette expression algébrique (N 13a) que Saussure eût peut-être créée s'il s'était décidé à exposer ses idées dans un livre.

On ne se dissimule par les faiblesses de l'essai d'interprétation présenté ici : il pêche à la fois par défaut et par excès de précision. Par défaut, en ce sens qu'on n'a sans doute pas réussi à pénétrer vraiment, sur chaque point, le fond de la pensée saussurienne ; par excès, en ce sens qu'on n'a pas toujours su résister à la tentation d'expliquer ce qui n'était que suggéré, de compléter ce qui paraissait incomplet, de pousser trop loin l'interprétation du détail — bref, de faire sans le vouloir ce que les éditeurs du *Cours* ont fait délibérément. L'excuse qu'on peut alléguer est dans les problèmes mêmes que posent les textes : il fallait bien s'assurer d'abord qu'il ne s'agissait pas de faux problèmes ; et ensuite voir si certains rapprochements n'en donnaient pas, ou n'en suggéraient pas, la solution.

Cette solution n'a pas toujours pu être atteinte. La distinction de la *langue* et de la *parole*, en particulier, reste trouble. Il a été reproché à Saussure de n'avoir donné nulle part une définition du *langage*, c'est-à-dire du tout global dont il suffirait de retrancher la parole pour avoir la langue³⁸⁶. En effet, ce tout global, du fait qu'il n'est pas homogène, ne comporte pas de définition par le genre prochain et la différence spécifique³⁸⁷. Le reproche est donc fondé ; et il l'est d'autant plus que le mot *langage*, chez Saussure, dénote a) le *phénomène linguistique* dans son ensemble³⁸⁸, ce qui peut signifier : *la langue en général*³⁸⁹ ou : *la vie de la*

³⁸⁴ II R 26-27, cité p. 239.

³⁸⁵ D 274, cité p. 237. — C'est probablement Sechehaye qui a eu l'idée de doubler d'une valeur matérielle la valeur « conceptuelle » du signe. Dans un article du début de 1916, il écrit : Le fait de langue consiste exclusivement en la rencontre d'une valeur conceptuelle (une idée) et d'une valeur matérielle (l'idée de certains sons), lesquelles n'existent d'ailleurs que par leur union et la détermination que leur donne l'ensemble du système dont elles font partie [...] (bibl. 28, p. 46).

³⁸⁶ CLG p. 114 (112), 1^o, d'après D 223. — La critique est de W. Doroszewski.

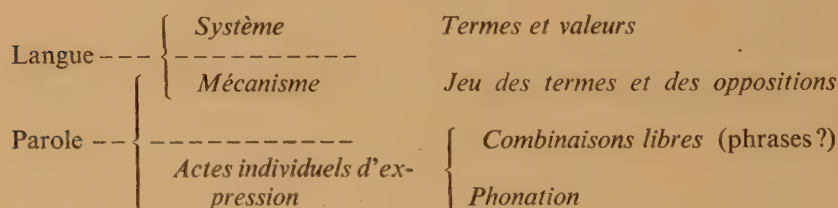
³⁸⁷ V. plus haut, p. 180 et n. 164.

³⁸⁸ V. plus haut, p. 142.

³⁸⁹ Dans ce sens, *langue* a été préféré par la suite (ci-dessus, p. 157).

langue, selon la figure de la p. 150; b) la *faculté individuelle du langage*. A son tour, cette notion de faculté du langage se laisse mal définir; ce n'est que dans le troisième cours qu'elle se précise, en se compliquant d'ailleurs ³⁹⁰, et à ce moment, l'« usage des facultés en général » donne de la parole une idée qui semble dépasser ce que Saussure voulait comprendre sous ce terme ³⁹¹.

On a peine, d'autre part, à situer exactement, dans son rapport avec la langue et avec la parole, ce qu'il appelle le *mécanisme de la langue* ³⁹²: si ce terme s'oppose implicitement à *système*, il s'agirait de la parole en tant qu'usage du code de la langue; mais ce pourrait être aussi le système lui-même, puisque les termes ne sont pas des quantités simplement coexistantes, mais les points d'un réseau de rapports, d'un système de forces qui n'existe que par son propre jeu. Or précisément, le mécanisme paraît dénoter aussi bien le jeu virtuel des termes dans la langue que leur jeu actuel dans la parole, ce qu'on pourrait figurer par le schéma :



On n'affirme pas, bien entendu, que ce schéma représente exactement le dernier état de la doctrine.

La notion de *système*, on l'a vu, paraît reposer sur deux considérations qui, pour Saussure, ne s'excluaient probablement pas. On a été frappé surtout par la première : le principe de non isolement ³⁹³. Schuchardt, déjà, s'est demandé si Saussure n'aurait pas reconnu dans la *stylistique* de Bally la réalisation du système synchronique qu'il avait esquissé ³⁹⁴. Saussure a en effet cité Bally dans son deuxième cours (68), à propos du principe : les valeurs sont fixées non par ce qui précède, mais par ce qui coexiste; « La valeur, c'est l'impression » ³⁹⁵. Cette formule ne doit cependant pas être séparée de celles de N 7 § 3 et II 61 ³⁹⁶; l'impressionnisme de Bally semble assez loin des conceptions saussuriennes, et si la stylistique telle qu'il la conçoit avait donné l'image du système synchronique, elle

³⁹⁰ V. p. 154.

³⁹¹ V. pp. 153, 170-171, 172-173.

³⁹² V. p. 170, 176. Dans l'index du CLG, sous *Système*, les éditeurs ont ajouté : v. aussi *Mécanisme*.

³⁹³ V. p. 225.

³⁹⁴ Bibl. 25, p. 6. — K. Rogger va jusqu'à l'affirmation : Die synchronische Sprachwissenschaft erscheint ihm [= Saussure] als semantisches System, dessen Realisierung Bally für das Französische versucht hat (bibl. 32, p. 184).

³⁹⁵ R 73; in marg., référence à Bally, [Précis de] *Stylistique*, p. 47 sqq.

³⁹⁶ V. p. 210 (sens du mot *concret*).

n'aurait pas motivé, sans doute, les critiques de Sechehaye³⁹⁷. On se souviendra, d'ailleurs, que Saussure désignait volontiers le système par le mot de « grammaire », par quoi il entendait l'ensemble des rapports associatifs et syntagmatiques. La description du système devrait s'ordonner selon le principe de solidarité ou de limitation de l'arbitraire. Elle consisterait donc, d'abord, à définir les diverses classes d'unités qu'on a à distinguer dans une langue donnée; puis à en étudier et à en classer les groupements associatifs (paradigmes, familles de mots) et syntagmatiques (dérivés, composés, juxtaposés, groupes de mots soumis à des règles d'assemblage), de manière à mettre en lumière l'importance relative des oppositions. Il est clair que celles qui sont totalement isolées (*craindre* : *redouter*, par exemple) et se trouvent ainsi à la périphérie du système ne pourraient être étudiées de la même façon que les oppositions centrales (*singulier* : *pluriel*, par exemple) : les divers degrés de limitation de l'arbitraire devraient être distingués. On voit bien en quoi une telle description ressemblerait à celle que donnent les grammaires, et en quoi elle en différerait. Le critère distributionnel, sur lequel les linguistes d'Amérique veulent fonder la linguistique descriptive, ne paraît pas incompatible avec l'idée qu'on peut se faire d'une description saussurienne; seulement, celle-ci donnerait la *distribution des termes*, et non celle des « morphèmes ».

S'il y a en effet un problème où les vues de F. de Saussure, loin d'être dépassées, semblent au contraire en avance sur les théories modernes, c'est celui des *entités réelles de la langue*. Les notions de *signe* et d'*unité* sont du petit nombre de celles dont se servent — et sur lesquelles s'entendent à peu près — les linguistes d'aujourd'hui; celles de *terme* et de *valeur*, moins avantageusement présentées par les éditeurs du *Cours*, n'ont peut-être pas encore manifesté toute leur efficacité. On voudrait avoir réussi, sur ce point, à prolonger un peu l'entreprise hardie et utile de Bally et de Sechehaye — car c'est sur un hommage à ces deux disciples de Saussure, qui furent nos maîtres, qu'il convient de terminer un chapitre où, sans voir toujours les choses avec le même regard, on a du moins tâché de s'inspirer de leur exemple.

³⁹⁷ *La stylistique et la linguistique théorique*, Mél. F. de Saussure, Paris 1908, pp. 161-171, en particulier p. 170, al. 2. — Quant à l'expression de « système naturellement chaotique », où K. Rogger relève avec raison une contradiction *in adiecto* (bibl. 32, p. 173, 190), elle se lit dans un passage inséré par les éditeurs; v. ch. III, p. 118, ad CLG p. 188-189.

LEXIQUE DE LA TERMINOLOGIE

La terminologie d'un savant comprend l'ensemble des termes techniques, anciens ou nouveaux, dont il s'est servi. Toutefois, une expression comme « terminologie de F. de Saussure » évoque avant tout la partie originale de cet ensemble. C'est ainsi que M. Emidio de Felice, dans son ouvrage : *La terminologia linguistica di G. I. Ascoli e della sua scuola* (publication de la Commission de terminologie du CIPL, éd. *Spectrum*, Utrecht et Anvers, 1954), a écarté avec raison les termes de la grammaire traditionnelle : noms des cas, des modes, des divers compléments. On s'est montré ici encore plus rigoureux : le lexique ci-après comprend seulement :

- a) les termes créés par Saussure (ex. : *diachronie*);
- b) les termes dont il a renouvelé l'usage en les prenant dans un sens précis et qui lui est propre (ex. : *concret*; *langue*).

Il a paru nécessaire d'y joindre :

- c) les termes traditionnels dont Saussure, dans ses cours, a donné une définition, même si celle-ci est conforme à l'usage (ex. : *agglutination*).
- d) les termes traditionnels qu'il a expressément critiqués (ex. : *forme*, *grammaire historique*). Ces derniers ont été mis entre crochets, comme étrangers à la terminologie saussurienne; mais il y avait deux raisons de les inclure dans ce lexique : 1°) à peu d'exceptions près, Saussure, à l'occasion, les a utilisés; 2°) les critiques éclairaient l'idée qu'il se faisait d'une terminologie correcte, ou du moins acceptable.

L'obélus signale les termes auxquels ont été substitués par la suite des termes plus adéquats (ex. : † *conventionnel*); l'astérisque indique les hapax.

Chaque mot est accompagné des principales références, notamment des plus anciennes. En revanche, l'histoire antérieure et surtout ultérieure des termes n'a pas été systématiquement étudiée : on a cité surtout Whitney et, d'autre part, les linguistes genevois, disciples directs ou indirects de Saussure.

Comme au chapitre II, on a mis en italiques tout ce qui provient des manuscrits. Les définitions et explications imprimées en romain résument ce qui peut être induit des textes, à défaut d'une définition ou d'une explication fournie par Saussure lui-même.

Pour la bibliographie, on renvoie à l'ouvrage de E. de Felice (III *Raccolti e lessici di terminologia linguistica più frequentemente consultati*). Il convient d'y ajouter à présent :

Mario A. Pei et Franck Gaynor, *Dictionary of Linguistics*, New-York, 1954.

Abréviations : i.-e.	indo-européen
germ.	germanique
lit.	lituanien
sém.	sémiologie
diachr.	diachronie
synchr.	synchronie
phon.	phonologie
opp.	opposé

ABSTRAIT (synchr.). V. ENTITÉ, MOT, UNITÉ.

ACOUSTIQUE. 1. Au sens physique : *Le son articulé n'est pas régi seulement par les lois acoustiques [...]* (I R 1.4. Cf. N 5a = Extr. 18, dern. al.). — 2. Relatif à la perception du son par l'oreille; opp. à *mécanique* (Extr. 1, 2a, 6; N 14a. Cf. D 57, cité plus bas), à *articulatoire* (I R 1.23,25 [temps]; D 59 [chaîne]), à *phonatoire* (D 5). *Il y a deux côtés dans l'acte phonatoire : a) le côté articulatoire (bouche, larynx) ; b) le côté acoustique (oreille)* (I R 1.23). [Le son, syllabes ou phonèmes] : *unité complexe acoustico-vocale* (II R 4). [Phonologie] : *Il s'agit [...]* surtout d'observer le mécanisme par lequel est produite chaque espèce de son. Il y a aussi un côté acoustique qui rentre également dans la physiologie (D 57). — 3. Relatif à l'image psychique (I R 1.4) du son; donc, non physiologique (N 9.1 = Extr. 9, al. 2), psychique : *Impression acoustique psychique* (I R 1.23). Mais il y a l'impression acoustique, qui ne rentre pas dans la physiologie [...]: fait psychique (D 57, suite du texte cité sous 2). *La langue est un système qui court sur des impressions acoustiques, opposition psychique* (D 57); *système de signes reposant sur des images acoustiques, où les deux parties du signe sont psychiques* (D 180 S; cf. 181). *Impression (ou image) acoustique* opp. à *acte articulatoire* (I R 1.25), à *articulation* (II R 3), à *l'acte par lequel on produit cette impression* (II R 29), à *exécution phonatoire* (D 6), à *phonation* (D 180, 183). *Impression existant de façon latente dans notre cerveau* (D 6); *empreinte psychique du son [...]* matérielle au sens de : sensorielle, fournie par les sens — mais non de : physique (D 185).

Qualifie a) la chaîne parlée. [Matière phonique] : *se présente comme une chaîne acoustique* (II R 35; cf. *ligne acoustique* II R 36 G; *chaîne acoustique* D 194). *Substance acoustique* (D 193). *Unités acoustiques* (D 60) = phonèmes. b) le signe linguistique : *signes acoustiques*, opp. à *signes visuels* (II R 36 G; D 191, 277). De même : *images acoustiques*, opp. à *images visuelles* (D 6 J); *impressions acoustiques*, opp. à *impressions visuelles* (D 40 [v. aussi AUDITIF]). En particulier, *impression (image) acoustique* = signifiant : *Le mot = association d'une impression acoustique et d'une idée* (II R 29). Définition du signe linguistique : *Le signe linguistique repose sur l'association d'une image acoustique et d'un concept, tous deux psychiques* (D 185 S). — *Figure acoustique* (D 242) = signifiant. *Différences de l'ordre acoustique* (D 281), *différence acoustique* (D 282) = différences de signifiants.

CLG p. 64-67 (63-66); 29 (28), 32, 169 (162); 149, al. 1 (144-145), où les éd. ont substitué « substance phonique » à *substance acoustique* (D 193 DJS).

Ch. IV p. 161-162.

V. aussi AUDITIF, PHONIQUE, SONORE, VOCAL.

AGGLUTINATION (diachr.) : *réunion en un mot de deux mots tels qu'ils sont donnés par la phrase* (I R 2.82).

CLG p. 248 (242). — V. aussi JUXTAPOSÉ.

ALTERNANCE (synchr.) : *correspondance par laquelle deux sons déterminés permutent plus ou moins régulièrement entre deux séries de formes coexistantes* (I R 1.98). Phénomène grammatical : *c'est une opposition de forme à forme, non de phonème à phonème* (Morph. R 52; cf. I R 1.99).

CLG p. 222 (216).

Ch. IV p. 216.

(Lit.) : *alternance* de l'intonation (caractéristique de certaines classes de formes, comme toutes les alternances) (Rec., p. 494).

AMORPHE : qualifie le son ou la pensée considérés abstraitement, en dehors des unités linguistiques. *De par le principe central que la relation du sens au sôme est arbitraire, irrémisiblement, il arrive que ce qui était tout à l'heure ἀπο-δευ-τός n'est plus qu'une masse amorphe a+p+o+d+e ()* (N 18). [Linéarité] : *Il résulte de ce caractère de la langue que le côté matériel du signe est un côté amorphe, qui n'a pas de forme en soi* (II R 37; cf. plus loin : *la matière phonique est aussi chaotique en soi que la pensée*; 38 : *cette chaîne phonique, qui est elle-même amorphe*; 76 : *la masse parlée, en soi informe* G). [Dans la langue, rien que des valeurs] : *Que sont nos idées, psycholo-*

giquement, si on fait abstraction de la langue? Elles n'existent qu'à l'état amorphe (D 276; cf. 277: *Le signifié seul n'est rien, il est absorbé dans une masse informe; de même le signifiant*).

CLG p. 161-163 (155-157).

Cf. FORME, SUBSTANCE.

ANALOGIE; ANALOGIQUE (phénomène, formation, création —). *Une forme analogique est une forme créée à l'image d'une autre. Il y a fait, changement analogique quand, à une forme traditionnelle existante, on en substitue une autre, créée par association. C'est une création librement faite, par l'esprit d'abord, par la langue ensuite* (I R 2.5-6.) [CHANGEMENT ANALOGIQUE]: expression impropre même dans le cas où la forme nouvelle arrive à remplacer une forme traditionnelle (I R 2.13-18). Les phénomènes d'analogie ne peuvent être appelés changements que du point de vue de l'ensemble, de l'évolution générale de la langue (I R 2.18-19, 96; II R 106; cf. N 7 § 5 [*changement morphologique*]).

Pour le phénomène particulier, Saussure a d'abord hésité entre *création* et *transformation*: création, mais en dernière analyse, transformation, *parce que tous les éléments sont contenus et donnés dans des formes existantes fournies par la mémoire [...]* et leur rapport de signification (N 1-2, p. 9-10); création, et non transformation (I R 2.14, 16); création, non pas du néant, mais dont tous les éléments sont donnés comme dans toute création littéraire, artistique (I R 2.18); création analogique (*pas création, si l'on veut, puisqu'il a fallu un modèle*) (II R 102). Plus justement: *innovation* (N 1-2, p. 10; I R 2.18). *Novations analogiques serait le meilleur terme* (II R 100 G).

CLG p. 227-243 (221-237).

Ch. IV p. 176-177 et n. 98. V. aussi LATENT, LEXICOLOGIQUE.

ANALYSE. 1. (phon.): ANALYSE PHONOLOGIQUE: décomposition, par l'oreille d'abord, d'une chaîne phonique en temps homogènes (I R 1.23-24). — *Analyse des sons possibles dans la parole humaine = phonologie* (D 57 S). — 2. ANALYSE MORPHOLOGIQUE: décomposition du mot en sous-unités (N 7 §§ 3-4; I R 2.32; *Morph.* R 1); suppose toujours comparaison possible avec des mots concurrents (I R 1.89), confrontation de séries diverses (I R 2.89). *Aucun mot n'est analysable en lui-même: qui dit analyse, dit comparaison d'autres mots* (Br 7). a) ANALYSE SUBJECTIVE, opérée par les sujets parlants (I R 2.65): est involontaire (I R 2.29, 64), subconsciente (I R 2.42), intérieure et instinctive (I R 2.59); implique le sentiment de la valeur (sens, fonction) des sous-unités (I R 1.90; *Morph.* R 1-2) et de leur séquence (I R 2.33). b) ANALYSE OBJECTIVE, opérée par les grammairiens: *fait la synthèse de toutes les manières de diviser le mot, quelle que soit leur date, pour aboutir à la plus ancienne accessible* (I R 2.66); est anachronique (N 7 § 5; I R 2.69; *Morph.* R 4-5). *On pourrait l'appeler étymologique* (N 7 § 5; I R 2.69).

CLG p. 257-259 (251-253).

APERTURE (phon.): ouverture buccale (N 14a). *Degrés d'aperture*, distinguant des classes de phonèmes (D 64). — Terme préféré à *degré d'ouverture* (I R 1.35; D 64), de *fermeture* (I R 1.30).

CLG p. 71 (70) sqq.

[APOPHONIE]: *M. de Saussure n'aime pas ce mot (ne l'a pas employé une seule fois!), qui est une mauvaise traduction de Ablaut: afficio, en regard de facio, est une alternance* (Gr. hist. R 2.116, à l'occasion d'une référence à Niedermann, *Phonétique historique du latin*, Paris 1906, §§ 9-13).

ARBITRAIRE (sém.): appliqué aux signes en général (signes d'écriture: I R 1.17; II R 13; D 188), aux signes linguistiques en particulier (II R 14, 17; D 188). Qualifie a) proprement, l'association du signifié et du signifiant, donc le signe: *la relation du sens au sôme est arbitraire* (N 18). *Il n'y a rien qui lie en soi tel signe à telle idée* (II R 14). *Le signe linguistique est arbitraire. Le lien qui unit au concept l'image acoustique [le signifiant au signifié] est un lien radicalement arbitraire* (D 188 [211]). *Il n'y a pas de rapport entre le son et le sens: tout mot est arbitraire* (Br 3). b) Le signifiant par rapport au signifié: [...] *qualité arbitraire du symbole phonétique [phonique?], qui n'a aucun lien avec la signification du mot* (I R 1.78). *Le signe est arbitraire par rapport au concept* (DJS) avec lequel il n'a aucune attache première (J), n'ayant rien qui le lie au concept

(S) (D 190). Les formules de ce genre, bien qu'elles se rencontrent encore dans le cours III, ne cadrent pas tout à fait avec la conception du signifié comme une *valeur*.

Arbitraire ne doit jamais s'entendre du rapport entre signe et chose signifiée (contenu de conscience), rapport étranger à la langue, non étudié par Saussure; ni au sens de : *dépendant du libre choix de l'individu* (D 190), car *par rapport à la société humaine qui l'emploie, le signe est imposé* (D 212).

CLG p. 102-105 (100-102).

Les signes de la langue sont totalement arbitraires (II R 17). Mais : *Une partie seulement des signes seront radicalement arbitraires; chez d'autres signes [...] on peut distinguer des degrés d'arbitraire* (D 199).

CLG p. 186-190 (180-184). — V. aussi CONVENTIONNEL; IMMOTIVÉ.

Ch. IV p. 194-196; 242-243.

Arbitrary signs for thought, Whitney, *Langage...*, p. 410; arbitrary and conventional, ib. p. 14, 32, 71, 102, 438; *Life and Growth...*, p. 19, 24, 282.

ARBITRAIRE, s.m. : *principe [principe fondamental] de l'arbitraire du signe* (D 229; [282]). — *Limitation de l'arbitraire : solidarité des termes dans le système* (D 202; 282) = *arbitraire relatif*, opposé à *arbitraire absolu* (D 199; 204).

[ARTICULATION; ARTICULER; LANGAGE ARTICULÉ] : expressions ambiguës (N 1.1 p. 6; 14 [= *Extr.* 8]; D 173).

CLG p. 26.

Ch. IV p. 212-214.

Mais (phon.) : *articulations fermantes, sistantes* (*Extr.* 2); *articulation buccale* (I R 1.28; D 62); *articulatoire*, opp. à *acoustique* (I R 1.23; D 59, 60).

ARTICULUS : unité linguistique, en tant que division engendrée par la pensée dans la chaîne phonique (II R 38, 98).

CLG p. 162-163 (156).

Ch. IV p. 214, 242.

Articuli, dans un autre sens, Whitney, *Life and Growth...*, p. 68.

ASSEMBLAGE (synchr.) : groupement d'unités. *Assemblage* IN PRAESENTIA = syntagme; *assemblage* IN ABSENTIA = série, groupe d'association (D 265).

Non repris CLG p. 177 (171).

Cf. COORDINATION, SOLIDARITÉ.

ASSOCIATION (synchr.). 1. *Association interne* (N 22.10) : relation du signifiant et du signifié. *Association primordiale entre forme et idée et groupe d'idées* (I R 2.26); *association du signe à l'idée* (II R 14); *association d'une impression acoustique et d'une idée* (II R 29), *du concept et de l'image acoustique* (D 186), du signifiant et du signifié (D 212) — donc, en ce sens, le signe : *L'ensemble des associations ratifiées qui constituent la langue* (D 180). — 2. *Association externe* (N 22.10) : relation des signes (termes) dans la mémoire, par opposition à syntagme. [Analogie] : *Association de formes dans l'esprit, dictée par l'association des idées représentées* (N 1.2 p. 10); *association des formes entre elles (forme = forme revêtue de son idée)* (I R 2.26). *Unités d'association = groupes [de mots] au sens de familles* (II R 90).

Association par le signifié seul : Ch. IV p. 139 sqq.

ASSOCIATIF : Fondé sur une association au sens 2.; opp. à *syntagmatique* (II R 96). *Groupe associatif* (II R 103); *série associative* (D 263). *Rapports associatifs* (D 267); *coordination* (D 263), *solidarité associative* (D 282).

CLG p. 179-181 (173-175).

AUDITIF = *acoustique* au sens 3. *Souvenirs auditifs* opp. à *souvenirs visuels* (D 40 JS). *Image auditive* (opp. à *concept*) = signifiant (D 179 S, 207 S; 270, 278 [schéma du signe]). *Le signifiant est auditif; le signifié conceptuel* (D 211). [Coordination associative] : *On peut avoir simple communauté d'images auditives* (D 264).

Non utilisé avant le cours III, où ce terme semble finalement préféré à *acoustique*.

CLG p. 165 (158-159). — V. aussi TRANCHE.

AUTOPHTONGUE (i.-e.) : Etat d'un coefficient sonantique en fonction de voyelle (Rec. p. 9, 127 [= *Mém.* p. 9, 135]).

AXES. La figure des deux axes représente les deux enchaînements auxquels sont soumis les faits linguistiques : l'axe vertical est celui de l'*enchaînement diachronique* (*axe des successivités*) ; l'axe horizontal, celui de l'*enchaînement idiosynchrone* (*axe des contemporanéités*) (II R 56, cf. 66, 79 ; D 228).

CLG p. 118 (115), d'après D 228.

La même figure a été utilisée pour représenter a) les deux ordres de rapports synchroniques : *axe associatif* (vertical), *axe syntagmatique* (horizontal) (II R 96, 108) ; b) les deux déterminations de la valeur (N 22.11 = *Extr.* 22) ; c) la langue et l'écriture : *deux axes sémiologiques* (I R 1.19).

B

BIVOCALISME (germ.). Caractère des prétérits qui présentent une alternance vocalique entre sing. et plur., comme mha. *ward* : *wurden* (*Urg.* R 256). *Prétérit bivocalique* (*Got.* R 96).

C

CELLULE (i.-e.) : groupe de phonèmes ayant, à l'état non affaibli, le même a_1 pour centre naturel (Rec. p. 174 [= *Mém.* p. 163]), = unité morphologique (ib.). *Cellule prédésinentielle* (p. 176 [165]) = syllabe prédésinentielle (p. 175 [164] et pass.).

CHAÎNE : chaîne parlée (*Extr.* 7 ; I R 1.25), chaîne de la parole (II R 38, 90), chaîne de parole (D 59, 194). 1. (phon.) : chaîne de sons (I R 1.23), chaîne phonique (I R 1.24 ; II R 38) : double puisque, à la chaîne acoustique, correspond la chaîne articuloire (D 59 et N 22.4), mais toujours linéaire.

CLG p. 65-67 (64-66).

2. Chaîne significative (D 173), chaîne du discours (II R 33), discours (II R 90). En ce sens également, la chaîne de parole est double : à la chaîne des images acoustiques correspond la chaîne des concepts (D 194).

CLG p. 150 (146).

CHAINON. 1. (phon.) : *chainon implosif* (ou *explosif*) : suite de deux phonèmes d'aperture croissante (ou décroissante) (N 14a ; I R 1.41).

CLG p. 87-91 (84-88).

Chainon irréductible : unité phonologique concrète, phonème considéré dans la chaîne (D 61 et N 22.4).

Cf. CLG p. 67 (65-66), où les éd. ont remplacé *chainon* par « anneau, fragment ».

2. (synchr.) : unité significative délimitée dans la chaîne de parole (D 194 JS).

CHAMP. Ensemble des faits d'un même ordre (diachronie ou synchronie) ; pour une langue donnée, il y a un *champ diachronique* et autant de *champs synchroniques* qu'on aura distingué d'états (II R 84 ; cf. I R 3.12). *Champ diachronique* : *vue de la langue à travers le temps* (II R 109).

Non usité dans le cours III (cf. *perspective*, plan D 256-257), ni dans CLG.

[CHANGEMENT ANALOGIQUE] : v. sous ANALOGIE.

CINÉMATIQUE (diachr.) : antonyme de *statique* (II R 60). *Linguistique cinématique* ou *diachronique* (II R 77).

Non repris dans CLG p. 119-120 (116-117).

CLASSE de mots (synchr.) : groupe d'association où l'élément commun est un suffixe (Br 9). *Classe flexive* (Rec. p. 590).

Cf. FAMILLE.

CLASSEMENT (synchr.) : résultat de l'activité inconsciente, presque passive, de la langue, que Saussure oppose aux actes particuliers de parole (I R 2.25 : *activité de classement*; *classement intérieur*; cf. D 178, 185). *Ce classement sera le trésor des matériaux constamment mis en œuvre dans la parole* (I R 2.27). *Ce classement est l'ensemble des opérations préalables, mais nécessaires, dans le for intérieur des sujets parlants, l'interprétation de ce qui a été reçu* (I R 2.35). *Le classement doit conduire à une analyse des mots et des unités inférieures au mot* (I R 2.35).

Cf. COORDINATION; TRÉSOR.

CLOCHER. *Force du clocher* : ensemble des habitudes développées dans une communauté linguistique restreinte — village ou canton — agissant comme *principe divisant* (D 29), *force particularisante* (D 34 J et N 22.3).

CLG p. 288 (281) : esprit de clocher, éd. — Cf. INTERCOURSE.

COEFFICIENT SONANTIQUE (i.-e.) : dénomination commune des éléments phoniques qui, venant après la voyelle *e* d'une racine, assument la fonction vocalique quand *e* a disparu, soit : *i, u, r, l, m, n, A, o* (**Rec.** p. 9, 127 [= *Mém.* p. 9, 135]).

COLUMNAL. *Accent columnal* (lit.) : accent situé sur une colonne radicale dans un paradigme de déclinaison (**Rec.** p. 532); revient à *accent radical* (**Rec.** p. 534).

Cf. MARGINAL.

COMPOSÉ (synchr.) : mot formé par la combinaison de deux mots selon le procédé analogique (I R 2.87-89). Est un syntagme de la langue (D 266).

CLG p. 250-251 (244).

Ch. IV p. 174. Les verbes « composés » du grec, du latin, de l'allemand (type *zusetzen*) sont en réalité des *juxtaposés* (I R 2.88).

CONCEPT : v. IDÉE, SIGNE, SIGNIFIÉ. — *Concept verbal*, opp. à *image verbale* (D 175).

CONCRET (synchr.) : 1. *Ressenti par la conscience des sujets parlants, significatif* (II R 42; cf. *Morph.* R 4; D 198 et N 22.6). *Élément concret* opp. à *élément matériel* (II R 52 G); cf. : *Le mot matériel* [= la suite de sons prise en elle-même], *pour nous, est une abstraction* (D 193). — 2. *Signifie que l'idée a son unité dans le support sonore* (D 199 S). En ce sens, revient à *délimité*.

Ch. IV p. 210-212.

V. MOT, ENTITÉ, UNITÉ; cf. ABSTRAIT.

CONFLUENCE (diachr.) : 1. effacement d'une différence phonique. [En celtique, *bh, *dh, *gh se sont confondus avec *b, *d, *g] : *Pour ces cas-là, on devrait avoir un autre terme que celui de confusion : on a l'air de parler au point de vue panchronique. Or ce qu'on veut dire, c'est qu'à un certain moment une unité a remplacé la dualité : c'est une confluence* (II R 237). — Couramment employé dans ce sens : *Gr. hist.* R 1.62 et pass.; 2.135 (*confluence vocalique*, *Zusammenfliessen*) et pass.; II R 342, 344; *Urg. R* pass.; *Got. R* 6. — 2. [Étymologie populaire] : *affaire de contact, non seulement d'influence, mais de confluence* (I R 3.10).

CONJONCTION (synchr.). *Dans la proposition, tout se réduit au sujet et au prédicat, et 3°, à ce que je crois, à la conjonction [...]. Conjonction peut être conjonction ou adverbe* (N 15.1).

CONTINUITÉ (diachr.). *Principe de continuité dans le temps* : ne signifie pas *fixité* de la langue, mais *ininteruption forcée* (N 1.1 p. 19-30; cf. 6). — (Sém.) : *Continuité des signes dans le temps, liée à l'altération dans le temps, condition des systèmes de signes en général* (D 222; cf. 218, 221, 225 : *continuité des signes*).

† **CONVENTIONNEL** (sém.) : *symbole conventionnel* (N 10 p. 13); *rapports conventionnels* (N 10 p. 18); *signe conventionnel* (N 12 p. 18 et Index; 17).

Abandonné en faveur de : *arbitraire, immotivé*, sans doute pour la raison que suggère N 15.4 : la langue n'est pas plus conventionnelle qu'elle n'est fixe.

Ch. IV p. 194.

Conventional, Whitney, *Language ...* p. 132, 134, 400; *Life and Growth ...* p. 19, 24, 48, 282, 288. V. aussi SOUS ARBITRAIRE.

COORDINATION. 1. Faculté de coordination : [à l'association de l'image verbale et du concept] *il faut ajouter, s'il ne s'agit plus de mots isolés, une faculté de coordination, dès qu'il y aura une pluralité d'images verbales reçues* (D 176).

CLG p. 30 (29) : faculté d'association et de coordination, éd.

2. (synchr.) : rapport, ordre de rapports synchroniques. *Coordination syntagmatique* (D 262); *coordination associative* (D 263).

V. aussi CLASSEMENT, SOLIDARITÉ.

* COORDONNANTES. *Langues coordonnantes*, opp. à *isolantes* (N 22.10) : langues où prédomine l'arbitraire relatif.

Expression non utilisée dans la leçon correspondante du cours III (12 mai 1911).

* Co-STATUS (synchr.) : *Tout signe repose purement sur un co-status négatif* (N 12 p. 18).

* COSYSTÉMATIQUE (synchr.) : [Valeur] : *Prenant la chose échangeable d'une part, de l'autre les termes cosystématiques, cela n'offre aucune parenté* (N 22.11 = Extr. 22).

Saussure dit d'ordinaire : *termes coexistants* (comme il dit *synchronique* pour *idiosynchronique*).

D

DÉLIMITATION : opération nécessaire pour identifier des unités. 1. (phon.) : *Délimitation d'unités dans la chaîne parlée* (I R 1, note à p. 39; v. aussi sous DIFFÉRENTIEL). — 2. (synchr.) : délimitation d'unités significatives dans la chaîne parlée : *La signification seule permet de délimiter les unités* (II R 41 B; cf. I R 2.35, 47; *Morph.* R 6-8). *C'est la valeur [...] qui fera la délimitation* (II R 52). *Il faut délimiter les entités linguistiques; puis on pourra les nommer unités* (D 193). La méthode de délimitation consiste a) à diviser une chaîne de parole en s'assurant que les divisions de la chaîne acoustique correspondent à celles de la chaîne des concepts; b) à vérifier chacune des divisions dans une série de chaînes de parole différentes (D 193-195).

CLG p. 149-151 (145-147).

Difficultés dans la délimitation des sous-unités : Ch. IV p. 215-217. — 3. (diachr.) : [Transmission dans le temps] : *la délimitation des signes change* (N 12 p. 18).

DÉPLACEMENT (diachr.) : effet des événements, de l'action du temps sur un système de signes (N 10 p. 9, 13). [Ecriture] : *déplacement de la valeur des signes* (I R 1.13). *Enchaînement ou ordre diachronique = déplacement des valeurs [...] = déplacement des unités significatives* (II R 59). *Le déplacement d'un système se fait par la succession de faits isolés* (II R 78). Tous les facteurs d'altération aboutissent à un déplacement du rapport entre idée et signe, entre signifiant et signifié (D 219). *Déplacement global des termes et des valeurs* (D 223).

CLG p. 111 (109), 254 (248).

DIACHRONIE : succession dans le temps, passage d'un état à un autre : [...] *événements dont la chaîne forme des diachronies* (II R 112); *établir la diachronie, le passage diachronique d'un état à un autre* (II R 113). *Il y a un certain nombre de termes à peu près synonymes... : histoire, évolution, altération — et on peut proposer aussi le terme de diachronie* (D 232).

DIACHRONIQUE : *est opposé à SYNCHRONIQUE ou IDIOSYNCHRONIQUE. Pourquoi équivalent de phonétique* (N 12 Index). — Cependant : *Si le champ diachronique ne renfermait que la phonétique, l'opposition posée entre les matières des deux champs serait tout de suite lumineuse. On aurait :*

diachronique = non grammatical

synchronique = grammatical.

Mais il est clair qu'il y a d'autres histoires que celle des sons (II R 115 G). — *Ordre diachronique* (I R 3.15; II R 59); *faits diachroniques* (N 12 p. 1; D 232-236); *identité diachronique* (II R 53).

V. aussi CHAMP, PHÉNOMÈNE; CINÉMATIQUE, DYNAMIQUE, ÉVOLUTIF.

DIFFÉRENCE (synchr.). [Termes a et b] : *tous les deux ne valent que par leur réciproque différence, [...] aucun ne vaut, même par une partie quelconque de soi (je suppose « la*

racine ») autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives (N 10 p. 33a = Extr. 15). [...] les termes **a** et **b** sont radicalement incapables d'arriver comme tels jusqu'aux régions de la conscience, laquelle n'aperçoit perpétuellement que la différence **a/b** ... (N 10 p. 34a = Extr. 15). — V. OPPOSITION.

CLG 169 (163).

[Eléments d'un système phonique] : chacun est différent de tout autre [...] la langue ne demande que la différence (I R 3.56).

Différences entre signifiants : [Signification] : *opposition qui se fonde sur une différence [...] qui devient plus ou moins régulière* (II R 67). [...] *degré de significativité qu'on attache à la différence* (II R 71). *Tout n'est que différences utilisées comme oppositions, lesquelles donnent les valeurs* (II R 75); v. aussi PHÉNOMÈNE. *Il y a perpétuellement opposition de valeurs au moyen de différences phoniques [...] qui se manifestent dans une unité relative* (II R 88 [unité du syntagme ou du groupe d'association]). [Champ synchronique] : *il est composé de l'ensemble des différences significatives* (II R 85). *C'est la différence qui rend significatif, et c'est la signification qui crée les différences aussi* (II R 86). *Différences de l'ordre acoustique* (D 281); *différence acoustique* (D 282).

Différences entre signifiés : [Nacht/Nächte] : *L'opposition [a/ā] se trouve être porteuse d'une différence de sens* (II R 69). *Cette différence [des formes] n'est pas autre chose que la différence des fonctions* (II R 87).

Jeu des différences significatives (II R 86, 88) : *Il n'y a dans la langue que des différences, et pas de quantité positive* (II R 108). *Il n'y a dans la langue (état de langue) que des différences [...] mais sans termes positifs* (D 280). *Il n'y a de différences que si l'on parle soit des signifiés soit des signifiants. Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultant de rapports entre signifié et signifiant, on pourra parler d'opposition* (D 281). *La langue est donc : série de différences de sons se combinant à des différences d'idées* (D 281 S). *Il n'y a que des différences, qui sont de deux ordres et se conditionnent les unes les autres* (D 282).

CLG p. 172-174 (166-167); 182 (176) : à différences phoniques (II R 88), les éd. ont joint : différences conceptuelles.

Différence et opposition : Ch. IV p. 196 sqq.

DIFFÉRENTIEL. 1. (phon.) : *Nous ne tenons compte, dans l'acte phonatoire, que de ce qui est [...] différentiel et qui peut servir à une délimitation d'unités dans la chaîne parlée* (I R 1, note à p. 39; il s'agit de la différence entre phonèmes implosifs et phonèmes explosifs). — 2. (sém., synchron.) : *Valeur purement négative et différentielle du signe : il n'emprunte sa valeur qu'aux différences* (II R 13). *Caractère différentiel* (II R 70; il s'agit de l'alternance *e/o*).

CLG p. 169 (163) : *Arbitraire et différentiel* sont deux qualités corrélatives, éd. (d'après : *Si le signe n'était pas arbitraire, on ne pourrait pas dire qu'il n'y a dans la langue que des différences* D 282); 171-172 (165); 309 (303).

V. aussi NÉGATIF.

DISCOURS (synchr.) : *chaîne de la parole* (II R 90, cf. 33 et I R 2.24). *Opp. à trésor intérieur, mémoire* (II R 89-90). V. aussi sous PAROLE.

CLG p. 176 (170-171), où les éd. ont substitué « discours » à *parole*.

DISCURSIF (synchr.) = *syntagmatique* (II R 96). *Ordre discursif* : *ordre des unités dans la phrase ou dans le mot (signi-fer)* (I R 2.34). *Unités discursives (c'est-à-dire qui se produisent dans le discours), groupes au sens de syntagme* (II R 90).

Non employé dans le cours III ni dans CLG.

Cf. Henri Frei, *La grammaire des fautes*, Paris, Genève et Leipzig, 1929, p. 33, avec l'addition de la p. 313. En opposant *mémoire*, *rapports mémoriels* à *discours*, *rapports discursifs*, l'auteur ignorait que ce dernier terme avait été employé par Saussure. *Discursif* et *mémoriel* ont été empruntés à H. Frei par Ch. Bally, *La crise du français*, Neuchâtel et Paris [1930], p. 92, note 1.

DOUCE. *Intonation douce* (lit.) = *geschliffen* (Rec. p. 491; II R 438). *Syllabe douce* (Rec. p. 604).

DYNAMIQUE (diachr.) : qui se manifeste par un changement. *Lois dynamiques, opp. à lois statiques* (II R 9). [Loi diachronique] : *est impérative, dynamique* (D 248). — *Force dynamique de l'analogie* (I R 2.98).

CLG p. 135 (131) : *facteur dynamique*, éd.

[ELLIPSE] : ou bien rien n'est ellipse, les signes du langage étant toujours adéquats à ce qu'ils expriment; ou bien tout langage est elliptique en regard de la pensée. *L'ellipse n'est autre chose que le surplus de valeur* (N 15.3; cf. 15.2 — et aussi II R 97-98; D 198).

ENTITÉ (synchr.) : *entité de langage = signe* (N 10 p. 19), *terme* (N 16). *Entité incorporelle* (II R 26 GB) : signe, mot, unité, comme élément d'un système de valeurs. *Il faut se garder de donner à ces entités une autre base* [que celle de la valeur] (II R 51). *Entité : l'objet qui se présente* (D 192; *ce qui constitue une chose J*). *Dans la langue, il n'y a pas d'unité ni d'entité donnée* (D 192). 1. *Entités concrètes de la langue : unités* (D 193; cf. 261 : *unités ou entités*). 2. *Entités abstraites de la langue : procédés* (D 196-198 et N 22.6).

CLG p. 148 (144); 195 (189).

N'est jamais employé en phon., à la différence de UNITÉ.

Entity (= word), Whitney, *Language...* p. 54, 56, 65, 390.

ESPÈCE PHONOLOGIQUE : phonème considéré hors de la chaîne, dans un classement fondé sur la forme de l'articulation (I R 1.25; cf. N. 20). *L'espèce phonologique P n'est qu'une unité abstraite de $\tilde{p}$ et $\tilde{p}$* (I R 1.41). *Chainon irréductible considéré in abstracto, en dehors du temps* (D 61 et N 22.4).

CLG p. 67 (66), 84 (82).

ETAT (synchr.), opp. à *événement* (v. ce mot). 1. *Etat de langue : Il n'y a jamais de caractères permanents; il n'y a que des états de langue qui sont perpétuellement la transition entre l'état de la veille et celui du lendemain* (N 1.3 p. 6). *Côté statique de la langue = tout ce qui compose un état de langue* (I R 1.49). — *Système d'unités contemporaines* (I R 3.11) *équilibre déterminé des termes et des valeurs* (D 232). — *Nous ne pouvons pas définir un état autrement que par l'absence de changement. Cela revient un peu comme en mathématiques, à négliger les changements infinitésimaux. C'est la part de convention nécessaire* (D 260). *D'autre part, un état est limité géographiquement* (D 261). — 2. *Etat phonique : les variétés de sons qui forment un état phonique* (I R 1.45).

CLG p. 120 (117) sqq.; 145-147 (141-143) et pass.

V. aussi SYNCHRONIE, SYSTÈME.

ETHNISME. [La langue est-elle un indice de la race?] : *On ne devrait pas poser la question sur le fait de race (D), mais sur l'ethnisme (S). A côté du fait anthropologique de race, il y a un fait socio-politique appelé ethnisme, c'est-à-dire une certaine unité adoptée historiquement par communauté de dangers, de défense, de civilisation (établie grâce à la religion, la civilisation, l'ennemi commun J), même sans qu'il y ait politiquement une nation [...]. Le lien de langue est un indice pour affirmer le même ethnisme* (D 74). *Ethnisme roman* (D 74).

CLG p. 312-313 (305-306); 317 (310) : l'ethnisme italote et l'ethnisme german (source?).

ETYMOLOGIE. Dernière définition : *recherche des rapports d'un mot avec d'autres, ce qui revient exactement à dire que c'est l'explication d'un mot. En effet, « expliquer », c'est ramener à des termes déjà connus* (Br 3). *Donc, sens très voisin de celui de : formation des mots (Wortbildung)* (Br 4).

CLG p. 265-266 (259-260).

Ch. IV p. 134.

ÉVÉNEMENT (diachr.) : *événements linguistiques* (N 1.1 p. 10), en particulier changements phonétiques (N 11 p. 1-2). Opp. à *état* (Rec. p. 540; N 11 p. 3 et III; 12 p. 1, 5, 16, etc. et Index, sous PHÉNOMÈNE [= Extr. 21]), à *système* (II R 79). Connote le caractère accidentel du fait diachronique (phonétique) (II R 79, 83). — *Événement phonétique* (Rec. p. 540; I R 1.81); *événements d'ordre morphologique, phonétique* (D 20 S).

CLG p. 124 (121), 133 (129), 135 (131-132).

EVOLUTION (diachr.): *marche dans le temps*, sans idée de progrès ou de recul (I R 1.50). — *Les évolutions phonétiques* (I R 1.50, titre).

CLG p. 120 (117), 217 (211).

V. aussi DIACHRONIE.

EVOLUTIF : *linguistique évolutive* (I R 1.99-100). Opp. à *statique* (I R 3.12; II R 60; D 232, 234, 246).

CLG p. 120 (117).

EVOQUER (sém.) : employer (un signe) dans la parole. Ce terme, à la différence de *exécuter*, ne dénote que la partie mentale de l'opération : [Formation analogique] : *On pourrait appeler la nouvelle forme : forme évoquée, suscitée réellement par la parole, par le besoin — et les autres : formes évocatrices* (I R 2.22). [...] *la faculté de proférer des <sons> reste une chose distincte de la faculté d'évoquer les signes d'un langage régulier* (N 21 p. 4). *La langue est la somme des signes évocables* (D 181). — Dans un autre sens, le signifiant évoque le signifié : [Image acoustique] : *figure ayant un certain pouvoir évocateur* (D 189). [Cf. les deux emplois du mot ASSOCIATION.]

CLG p. 27; 33 (32). Sur ce dernier passage, v. plus haut, p. 114; 153.

EXÉCUTER (sém.) : réaliser (un signe) dans la parole. Dénote, ou en tout cas implique l'acte matériel, phonation par ex.; l'exécution du signe est comparée à celle d'une composition musicale (II R 19; D 6, 183). [Prononciation] : *exécution, par la voix, d'un signe écrit* (I R 1.9). [Formation analogique] : *Seule la forme « je trouve » est exécutée dans la parole* (I R 2.22). [Méconnaissance de la nature du signe] : on se borne à *analyser les opérations mentales et psychiques chez l'individu. Or ce n'est que l'exécution du signe* (II R 19). — *Exécution phonatoire, opp. à image acoustique* (D 6). [Rôle de la phonation] : *exécuter les images acoustiques* (D 183). — [Faculté et exercice du langage chez les individus] : *mécanisme d'exécution individuel* (D 8). [Combinaisons individuelles (phrases)] : *c'est la parole, car c'est l'exécution* (D 184 S). [Dans la syntaxe] : *Parole et langue [...], exécution et classement fixe arrivent à se mêler plus ou moins* (D 185). [Phrases] : *Actes de phonation, exécution de la combinaison* (D 209).

CLG p. 35 (34), 37 (36).

Ch. IV p. 154-155. Phonation exclue : *Si nous distinguons [dans la partie psychique du circuit] les parties active et passive, elles pourront s'appeler exécutive et réceptive* (D 176; *exécutrice et réceptrice* J).

CLG p. 30 (29-30).

EXTERNE. *Côté externe* (II R 43; D 9), *étude externe de la linguistique* (II R 43, 120), *histoire et description externe* (II R 43), *partie externe* (D 283) : comprend les rapports des langues avec l'ethnologie, l'histoire politique, les institutions; l'extension géographique des langues; la question des termes techniques, des langues littéraires (II R 43-48), *tout ce qui concerne la langue sans entrer dans son système* (II R 49).

CLG p. 41-44 (40-43), « linguistique externe », éd., malgré la réticence exprimée II R 43; 267 (261), al. 1 (éd.).

V. aussi INTERNE.

F

FAMILLE. 1. (phon.) : *familles articulatoires* (I R 1.31), comprenant les phonèmes de même aperture. — 2. (synchr.) : *familles de mots*. En général, groupe d'association dont les termes présentent dans leurs signifiants une partie commune, ainsi *dominus, domini, domino...* ou *soucieux, désireux, malheureux...* (II R 91). Plus précisément, groupe d'association où l'élément commun est la racine (Br 9); en ce sens, *famille lexicologique*, opp. à *classe* (Br 9; cf. Rec. p. 590 : *famille étymologique*, opp. à *classe flexive*).

V. aussi SYSTÈME (lexicologique).

FERMANT (phon.) = implosif. *Articulation fermante* (Extr. 2); *u, i fermants* (I R 1, note à p. 39); *son fermant* (D 70). — *L'implosion est la forme fermante d'une consonne* (D 69).

CLG p. 82 (80).

FIGURE. *Figure vocale* : suite de sons considérée en elle-même (N 9. 1-2 = Extr. 9) — mais ailleurs : signifiant : [...], si je le représente par le signe graphique X ou par une figure vocale : *ἔνθεοντος* (N 10 p. 13. — [Image] : figure ayant quelque pouvoir évocateur (D 189). — *Figure acoustique* (D 242) = signifiant.

FLEXIF (synchr.) : qui marque la flexion : *partie flexive du mot* (opp. à *partie radicale*) (I R 2.11); *signe flexif* (I R 3.65); *système flexif* [de l'i.-e.] (D 138). Caractérisé par une certaine flexion : *classe flexive* (Rec. p. 590).

FLUIDE (i.-e., germ.) : dans le système phonique de l'i.-e., on peut opposer *r, l, m, n, y, w* comme consonnes *fluides* à toutes les autres consonnes, dites *rigides* (Phon. R 10-11; Urg. R 235 et pass.; Got. R 23 et pass.).

* FORMATIF (synchr.). [Analyse subjective] : *On pourra toujours appeler formative et radicale les deux parties opposées du mot, quelles qu'elles soient* (I R 2.77).

CLG p. 264 (258).

* FORME. [Union de la pensée avec la chaîne phonique, amorphe] : *Leur combinaison produit une forme* (II R 38). La suite indique qu'il faut entendre par là les *articuli*, unités délimitées, engendrées par les valeurs ¹.

CLG p. 163 (157) : la langue est une forme, non une substance, éd.

Le mot ne revient pas, non plus que *articuli*, dans le passage correspondant du cours III (D 275-276) : v. Ch. IV p. 242-243.

V. aussi SUBSTANCE; AMORPHE.

[FORME] : On oppose forme à son ou à sens *sans qu'il existe une définition de la forme* (N 12 p. 3). — *Le mot de forme invite à l'erreur : fait oublier qu'on est sur un ruban (S), qu'il ne s'agit que d'une dimension (J)* (D 194).

CLG p. 149 (145).

V. aussi SIGNE 2.

G

* GLOSSÈME. [Isoglosses] : *Il faudrait un autre nom : glossèmes, idioglossématiques* (sic D 23).

CLG p. 283 (277) : interprété par « caractère idiomatique » (éd.).

GRAMMAIRE (synchr.). 1. *Les états de la langue contiennent tout ce qu'on appelle ou devrait appeler grammaire; la grammaire, en effet, suppose un système d'unités contemporaines entre elles* (I R 3.11). Toute structure, tout système suppose des éléments contemporains : c'est de la grammaire (I R 3.20). Tout ce qui est dans le synchronique d'une langue, y compris l'analogie (conséquence de notre activité), se résume très bien dans le terme de grammaire [...]. Implique un objet complexe et systématique; s'applique à un système qui met en jeu des valeurs (II R 106) [Cf. : La seule idée suffisante serait de poser le fait grammatical en lui-même et dans ce qui le distingue de tout autre acte psychologique, ou en outre logique (N 21 p. 6)]. — 2. Dans un autre sens : La grammaire est celle des sciences logiques qui semble avoir le plus de contact avec la linguistique. En réalité, les préoccupations grammaticales, dans la linguistique, sont nulles; la grammaire ne peut pas se substituer à la linguistique (I R 1.5). [...] plusieurs sciences (psychologie, physiologie, anthropologie, grammaire, philologie, etc.) pourront revendiquer la langue comme leur objet (II R 11).

CLG p. 25 (24-25) : grammaire normative, éd.

Cf. GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

[GRAMMAIRE COMPARÉE] : Terme encore plus déplorable que « grammaire historique »; on peut le corriger en : comparaison des langues (Gr. hist. R 1.3; cf. N 2 : histoire des langues indo-européennes).

¹ Cf. cette phrase sur le fait phonologique, que ne représente ni le fait mécanique ni le fait acoustique : C'est la forme continue de leur CORRÉLATION que nous appelons fait phonologique (N 14a).

GRAMMAIRE GÉNÉRALE. *Théorie des parties du discours* (Notes de A. Riedlinger, citées p. 29). Étude de ce qu'il y a de commun entre tous les états de langue observables [...], des questions] où la linguistique touche de près à la logique : catégories comme substantif, verbe, etc. (D 258).

CLG p. 145 (141).

[GRAMMAIRE HISTORIQUE] : est une contradiction in adiecto [...] On devra dire : *histoire grammaticale* (« grammatical » implique des états de langue; « histoire », une vue qui les réunit) (Gr. hist. R 1.2). Par « *grammaire historique* », on veut dire : *linguistique diachronique* (II R 107).

Mais Saussure a aussi justifié l'expression : *Si on veut désigner la grammaire [comparative] par son objet et non par sa méthode, son nom est : grammaire historique; elle ne veut que montrer quelle a été la filiation de la langue à travers le temps.* (Phon. R 1).

V. aussi HISTOIRE GRAMMATICALE.

Cf. M. Bréal, *Les idées latentes du langage* (Leçon faite au Collège de France ... le 7 décembre 1868), Paris, Hachette, 1868, p. 5 : « Notre science va toujours se développant, et tendant de plus en plus à changer sa dénomination de *grammaire comparée*, qui peut prêter à des équivoques, contre son nom véritable, celui de *grammaire historique* ».

GRAMMATICAL. 1. Opp. à *phonétique* (II R 114; *Morph.* R 50-52); = *idiosynchrone* (N 12 Index), *synchrone* (II R 69); *significatif* = *ressortissant à un système de signes* = *synchrone* ipso facto (II R 107). — *Phénomène grammatical* : *changement [qui] se passe entre deux termes synchroniques* (I R 1.99). — 2. *Grammatical* dans le sens précis et étroit du mot (= *formations grammaticales*, telles que : *présent, pluriel, adjectif, etc.*) (I R 2.1; in marg. : Cf. A. Darmesteter, *Gramm. hist. I* (Phonétique)). — 3. Opp. à *lexicologique* : [...] *ce qui est purement grammatical* (exprime les rapports entre les mots) (II R 87). *Sens grammatical*, opp. à *sens concret, lexicologique* (D 160 J).

Cf. LEXICOLOGIQUE.

H

[HISTOIRE, HISTORIQUE] : *ce qui est cinématique, n'est-ce pas toujours ce qui est historique? Le terme d'histoire appelle des idées trop vagues, déjà parce que la description d'une époque s'appelle aussi histoire* (II R 60).

CLG p. 119-120 (116-117). — V. DIACHRONIE, DIACHRONIQUE.

HISTOIRE GRAMMATICALE (diachr.) : v. sous *grammaire historique*. — L'étude des évolutions historiques laisse un *résidu* de faits diachroniques, *qui semble justifier une histoire grammaticale* (II R 119).

CLG p. 203 (196, dern. al.) : *histoire de la grammaire*, éd.

[HISTOIRE DE LA LANGUE] : *Le grand domaine des évolutions linguistiques n'est pas très bien nommé quand on l'appelle l'histoire de la langue. [...] Il vaut mieux dire : ce qui est diachronique [...], le champ diachronique* (I R 3.12).

* HOMOGLOSSE : ayant une langue commune. *Populations homoglosses* (D 34 J et N 22.3).

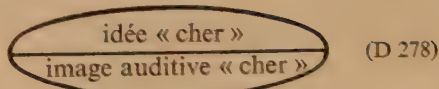
CLG p. 292 (285) : dans une masse unilingue, éd. (*masse homoglosse* D; *masse continue de populations homoglosses* J), d'après : *pays unilingue* (D 19 J; cf. CLG p. 278 [272]).

I

IDÉE : v. *SIGNE, SIGNIFIÉ*. *Ce qui est opposable au son matériel, c'est le groupe son-idée, mais absolument pas l'idée* (N 92. p. 5 = *Extr.* 9, dern. al.). *Idée* = *signifié*; opp. à *forme* (N 1.2 p. 8, 10; I R 2.26), à *objet symbolique* (N 10 p. 19), à *signe* (v. ce mot), à *suite de sons* (D 192), à *support sonore* (D 199 S), à *figure acoustique* (D 242), à *image acoustique* (D 263). — Schéma des termes :

A
idée a
 son a

B
idée b
 son b (II R 27; cf. 52).



Presque toujours, c'est *concept* qui désigne la contrepartie de l'*image acoustique* (ou *auditive*).

IDENTITÉ. Un fait (ou une entité) linguistique n'existe qu'en vertu d'un lien d'identité, lequel dépend du point de vue qu'on a décidé d'adopter (N 9.1-2 = *Extr.* 9), de conditions à examiner (II R 38-39, 41). — (Sém.) : L'identité d'un *signe* n'est pas de même nature que celle d'un objet quelconque (N 10 p. 1; cf. II R 51). La question du lien d'identité se confond avec celle des *unités* (II R 39). *On peut présenter le problème des entités [concrètes] sous cette forme : qu'est-ce qui est une identité dans la langue ?* (D 195). 1. *Identité synchronique* : identité de valeur (II R 51); plus simplement : *valeur* = *identité* = *unité* = *réalité* = *élément concret* au sens linguistique (II R 50-51). [lat. *reg-ibus, lup-is*] : *identité de fonction* (I R 2.31; cf. D 197 : *identités abstraites*). — 2. *Identité diachronique* (ex. : *sevrer* = *separare*) : *on ne l'explique pas en l'appelant identité phonétique* (II R 53). *Le phénomène diachronique se passe entre deux termes successifs [...] : ces deux termes successifs sont identiques, suivant un certain sens qu'on pourra appeler diachronique. Dans le phénomène synchronique, les termes sont simultanés et différents : ils sont opposés, bien loin d'être identiques* (II R 68). [Étymologie : *chair* ← *caro*; *labourer* « ouvrir le sol avec une charrue » ← *labourer* « travailler »; *couver* ← *cubare*] : *Nous sommes dans la provenance qui est un rapport d'identité dans le temps avec un terme antérieur* (Br 2).

CLG p. 155-157 (150-152); 255-256 (249-250).

IDIOME : *langue considérée dans ses caractères spéciaux, propres à un peuple* (D 9 S). CLG p. 267-268 (261).

* IDIOSYNCHRONIE : *un état grammatical, une idiosynchronie* (II R 362).

IDIOSYNCHRONIQUE (N 12 Index). *Le terme de synchronique (= qui appartient à un instant déterminé de la langue) est un peu indéterminé. Il semble supposer que tout ce qui est simultané constitue un même ordre. Il faut ajouter : idiosynchronique (= dans l'ordre spécial correspondant à une langue déterminée)* (II R 55).

CLG p. 132 (128); 145 (141).

Non utilisé dans le cours III (Saussure dit : *synchronique*).

IMAGE. *Image psychique* du son (I R 1.4). — Désignations du signifiant : *image vocale* (N 10 p. 33a [= *Extr.* 15]; expressément rejeté dans le cours III, D 187); *image acoustique* (D 6, 180, 181, 183, 185, 193, 205); *image verbale* (D 175 [v. sous CONCEPT], 176, 177); *image auditive* (D 179 S, 207, 264, 270, 278).

Image acoustique ou *image verbale* ne désigne pas toujours le signifiant par opposition au signifié, mais équivaut parfois à *signe* (D 6; 176, 177). Cf. Ch. IV p. 152-153.

CLG p. 29 (28) : *image acoustique*, éd. (au lieu de : *image verbale*); 31 (30) : *images verbales* (D 177).

V. aussi *FIGURE*, *IMPRESSION*.

IMMOTIVÉ = *radicalement arbitraire* (D 200-205).

CLG p. 103 (101), où le terme a été introduit par les éd.; 186-190 (180-184).

IMMUTABILITÉ (sém.) : caractère d'un système de signes en usage dans une communauté; reposant sur une convention, il se transmet sans que les individus ni la communauté puissent y apporter de modifications volontaires. *Immutabilité et mutabilité du signe* (D 212, titre; 218).

CLG p. 106-110 (104-108).

Ne se rencontre pas avant le cours III; pour l'idée, cf. N 6; II R 16.

IMPRESSION. 1. (phon.) : *impression acoustique* (I R 1.23, 25; II R 3; D 57). — 2. Désigne une fois le signifiant : *Le mot = association d'une impression acoustique et d'une idée* (II R 29). En ce sens, remplacé dans le cours III par *image*, malgré une double réserve sur ce dernier terme (D 6 J; 189).

* IN ABSENTIA. V. SOUS ASSEMBLAGE.

CLG p. 177 (171).

* INHIBITION (phon.) : *l'inhibition (c'est-à-dire la fermante et la sissante) est une (Extr. 1).*

INNOVATION. [Créations analogiques] : *ne sont que des innovations (des choses qui se créent à nouveau), créations non pas du néant, mais dont tous les éléments sont donnés, comme dans toute création littéraire, artistique (I R 2.18; cf. N 1.2 p. 10).*

CLG p. 231 (225), 237 (231).

V. aussi NOVATION.

* IN PRAESENTIA. V. SOUS ASSEMBLAGE.

CLG p. 177 (171).

INTERCOURSE : communications, échanges entre régions de langues ou dialectes différents. *Langue de trafic et d'intercourse (N 1.3 p. 12). — Force d'intercourse = force unifiante (D 29), force de cohésion, force cohésive (D 34), solidarisante (N 22.3).*

CLG p. 288 (281) sqq. — Cf. CLOCHER.

Cohesive force, Whitney, *Language...* p. 159; centrifugal force (opp. à centripetal force, *Life and Growth...* p. 163-164).

INTERNE. Côté interne (D 9), *étude interne de la linguistique (II R 43, 120), partie interne (D 283); linguistique interne (II R 48, 49). Est interne ce qui est susceptible de changer les valeurs à un degré quelconque (G). Ou : chaque fait externe n'est à considérer pour la théorie que dans la mesure où il peut changer les valeurs (RB) (II R 50).*

CLG p. 41-44 (40-43).

INTUITIF (synchr.) = associatif (II R 96). *Ordre intuitif des unités, qui est celui des associations (comme signifier, fero etc.) qui ne sont pas dans le système linéaire, mais que l'esprit embrasse d'un seul coup (I R 2.34).*

Cf. DISCURSIF.

IRRÉDUCTIBLE. 1. (phon.) : *éléments (ou unités) irréductibles : phonèmes en tant que produits de l'analyse phonologique (acoustique) (I R 1.39,40; D 42; N 22.4). Les sons sont obtenus en découpant phonologiquement les mots et en allant jusqu'aux éléments irréductibles (II R 63 G). Nous avons analysé la chaîne parlée et trouvé les éléments irréductibles, que nous avons classés (D 68). V. aussi CHAINON, MOMENT. — Phonèmes en général : les unités irréductibles a, i, u, d, b (II R 63). — 2. (synchr.) Ces unités n'existent pas hors des mots (cf. Extr. 7; N 7 § 1); c'est pourquoi on peut les considérer comme unités linguistiques, c'est-à-dire leur reconnaître une valeur : elles contribuent à constituer des unités significatives (II R 63).*

CLG p. 67 (65-66); p. 186 (180), les éd. ont remplacé *unités irréductibles* par « éléments phonologiques » et introduit « phonème ».

V. aussi RACINE.

[ISOGLOSSE]. *Lignes isoglosses : terme assez mal choisi; ces lignes [correspondent à des] éléments dialectaux, éléments de diversité, pas langues! (II R 46). Critique reprise dans le cours III (D 23).*

CLG p. 283 (277), d'après D 23-24.

ISOGLOSSÉMATIQUE : terme préférable à isoglosse. *Bandes isoglossématiques (D 24), plutôt que : lignes. Ondes isoglossématiques, couvrant une série de langues i.-e. (D 26).*

CLG p. 283 (277).

J

JUXTAPOSÉ : produit d'une agglutination. A distinguer de *composé*, produit de l'analogie (I R 2.87-88).

CLG p. 250 (244) : agglutiné, éd.

V. aussi sous COMPOSÉ.

LANGUE. 1. *Langue et langage ne sont qu'une même chose; l'un est la généralisation de l'autre* (N 1.1, p. 8 = Extr. 17). — 2. *Le langage n'est pas un objet immédiatement classable* (I R 1.47; cf. D 172 — et aussi II R 2 : *La langue [sic] ne peut se classer nulle part*), *parce que non homogène* (D 209). L'étude du langage ne devient claire qu'en y distinguant la langue de la parole (I R 2.24; II R 5-6; D 177-178, 223). — 3. *Faculté du langage : la langue chez l'individu* (I R 1.48); *la langue considérée dans l'individu; n'est qu'une puissance, faculté, l'organisation prête pour parler* (II R 5). *La faculté du langage est un fait distinct de la langue, mais qui ne peut s'exercer sans elle* (II R 6). *Il y a chez chaque individu une [...] faculté du langage articulé, donnée par les organes. Cette faculté ne saurait être exercée sans un instrument venu du dehors : la langue (J/... si le corps social ne donnait à l'individu le moyen de l'exercer : la langue D)* (D 5; cf. 174).

CLG p. 24-27; 31-32. — V. aussi *LANGUE, PAROLE*.

LANGUE. 1. a) *Chez l'individu : Tout ce qui est contenu dans le cerveau de l'individu, le dépôt des formes entendues et pratiquées, et de leur sens* (I R 2.24); v. aussi *TRÉSOR*. *L'union de l'idée avec le signe vocal suffit à constituer la langue* (D 6; cf. II R 29-30). *En enlevant du langage la parole, le reste est la langue. Mais ce ne serait là que la langue hors de sa réalité sociale; irréalité, puisque ne comprenant qu'une partie de la réalité* (D 223). b) *Dans la communauté linguistique : Il suffira de prendre la somme des trésors de langue individuels pour avoir la langue* (I R 2.25). — *Si nous pouvions examiner le dépôt des images verbales dans un individu, conservées, placées dans un certain ordre de classement, nous verrions là le lien social qui constitue la langue* (D 177-178). *Ce dépôt arrive à être appréciablement conforme chez tous les individus* (D 178; cf. D 6 : *complet dans la masse, plus ou moins complet dans chaque individu*). *Ce sera une certaine moyenne qui s'établira (sans être reproduite d'une façon exacte, mais approximativement)* (D 178 J). — *Dans une foule, sous quelle forme la langue est-elle présente? Sous la forme d'un dépôt existant dans le cerveau de chacune des personnes, comme un dictionnaire dont tous les exemplaires seraient répartis entre ces personnes* (D 208). *C'est le modèle collectif* (D 209).

Nature de la langue : c'est un fait social (N 6), *un produit social* (II R 30; D 6, 172), *la partie sociale du langage* (D 179). *Institution sociale* (I R 1.48; D 6), *qui est avant tout une convention* (II R 6; D 217 S). *Définitions : Ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'usage de la faculté du langage chez les individus* (II R 6). *Code social organisant le langage et formant l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage* (D 178). — *Institution unique en son genre* (I R 1.48; cf. N 10 p. 17-18 et p. 1 [= Extr. 11, 16]), *par les caractères qui font qu'elle est solidaire du passé* (D 214-217; cf. N 12 p. 18; 15.4). *Non institution sociale, mais sémiologique* (D 6 S) — *La langue est un système de signaux* (I R 1.44), *de signes* (II R 12). *Système de signes reposant sur des images acoustiques, où les deux parties du signe sont psychiques* (D 180 S; 181). *Sommes des signes évocables* (D 181). *Système de valeurs* (II R 25, 27; D 244).

2. *La langue : ce qui est universel, commun à toutes les langues* (D 8); *l'ensemble des faits constatés dans l'étude des langues* (D 9 J); *la généralisation de ce qui se trouve vrai pour toutes les langues* (D 191 JS; cf. 258).

CLG p. 25-33 (25-32); 38-39 (38); 106-110 (104-108); 114 (112); 119 (116); 127 (124); 143 (139); 324 (317).

Langage pour langue, ou l'inverse : Ch. IV, p. 132.

[English language] is the sum of the separate languages of all the members of this community, Whitney, *Language...* p. 22 (cf. I R 2.25, cité sous chiffre 1b). *Language is, in fact, an institution*, Whitney, *ib.*, p. 48; cf. p. 152, 177, 400, 437 (*a social institution*); *Life and Growth...* p. 280, 309.

LARYNGÉ. *Son laryngé* (phon.) : son uniforme produit par le rapprochement des cordes vocales au moment où l'air traverse la glotte (I R 1. 27; D 62).

LATENT. *Analogie latente* (I R 3.1) = analogie conservatrice. — *Étymologie populaire latente* (I R 3.3) : changement d'interprétation sans modification du signifiant (ex. : *durchbläuen*, associé à *blau*).

Non repris dans CLG p. 242-243 (236-237) et 245 (239).

Cf. aussi : *Dhūs-* contient l'i de *dhāvis-* à l'état latent] (Rec. p. 237, *Mém.*). — Idée latente [d'anādara dans le participe *paṇyatah*] (Rec. p. 325, *Gén. abs.*).

LEXICOLOGIE (synchr.) : *trésor des mots, tel qu'il est rangé dans un dictionnaire* (II R 87). — *Tout ce qui est indépendant des rapports grammaticaux — ou du moins, des rapports grammaticaux concernant la phrase* (Br 4).

CLG p. 192-193 (186-187).

LEXICOLOGIQUE (synchr.) : opp. à *grammatical*. *Une foule de rapports qui sont exprimés par des moyens grammaticaux peuvent être exprimés par des moyens lexicologiques* (II R 87). Un mot composé (ex. : *Zeitrechnung*) est une unité lexicologique (II R 88). — *Dans un certain sens [...] on pourra dire que les langues dans lesquelles l'immotivé est à son maximum sont plus lexicologiques, et que celles où il est à son minimum sont plus grammaticales* (D 204). *L'instrument lexicologique [est] comme un casier de cases isolées, l'instrument grammatical comme une chaîne où, à une unité, répond une autre* (D 205).

CLG p. 189 (183); 192-193 (186-187).

Sens lexicologique, propre aux racines dans les langues sémitiques (D 160 J); aux thèmes (à l'exclusion des éléments flexionnels) en i.-e. (Br 8; 9 [*idée lexicologique*]).

CLG p. 323 (315) : valeur lexicologique, éd.

Analogie lexicologique, dans l'extension progressive de la classe des adjectifs à vocalisme *-a-* (*caecus* etc.) (Rec. p. 599).

V. aussi FAMILLE, SYSTÈME; GRAMMATICAL.

La distinction entre *lexicologique* (relatif à la formation des mots) et *grammatical* (relatif aux rapports entre les mots, notamment dans la phrase : accord, rection [ce que paraît suggérer D 205; cf. Br 4, sous LEXICOLOGIE]) ne cadre pas avec la définition de la grammaire comme totalité des faits idiosynchroniques (II R 107). Saussure dit d'ailleurs : *la différence lexicologique de tuli et fero est la même chose que différence grammaticale* (II R 107).

LINÉAIRE, LINÉARITÉ. *Caractère linéaire de la langue, c'est-à-dire l'impossibilité de prononcer à la fois deux éléments de la langue* (I R 2.33); *linéarité du mot ..., de la langue* (I R 2.42). — *Caractère capital de la matière phonique, qui est de se présenter à nous comme une chaîne acoustique, ce qui entraîne immédiatement le caractère temporel, qui est de n'avoir qu'une dimension. On pourrait dire que c'est un caractère linéaire : la chaîne de la parole [...] se présente à nous comme une ligne. [...] Les différences qualitatives (différences d'une voyelle à une autre, d'accent) n'arriveront à se traduire que successivement. On ne peut avoir à la fois une voyelle accentuée et atone : tout forme une ligne, comme d'ailleurs en musique* (II R 35-36). *La parole (comme la musique en dehors des accords) est linéaire* (Morph. R 3). *Le signe linguistique, l'image servant au signe [le signifiant] se déroule dans le temps, qui n'a qu'une seule dimension linéaire* (D 191 [211]; cf. 197, 263 : *une seule dimension*).

CLG p. 105 (103); 149 (145). — V. aussi SONORITÉ.

LINGUISTIQUE : *science du langage ou des langues* (I R 1.1; cf. N 1.1, p. 1-18). *Etude scientifique des langues* (D 3 : définition de Hatzfeld et Darmesteter). — *Est une science sémiologique* (II R 13; D 182). — *Dans la linguistique idéale, qui n'aurait à s'occuper qu'à décrire des faits [...]* (Br 4).

Divisions de la linguistique :

1. [Le langage, inconnaissable parce que non homogène] : *Donc, dans l'étude, une partie comprend l'étude de la partie individuelle du langage, de la parole, comprenant la phonation. Puis, l'étude de la partie sociale, indépendante de l'individu : la langue. La première sera psychophysique; la seconde, uniquement psychique. [...] Maintiendrons-nous le nom de linguistique aux deux études ? Nous pouvons distinguer entre linguistique de la langue et linguistique de la parole* (D 209-210; S a noté : *Il faut avoir une linguistique de la langue et une linguistique de la parole*).

2. LINGUISTIQUE ÉVOLUTIVE : *s'occupera de rapports entre termes successifs, se remplaçant les uns les autres, non soumis à une même conscience, et ne formant pas entre eux un système* (D 252).

CLG p. 144 (140); 199 (193), titre : Linguistique diachronique, éd. Saussure dit : *linguistique évolutive* (I R 3.12; D 252) ou *historique* (D 226).

LINGUISTIQUE STATIQUE (I R 3.12; D 226, 257) : *s'occupera de rapports logiques et psychologiques entre termes coexistants, aperçus par la même conscience collective (dont, du reste, la conscience individuelle peut donner l'image) et formant un système* (D 252). — Objet de la linguistique statique : *ce qu'il y a de commun entre tous les états de langue observables* (D/ *tout ce qu'il y a dans les états ... S*) (D 257).

CLG p. 144 (140) et 145 (141) : linguistique synchronique, éd.; *Linguistique statique* (DJS), titre de chapitre.

V. aussi EXTERNE, INTERNE.

LOI : *n'est pas définissable à moins de distinguer les deux choses que ce nom représente. Se trouve n'être un terme applicable avec justesse que dans le cas où n'existe rien d'obligatoire (lois idiosynchroniques). Nécessité et absurdité presque égales à désigner ainsi la formule d'un événement (lois diachroniques)* (N 12 Index; cf. 1.2 p. 13 [Changement phonétique] : *Loi — Événement*).

LOI STATIQUE (Gr. hist. R 2.67; II R 9), SYNCHRONIQUE (II R 80-83; D 246-247) : *exprime simplement un ordre établi, sans aucune force impérative; [...] « formule d'un ordre » [...] arrangement, ordre des choses existantes, ordre des choses co-existantes* (N 13). Une loi d'alternance est quelque chose de permanent qui correspond à un état (I R 2.3); *Arrangement, principe de régularité* (I R 2.3); *loi d'arrangement* (II R 82); *pas impérative, mais exprimant un ordre* (Morph. R 40; cf. Gr. hist. R 2.17); *peut être conçue comme un ordre* (D 244); *constate un état de choses régulier* (D 268).

LOI DYNAMIQUE (II R 9; Gr. hist. R 2.17); LOI DIACHRONIQUE (II R 80-83; D 246-247) : *est impérative, dynamique* (D 248).

CLG p. 133-138 (129-134).

[LOI PHONÉTIQUE]. *Un seul élément est atteint. C'est donc un contresens de parler de lois phonétiques, mais nous n'avons pas d'autre mot* (I R 1.51). *Loi phonétique, pour : événement phonétique, est faux [...] Il faudrait dire : événement phonétique qui a sa loi* (I R 2.3-4).

M

MARGINAL. *Accent marginal* (lit.) : accent situé en avant d'une colonne radicale (Rec. p. 532); = *accent flexionnel* (Rec. p. 534).

V. COLUMNAL.

MÉCANISME de la langue (synchr.) : jeu possible des termes et des valeurs (II R 88 G, 91, 93, 95; D 196). *Système : mécanisme grammatical* (N 22.10).

CLG p. 182 (176), titre.

Ch. IV p. 170, 176, 250.

[MÉTAPLASME]. [Forme analogique qui se substitue à une forme traditionnelle] : *En réalité, c'est [...] un paraplasme, l'installation d'un concurrent à côté d'une forme* (I R 2.14).

CLG p. 230 (224).

Employé Rec. p. 163, 179, 524.

MÉTATONIE (lit.) : renversement de l'intonation primitive d'une voyelle (Rec. p. 494, 531).

MÉTATONIQUE (lit.). *Formations métatoniques* (Rec. p. 495); *série métatonique* (Rec. p. 495); *influences métatoniques* (Rec. p. 496).

MOMENT (phon.) : *espace acoustique homogène* (N 22.4), quelle qu'en soit la durée, correspondant à un phonème. *Moments irréductibles* (D 59); *moments homogènes successifs* (D 60).

CLG p. 67 (65-66). — V. aussi CHAINON, TEMPS.

[MONOSYLLABIQUE]. *Langues monosyllabiques, qu'on ferait mieux d'appeler : à vocables indivisibles, car le monosyllabisme n'a point de relation avec la structure* (I R 3.19).

MONOVOCALISME (germ.) : caractère des prétérits dépourvus d'alternance, type mha. *truog, truogen* (Urg. R 256). *Prétérit univocalique* (Got. R 96).

MORPHOLOGIE. 1. (synchr.) : science qui traite des unités de son correspondant à une partie de l'idée, et du groupement de ces unités. Son vrai nom serait : la théorie des signes, et non des formes (N 7 § 2). Pas de définition dans *Morph.* R : il ne sera question que d'une opération qu'on fait en morphologie, qui est d'analyser le mot. Ne peut être opposée à : *grammaire* (étude des fonctions), car l'étude des formes revient toujours à l'étude des fonctions (II R 86-87).

CLG p. 191-192 (185-186), où les éd. ont substitué « syntaxe » à *grammaire*. 2. (diachr.). *Morphologie historique* : étude des changements morphologiques (N 7 § 5). [Reconstructions] : *Il faudra faire de la phonétique et de la morphologie rétrospective* (I R 3.24).

MORPHOLOGIQUE. 1. (phon.). *Classification morphologique des espèces phonologiques* (D 68, titre), d'après le caractère implusif ou explosif. — 2. (synchr.). *Unité morphologique* : V. sous UNITÉ, 2. — 3. (diachr.). *Changement morphologique* (N 7 § 5).

MOT (synchr.) : *unité centrale* (I R 2.81), *fondamentale* (I R 2.84); *l'unité la plus fortement délimitée* (II R 52); *le genre d'unités le plus important* (D 195). Les mots doivent être envisagés d'abord comme termes d'un système (D 261, 268). « Mot » n'a pas le même sens dans l'ordre associatif (ex. *grand, grande*) et dans l'ordre syntagmatique (ex. *grā, grāt*) (II R 99-100). *Associativement, on peut appeler dominus ou domino ou domin- un mot* (D 209 S); [on peut appeler] *mot fléchissable le thème [...]. Dans ce sens, [...]* *φῶσις* est le même mot que *φῶσις* (Morph. R 31-32). MOT INDIVIDUEL (Morph. R 52) ou MOT CONCRET : *mot tel qu'il figure dans le discours* (Br 10). MOT COLLECTIF (Morph. R 52) ou MOT ABSTRAIT : *unité abstraite formée par un ensemble de formes flexionnelles <é>changeables* (Br 10).

CLG p. 151-152 (147-148); 164 (158); 194 (188).

V. aussi UNITÉ.

MOTIVATION RELATIVE (synchr.) : limitation de l'arbitraire du signe par le jeu des associations (D 200). *Relativement motivé*, opp. à *radicalement arbitraire* (D 200-205).

CLG p. 186-190 (180-184).

† MOTUS (diachr.) : évolution linguistique, diachronie (N 11-12).

MUTABILITÉ (sém.) : caractère d'un système de signes sujet à s'altérer au cours du temps. *Les deux principes de continuité et de mutabilité* (N 1.2 p. 3). *Immutabilité et mutabilité du signe* (D 212, titre). *Mutabilité (altérabilité) du signe* (D 218).

CLG p. 110-114 (108-112).

N

[NASALES] (phon.) : *leur véritable nom est : occlusives nasales* (I R 1.31).

CLG p. 73 (72) : occlusives sonores nasalisées, éd.

Cf. L. Havet, *Les nasales* et I, MSL II (1875), p. 74-80.

NÉGATIF. V. CO-STATUS, DIFFÉRENCE. 1. (phon.) [Différenciation des phonèmes] : *des facteurs négatifs* [p. ex. l'absence de résonance nasale] *ont pour la classification plus d'importance que des facteurs positifs* (I R 1.28). [Éléments phoniques d'une langue] : ne pas se les représenter avec une valeur absolue, mais avec une valeur purement oppositive, relative, négative (I R 3.55). — 2. (sém., synchr.). [Ecriture] : *Valeur purement négative et différentielle du signe* (R; caractère négatif ou différentiel G) (II R 13). *Valeur négative du mot* (II R 14 GB). [Unité ou identité d'une rue rebâtie] : *on verra qu'elle est purement négative ou oppositive* (II R 39 RB).

CLG p. 70 (69); 171 (164), où les éd. ont introduit abusivement le mot « entités ».

V. aussi OPPOSITION, POSITIF.

[NOMENCLATURE]. Erreur de concevoir la langue comme une nomenclature, c'est-à-dire une collection de noms donnés à des objets (N 12 p. 19-21 = Extr. 20; II R 18; D 186 et N.22.5 et 8).

CLG p. 35 (34); 99 (97); 164 (158).

* NOVATION. [...] la création analogique, la novation analogique (mieux qu'innovation) (II R 100 / Novations analogiques serait le meilleur terme G).

O

OPPOSITION (OPPOSÉ, OPPOSITIF) (synchr.) : position relative ou réciproque des termes d'un système, déterminant des valeurs (II R 14, D 58 [comparaison avec le jeu d'échecs]; D 244); opp. à changement, mouvement (I R 1.98-99; 2.5; Gr. hist. R 2.154). Il faudrait considérer toute valeur de la langue comme oppositive, et non comme positive, absolue (I R 3.56). Les valeurs de l'écriture n'agissent que comme grandeurs opposées dans un système défini; elles sont oppositives. Il y a une limite dans le nombre des valeurs (II R 13). [Valeur négative du mot] : La valeur devient positive grâce à l'opposition, par le voisinage, par le contraste (II R 14 G). La langue est tout entière dans l'opposition des unités. Elles sont unies entre elles (II R 32). Les mots dans la langue ne valent que par leur opposition (Morph. R 7). [Les mots comme termes d'un système] : L'unité d'un mot ne vaut, à tout moment, que par opposition avec d'autres unités [...]. Le rapport et la différence des mots entre eux se déroule selon deux sphères (D 262; cf. II R 95 : deux oppositions, façons d'être voisin ou différent d'autre chose). Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultant du rapport entre signifié et signifiant, on pourra parler d'opposition (D 281). Grâce à ce que ces différences se conditionnent les unes les autres, nous aurons quelque chose qui peut ressembler à des termes positifs. [...] On pourra alors parler de l'opposition des termes à cause de cet élément positif de la combinaison (D 282; cf. II R 14 G, cité plus haut). — V. aussi DIFFÉRENCE, IDENTITÉ.

a) Opposition syntagmatique. [Mots analysables] : Les parties du mot qui s'opposaient et donnaient une explication du mot [...] (I R 1.88). [Suffixes et radicaux] ne valent que par leur opposition l'un à l'autre, et aussi juxtaposition (I R 2.76-77). Si les autres formes avec **dé-** disparaissaient [...], on ne pourrait opposer **dé-** et **-faire** (II R 97). [Contre tous, magnanimus] : Les termes opposés entre eux se trouvent dans une opposition spatiale (D 263; cf. 266 S). b) Opposition associative. **Faru** se trouve opposé à **feris** (N 11 p. 2). **φύλακος** [...] n'existe que par son opposition à **φύλακα**. **φύλακι** (II R 86). [**ἰερόμεθα**, **λέγονται**] : Cette opposition perpétuelle entre les membres d'un groupe [...] (II R 94). L'opposition **foot/feet** (II R 117). [Tch., gén. pl. **žen**] : Il suffit d'une opposition, et on peut avoir **x/zéro** (D). L'opposition est marquée par 0 opposé à quelque chose (J) (D 242). — Au point de vue synchronique, chose s'oppose à toute sorte de termes (presque tous les mots de la langue G) (II R 62).

CLG p. 174-175 (167-169); 185-186 (179-180); 188 (182); 260 (254); 264 (258).

Opposition et différence : Ch. IV p. 196 sqq. Dans plusieurs passages relatifs à l'alternance, il n'est pas tenu compte de la distinction : éléments phoniques [...] opposés (I R 1.99); opposition phonique (I R 2.54), vocalique (I R 2.56); l'opposition a/ā (II R 69); opposition de voyelles (D 238) — au lieu de : différence vocalique (II R 396); cf. CLG p. 221-226 (215-220). De même : C'est l'opposition des impressions acoustiques qui fait tout le jeu de la langue (D 58); cf. CLG p. 57 (56). V. aussi la formule de I R 3.55, sous NÉGATIF.

[ORGANISME] : Elle [= la langue] n'est pas un organisme, n'a pas une vie à elle (N 1.1 p. 27; cf. 10 p. 17 [= Extr. 11, début]; I R 1.47; II R 162). [Organisme intérieur de la langue] : On a fait des objections à cet emploi du terme : organisme. [...] On peut cependant employer ce mot sans dire que la langue est un être à part, existant en dehors de l'esprit, indépendant (II R 43). Système est préférable (II R 49). Tout ce qui fait d'une langue un système ou un organisme grammatical (D 202).

CLG p. 17; 41 (40), 43 (41-42).

[ORIGINE DU LANGAGE]. Le problème de l'origine du langage n'est pas un autre problème que celui de ses transformations (N 1.2 p. 7; cf. 12, Index; II R 20).

CLG p. 107 (105), d'après II R 20.

OUVRANT (phon.) = explosif. *u,i ouvrants* (I R 1, note à p. 39); *son ouvrant* (D 70). — *L'explosion est la forme ouvrante d'une consonne* (D 69).

CLG p. 82 (80).

P

PANCHRONIQUE. 1. Opp. à synchronique et diachronique : *S'il ne s'agit que de généralisations, elles peuvent être panchroniques. ... Mais si on parle de faits concrets, il n'y a pas de point de vue panchronique* (R). *C'est même un critère de ce qui n'est pas linguistique* (G) (II R 61-62). V. aussi sous CONFLUENCE.

CLG p. 138-139 (134-135).

2. = permanent. [Triconsonantisme des racines sémitiques] : *considéré comme caractère panchronique, embrassant tous les temps* (D 160).

PAROLE. *Tout ce qui est amené sur les lèvres par le besoin du discours et par une opération particulière* (I R 2.24). *Acte de l'individu réalisant sa faculté du langage au moyen de la convention sociale qui est la langue* (II R 6-7). *Exécution [des signes] par l'individu* (D 177, 179). *Partie active et individuelle [du langage], mais où il faut distinguer : 1°) l'usage des facultés en général en vue du langage (phonation etc.); 2°) l'usage individuel du code de langue selon la pensée individuelle* (D 178; cf. 184 J). Dans une collectivité : *somme de ce que les gens disent : a) combinaisons individuelles (phrases), dépendant de la volonté de l'individu [cf. D 184 : combinaison, au choix de chacun]; b) actes de phonation, exécution de ces combinaisons, également volontaires* (D 209). *Les actes de parole sont individuels et momentanés* (D 208).

CLG p. 30-33 (30-32); 38-39 (37-38); 57 (56); 142-143 (138-139); 203 (197), note des éd.; 233 (227); 237 (231).

Cf. LANGAGE, LANGUE. — Ch. IV p. 153-156, 159.

PARTICULES (i.-e.) : mots invariables du type **peri*, **upo* etc. (II R 57), appelés improprement préfixes verbaux, prépositions, adverbes. *On peut à la rigueur les nommer particules* (Br 13).

[PERMUTATION] : *On pourrait donner aux alternances le nom de permutation, à condition d'employer exclusivement le terme « mutation » pour désigner les changements phonétiques. Mais il y aurait quand même dans « permutation » cette espèce d'image fautive de mouvement quand il n'y a qu'un état* (I R 98).

CLG p. 225 (219).

PHÉNOMÈNE. *Phénomène devrait être entendu aussi bien d'un état que de l'événement qui en est la cause (l'un et l'autre étant dans son ordre un phénomène). Sera perpétuellement entendu de l'événement seul, ou bien converti en une notion hybride inadmissible. Le mot de fait reste l'unique ressource de qui veut désigner à la fois tous les faits statiques et diachroniques sans donner à croire, comme par le mot de phénomène, qu'il pense plus spécialement à ces derniers* (N 12, Index = Extr. 21). *Phénomènes diachroniques, phénomènes synchroniques* (II R 64-77; D 248 DS). *La question se pose de savoir en quoi il est différent de parler de phénomènes ou de rapports. Rapport ou phénomène suppose un certain nombre de termes entre lesquels il est produit, entre lesquels il se passe. Ces termes ne sont autres que les unités [...] (II R 64; cf. 74). On verra [...] qu'il n'y a pas une différence radicale, en linguistique, entre le phénomène et les unités. Paradoxe ! Mais toute unité linguistique représente un rapport; tout phénomène également. [...] Tous les phénomènes sont des rapports entre des rapports* (II R 75). *Il y a des différences qu'on peut qualifier de phénomènes, d'oppositions : Nacht/Nächte* (B). *Mais si on en vient aux unités, ce sont (toujours G) des différences* (II R 75).

Dans le cours III, Ch. II ter (Dualité de la linguistique), *phénomène* ne figure que deux fois (D 243, 248); Saussure dit : *fait* (diachronique, évolutif; synchronique, statique). Cf. CLG p. 122-128 (119-124); 132-133 (129); 134 (131); 138 (134); 141 (137); 143 (139).

PHONATION : exécution des images acoustiques par l'appareil vocal (D 178, 183). — *La phonation d'un mot* (D 180); *actes de phonation* (D 209 — V. sous PAROLE).

PHONÈME. 1. Élément d'un système phonologique où, quelle que soit son articulation exacte, il est reconnu différent de tout autre élément (*Mém. pass.*, en particulier p. 120 [= *Rec.* p. 114]). [Reconstructions] : *Pourvu que nous reproduisions les différences, il n'est pas d'une importance énorme de tomber sur la valeur absolue d'un phonème (r roulé ou grasseyé) ; il sera infiniment plus grave de ne pas distinguer deux éléments phoniques voisins* (I R 3.57). — 2. Unité irréductible dégagée par l'analyse des signifiants : [...] en descendant de proche en proche — c'est-à-dire : mot individuel (formes concrètes), mot collectif (thème), sous-unité du mot, phonème [...] (*Morph.* R 52). [...] le phonème final de la racine (*Got.* R 84). — 3. (phon.) : dénomination commune des voyelles et consonnes (*Extr.* 5; 7 [unité phonatoire]; N 14a). Unité phonique complexe, dont la formule est :

F (temps acoustique)	son
f (temps articutoire) (I R 1.25)	acte phonatoire (I R 1.29).

[Articulation buccale, impression acoustique] : *Ainsi dans le phonème K : deux côtés qui ne font qu'un par leur correspondance* (II R 3; cf. N 14a). [Chaîne acoustique, chaîne articutoire] : *Le phonème a un pied dans chaque chaîne* (D 60). [Coincidence de l'aphasie graphique avec l'aphasie lalétique] : *l'unité d'un phonème est dans le cerveau* (N 5a).

Deux manières d'envisager les phonèmes : a) dans la chaîne parlée, comme unités concrètes (I R 1.39), irréductibles (D 61, 68); b) abstraitement, comme espèces phonologiques (v. ce mot), en vue de leur classification (I R 1.25; D 61). Erreur des phonologistes sur le rapport de ces deux points de vue (*Extr.* 7).

CLG p. 59 (58); 66 (65); 70 (68-69); 72 (71); 77 (75-76); 79 (77) et sqq.; 171 (164-165); 309-310 (303).

Au sens 1., *phonème* semble évité dès le cours I : éléments (ou unités) phoniques d'une langue (I R 3.55-58, sauf 57, cité sous 1.); éléments phoniques de l'indo-européen (I R 3.65; II R 189); les sons possibles en français (II R 95); système des sons (D 55); éléments (D 138 S; *Urg.* R 83). De même au sens 2. : éléments phoniques (I R 3.55); éléments (I R 3. 57-58); unités irréductibles (II R 63). [Image acoustique] : *Il sera légitime de parler du son, des syllabes [...]. Il sera prudent d'éviter certains termes; ainsi phonème, qui contient l'idée d'action vocale, de parole* (D 187).

CLG p. 100 (98). — Les éd. ont parfois introduit indûment le mot *phonème*, ainsi p. 171 (164) : Les phonèmes sont avant tout des entités oppositives, relatives et négatives (Cf. I R 3.55, cité sous NÉGATIF). — V. aussi PHONIQUE.

Terme créé en 1873 par le phonéticien Dufriche-Desgenettes (Ch. IV p. 160) et, de façon indépendante, par Baudoin de Courtenay.

PHONÉTIQUE, s.f. (diachr.). N'a rien à voir avec la phonologie (N 5; 20). *Etude [...] de la transformation du son dans l'histoire de la langue* (I R 1.4; cf. 50 : dans le temps); *histoire des sons* (Gr. hist. R 1.4; II R 29); *étude de l'évolution des sons dans les différentes langues* (D 56). — *Etude purement historique et linguistique* (I R 1.23; cf. D 56); *tombe en bloc dans la linguistique diachronique* (II R 113).

CLG p. 57 (55-56); 200 (194).

Exceptionnellement, employé pour *phonologie* : *La phonétique est la science qui traite des unités de son à établir d'après des caractères physiologiques et acoustiques* (N 7 § 2). Description d'un système phonologique : *La phonétique d'une époque se bornerait à deux pages de constat* (N 7 § 2).

PHONÉTIQUE, adj. (diachr.) : relatif aux changements de son; = non significatif, non grammatical (II R 114; cf. I R 2.20). *Le phénomène phonétique est une substitution* (II R 105; D 184).

CLG p. 200 (194).

[Doublets phonétiques] : *Pour nous, il n'existe pas de doublets phonétiques* (I R 1.95).

CLG p. 219-221 (214-215).

[Ecriture phonétique] : *Nous dirons d'une écriture qu'elle est phonologique, et non pas phonétique* (I R 1.50). L'expression est employée, par opposition à *idéographique* (D 41-42); mais plus loin : *écriture phonologique* (D 70).

CLG p. 48-49 (47-48); 57-58 (56-57).

V. aussi LOI.

† PHONIQUE. 1. Relatif aux sons de la parole : *Chaîne phonique* (I R 1.24 [cf. 23 : *chaîne de sons*]; II R 38). *Matière phonique* (I R 1.44; II R 35-37 [cf. LINÉARITÉ], 39, 41). *Unités phoniques* = phonèmes (I R 1.25). — 2. Relatif aux sons comme éléments d'un système : *éléments (unités) phoniques d'une langue* (I R 3.55-57, 65; II R 189). *Etat phonique* (I R 1.45). [Phonétique] : *situation des éléments phoniques par rapport à un certain état antécédent* (II R 113). *Système phonique* (I R 3.66; II R 189). — 3. Relatif aux suites de sons (mots, sous-unités) : *Prenons maintenant le mot privé de vie (sa substance phonique)* (N 18; cf. II R 26 : *substance phonique vocale du mot*). *Constitution phonique* des mots (I R 1.77, 84; 2.49), des sous-unités (*Morph.* R 26, 33; cf. Br 8 : *contenu phonique* des radicaux et éléments flexionnels). [Mots dans la chaîne du discours] : *ces unités ne sont pas données directement par le côté phonique, il faut associer l'idée* (II R 33). [Despectus, dépit] : *La chaîne phonique, dans ces deux derniers mots, est différente* (II R 38); v. aussi TRANCHE. *Éléments phoniques* du mot (I R 1.99; 3.55). [Schwânze] : *On a simplement transporté un caractère phonique de Gäste sur Schwanz* (I R 2.93. Cf. II R 75 : *Soit Nächte une unité et à un caractère de cette unité G*). *Caractères phoniques* du mot français (*Morph.* R 33). *Différences phoniques* (II R 88; v. sous DIFFÉRENCE).

Dans les passages réunis sous 3., *phonique* se réfère tantôt à la suite de sons prise abstraitement — donc amorphe (N 18; II R 38), informe (II R 62, 76; D 276 S), non linguistique (II R 62) —, tantôt au signifiant comme tel. Le contexte ne permet pas toujours de distinguer.

Non employé dans le cours III (v. ACOUSTIQUE, AUDITIF, SONORE). La réserve sur PHONÈME (D 187) vaut implicitement pour *phonique*; mais de plus, ce mot n'apparaît même pas dans l'exposé sur la phonologie, où Saussure dit : *chaîne de parole* (D 59), *éléments (ou sons) de la parole* (D 57 sqq.), *chainons* (D 61). V. aussi IRRÉDUCTIBLE.

PHONOLOGIE. 1. *Lautphysiologie; étude du mécanisme de la parole* (I R 1.4); *analyse des sons possibles dans la parole humaine* (D 57 S); *étude de la phonation* (D 183). Fondée sur ce qui se produit dans nos organes lorsqu'on prononce un son; a donc une base physiologique : *physiologie de la parole* (I R 1.23; II R 28, 48) ou *du langage* (D 183 J). — Ne fait pas partie de la linguistique (N 5, 5a; I R 1.38; II R 28-29; D 56), pour laquelle elle n'est qu'une *science auxiliaire* (N 10 p. 7; I R 1.45; II R 48).

CLG p. 56-57 (55-56).

2. *La description des sons d'un état [de langue] serait de la phonologie* (II R 114). V. aussi PHONÉTIQUE.

Phonologie et phonétique : la distinction saussurienne a été reprise par A. Sechehaye, *Programme et Méthodes...*, p. 123, n. 1 et par M. Grammont.

PHONOLOGIQUE. *Physiologie phonologique* (I R 1.44-46, 50, 55). — *Système phonologique d'un idiome* (D 52). — *Ecriture phonologique* (I R 1.50; D 70).

V. aussi ESPÈCE PHONOLOGIQUE.

* PLÉNISYLLABIQUE (i.-e.). *Langues plénisyllabiques* : où le nombre des syllabes du mot est resté constant — ainsi le sanscrit, le grec, le lituanien du XVI^e s. (I R 3.61).

* POINT VOCALIQUE (phon.) : son qui, en vertu de son caractère de première implosive, se distingue des sons voisins par un effet propre, qui est l'effet vocalique (*a* dans *part*, *r* dans *prt*, etc.) (CLG p. 90 [87]).

Cf. AUTOPHTONGUE.

POSITIF. 1. (phon.). Différenciation des phonèmes : *facteurs positifs* (I R 1.28; v. sous NÉGATIF). — 2. (synchr.) : *analyse positive*, opp. à *sentiment qu'on a des alternances* (I R 2.94) = délimitation d'unités. — *Il faudrait [...] considérer toute valeur de la langue comme oppositive, et non comme positive, absolue* (I R 3.56). V. aussi sous DIFFÉRENCE, OPPOSITION. [Valeur négative du mot] : *La valeur devient positive grâce à l'opposition* (II R 14 G). [Différences acoustiques et différences d'idées] : *Grâce à ce que ces différences se conditionnent les unes les autres, nous aurons quelque chose qui peut ressembler à des termes positifs... On pourra alors parler de l'opposition des termes à cause de cet élément positif de la combinaison* (D 282).

CLG p. 173-174 (166-167). — Cf. CONCRET.

* **PRÉDOCUMENTAIRE** (diachr.). *Période prédocumentaire*, antérieure aux documents écrits de l'histoire d'une langue. Terme plus exact que *préhistorique* ou it. *preletterario* (Gr. hist. R 1.3).

PRÉFIXE (synchr.) : sous-unité placée en tête du mot, dégagée par l'analyse comme toute autre sous-unité (racine, suffixe) (I R 2.37-43). [Fr. re-, dé-] : *Ces éléments sont de vrais préfixes, car ils ne peuvent jamais figurer seuls : ils sont toujours liés à d'autres éléments d'un mot. C'est abusivement qu'on donne le nom de préfixe à l'élément initial d'un substantif comme ἀπόγονος ou, d'un verbe comme συμβάλω. Pour le constater, il suffit de voir que ἀπό et σύν, quel que soit le nom qu'ils reçoivent, existent à l'état de mots indépendants* (Br 12).

CLG p. 263-264 (257-258). V. Ch. IV p. 173 et note 142.

PRIMAIRE (i.-e.). *Un suffixe primaire est celui qui modifie un élément non fléchissable* [ex. γα-τός] (Morph. R. 29). *Ce n'est pas le nombre des éléments interposés entre la racine et le dernier élément qui décide, pour savoir si la formation est secondaire ou primaire* (Morph. R 30). *Une formation primaire est celle qui dérive de la racine* (Br 11).

V. aussi **SECONDAIRE**.

PROCÉDÉ. *Lois et procédés universels du langage* (N 1.1 p. 14). — *Procédé analogique* opp. à *processus agglutinant* (I R 2.81). *Ordre fixe des unités dans le syntagme* (N 10 p. 27a = Extr. 13; I R 2.42). *Entité abstraite, en général* (D 197).

CLG p. 248 (242). — Ch. IV p. 140, 217, 227.

[**PRONONCIATION**] : Implique une erreur sur le rapport réel du mot écrit au mot parlé. *Prononciation* = *exécution par la voix d'un signe écrit, comme, en musique, d'une note par un instrument* (I R 1.9). *Nous renversons les rapports : l'écriture est considérée comme l'archétype; la prononciation, c'est la façon de comprendre, d'interpréter l'écriture; or c'est la prononciation qui est antérieure* (II R 148). *Le mot « prononciation », qui change le rapport légitime et réel entre écrit et langue* (D 48 S).

CLG p. 53 (52).

PROSPECTIF (diachr.). *Point de vue prospectif*, qui envisage le champ diachronique en partant de l'époque la plus reculée (I R 3.13); *méthode prospective* (I R 3.14; II R 84); *perspective prospective* (II R 84, 109). *Prospectif* = *synthétique* (I R 3.14; cf. II R 109-110).

CLG p. 297-300 (291-294).

R

RACINE (i.-e.; synchr.) : *l'élément irréductible et commun à la totalité des mots de même origine [...]. L'élément où le sens commun [à ces mots] atteint le maximum d'interdétermination* (I R 2.60). *L'élément irréductible commun à une famille de mots (verbes et noms en général) [...] et, N.B., nous ne quittons pas le terrain où le sens est invoqué : ce n'est que par lui qu'on peut former une famille de mots* (Morph. R 14-15). *La partie commune aux membres de la famille entière* (Br 8). *Le contenu d'une racine, au point de vue du sens, est forcément ce qu'il y a de commun dans la signification de tous les mots d'une famille [...]. Il s'ensuit que l'on ne peut proprement pas traduire l'idée résidant dans une racine par un verbe ou par un nom* (Br 9). *Une racine n'est jamais la base d'un mot déterminé fléchissable* (Br 10).

CLG p. 261 (255).

RADICAL (i.e.; synchr.) : *partie d'un mot analysable, délimitée par opposition à un élément flexionnel* (I R 2.60). *Radical*, opp. à *signe flexif* (I R 3.65). *Diverses espèces de radicaux qui diffèrent de la racine par certains degrés de réductibilité* (I R 2.63, à propos de gr. phleg × ma- et phlog- « flamme »). *Tout radical contient un suffixe* (I R 2.63; cf. ZÉRO).

CLG p. 260-261 (254-255).

V. aussi **THÈME** (non employé dans le cours I).

RADICAL, adj. (synchr.) : *partie radicale du mot* (I R 2.77; v. sous **FORMATIF**).

RÉTROSPECTIF (diachr.). *Point de vue rétrospectif* (I R 3.13); *méthode rétrospective* (I R 3.14; II R 84); *perspective rétrospective* (II R 84, 109) : qui remonte le cours du temps. Rétrospectif = *analytique* (I R 3.14; II R 109-110).

CLG p. 297-300 (291-294).

Morphologie rétrospective (N 7 § 5) : v. ANALYSE OBJECTIVE.

[RHOTACISME] : *évoque l'idée d'une loi permanente*; donc impropre à dénoter un changement phonétique. Dire : *rhotacisation* (Gr. hist. R 1.61).

RIGIDE (i.-e., germ.) : v. sous FLUIDE.

RUDE. *Intonation rude* (lit.) = *gestossen* (Rec. p. 491; II R 438). *Syllabe rude* (Rec. p. 604).

S

SECONDAIRE (i.-e.). *Un suffixe secondaire est celui qui modifie un élément déclinable (flexion verbale aussi bien que nominale)* [ex. *γραφικόν*, cf. *γραφικα*; *vocalis*, cf. *vocalis*] (Morph. R 29). *Une formation secondaire est celle qui dérive d'un thème, donc d'un mot fléchissable, donc d'un mot existant* (Br 11).

V. PRIMAIRE.

SÉMIOLOGIE. 1. *Système de signes : la sémiologie particulière dite langage* (N 10 p. 31). [Etude de l'orthographe] : à séparer de la *sémiologie parlée* (I R 1.21). — 2. *Théorie des signes en général* (N 12 p. 10, 19). *Science des signes, de leur nature et de leurs lois* (II R 12); *relevant de la psychologie et de la sociologie* (II R 16). *Science des sêmeia, des signes* (D 3 S); *psychologie des différents systèmes de signes, [...] partie de la psychologie sociale* (D 7); *étude de la vie des signes dans la société* (D 182 J). *Sémiologie générale* (D 222). *Type des sciences qui s'occupent de valeurs arbitrairement fixées* (D 229).

CLG p. 33-36 (32-35). — Ch. IV p. 183.

SÉMIOLOGIQUE. *Le fait sémiologique* (N 12 p. 10). [Etude de l'orthographe] : *serait une étude sociale [= sociologique?] en même temps que sémiologique* (I R 1.21); v. aussi sous AXES. — *Système sémiologique* (N 12, Index, *Origine du langage*; 19, aphor. XII [= *Extr.* 23]; II R 16 et pass.). *Institutions sémiologiques* (D 6 S, 7).

SENS : v. SIGNIFICATION.

* SÉQUENCE (synchr.) : *ordre des sous-unités dans le mot* (I R 2.33).

SIGNE (sém.). 1. En général : *Le langage n'est qu'un cas particulier de la Théorie des signes* (N 10 p. 1a; cf. 26a : *... qu'un cas particulier du signe*). *Rapports de l'esprit et des signes : le contrat fondamental entre l'esprit et le signe* (N 10 p. 9); *l'action totalement inéluctable des signes vis-à-vis de l'esprit* (N 10 p. 9a); *objets extérieurs que l'esprit utilise comme signes* (N 10 p. 21a). [Localisation de Broca] : *la circonvolution des signes* (D 174; v. aussi sous ÉVOQUER). *Signe écrit*, opp. à *langue, signe parlé* (I R 1.3, 8, 9, 12 etc.); *signe graphique* (D 43, 45, 48). *Signes vocaux* (N 10 p. 25a [= *Extr.* 14], 1a; D 6); *signes acoustiques* (D 277); *signes visuels ou tactiles* (N 17; *signes visuels* : II R 36; D 191). — 2. *Signe linguistique*. [Morphologie] : *théorie des signes — et non des formes* (N 7 § 2; cf. Gr. Hist. R 2.17 : *[...] des formes telles qu'elles se présentent comme signes*). *Signe est donc le terme à substituer à forme*. 2a. *Signe opp. à idée* (N 1.2 p. 10; 10 p. 12, 25a, 29; 12 p. 19, 22, 23; II R 14, 24; D 181, 199, 200, 282), à *signification* (N 12 p. 3), à *concept* (I R 2.83). En ce sens, il s'agit de l'image acoustique en tant que portant un concept (D 187) : *Le signe linguistique, l'image servant au signe [...] (D 191); v. SIGNIFIANT*. 2b. *Signe = combinaison de deux éléments : une idée et un objet symbolique dépourvu de tout lien interne avec cette idée* (N 10 p. 19). *Ce rapport du signe à la pensée est précisément ce qu'est le signe [...] Le signe est double :*

signification	
syllabes	(II R 22).

Association d'une impression acoustique et d'une idée (II R 29); d'une image acoustique et d'un concept (D 185, 205-207); d'un signifiant et d'un signifié (D 211, 277); d'une image auditive et d'un concept (D 270).

CLG p. 99-102 (97-100). — V. aussi ENTITÉ;

Ch. IV p. 190 sqq.

SIGNIFIANT : l'élément *auditif* du signe linguistique (D 211).

CLG p. 99 (97), titre; 101 (99). — V. aussi FIGURE, IMAGE.

SIGNIFICATION (synchr.). 1. = signifié. *Le signe est double :*

signification

syllabes

(II R 22; cf. 51).

La signification seule permet de délimiter les unités (B) dans la masse parlée (G) (II R 42; cf. : le concept seul guide pour établir ces divisions D 194 S). [En phonétique] : On peut faire les tranches autrement que par la signification (II R 114). [Analyse morphologique] : Il faut invoquer la partie invisible du mot, celle du sens, signification, idée, valeur (Morph. R 1-2). La signification est la contrepartie de l'image auditive, et rien d'autre. Le mot est pris comme un ensemble isolé et absolu. Intérieurement, il contient l'image auditive, ayant pour contrepartie un concept (D 270-271). Signification attachée à une différence (II R 67, cité sous DIFFÉRENCE; 69). Degré de signification d'une alternance (Urg. R 214); cf. SIGNIFICATIVITÉ. — 2. Distinguée de la valeur (II R 52; D 269-275. V. sous TERME, VALEUR). — 3. Idée, prise abstraitement : Si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes (II R 21). Urteilen, erachten ont un ensemble de significations qui ne coïncident qu'en partie avec fr. juger, estimer (D 278). V. aussi D 198 S, sous SONORE.

CLG p. 164-169 (158-162). — V. aussi CONCEPT, IDÉE, SIGNIFIÉ.

Signification (sens) et valeur : Ch. IV p. 236 sqq.

SIGNIFICATIVITÉ (synchr.) : pouvoir de signifier. Degré de significativité d'un préfixe (I R 2.41); attaché à une différence (II R 67, 70). [Concret = significatif] : Il y a des degrés de conscience et de significativité (II R 42 G). [Alternance dans les préfixes fr. *ê-/in-, rə-/r-*] : Ici elle a pris son minimum de significativité (I R 2.44).

Non utilisé dans CLG — Cf. VALEUR.

SIGNIFIÉ : l'élément *conceptuel* du signe linguistique (D 211). *Le signifié n'est que le résumé de la valeur linguistique, supposant le jeu des termes entre eux* (D 280).

CLG p. 99 (97), titre; 101 (99). — V. aussi CONCEPT, IDÉE, SIGNIFICATION.

SISTANT (phon.). Articulation *sistante* (Extr. 2), correspondant non au mouvement, mais à la position de fermeture (Extr. 1).

CLG p. 82 (80).

SOLIDARITÉ (synchr.). Solidarité du système (D 239; ... des éléments avec le système S). *Le mot est solidaire d'autres mots, tantôt dans l'un des ordres de rapports, tantôt dans l'autre* (D 268). *La solidarité des termes dans le système peut être conçue comme une limitation de l'arbitraire, soit la solidarité syntagmatique, soit la solidarité associative* (D 282).

CLG p. 182 (176); 188 (182).

Cf. COORDINATION.

SONORE, SONORITÉ. Image acoustique, sonore (D 193 S). [Abstractions non linguistiques] : les significations en elles-mêmes, détachées de leur support sonore, matériel (D 198 S; ... de la tranche auditive D). Concret, ici, signifie que l'idée a son unité dans le support sonore (D 199 S). La sonorité linguistique se déroule dans une seule dimension (D 193 DJS). [Unité linguistique] : Tranche de sonorité [...] liée à un certain concept, qui sert à délimiter la tranche (D 195 S).

CLG p. 150 (146).

Expressions particulières au cours III; cf. ACOUSTIQUE, AUDITIF, substitués à *phonique*. Sonorité = chaîne acoustique (II R 35, sous LINÉAIRE).

Sous-unité (synchr.). 1. Unité inférieure au mot, délimitée par l'analyse subjective (I R 2.29, 54, 57, 78; *Gr. hist.* R 2.141 sqq.; *Morph.* R 2 et pass.; D 195). — 2. Terme d'un syntagme ou d'un groupe associatif (II R 89; cf. 92).

CLG p. 152 (148); 182 (176); 184 (178); 259 (253), titre; 265 (258).

† STATUS : état de langue, synchronie (N 11; 12).

Cf. CO-STATUS.

STATIQUE : relatif à un état de langue; idiosynchronique. — *Fait statique* (N 12 p. 1; D 234). Opp. à *historique* (I R 1.49 : *côté statique de la langue*), à *dynamique* (I R 2.98 : *force statique de l'analogie*; II R 9 : *lois statiques*), à *cinématique* (II R 60, 77), à *évolutif* (II R 60). *Linguistique statique* (I R 3.12; II R 77; D 226, 231).

CLG p. 120 (117). — V. aussi SYNCHRONIQUE.

SUBSTANCE. 1. Chose naturellement donnée, existant indépendamment de toute opération de l'esprit. En ce sens, pas de *substance* dans les manifestations du langage (N 9.1 = *Extr.* 9). *Le fait linguistique [...] réclame, pour exister, une CORRÉLATION, à aucun moment une SUBSTANCE ni DEUX substances* (N 14a). [Unités linguistiques] : *Son et pensée ne peuvent se combiner que par ces unités. Comparaison de deux masses amorphes : l'eau et l'air. Si la pression atmosphérique change, la surface de l'eau se décompose en une succession d'unités : la vague (= chaîne intermédiaire qui ne forme pas substance)* (II R 38). Cf. FORME.

CLG p. 175 (169).

2. Substance du signe (mot, unité) : la suite de sons, considérée abstraitement. *Prenons maintenant le mot privé de vie (sa substance phonique)* (N 18). [Nature incorporielle du signe] : *Ce n'est pas la substance phonique vocale qui nous apparaîtra comme le fond de ce qui fait un mot* (II R 26). [Phénomène diachronique : nouvelle répartition des unités] : *La substance matérielle qui entre dans chaque unité est aussi importante à considérer [...] que la fonction qu'on attache à cette substance* (II R 58). *Le concept devient une qualité de la substance acoustique* (D 193 DJS). [Altération du signe dans le temps] : *En toute altération, ce qui domine, c'est la persistance de la substance ancienne* (D 218).

CLG p. 111 (109) : matière ancienne, éd.; 149 (144-145) : substance phonique, éd.; 253-254 (247-248).

SUFFIXE (synchr.; i.-e.) : sous-unité délimitée par rapport à l'élément irréductible (racine), et à l'élément flexionnel (I R 2.63-64). *Evoque l'idée de mots collatéraux formant non pas une famille lexicologique, mais une classe courant à travers les différentes familles* (Br 9).

CLG p. 263 (257).

[SYMBOLE]. *Symbole indépendant [= signe arbitraire]* (N 10, p. 13, 14); *symboles linguistiques* (N 10 p. 33a = *Extr.* 15); *symbole phonétique [= signifiant]* (I R 1.78). — [Caractère arbitraire du signe linguistique] : *C'est une des raisons qui font qu'on doit éviter le terme de symbole, qui en soi est justement le contraire (ainsi la balance, symbole de la justice : il y a un rapport entre le signe et l'idée)* (II R 14). *A propos du mot : symbole. Nous avons grand scrupule à employer ce terme* (D). *Le symbole est un signe, mais jamais tout à fait arbitraire* (S). *Il y a un rudiment de lien entre idée et signe, dans symbole* (D). *Le symbole de la justice est une balance, et ne pourrait pas être impunément remplacé par une voiture* (J) (D 189).

CLG p. 103 (101).

Terme employé jusqu'en 1914 par A. Sechehaye, *Programme et méthodes...* p. 81 et pass.; *Les règles de la grammaire et la vie du langage*, GRM, 1914, p. 289. La symbolique, théorie des symboles en général (*Programme et méthodes*, p. 143), des signes indécomposables, par opposition à la *syntaxe* (GRM, 1914, p. 289).

* SYMPHTONGUE (i.-e.). [Expulsion de e] : *i* et *u* passent de l'état *symphtongue* à l'état *autophongue* (Rec. p. 9, *Mém.*).

SYNCHRONIE : état de langue (D 232). [Jeu d'échecs] : *Ce qui fait passer d'un équilibre à l'autre, [...], d'un système à l'autre, d'une synchronie à l'autre, c'est le déplacement d'une pièce* (D 244).

CLG p. 120 (117).

SYNCHRONIQUE : = idiosynchronique. — *Termes synchroniques*, opp. à *termes successifs* (N 19, aphor. X; I R 1.99). *Ordre synchronique* (I R 3.15; II R 59). *Identité synchronique* (II R 54). *Linguistique synchronique* (II R 86).

CLG p. 120 (117) et pass. — V. aussi **CHAMP**, **LOI**; **STATIQUE**.

SYNTAGME (synchr.) : *unité discursive* (II R 90); *implique un ordre* (σύνταγμα), *une suite linéaire* (II R 92). Cette notion du syntagme peut s'appliquer à des unités de n'importe quelle grandeur, de n'importe quelle espèce. On pourrait aussi bien prendre des mots simples (mot simple : **désireux** G) et des phrases que des mots composés comme *ἡπιότροπος* (II R 93). *Combinaison de deux ou plusieurs unités également présentes, qui se suivent* (D 263).

CLG p. 176 (170).

Ch. IV p. 173 sqq.

Terme employé dans un sens différent par Baudouin de Courtenay (TCLP 4 (1931), p. 322).

SYNTAGMATIQUE. *Groupement syntagmatique* (II R 93, 95). *Rapports syntagmatiques* (D 262, 267); *coordination syntagmatique* (D 262 S); *solidarité syntagmatique* (D 282); [Analogie lexicologique] : *L'élément propagé est d'ordinaire suffixal (syntagmatique)* (Rec. p. 599).

CLG p. 176-179 (170-173). — V. **ASSOCIATIF**.

SYNTAGMATIQUE, s.f. : théorie des syntagmes en général. *Les faits de syntaxe tombent dans la syntagmatique* (II R 97).

CLG p. 194 (188).

Cf., dans le cours I, l'emploi de *syntaxe*, à propos de l'ordre des unités dans le mot (I R 2.33) : *syntaxe intérieure du mot* (I R 2.92). *Syntaxe intérieure* : expression d'Adolphe Regnier, selon M. Breal, *Les idées latentes du langage*, p. 17.

SYSTÈME. 1. *Systèmes phonologiques* : *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (Rec. p. 1, titre; cf. p. 381 : *Le système des a* [...]). *Système phonique* de l'i-e. (I R 3.66; II R 189); *système phonologique* d'un idiome (D 52); *système des sons*, opp. à *système*, *conséquent* ou *inconséquent*, par lequel ils sont traduits [dans l'écriture] (D 55 J).

CLG p. 59 (58); 62 (61); 171 (164-165).

2. *Systèmes de signes*. *Il faut absolument à la morphologie, pour définir, délimiter chaque signe et lui assigner son rôle, qu'elle ait des points de repère dans les autres signes du même système* (N 7 § 2). *Nous avons deux systèmes qui se correspondent, celui des signes écrits et celui des sons* (I R 1.13, cf. 19). [Langue et écriture] : *dualité des systèmes de signes* (II R 10); *deux systèmes de signes dont l'un a pour mission unique de représenter l'autre* (D 39). *Autres systèmes de signes* : signaux maritimes, etc. (II R 12, 16; cf. D 222). *Système arbitraire*, opp. à *système de symboles* (D 216). *Un système sémiologique quelconque est composé d'une quantité d'unités [...], et la véritable nature de ces unités, [...] c'est d'être des valeurs. Ce système d'unités qu'est un système de signes, est un système de valeurs* (II R 25; cf. D 228-229). V. aussi sous **LANGUE**, **SÉMOLOGIE**. *Système des faits synchroniques*, opp. à *somme des faits diachroniques* (II R 78; cf. D 209 : *la parole, somme de ce que les gens disent*). *Système de la langue et caractère arbitraire du signe* : *Tout ce qui fait de la langue un système [...] demande (dans notre conviction) d'être abordé sous ce point de vue, où on ne l'aborde guère en général, à savoir comme une limitation de l'arbitraire par rapport à l'idée* (D 202). *Toute langue forme un corps et un système [...]* C'est le côté par où elle n'est pas complètement arbitraire, où il lui faut reconnaître une raison relative (D 216). V. aussi sous **TERME**.

CLG p. 33-35 (32-35); 46 (45); 48-49 (47-48); 59 (58); 109 (106-107) — et pour le système de la langue : p. 24; 44 (43); 109 (107), 3.; 119 (116); 127 (124); 163-164 (157-158); 188-189 (182-183).

Ch. IV p. 225-230.

* **SYSTÈME LEXICOLOGIQUE**: famille ou classe de mots, groupe d'association (I R 1.86; cf. *Rec.* p. 475, al. 3 : *système de formes*).

* **SYSTÈME LINÉAIRE**: ordre des unités, groupement syntagmatique (I R 2.34, cité sous INTUITIF).

T

† **TEMPS** (phon.): division, espace homogène dans la chaîne acoustique; acte articulatoire qui lui correspond. *Temps homogènes* (= *temps acoustiques*); *temps articulatoires* (I R 24-25).

CLG p. 65-66 (64-65).

Non employé dans le cours III. V. MOMENT, et aussi PHONÈME (formule du —).

TERME. 1. En général : termes d'un *rapport*, ou entre lesquels se passe un *phénomène* (N 16), diachronique ou synchronique (N 12 p. 7, 12). Distinction des deux ordres de rapports au moyen d'une figure à quatre termes (N 12 p. 15 [*carré linguistique*]; I R 2.4 [*quadrilatère*]; II R 66; D 254). *Rapport ou phénomène suppose un certain nombre de termes entre lesquels il est produit, entre lesquels il se passe* (II R 64). — *Termes successifs* (N 12 p. 20, V), opp. à *termes synchroniques* (N 19, aphor. X; I R 1.98-99), *contemporains* (N 19, aphor. XIII; *Rec.* p. 540, al. 2), *coexistants* (D 232 J, 234, 240, 252). [Phénomène diachronique] : *se passe entre deux termes successifs et [...] identiques selon un certain sens qu'on pourra appeler diachronique* (II R 68). — 2. (synchr.) Unité, comme membre réel d'une opposition. [fôt : foët] : *nouvelle position des termes* (N 10 p. 9a; cf. II R 102 [gant : gan-tier] : *la position des termes à associer a changé*); *état réciproque des termes* (N 11 p. 1; cf. D 257 : *situation réciproque des termes*); *un équilibre, une position réciproque des termes* (N 12 p. 2). [Phénomène synchronique] : *Les termes sont simultanés et différents, [...] opposés, bien loin d'être identiques* (II R 68). *Un fait de synchronie [...] a pour condition qu'il y ait au moins deux termes en présence. Ce n'est pas fêt qui contient l'idée de pluriel, mais l'opposition fôt : fêt. Il faut deux termes au minimum* (D 240; cf. N 10 p. 33a-34, sous DIFFÉRENCE). a) Rapports associatifs : *Vingt ne fait appel à aucun terme coexistant. Dix-neuf fait appel à des termes coexistant dans la langue, en dehors de lui* (D 200). b) Rapports syntagmatiques. [The man I have seen] : *Il suffit de prendre la somme des termes présents* (II R 98; plus bas [99], ces termes sont désignés comme les *membres réels* du syntagme). *Les termes opposés entre eux se trouvent dans une opposition spatiale* (D 263). Termes, valeurs, système : *Les termes, ce sont les quantités avec lesquelles on a à opérer; expressions ayant une valeur déterminée; dans ce sens, <terme> revient à unité linguistique* (D 206; cf. II R 74-75, 77). [Altération de la langue dans le temps] : *déplacement global des termes et des valeurs* (D 223). [Etat de langue] : *équilibre déterminé des termes et des valeurs* (D 232). Terme évoque l'idée de système : *c'est du système que se déduisent les termes. Les termes n'ont pas d'avance une valeur absolue* (D 268-269). *Valeur des termes et sens des mots* (D 269, titre). [...] *la langue représente un système où tous les termes peuvent être considérés comme liés* (D 271). *Le sens d'un terme dépend de la présence ou de l'absence d'un terme voisin. Depuis le système, nous arrivons à l'idée de valeur, non de sens. Le système conduit au terme* (D 274-275). V. aussi SIGNIFIÉ, VALEUR.

CLG p. 125 (121-122); 127-128 (124); 141 (137); 164 (158), 165 (159); 169-170 (163); 176 (170); 183 (177) : jeu de termes successifs, éd. (improprement : il s'agit de syntagmes); 187 (181); 223 (217); 225 (219). Ne figure pas dans l'Index du CLG.

Ch. IV p. 220-223, 228.

THÈME (i.-e.) : sous-unité commune à un paradigme de flexion, nominal ou verbal (*Morph.* R 24). *Ce qui reste du mot abstrait quand on l'a dépouillé, par la pensée, de toute désinence flexionnelle [...]. On peut le définir : thème = base de mots déterminés fléchissables* (Br 10). Le thème est constitué par *Racine* + *suffixe* ou par *Racine* + *zéro* (*Morph.* R 27-28; cf. Br 9-10). [Racines en fonction de thème] : *il se trouve que le thème est matériellement identique à la racine, sans qu'il y ait pour cela confusion* (Br 11; cf. I R 2.62 [*radical*]).

CLG p. 260-261 (254-255). — V. aussi RADICAL.

TRANCHE. 1. (lit.) *Tranche intonable* (ou *tranche vocalique*) : portion du mot qui entre en considération pour l'intonation ou l'accent (Rec. p. 491; cf. 501). — 2. (synchr.) [Délimitation de sous-unités] : la *tranche phonique* — *... la tranche phonique de sixte* — (Morph. R 7-8). Définition de l'unité linguistique : *Tranche de sonorité, ou dans la suite des impressions auditives, liée à un certain concept qui sert à délimiter la tranche* (D 195 S). *Il faudra identité [concordance ?] entre les tranches de son et l'idée* (D 195). *Tranche auditive* (D 195, 198); *tranche acoustique* (D 276 S) : suite de sons considérée abstraitement. Cf. SUBSTANCE 2.

CLG p. 150 (146); 151 (147) : tranche phonique, éd. (*suite acoustique S*) (D 194).

TRÉSOR (synchr.). *Trésor de la langue* : la langue, comme *réservoir des formes pensées en termes de la pensée* (I R 2.23). *Il suffira de prendre la somme des trésors de langue individuels pour avoir la langue* (I R 2.25). *La langue est le trésor déposé dans chaque cerveau [...], plus ou moins complet dans chaque individu* (D 6). — Ensemble des associations : *D'une part, il existe le trésor intérieur, qui équivaut au casier de la mémoire* (II R 90); opp. à *discours, chaîne de la parole*.

CLG p. 31 (30); 177 (171); 233 (227).

V. aussi CLASSEMENT.

U

UNITÉ. 1. (phon.) *Unités de son à établir d'après des caractères physiologiques et acoustiques* (N 7 § 2). *Unité phonatoire* (Extr. 2a; 7), *phonique* (I R 1.25; 3.56) : phonème, espèce phonologique. *Unités concrètes* : phonèmes dans la chaîne parlée, syllabes (I R 1.39; cf. D 60 : *unités syllabiques*). V. aussi sous IRREDUCTIBLE.

2. (synchr.) *Unités significatives* (N 7 § 2; II R 41, 59, 63) = entités, unités linguistiques. [Signes] : *unités de son correspondant à une partie de l'idée* (N 7 § 2). *Unités morphologiques* : *unités significatives, inférieures à l'unité du mot* (N 7 § 3; cf. Rec. p. 187 [= Mém. 174], 207 [222], 248 [232]; Morph. R 51); v. SOUS-UNITÉ. Dans un sens tout différent : ensemble des formes d'un mot flechi (II R 397); v. MOT ABSTRAIT. Diversité des unités linguistiques (II R 25, 37, 60, 93; D 195) : *unité de la phrase* (I R 2.29, 84; II R 99 : *syntagmes étendus, phrases*); du *syntagme* (II R 90; D 198); du *mot composé* (II R 93; D 195); du *mot* (I R 2.29; II R 99; v. aussi sous MOT); unités inférieures au mot (v. SOUS-UNITÉS). [Groupe d'association] : *ce groupe a le droit de revendiquer une unité, mais cette unité n'existe pas dans le discours* (II R 91; v. aussi MOT ABSTRAIT). *Unité concrète* : entité délimitée. *Une unité n'existe que si elle est délimitable* (Morph. R 14). *Il faut délimiter les entités linguistiques [...]; puis on pourra les nommer unités* (D 193). [Articuli] : *Hors de ces articulations, de ces unités, ou bien on fait de la psychologie pure (pensée), ou bien de la phonologie (son)* (II R 38). *Il n'y a pas [...] dans le son des unités déterminées, circonscrites d'avance* (D 276; cf. II R 42). Définition de l'unité concrète : v. sous TRANCHE.

L'unité linguistique est une *valeur* (II R 25 [cité sous SYSTEME 2], 39-40, 51, 60); repose sur une *identité* (II R 39-40, 51; D 196). *Le problème des unités n'est pas fonctionnellement différent du problème de l'étude des phénomènes* (II R 76; cf. N 19, aphor. XII = Extr. 23).

3. (diachr.) [Questions d'unités] : *Est-ce qu'on doit dire que c'est tel son qui se change en tel autre? Ou bien est-ce le mot qui est l'unité dirigeante du changement phonétique? Donc, pas de distinction essentielle entre ce qui est un phénomène et la classification des unités* (II R 76; cf. 82). V. aussi sous DÉPLACEMENT.

CLG p. 66 (65); 84-85 (81-83); 149-160 (145-154); 174-175 (167-168); 254 (248). Cf. ENTITÉ, TERME. — Ch. IV p. 214.

V

VALEUR. 1. = sens, signification, fonction. *Valeur significative* d'une suite de sons (N 9.2 = Extr. 9, al. 11). *Valeur, sens* (I R 2.35, 40; II R 94; Morph. R 6, 22). [Suite de sons : 3qz] : *Ce n'est pas une valeur, parce que cela n'a pas de sens* (II R 62). *Le concept ne doit être que la valeur d'une image acoustique* (D 193). [Domini, regis, regum] : *il y a ici, pour ces trois sons, la conscience d'une certaine valeur qui est la même et qui dicte un emploi identique* (D 197; cf. II R 55 [un pas : ne ... pas] : *Nous sommes*

devant deux valeurs. Il n'y a pas identité, G). 1a. Valeur d'un signe d'écriture (I R 1.13-20, pass.; II R 13; D 46-47). 1b. Valeur d'un phonème pour l'oreille (*Extr.* 5). Valeur absolue d'un phonème (*r* roulé ou *grasseyé*) (I R 3.57).

2. Valeur fixée par des rapports à l'intérieur d'un système (N 9.1 [= *Extr.* 9, al. 8]; 15.3 [cité sous ELLIPSE]; I R 2.28; *Morph.* R 22-23). Systèmes sémiologiques = systèmes de valeurs (II R 25, 27, 49-50; D 244, cf. 228), et de valeurs arbitrairement fixées (D 229, 235). Valeur oppositive (I R 3.56, cité sous POSITIF; cf. D 58 : valeurs d'opposition). Ces signes [de la langue] agissent donc, non par leur valeur intrinsèque, mais par leur position relative, comme dans un jeu d'échecs (II R 14; cf. D 268-269, cité sous TERME). Détermination réciproque des valeurs de la langue par leur coexistence même (II R 18; cf. 72). Toute valeur dépendra d'une valeur voisine ou opposée (D 229). La valeur résultera toujours du groupement par familles et du groupement syntagmatique (II R 95). La valeur de ce qui est dans désir-eux est dominée par un fait de disposition dans l'espace (II R 97). [Décrépi, décrépité] : rapport d'uné valeur de la langue avec une autre coexistante (D 235; cf. 274). Là où il y a des termes, il y a des valeurs. L'idée de valeur est toujours impliquée dans celle de termes (D 270). 2a. [Signes d'écriture] : La valeur du signe est oppositive et ne vaut que dans un système (II R 13 G). 2b. Eléments d'un système phonique : Nous pouvons donc user de latitude dans nos reconstructions, mais cette latitude est fixée par les valeurs que la langue a prises comme étant en opposition (I R 3.57). [I.-e. *ō]ā : slave ō : germ. ā] : C'est la valeur relative qui seule importe (I R 3.71). — Unités irréductibles : Dans la mesure où on peut leur attribuer une valeur, ce seront des unités dans la langue. Par exemple, e muet contribue à constituer des unités significatives, peut être opposé à d'autres valeurs (II R 63; cf. 95 : valeur possible de m; N 20 : valeur de e muet).

3. « Valeur » distinguée de « signification, sens ». La valeur, ce n'est pas la signification. La valeur est donnée, [...] en plus de la signification (R), par le rapport avec d'autres idées (G), par la situation réciproque des pièces de la langue (II R 52). La signification est la contrepartie de l'image auditive... la valeur est contrepartie des termes coexistants (D 270-271). La valeur d'un pluriel allemand ou latin n'est pas la valeur d'un pluriel sanscrit, mais la signification est la même (D 273). Depuis le système, nous arrivons à l'idée de valeur, non de sens (D 275). [Rapport signifié-signifiant] : ce rapport n'est qu'une autre expression des valeurs prises dans leur système (D 277). V. aussi TERME.

CLG p. 118-119 (115-116); 158-159 (153-154); 161-174 (155-167).

Cf. OPPOSITION, SIGNIFICATION, ENTITÉ, UNITÉ. — Ch. IV p. 233, 236 sqq.

† VOCAL : produit par la voix. Son vocal (II R 3); suite de sons vocaux (N 9.2 = *Extr.* 9, al. 10-11). V. aussi FIGURE. Substance phonique vocale [du mot] (II R 26). — Signe vocal, opp. à idée (N 10 p. 25a [= *Extr.* 16]; D 6; 42 J). [Langue considérée comme une nomenclature] : le nom, l'autre terme — vocal ou mental (D 186). Image vocale [= signifiant] (N 10 p. 33a = *Extr.* 15). Mais : On pourra refuser d'appeler les image acoustiques : images vocales (D 187).

Cf. PHONIQUE. — On n'a pas relevé les emplois légitimes du mot : organe (appareil) vocal.

Z

ZÉRO (synchr.). 1. Dans l'alternance vocalique. [...] il serait erroné de croire ... que a₁ est une étape entre a₂ et zéro (*Rec.* p. 203 = *Mém.* 191). Alternance radicale e/o/zéro (*Got.* R 91, 92, 97). — 2. Dans un paradigme. Les désinences sont -s, -m, -i et zéro (*Rec.* p. 182 = *Mém.* 170). [*q̣ṛiμṛi*] : Racine + zéro / désinence (*Morph.* R 27; cf. Br 11 : addition de zéro suffixe. V. aussi RADICAL). [Tchèque *žen*] : Ici, le gén. pluriel a pour exposant zéro (DJ). [...] Il suffit d'une opposition, et on peut avoir x/zéro. Toujours état fortuit. Cet exemple est plus frappant [...] à cause de l'idée plus particulière de gén. pluriel qui a pris le signe zéro (D 242). 3. Dans un syntagme. [The man I have seen] : Le que est égal à zéro, est inexprimé (II R 98). Il y a toujours le signe concret à la base, même quand le signe arrive à être zéro. Angl. the man I have seen. Il y a là une unité rendue par zéro (D 198).

CLG p. 127 (124); 197 (191). Ne figure pas dans l'Index de la 1^{re} édition.

Ch. IV p. 218-220.

ADDENDUM

Dans son article sur *Durkheim et F. de Saussure* (JPs 1933, p. 82-91), W. Doroszewski écrivait : « F. de Saussure — je le sais de source certaine — suivait avec un profond intérêt le débat philosophique engagé entre Durkheim et Tarde ». La même information se lit dans une des notes du rapport sur *Le structuralisme linguistique et les études de géographie dialectale* (Reports for the 8th International Congress of Linguists, Oslo, 1957, vol. II, p. 251, n. 3), et cette fois, Doroszewski nomme son informateur : Louis Caille, à qui il fut présenté par A. Sechehaye à Genève, lors du congrès de 1931. Ceci inviterait à rapprocher la définition de la valeur linguistique, telle que Saussure l'a donnée dans son dernier cours (D 271-272; cf. CLG 2^e p., ch. IV, § 2, al. 6-9, p. 165-166, [159-160]), des formes de l'échange décrites par G. Tarde, *Psychologie économique* (Alcan, Paris, 1902) I, p. 285-286, 289.

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
Avant-propos	9
Abréviations et sigles	12
Inventaire des manuscrits	13
Bibliographie	18
Chapitre I. La place de la linguistique générale dans la vie de F. de Saussure	23
Chapitre II. Analyse des sources manuscrites	36
<i>Notes concernant la linguistique générale</i>	37
<i>Cours I</i> (1907)	53
<i>Cours II</i> (1908-1909)	66
<i>Cours III</i> (1910-1911)	77
<i>Table des principaux passages cités au ch. IV</i>	93
Chapitre III. Le travail des éditeurs	95
<i>Détail des sources du Cours de linguistique générale</i>	103
<i>Remaniements et insertions opérés par les éditeurs</i>	115
<i>Spécimen d'édition critique</i>	122
Chapitre IV. Problèmes d'interprétation	130
1. <i>La question des identités</i>	136
2. <i>Langue et parole</i>	142
Le phonème	159
La phrase et le syntagme	168
3. <i>La linguistique et ses subdivisions</i>	179
4. <i>Les entités de la langue</i>	189
Le signe et ses caractères	190
Le principe de linéarité	203
La question des unités	208
Les termes et le système	220
La langue, système de valeurs	230
<i>Lexique de la terminologie</i>	252
<i>Addendum</i>	282

Prix : 24.— fr. s.